

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

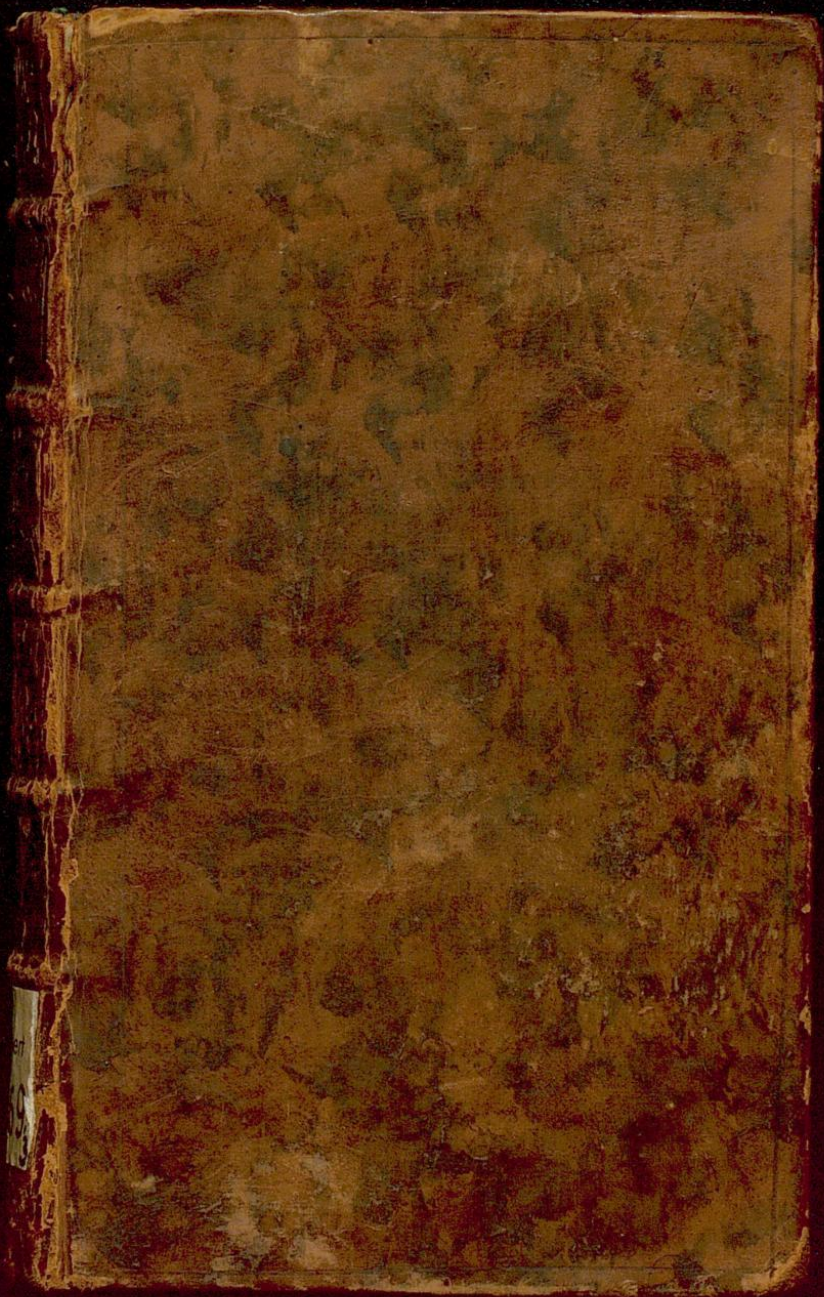
Les métamorphoses D'Ovide

avec de nouvelles explications à la fin de chaque fable; enrichies de figures en taille douce

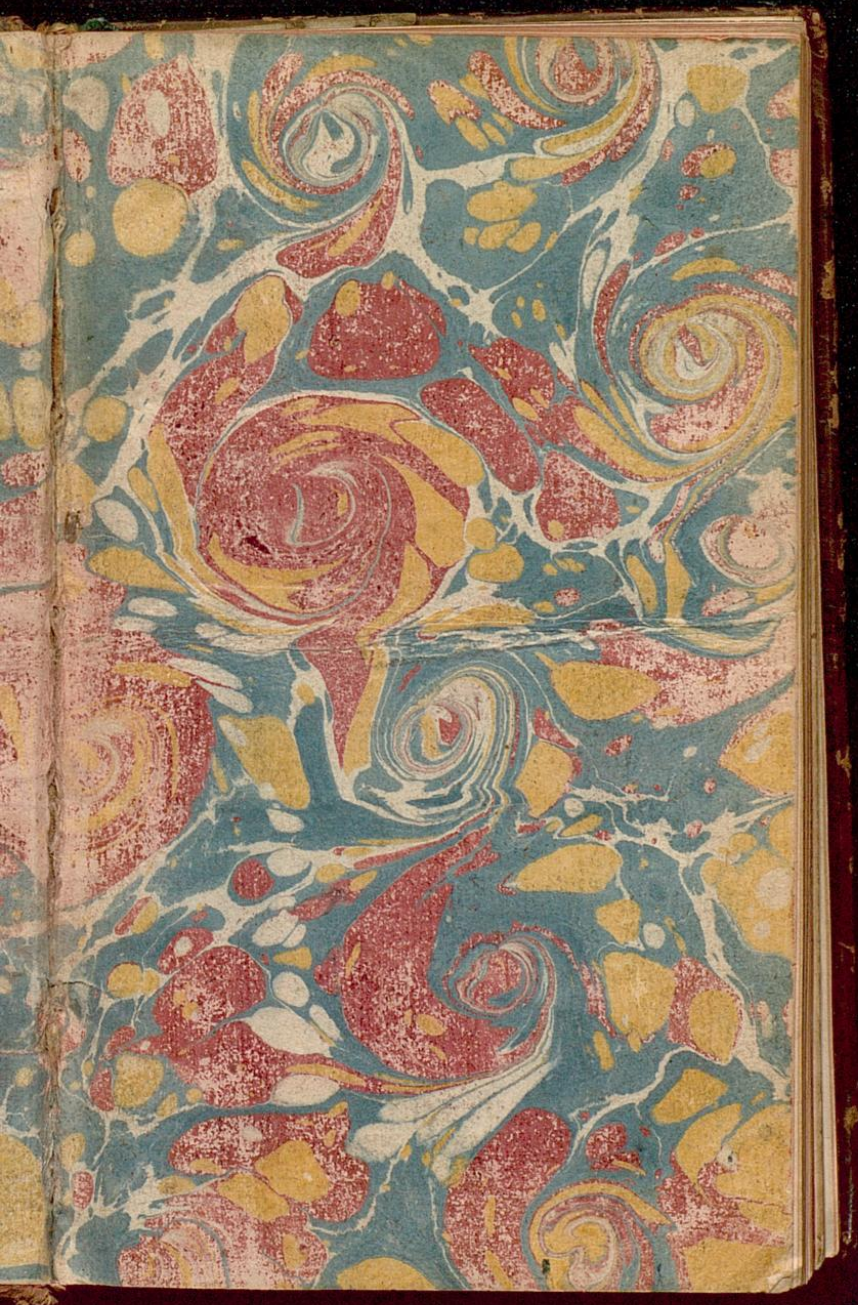
Ovidius Naso, Publius

La Haye, 1744

[urn:nbn:de:bsz:31-89289](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-89289)



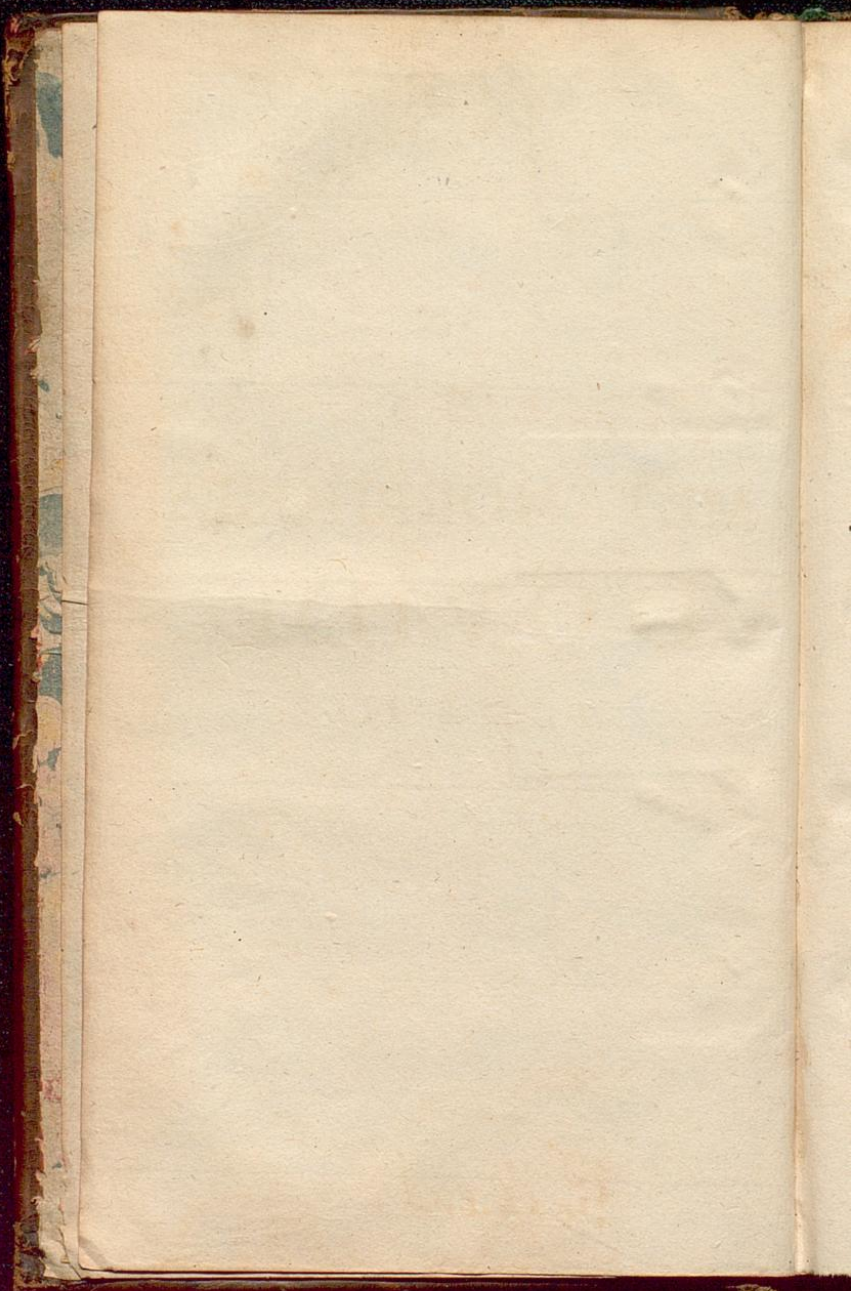






4454

WILHELM HESSE



1950 In. 2755

Mombert

1769, 3

L E S
METAMORPHOSES
D' O V I D E.
T O M E I I I.

Gebhard.

Mommsen

I E S

METAMORPHOSES

D. OVIDE

TOME III

Handwritten signature or mark

LES
METAMORPHOSES
D'OVIDE,

TRADUITES EN FRANÇOIS,

P A R

MR. D U - R Y E R ,

De l'Academie Françoise.

AVEC DE NOUVELLES
Explications à la fin de chaque Fable.

Nouvelle Edition, augmentée, & enrichie de
Figures en taille-douce.

TOME III.



A L A H A Y E ,

Chez JEAN NEAULME.

M. DCC. XLIV.

METAMORPHOSES
D'ŒVIDE,
TRADUITES EN FRANÇOIS,

PAR

Mr. D U - R Y E R ,

De l'Académie Française.

AVEC DE NOUVELLES
Explications à la fin de chaque Fable.

Nouvelle Edition, augmentée, & enrichie de
Figures en taille-douce.

TOME III.



A LA HAYE,
Chez JEAN NEAUME,





DISSERTATION

PRÉLIMINAIRE

SUR

L'HISTOIRE FABULEUSE.

POUR donner une idée de l'histoire fabuleuse, il suffit de faire connoître les principaux Royaumes de la Grece. C'est là qu'ont vécu les Jupiters, les Mercurès, les Apollons, les Danaus, les Jafons, les Meleagres, les Oedipes, les Agamemnons, les Achilles. Ainsi on ne peut bien les connoître sans connoître ces Royaumes, ni connoître ces Royau-
Tom. III. mes,

DISSERTATION

mes, sans avoir une suite suffisante de l'histoire de la fable.

Voici donc pour commencer l'histoire de Sicyone.

Le premier Royaume fondé en Grece est celui de Sicyone. Il dura près de mille ans, sous vingt-six Rois, dont on ne sçait presque autre chose que les noms. Les voici. Egialée. Europs. Telchin. Apis. Thelxion. Egidre. Thurimaque. Leucippe. Mesape. Eratus. Plemneus. Orthopolis. Marathon. Marathus. Echireus. Corax. Epopeus. Laomedon. Sicyon. Polybe. Laniscus. Phestus. Adraсте. Polyphides. Pelasgus, & Zeuxippe.

Il finit quelques années avant la prise de Troye, & les Sicyoniens subjugués par Agamemnon, passerent sous la domination de Mycenes, & ensuite sous celle des Lacédémoniens.

Les commencemens du Royaume d'Argos sont moins embrouillés

PRELIMINAIRE.

lés. Inaque fortit de Phénicie, alla le fonder dans la Grece, environ cent ans après Abraham, dans le pays qui fut depuis appellé le Peloponese. Les Sçavans font peu contents des recherches des Grecs, qui ne sçachant d'où étoit venu cet ancien Prince, publierent qu'il étoit fils de l'Ocean & de Thetis, généalogie ordinaire de ceux qui venoient par mer. Aussi plusieurs Modernes se font donné la torture pour déterrer l'origine de cet ancien Roi. Il y en a qui le font venir d'Egypte. D'autres pensent qu'il est le même que le fameux Anak, ou quelqu'un de ses descendans. Bouchart croit qu'Inacus est non pas un nom propre, mais un nom appellatif. Les anciens Phéniciens s'appelloient Bene Enak; ainsi on appella fils d'Enak, ceux qui sortoient de ce pays pour aller s'établir ailleurs, & de ces deux mots on forma

* 2 celui

DISSERTATION

celui d'Inak, ou Inachus, qui fut donné au Chef ou conducteur de la Colonie. C'est pour la même raison que les Grecs donnerent le nom d'Anaces à leurs anciennes Divinités, dont le culte & la connoissance leur étoient venus de la Phénicie. On feignit au reste dans la suite que cet Inachus étoit le Dieu d'un fleuve, parce qu'il donna son nom au fleuve Amphiloque, auquel il fit creuser un lit. C'étoit la coutume de ces tems-là, de donner ainsi des Divinités tutélaires aux fleuves, aux lacs, & aux montagnes.

Le Royaume d'Argos, dont il fut le premier Roi, dura cinq cens quarante six ans sous quatorze Rois. Les neufs premiers, sçavoir Inachus, Phoronée, Apis, Argus, Criasus, Phorbas, Triopas, Crotopus, & Sthenelus s'appellerent Inachides.

Après la mort de Sthenelus, Ge-
lanor

PRELIMINAIRE.

Ianor son fils alloit monter sur le trône, lorsque Danaus fils de Belus, obligé de sortir d'Egypte, se retira en Grece, se fit déclarer Roi d'Argos (a), déposséda les anciens
Rois

(a) Les marbres d'Arondel fixent l'époque de son arrivée à l'an mil cinq cens trente-six ans avant Jesus-Christ, la troisième année du regne d'Erichthonius. Eusebe dans sa Chronique la place vingt-sept ans plus tard, ce qui est peu de chose par rapport à un événement si ancien.

Tout le monde sçait que Danaus étoit frere d'Egyptus; que le premier avoit cinquante filles, & l'autre autant de fils. On étoit près de les marier tous ensemble, lorsque l'Oracle consulté apprit que Danaus seroit détrôné par un de ses gendres. Il n'en fallut pas davantage pour obliger ce Prince à quitter l'Egypte. Il s'embarqua sur un vaisseau avec ses filles, & arrivé en Grece, il disputa la couronne à Gelanor. Il fit valoir plusieurs raisons, mais la superstition servit plus que tout autre chose à l'élever sur le trône. On vit un Loup qui se jetta sur un Taureau, & les Argiens ayant consulté les Augures, ils dirent que le loup représentoit Danaus qui étoit étranger, & le taureau Gelanor, & que la victoire du premier marquoit celle que Danaus devoit remporter sur son compétiteur. Danaus étant monté sur le trône, fit élever un temple à Apollon, comme à celui qui avoit envoyé cet heureux présage. Danaus au reste & Egyptus, que Manethon, & après lui Joseph con-

DISSERTATION

Rois venus d'Inachus, & devint le Chef de ceux qui furent appelés les Belides. Il eut quatre successeurs, Lyncée son gendre, que sa fille Hypermnestre n'avoit pas voulu immoler à la prédiction de l'Oracle, Abas, Proetus, & Acrise.

Persée petit fils de ce dernier laissa la couronne d'Argos à Megapenthe son cousin, qui eut pour successeurs Anaxagore, Alector, Iphis, Eteocle, Bias fils de Talaus par droit de conquête, Adraсте fils de Bias, & Tydée gendre d'Adraсте & pere de Diomedé.

Le fondent avec Armaïs & Sethosis, étoient fils de Belus frere d'Agenor, Roi de Phénicie, & petit-fils de Neptune, c'est-à-dire, de quelque Prince fameux ou par le commerce, ou par la navigation. Danaus porta dans la Grece plusieurs cérémonies Egyptiennes, & le culte de plusieurs Divinités. On dit même qu'en passant par l'Isle de Rhodes, il bâtit dans la ville de Linde un temple en l'honneur de Minerve Déesse Egypcienne adorée à Saïs. La peste lui enleva dans cette Isle trois de ses filles. Les autres arrivèrent avec lui à Argos où leurs cousins les étant venus trouver, elles les firent mourir.

PRELIMINAIRE.

Le Royaume de Mycenes fondé par Persée est aussi fameux dans la fable. Ses trois premiers Rois furent après le fondateur, Mestor, Sthenelus & Euristhée.

Ce dernier, ennemi d'Hercule, l'avoit persécuté jusques dans la personne de ses descendans, & les avoit fait chasser de Trachin, où ils s'étoient retirés. Ils implorerent le secours des Athéniens, déclarèrent la guerre à Euristhée, & le tuèrent avec ses enfans. Atrée son gendre qu'il avoit laissé gouverneur de Mycenes, s'en fit déclarer Roi, termina la guerre par le combat singulier d'Echeme, Roi des Tegeates, son allié, avec Phyllus fils d'Hercule, & chassa les Heraclines du Peloponese. Thyeste succeda à Atrée, & à Thyeste Agamemnon; car on ne met point dans le catalogue de ces Rois Pliftheue pere d'Agamemnon, dont peut-être le regne fut obscur ou flétri par quelque événement

DISSERTATION

ment que nous ne connoissons pas. Agamemnon ayant été tué par sa femme Clitemnestre, Egisthe son amant, fils de Thyeste, s'empara du Royaume. Quelques Chronologiftes lui donnent quinze ans de regne. Mais il y a plus d'apparence qu'il ne jouit de son crime que peu d'années. En effet, dès que le jeune Oreste fut en état de venger la mort de son pere, il tua Egisthe, & monta sur le trône, & son fils Penthile lui succeda. Mais les Heraclides rentrerent alors dans le Peloponese, s'emparerent du trône sept cens cinquante-six ans après Inachus, & fonderent la branche des Heraclides sur la ruine de celles des Pelopides vers l'an onze cens avant notre Ere, cent ans après la prise de Troye.

L'ordre demande que j'expose à présent ce que c'étoit que ces Heraclides & ces Pelopides, qui remplirent la Grece de leur gloire & de leur puissance.

Quant

PRELIMINAIRE.

Quant aux premiers, il faut sçavoir que Persée fils d'Acrise, & Roi d'Argos & de Mycenes, épousa Andromede fille de Cephée dont il eut sept enfans, Perses, Alcée, Sthenelus, Pelas, Mestor, Electryno, & une fille nommée Gorgone. D'Alcée nâquirent Amphitryon & sa sœur Anaxo, qui fut mariée à Electryon, d'où nâquit Alcmene. De Mestor & de Lisidée vint Hippothoé mere de Taphius, qui étant allé demeurer à Taphos Ville de Cephalenie, nomma Teleboiens les habitans de cette Isle. Après sa mort, Electryon envahit sa part du Royaume de Mycenes. Ses enfans allerent la redemander, & tuerent dans la contestation qu'ils eurent sur ce sujet, les fils d'Electryon. Ce Prince, pour en tirer vengeance, donna sa fille unique Alcmene à Amphitryon pere d'Hercule. Amphitryon ayant dans la suite tué Electryon, fut chassé de Mycenes par
Sthe-

DISSERTATION

Sthenelus, & se retira à Thebes. C'est-là que nâquit Hercule, qui se trouva ainsi sujet d'Euristée dernier Roi de Mycenes, dont le Royaume devoit lui appartenir.

Je ne m'étendrai pas tant sur les Pelopides. Il suffit de dire que Pelops fils de Tantale Roi de Phrygie, obligé de sortir de son pays à cause de la guerre que Tros lui faisoit pour venger l'enlèvement de Ganymede, se retira dans la Grece, où il épousa Hippodamie fille d'Oenomaus Roi de Pise. Il monta sur le trône après la mort de son beau-pere, & donna son nom à cette Peninsule, qui fut depuis appellée le Peloponese.

Il reste que je parle des Royaumes d'Athenes, de Lacedemone, & de Thebes. Voici ce qui regarde le premier.

Sous le regne de Triopas septième Roi d'Argos, Cecrops venu d'Egypte s'établit dans l'Attique. Ce
Prince

P R E L I M I N A I R E.

Prince époufa la fille d'Acteus qui donna fon nom à ce pays, & fonda avec fa colonie douze Villes, ou Bourgs, dont il compofa le Royaume d'Athenes, & où il établit avec les Loix de fon Pays, les Dieux qu'on y adoroit. Il y porta entr'autres le culte de Minerve honorée à Saïs fa patrie. Eufebe prétend que c'eft ce même Cecrops qui invoqua le premier Jupiter, qui lui fit dresser des ftatuës, élever des autels, & immoler des viétimes. Cependant Pausanias remarque qu'il n'offroit dans fes facrifices que des chofes inanimées, & que ce ne fut qu'après lui que la coûtume d'immoler des animaux fut introduite dans la Grece. Porphyre écrit au contraire que Cecrops relâcha dans l'Ifle de Chypre avant que d'arriver en Grece, & qu'on établit dans la ville de Coronis, que Cecrops fit rétablir, & qui fut depuis appellée Salamine, la coûtume d'immoler tous les ans
une

DISSERTATION

une victime humaine en l'honneur d'Aglaure fille de Cecrops. Cet usage dura long-tems, & après la mort de Diomedé, on offrit à ce Héros le sacrifice qu'on offroit auparavant à cette Princesse. On conduisoit l'infortunée victime dans le Temple, & après lui avoir fait faire trois fois le tour de l'autel, le Prêtre lui passoit une lance au travers du corps, & la faisoit porter à l'instant sur un bucher, où on la bruloit. Diphilus Roi de Chipre abolit cette détestable cérémonie du tems de Seleucus, & changea ce sacrifice en celui d'un Bœuf.

Le Royaume d'Athenes dura quatre cens quatre-vingt-cinq ans sous dix-sept Rois, sçavoir Cecrops, Cranaus, Amphiction, Erichthonius, Pandion, Erethée, Cecrops, Pandion, Egée, Thesée, Mnesthée, Demophon, Oxinthes, Aphides, Timoctes, Melanthes, & Codrus qui mourut l'an deux mil neuf cens treize. Après lui furent élus

PRELIMINAIRE.

élus des Magistrats perpétuels qu'on appella Archontes.

Ce fut la huitieme année du regne de Cecrops , & pendant que Deucalion gouvernoit la Tessalie, qu'arriva le déluge qui porte son nom , & qui n'inonda que la vallée de Tempé & les pays voisins.

Le Royaume de Laconie fut fondé pendant le regne du même Cecrops par Lelex, qui lui donna le nom de Lelegie. Comme ces Rois n'entrent pas souvent dans les fables , il suffit de dire ici que la premiere Dynastie renferme douze Rois ; sçavoir Eurotas , qui donna son nom au fleuve , Lacédémon son frere , qui fit appeller comme lui la Capitale & le Royaume, Amyclas, qui bâtit une ville de son nom , Argalus , Cynortas , Oebalus , Hippocoon , Pindare fils d'Oebalus , & frere d'Hippocoon , Castor & Pollux fils de Tyndare , & freres d'Helene , Menelas fils d'Atrée , à qui Helene porta la Couronne , Oreste fils d'Agamemnon par son ma-

DISSERTATION

riage avec Hermione fille de Menelas & d'Helene, Tifamene fils d'Oreste. Ce fut sous le regne de celui-ci que les Heraclides entrerent dans le Peloponese, & se rendirent maîtres non-seulement du Royaume d'Argos, & de Mycenes, mais aussi de celui de Lacedemone. Eurysthene fils d'Aristodeme monta alors sur le trône, & commença la seconde Dynastie des Rois de Sparte, dites des Agydes, à cause d'Agis son fils, vers l'an du monde deux mil huit cens quatre-vingt-dix, près d'un siècle après la prise de Troye.

Peu de tems après que Cecrops eut fondé le Royaume d'Athenes, on vit sortir de Phénicie le fameux Cadmus, fils d'Agenor, avec une puissante colonie, dont il fonda la ville de Thebes dans la Bœotie, environ l'an mil cinq cens avant notre Ere, au commencement de la vie de Moyse. Ce fut de lui que sorti-
rent

PRELIMINAIRE.

rent Autooné , Ino , Semelé , & Agavé , Princesses aussi fameuses dans les Poëtes , que malheureuses par les désastres qui leur arriverent. Cadmus porta dans la Grece le culte de Bacchus & plusieurs cérémonies Phéniciennes. Chassé du trône , il se retira en Illyrie , & Pen-thée fut mis en sa place.

Celui-ci fut déchiré par les Bacchantes , & Polydore regna à Thebes après la mort de Cadmus , d'où il fut chassé pour avoir voulu réformer le culte de Bacchus , où il s'étoit mêlé plusieurs infamies. Labdacus son fils lui succéda , & épousa Nycteis fille de Nycteus. Celui-ci en mourant laissa son fils Laius au berceau. Lycus fils de Nycteus , oncle de ce jeune Prince , s'empara du Royaume de Thebes. Pendant ce tems-là , Antiope autre fille de Nycteus , obligée de fuir la colere de son pere qui vouloit la punir de s'être laissée séduire , se retira chez

Epo-

DISSERTATION

Épopée Roi de Sicyone, qu'elle épousa. Nycteus en mourant recommanda à son frere Lychus la punition d'Épopée. Il le servit fidelement, tua Épopée, & emmena sa niece qui accoucha en chemin de deux enfans, Zethus & Amphion, & sa femme Dircé fit souffrir mille maux à la malheureuse Antiope: jusqu'à ce qu'ayant trouvé le moyen de s'échapper, elle fut reconnuë de ses enfans déjà grands. Ceux-ci tuerent Lychus qui avoit regné vingt ans, attachèrent Dircé à la queue d'un Taureau indompté, se rendirent maîtres de Thebes, & en chasserent Laius, qui ne recouvra le Royaume qu'après leur mort. Laius épousa Jocaste fille de Menecée, dont il eut Oedipe pere d'Éteocle & de Polinice.

Ce Prince ayant appris de l'Oracle, qu'il seroit mis à mort par l'enfant qui naîtroit de ce mariage, fit exposer son fils par un de ses domestiques

PRELIMINAIRE.

riques. Celui-ci au lieu de l'abandonner à la merci des bêtes féroces, l'attacha par les pieds à un arbre, ce qui lui fit donner le nom d'Oedipe. Phorbas berger de Polybe Roi de Corinthe le porta à son maître, qui le fit élever avec beaucoup de soin, & l'adopta. Ce jeune Prince devenu grand, & informé de cette aventure, résolut d'aller consulter l'Oracle d'Appollon pour découvrir ses parens. Il eut pour réponse qu'il se gardât bien de retourner dans son pays, parce qu'il devoit y tuer son pere, & épouser sa mere. Ce triste Oracle l'obligea de se bannir de Corinthe qu'il croyoit être le lieu dont l'Oracle avoit voulu parler. Mais comme il passoit par la Phocide, il rencontra Laius qu'il ne connoissoit pas, & qui lui ordonna avec hauteur de le laisser passer. Oedipe le tua, & accomplit ainsi une partie de la prédiction de l'Oracle.

En ce tems-là, la Sphinx fatiguoit

**

les

DISSERTATION

les Thebains plus par les ravages qu'elle faisoit dans la campagne, que par les énigmes embarrassantes qu'elle propofoit. La fable dit que c'étoit un monstre né d'Echidne & de Typhon, que Junon irritée contre les Thebains leur avoit envoyé. Il avoit la tête & les mains d'une fille, le corps d'un Chien, la queue d'un Dragon, les griffes d'un Lion, & des aîles comme les oifeaux. La Sphinx inventoit des énigmes difficiles, & déchiroit ceux qui ne les pouvoient expliquer. Elle propofoit d'ordinaire celle d'un animal qui a quatre pieds le matin, deux sur le midi, & trois le soir. Sa destinée portoit qu'elle perdrait la vie d'abord qu'on auroit deviné son énigme. Plusieurs personnes avoient déjà été les victimes de ce monstre impitoyable, & Thebes se trouvoit dans de grandes allarmes. Creon qui, après la mort de Laius, étoit monté sur le trône pour délivrer son

PRELIMINAIRE.

son Royaume des ravages de ce monstre, fit publier que celui qui expliqueroit l'énigme épouferoit Jocaste, & monteroit après sa mort sur le trône de Thebes. Oedipe se présenta, & fut assez heureux pour l'expliquer, en disant que cet animal étoit l'homme, qui dans son enfance, qu'on devoit regarder comme le point du jour de sa vie, se traînoit des pieds & des mains; qu'à midi, c'est-à-dire dans la force de son âge, il n'avoit besoin que de ses deux jambes; & qu'il se servoit le soir, c'est-à-dire dans sa vieillesse, d'un bâton pour se soutenir, comme d'une troisième jambe. Sphynx outrée de dépit s'écrasa la tête contre un rocher. Jocaste étoit le prix de celui qui exécuteroit cette entreprise. Oedipe l'épousa, & en eut deux fils, Eteocle & Polinice, & deux filles, Antigone & Ismene. Mais ayant découvert dans la suite le mystère de sa naissance, & par

con-

DISSERTATION.

conséquent son parricide & son inceste, il se creva les yeux, se démit de la Royauté, & se retira à Athenes. Jocaste se fit mourir de désespoir.

Après la retraite d'Oedipe, ses deux enfans disputoient ensemble la couronne. Enfin étant convenus de regner tour à tour. Eteocle comme l'ainé monta le premier sur le trône. Mais son année finie, il trouva tant d'appas dans la Royauté, qu'il ne voulut point ceder la place à Polinice. Ce fut là le signal d'une sanglante guerre. Polinice qui avoit depuis quelque tems épousé Argie fille d'Adraste, Roi d'Argos, étant allé implorer le secours de son beau-pere, celui-ci envoya son autre genre Tydée beau-frere de Polinice à Thebes accompagné de cinquante hommes, pour sommer Eteocle de tenir sa parole. Il en fut mal reçu; les Thebains lui dresserent des embûches à son retour, tous ses com-
pa-

PRELIMINAIRE.

pagnons y perirent, & il eut bien de la peine pour se sauver à Argos. Tous les Thebains y perdirent aussi la vie, excepté Meton, à qui Tydée pardonna, afin qu'il pût apprendre à Eteocle le succès du combat. Là-dessus on se prépara de part & d'autre à la guerre. Les Argiens leverent des troupes de tous côtés, & allerent mettre le siege devant Thebes sous la conduite de sept Généraux, qu'on appelle les sept chefs; c'étoit Adraсте Roi d'Argos, Polinice & Tydée ses deux Gendres; le fameux Capanée, Hippomedon, le devin Amphiaraus, & Parthonopée. Cette premiere expédition fut malheureuse, & ces chefs y perdirent la vie, excepté Adraсте que son cheval Arion sauva. Tiresias avoit prédit aux Thebains, que si Menecée, fils de Creon, vouloit sacrifier sa vie pour le salut de sa Patrie, les Généraux des ennemis seroient tués tous. Menecée se donna la mort,

DISSERTATION

mort, ce qui augmenta le courage & l'esperance des Thebains, & ils se défendirent avec tant de valeur, qu'ils rendirent inutiles les efforts de leurs ennemis, & les firent presque tous périr.

Cependant comme la guerre tiroit en longueur, les deux freres ennemis, pour épargner le sang de leurs sujets, se battirent en duel, & s'entretuerent d'un coup fourré. Leur division avoit été telle qu'on dit qu'elle dura jusqu'après leur mort, & on remarqua que les flâmes du bucher sur lequel on faisoit brûler leurs corps se séparèrent. La même chose arrivoit dans les sacrifices qu'on offroit en leur honneur. Quoi qu'il en soit, la guerre ne finit point par la mort de ces deux Princes. On donna un nouveau combat, où les fils d'Astacus se distinguèrent. Ismare tua Hippomedon & Leade, Amphidique ôta la vie à Parthenopée, Mélanippe blessa

PRELIMINAIRE.

bleffa Tydée & fut tué par Amphiraus, qui s'enfuiant ensuite vers le fleuve Ismene, fut englouti dans la terre. Adraсте ayant ramassé le reste des Argiens, se retira dans son Pays. Créon étant devenu Roi des Thebains par la mort des freres ennemis, laissa les corps morts des Argiens sans sépulture, & défendit par un Edit, que qui que ce fût les enterrât. Ce qui fit qu'Adraсте, affoibli par tant de pertes, implora le secours des Atheniens, qui sous la conduite de Thésée allerent à Thebes & obligerent les habitans de cette ville de permettre qu'on rendît les derniers devoirs à ceux qui étoient morts pendant la guerre. Ainsi finit cette premiere expédition arrivée l'an douze cens six ans avant Jesus-Christ, environ vingt ans avant la guerre de Troye.

Les Argiens ne furent pas contents de la satisfaction que Thésée avoit obtenue des Thébains. Les
enfans

DISSERTATION

enfans de ceux qui avoient perdu la vie dans la premiere guerre, en recommencerent dix ans après une seconde, qu'on appella la guerre des Epigones, comme qui diroit des descendans ou des fils des premiers. Alcmeon fils d'Amphiaraus en fut déclaré Général; le succès en fut heureux, & on prit la ville de Thebes qui fut saccagée environ trois cens vingt ans après Cadmus, qui en est le fondateur.

Elle avoit eu onze Rois, sçavoir Cadmus, Penthée, Polydore, Labdacus, Lychus, Amphion & Zethus, Laius, Creon, Oedipe, & Creon pour la seconde fois. Ceux qui se sauverent furent obligés, suivant les conseils de Tirelias, de se retirer à Tilphouse, dans la Bœotie, où ils firent la guere aux Doriens, s'emparerent de leur Pays, & s'y établirent. Cependant un grand nombre s'en retournerent à Thebes sous la conduite de Creon, qui

PRELIMINAIRE.

qui fit rétablir cette ancienne ville. On remarqua que comme à la première guerre les chefs des Argiens étoient tous morts, excepté Adraſte, dans la ſeconde il ne périt perſonne de remarquable de leur côté qu'Egialée ſon fils. Il eſt à propos d'expliquer un peu en détail les principales aventures de ceux qui y aſſiſterent. Commençons par Amphiaraus.

Soit que ce fameux Devin eût prévu par les principes de ſon art qu'il périroit à la guerre de Thebes ſa patrie, ou plutôt qu'il appréhendât de s'engager dans une expédition périlleuſe, il fit ce qu'il put pour s'empêcher d'y aller, & ſortit de la cour d'Adraſte, chez qui il s'étoit retiré depuis qu'il avoit épouſé Eriphile ſœur de ce Prince. Les Argiens qui ne croioient pas pouvoir prendre la ville ſans lui, l'auroient cherché en vain, ſi ſa femme n'eût appris à Adraſte ſon

* *

frere

DISSERTATION

frere le lieu de sa retraite. Mais cette Princesse préfera le salut de sa Patrie à la vie de son mari, ou plutôt elle fut gagnée par un collier de grand prix qu'Adraste lui donna pour l'obliger à lui révéler ce secret. Ainsi Amphiaraus se vit obligé d'aller à la guerre avec les autres, & y perdit la vie, étant tombé dans un précipice, tandis qu'il s'amusoit à considérer le vol des oiseaux pour en tirer des augures.

Alcmeon son fils tua sa mere Eriphile pour venger son pere, qui le lui avoit ordonné, dès qu'il auroit appris sa mort. Obligé d'aller à la cour de Phlegée pour être expié de son crime suivant l'usage de ces tems-là, & se délivrer en même tems des furies qui le persécutoient, ce Prince le reçut favorablement, & lui fit épouser sa fille Alphesibée, à qui Alcmeon donna le collier d'Eriphile. Mais l'ayant en-

suite

PRELIMINAIRE.

suite répudiée pour épouser Callirhoé fille d'Achelous, il voulut aller demander ce collier à ses beaux freres à qui Alphefibée l'avoit donné. Ils l'assassinerent pour venger l'affront qu'il avoit fait à leur sœur. Les enfans qu'il avoit eu de Callirhoé vengerent sa mort dès leur tendre jeunesse. Ce collier fatal dont nous venons de parler, & l'or que les Dames Argiennes avoient donné à Eriphile pour l'obliger de découvrir son mari, fut la source de tant de malheurs.

Amphiaraus après sa mort fut mis au nombre des Demi-Dieux, & les Oropiens peuple d'Attique lui bâtirent un Temple qui devint fameux dans la suite par les Oracles qu'il y rendoit.

Adraste Roi d'Argos, fils de Talaus & de Lysianasse fille de Polybe Roi de Sicyone, étoit un Prince vaillant, & il s'acquit une grande réputation dans la premiere guer-

DISSERTATION

re de Thebes, qu'il entreprit pour appuyer les droits de Polinice son gendre. Il fut le seul des chefs qui en revint. Il gouverna le Royaume d'Argos, & celui de Sicyone, que Polybe lui avoit laissé, avec beaucoup de jugement & d'équité. Ses mœurs douces, & son naturel humain lui attirerent l'estime & l'amour de ses sujets. Il n'eut à souffrir que d'Amphiaras son beau-frere qui l'obligea de sortir d'Argos, & dont il s'en vengea dans la suite, comme nous l'avons dit. Ce Prince eut plusieurs enfans, Cyanippe, Egialée, qu'il donna en mariage à Diomedé, Argie & Deiphile, qui épouserent Polinice & Tydée par une aventure singuliere.

Etant allé consulter l'Oracle d'Apollon, il apprit que ses deux filles seroient mariées, l'une à un Sanglier, & l'autre à un Lion. Quelque-tems après, les deux Princes

ces

PRELIMINAIRE.

ces que je viens de nommer, arriverent à sa cour, l'un couvert de la peau d'un Lion, comme étant Thebain, & se faisant honneur de porter l'habillement d'Hercule, l'autre comme fils d'Oenée Roi de Calydon, portant la peau d'un Sanglier en mémoire de celui que Meleagre son frere avoit tué. Adraste ne douta point que ce ne fût là le véritable sens de l'Oracle, & leur donna ses deux filles. Ce Prince mourut de regret de la perte de son fils Egialée, & fut honoré après sa mort, à Sicyone, où il eut un Temple & des Autels. On y établit même à son honneur une fête solennelle, qui dura jusqu'au tems de Clisthene Tyran de Sicyone, qui l'abolit en haine des Argiens. Voici le fait. Ce Clisthene ennemi juré des Argiens, résolut de ruiner le tombeau de ce Prince, & la Prêtresse qu'il alla consulter, tâcha de l'en détourner. Ce Prince

DISSERTATION

fans s'opposer ouvertement à l'Oracle, se servit de cet expédient pour venir à bout de son dessein. Il envoya à Thebes demander le corps de Menalippe ennemi juré d'Adraсте, le fit enterrer dans le tombeau des Rois de Sicyone, & lui bâtit un temple, où il transféra le culte & les cérémonies qu'on célébroit à l'honneur d'Adraсте.

On a tant débité de fables sur le fameux cheval d'Adraсте, nommé Arion, qu'il est bon d'en dire ici un mot. Servius & Probus prétendent qu'il étoit le même que celui que Neptune fit sortir d'un coup de Trident auprès d'Athenes. Pausanias croit qu'il étoit fils de ce Dieu & de Cerès, ou du vent Zephyre & d'une Harpie. On ajoute que les Nereïdes le nourrirent, & qu'il servit quelquefois à traîner le char de Neptune, qui le donna ensuite à Copréus Roi d'Aliarte. Celui-ci en fit présent à Hercule
qui

PRELIMINAIRE.

qui s'en servit contre Cyncus , fils de Neptune , & le donna à Adrafte. On dit que ce cheval avoit les pieds du côté droit comme ceux d'un homme , & qu'il avoit l'usage de la parole.

Creon frere de Jocaste n'est pas moins fameux. S'étant emparé de la couronne de Thebes après la mort des deux freres ennemis , il avoit défendu d'enterrer le corps ni les cendres de Polinice , qu'il avoit fait jetter à la voirie. Antigone sa sœur sortit la nuit de la ville , & alla lui rendre les derniers devoirs. On apprit le lendemain au Roi que quelqu'un avoit déobéi à ses ordres. Là-dessus il fait déterrer le corps de Polinice , & ordonne à ses Gardes de veiller auprès. On surprit la nuit suivante la Princesse qui venoit pleurer le malheur de son frere , & on la mena au Roi qui commanda qu'on l'ensevelît toute vive , mais elle pré-

** †

vint

DISSERTATION

vint cette cruelle mort en s'étranglant. Le Prince Hemon son amant se tua de désespoir, & Eurydice sa mere ne put survivre à tant de catastrophes.

Ce n'est pas là au reste la seule action héroïque que nous fournit la guerre de Thebes. Lorsque Thésée fit faire de magnifiques funérailles à ceux qui étoient morts au siège de Thebes, on ne voulut pas brûler le corps de Capanée avec les autres, parce qu'il avoit été frappé de la foudre, & qu'il étoit regardé comme un impie, qui par ses blasphêmes s'étoit attiré le courroux du Ciel. On lui fit donc un bucher séparé. Sa femme Evadné, parée comme pour une fête, monta sur un rocher au pied duquel on brûloit le corps de son mari, & se jetta au milieu du bucher pour mêler ses cendres avec celles d'un époux qui lui avoit toujours été cher.

Ce Capanée étoit un des sept chefs

PRELIMINAIRE.

chefs de l'armée des Argiens , il étoit brave , d'une valeur féroce & emportée , & le premier il escalada les murailles de Thebes , mais son entreprise réussit mal. Jupiter le foudroya.

Si je n'avois parlé ailleurs de Tirésias , ce seroit ici le lieu de rapporter ce que la fable & l'histoire ont raconté de cet homme merveilleux , & par ses métamorphoses & par ses prédictions. Mais je me bornerai à une remarque qui est de l'Auteur de l'explication historique des fables , sçavoir que comme dans le tems de Tiresias qui répond au tems des Juges , il y avoit beaucoup de Prophètes & de Voyans parmi les Hebreux , de même on trouve plusieurs devins parmi les nations , comme Orphée , Amphiaras , Alcmeon , Tiresias , Manto , Amphiloque , Calchas , Mopse , Helenus , Cassandre , & je ne sçais combien d'autres. La seconde
que

DISSERTATION

que ces Prophètes du Paganisme encherirent beaucoup sur ceux des Juifs. Ces derniers ne prophétisoient que pendant leur vie ; & eux morts, leur don de prophétie ne subsistoit plus. Seulement il y a un passage de l'Écriture qui semble faire entendre qu'Elie après sa mort écrivit une lettre prophétique à Joram Roi de Juda. Mais les Prophetes Payens faisoient bien autre chose. Les Amphiaras, les Alcmeons, les Amphiloques, les Trophonius, les Geryons, les Antinous prédisoient l'avenir du fond de leurs tombeaux ; & pour comble de merveilles, il ne falloit que dormir auprès de leur cendres prophétiques pour apprendre en songe ce qu'on vouloit sçavoir. Quelquefois même il suffisoit d'y envoyer un autre rêver pour soi. L'Oracle peu cérémonieux lui réveloit les choses nécessaires à celui qui l'envoyoit. C'est ce qu'éprou-

va

PRELIMINAIRE.

va pour son malheur un député de Mardonius envoyé à l'Oracle d'Amphiaras. Ce pauvre Barbare s'étant endormi dans le sanctuaire, se sentit repousser avec violence, & comme il ne vouloit pas sortir, il fut frappé à la tête d'un coup de pierre, prophétie typique qui s'accorda avec la fin tragique de Mardonius qui fut tué d'un coup de pierre. Au reste ce n'étoit pas le tout de dormir dans un temple semblable, il falloit que ce fût sur des peaux, & c'est ce que Virgile a décrit de la maniere suivante.

. huc dona Sacerdos
 Consulit, & cesarum ovium sub
 nocte silenti
 Pellibus incubuit stratis, somnos-
 que petivit.
 Multa modis simulacra videt voli-
 tantia miris.
 Et varias audit voces, fruitur
 Deorum
 Colloquio
 Que

DISSERTATION

Que dis-je? Le don de prophétie chez les Payens s'étendoit jusques sur les animaux, & même sur les choses insensibles, témoin les chênes & les pigeons de Dodone, & bien d'autres que je pourrois citer. Mais il est temps de finir cette digression, & de revenir au siège de Thebes.

Ce siege fameux par les exploits & par la mort de tant de Héros, le fut encore par une autre aventure, que peut-être on sera bien aise que j'aye rapportée. Les Argonautes allant à la conquête de la Toison d'or, avoient été obligés de relâcher à Lemnos, & Jason y avoit laissé Hypsipyle enceinte d'un fils. A peine cette Princesse en fut délivrée, que les Lemniennes apprirent que Thoas son pere & leur Roi regnoit dans l'Isle de Chios, où sa fille l'avoit fait sauver. Leur haine pour les hommes rejaillit sur leur Reine, elles
ne

PRELIMINAIRE.

ne purent lui pardonner d'en avoir dérobé un à leur rage ; en un mot la pauvre Hypsipyle fut réduite à s'enfuir sur le bord de la mer , d'où des Pirates l'enleverent en Thrace & la donnerent au Roi Lycurgue , qui la fit nourrice de son fils Archemore. L'état de ce Prince étoit sur le chemin qui conduisoit l'armée d'Adraсте à Thebes. Les Grecs trouverent dans un bois Hypsipyle avec le Prince qu'elle allaitoit. Comme ils étoient pressés, de la soif & que l'ardeur de la saison avoit tari les fontaines, ils la prierent de leur en montrer une , s'il y en avoit où ils pussent boire. Elle leur rendit ce service avec tant de zele , qu'elle oublia le jeune Archemore sur l'herbe. Mais quelle fut sa douleur à son retour ! Un effroyable serpent venoit d'étouffer le jeune Prince , & elle entendit les derniers soupirs de ce cher nourriçon. C'étoit une perte irréparable. Ain-

DISSERTATION

si les Grecs ne songerent qu'à l'adoucir. Ils tuerent le serpent, on fit des funérailles superbes & des jeux magnifiques au jeune Prince, & il fut résolu qu'on s'assembleroit tous les trois ou tous les cinq ans pour le même sujet. Ces jeux furent appelés Néméens du nom du Royaume de Lycurgue, ou de la fontaine auprès de laquelle ce malheur étoit arrivé. On sçait que le prix de ces jeux étoit une couronne d'ache verte.

Je devrois parler maintenant de la guerre de Troye. Mais je remets cet article à la dissertation suivante. J'ajouterai seulement ici une table, qui fera voir d'un coup d'œil la suite chronologique de l'histoire fabuleuse. Elle est dressée selon la methode de ce temps-là, où on comptoit par générations, & non par années.

Les Auteurs ne sont pas d'accord sur le tems que contient une géné-

ra-

PRELIMINAIRE.

ration. Quelques-uns prétendent que c'étoit vingt-cinq ans, d'autres trente-trois, d'autres cinquante. Comme la chose est assez arbitraire, je prends ce dernier parti avec un sçavant Allemand nommé Loerquer; & puisque les temps fabuleux ont duré mil deux cens cinquante ans, je puis adopter la table de vingt-cinq générations qu'il a dressée. La voici.

Egialée, premier Roi de Sicyone, l'an du monde mil huit cens vingt, deux mil cent quatre-vingt ans avant l'Ere Chrétienne.

Telchin, troisième Roi de Sicyone.

Inachus, premier Roi d'Argos.

Ogyges,

Apis,

Minos, premier du nom.

Criasus,

Cecrops,

Deucalion,

Amphition,

Cad.

DISSERTATION

Cadmus,

Pandion, premier du nom.

Pelops, sorti de Phrygie.

Perfée,

Jason, & les Argonautes.

Thésée,

La guerre de Troye.

Oreste,

*Le retour des Héraclides dans
la Grece.*

*Codrus, dernier Roi d'A-
thenes.*

Acaste Archonte,

Thirsippe.

Iphite,

Caranus,

*Corebe, ou le rétablissement
des Olympiades.*

TA-



TABLE DES FABLES
DES
METAMORPHOSES
D' O V I D E.

TOME III.

LIVRE NEUVIEME.

- C**ombat d'Hercule & d' Acheloïs , 2
Hercule tuë le Centaure Nessus , qui
enlevoit Dejanire , 19. Et il se van-
ge par la fleche trempée dans son sang , dont
sa chemise fut teinte , ibid.
Dejanire envoie à Hercule la chemise du Cen-
taure , 22
Hercule déifié. Dejanire se tuë de regret , 29
Naissance d'Hercule , & le changement de Ga-
lantis en Belette , 39
Driope changée en petit arbre ; 43

TABLE DES METAMORPHOSE^S

Callirhoé ,	48
Biblis changée en fontaine ,	50
Iphis changée en garçon ,	69.

LIVRE X.

O rphée descend aux enfers , & en tire Eu- ridice ,	79
Orphée attire les bêtes , les arbres , & les ro- chers ,	88
Cyparisse changé en cyprès ,	91
Jupiter se change en aigle , pour enlever Gany- mede ,	95
Hyacinthe changé en fleur ,	98
Les habitans d'Amathonte changés en tau- reaux ,	102
Les Propéides changées en rochers ,	105
Pygmalion amoureux d'une statuë ,	109
Myrrhe pour avoir couché avec son pere , changée en myrrhe ,	115.
Adonis nâquit de l'amour incestueux de Myr- rhe ,	128
Atalante & Hippomene changés en lions ,	136
Adonis tué à la chasse & changé en fleur ,	148

LIVRE XI.

O rphée est tué par les Bacchantes ,	156
Midas obtient de Bacchus , de changer en or tout ce qu'il toucheroit ,	165
Midas , pour avoir mal jugé du différend qui	

TABLE DES METAMORPHOSES

étroit entre Pan & Apollon, eut des oreilles d'âne,	174
Apollon & Neptune bâtissent les murs de Troie,	181
Naissance d'Achille,	189
Dedalion changé en éprevier ;	195
Un loup marin changé en rocher ;	203
Halcione & Ceyx changés en halcyons,	209
Esaque changé en plongeon,	238

LIVRE XII.

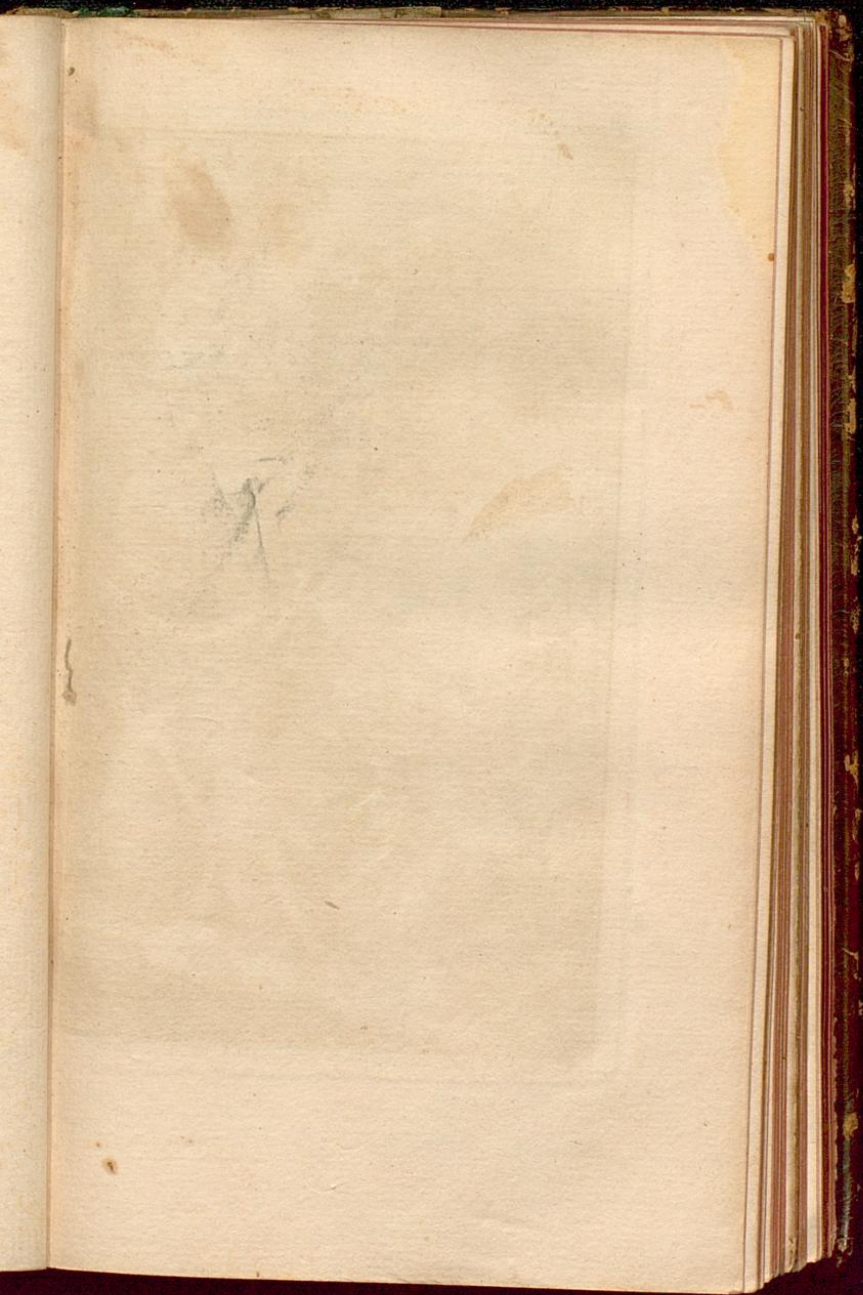
Sacrifice d'Iphigenie par Agamemnon,	243
Cycne est changé en cygne,	251
Cenis convertie en oiseau,	257
Perichlymene est tué par Hercule, & changé en aigle,	287
Mort d'Achille,	293

Fin de la Table du troisième Tome.

LIVRE XII

LES

ES





A.



LES
METAMORPHOSES
D'OVIDE.

LIVRE NEUVIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

ARGUMENT.

Déjanire fille d'Oenée, la plus belle Princesse de son
tems, est recherchée en mariage par un grand nombre
de Heros ; mais son pere ne la veut donner qu'à celui
qui surmontera les autres. Hercule & Acheloïs étoient
du nombre des prétendans, & combattirent l'un
contre l'autre, à qui demeureroit un si beau prix. Ache-
loïs se servit en cette occasion de toutes ses forces & de
toutes ses ruses ; & enfin s'étant converti en Taureau,
Hercule ne laissa pas de le vaincre, & lui arracha
une de ses cornes. Les Nàiades filles de ce Fleuve la
relevèrent de terre, où Hercule l'avoit laissée, &

Tome III.

A l'ayants

L'ayant remplie de tous les fruits que l'Autonne peut donner, elles la nommerent Corne d'abondance.



N même-tems Thésée demanda à Acheloïs, d'où provenoient ses soupirs, & par quelle aventure il avoit perdu l'une de ses cornes. Alors le Fleuve Acheloïs, dont la tête negligée étoit couronnée de roseaux, lui répondit en ces termes : » Vous me demandez une chose que je ne puis vous dire qu'avec répugnance : car y a-t-il des vaincus, qui veulent parler des combats où ils ont été défaits ? Néanmoins je vous dirai mon aventure. Il ne m'a point été si honteux d'avoir été surmonté, qu'il m'est glorieux d'avoir combattu ; & après tout, la réputation du vainqueur me console de ma défaite. Je ne doute point que vous n'ayez ouï parler des beautés de Déjanire. Comme elle étoit la plus belle fille de son tems, elle étoit aussi l'esperance d'une infinité de rivaux. Je fus du nombre de tant de glorieux esclaves. J'allai la demander à son pere, Hercule la demanda comme moi, & tous les autres nous la cederent. Il disoit à Déjanire qu'il lui donneroit l'honneur d'avoir Jupiter pour beau-pere. Il lui représentoit la gloire & la réputation de ses travaux, & se vançoit que jamais Junon ne lui avoit fait faire de
com-

„ commandemens , & ñe lui avoit jamais
 „ suscité de monstres qu'il n'eut glorieuse-
 „ ment surmontés. Pour moi je remontois
 „   Oen e qu'il lui feroit honteux de préférer
 „ un homme à un Dieu , car Hercule n'étoit
 „ pas encore au nombre des Dieux. Vous me
 „ connoissez , lui dis-je , vous savez que je
 „ suis le maître des eaux qui coulent dans vo-
 „ tre Royaume. Je ne viens point comme in-
 „ connu d'un pays étranger, vous demander
 „ votre alliance ; mon séjour est dans votre
 „ Empire , & j'en fais moi-même une partie.
 „ Il ne faut pas qu'il me soit désavantageux
 „ de n'avoir pas été ha  par Junon ; & si j'ai
 „ souffert quelques travaux , ils ne m'ont
 „ point été ordonnés comme un supplice , &
 „ comme une peine. Vous ne devez point ,
 „ Hercule , vous vanter d'être fils d'Alcme-
 „ ne : car enfin ou Jupiter n'est pas votre
 „ pere , ou il ne l'est que par un crime. Vous
 „ ne pouvez avoir un pere si illustre & si glo-
 „ rieux , si votre mere n'est une adultere.
 „ Choisissez donc lequel vous aimez le
 „ mieux , ou d'être fils supposée de Jupiter
 „ ou d'être né avec honte de l'infamie de
 „ votre mere. Il me regardoit d'un 'o il
 „ en colère , lorsque je lui parlois de la for-
 „ te ; & ne pouvant plus retenir la fureur qui
 „ le transportoit , il me répondit en ces ter-
 „ mes : J'ai la main meilleure que la langue,
 „ & je veux bien que vous me surmontiez par
 „ le

4 LES METAMORPHOSES

» le discours , pourvû que je vous surmonte
 » dans le combat. Il m'attaque en même-tems ;
 » & parce que j'avois paru si brave & si cou-
 » rageux en parole , j'eusse eu honte de lui ce-
 » der , sans faire au moins quelques efforts
 » pour lui disputer la victoire. Je quittai donc
 » l'habit que j'avois , je roidis contre lui les
 » bras , & me mis en posture de lutter. D'a-
 » bord il me couvrit de poussiere ; mais en
 » même-tems je lui rendis la pareille. Quel-
 » quefois il me prenoit par le col , quelquefois
 » par les cuisses , & quelquefois il feignoit de
 » me vouloir prendre d'un côté , afin de me
 » surprendre d'un autre. Enfin il mettoit tout
 » en usage pour tâcher de m'ébranler ; mais
 » il faisoit de vains efforts ; ma seule pesan-
 » teur me défendoit , & je ressemblois à un ro-
 » cher que la violence des flots attaque &
 » bat de toutes parts , & que son poids rend
 » inébranlable. Nous nous quittâmes afin de
 » reprendre haleine , mais bien-tôt après nous
 » retournâmes au combat , résolus de part &
 » d'autre de ne pas ceder la victoire. Alors
 » nous nous joignîmes de si près , que mes
 » doigts étoient entrelassés parmi ses doigts ,
 » que mon pied touchoit son pied , que ma
 » tête touchoit sa tête. Deux Taureaux que
 » l'amour transporte , ne combattent pas
 » avec plus d'ardeur , & ne font point douter
 » d'une autre sorte de l'évenement du com-
 » bat. Hercule s'efforça trois fois en vain de
 »

» se dégager de mes bras , & la quatrième
 » fois il fit un si grand effort qu'il s'en déga-
 » gea. Je ne vous déguiferai rien de la vérité.
 » Il me poussa ensuite de la main avec tant
 » de force, qu'il me fit tourner visage, & en
 » même-tems il se jeta sur mon dos. Alors
 » pour vous dire ce que je sentis, car je ne
 » cherche point de gloire dans la feinte &
 » dans le mensonge, il me sembla qu'une
 » montagne étoit tombée sur mon corps.
 » Il me fut presque impossible de me servir
 » de mes bras, pour me développer des siens.
 » En effet, il me pressa plus vivement, &
 » m'empêcha de reprendre haleine. Ainsi il
 » me saisit à la gorge, me fit tomber sur les
 » genoux, & me contraignit de mordre la
 » terre. Comme je vis que je n'étois pas le
 » plus fort, j'eus recours à mes artifices or-
 » dinaires, je me transformai en serpent; &
 » en cette forme, dont il ne fut point épou-
 » vanté, je m'échappai de ses mains. Je fis
 » cent tours & cent détours; je m'allongeai,
 » je me repliai pour faire en sorte de lui don-
 » ner de l'épouvante: Je fis des sifflemens
 » horribles, je le menaçai avec une langue
 » fourchue que je faisois sortir de ma bou-
 » che. Mais Hercule n'en fit que rire; & en
 » se moquant de mes artifices; Non, non,
 » dit-il, tout cela ne m'étonne point; c'est
 » un jeu de mon enfance, que d'étouffer
 » des serpens. Quand tu surpasserois en gran-

6 LES METAMORPHOSES

» deur les autres dragons , quelle partie se-
» rois-tu de cette Hydre épouvantable dont
» je délivrai le Lac de Lerne ? Les blessures
» la rendoient féconde. De cent têtes qu'elle
» avoit , je n'en coupai pas une impunément,
» il en sortoit toujours de nouvelles , & ce
» monstre prodigieux devenoit plus grand &
» plus fort par ces furieuses têtes qui succe-
» doient les unes aux autres : toutefois je
» vainquis cette Hydre avec ces serpens nou-
» veaux qui renaissoient de son sang , & la
» fis voir entre mes triomphes. Quelle espe-
» rance peux-tu donc avoir , toi qui n'es pas
» un vrai serpent ? Toi qui n'en as que l'ap-
»arence ? Toi qui te cachant à cette heure
» sous cette forme empruntée , ne sçaurois
» plus te défendre qu'en empruntant les ar-
»mes d'autrui ? Il n'eut pas si-tôt parlé , qu'il
» me prend par le col avec les mains , & je
» me sentis aussi pressé , que s'il m'eût serré
» avec des tenailles. Je m'efforçai vaine-
»ment avec les griffes , & avec les ongles de
» me dégager , il me vainquit encore en cet-
»te forme. Il ne me restoit plus qu'à me
» transformer en Taureau ; & sous cette nou-
»velle forme , je recommençai aussi-tôt la
» guerre. Mais Hercule se revêtant com-
»me d'une nouvelle force , n'eut pas plus
» de peine à me vaincre sous cette forme
» que sous l'autre : car en me prenant par
» les cornes , il me renverfa sur le sable ;
comme

» comme si ce n'eût pas été assez, il en rom-
 » pit une, & me l'arracha du front d'une
 » main robuste & puissante. Mais les Naïa-
 » des qui la releverent de terre, la rempli-
 » rent de fleurs & de fruits, & c'est cette ri-
 » che corne qu'on appelle Corne d'abon-
 » dance. Quand il eut cessé de parler, une
 Nymphé vêtue comme Diane, ayant les
 cheveux épars & la robe retroussée, apporta
 sur la table pour achever le souper, toutes
 les richesses de l'Automne dans cette corne
 précieuse. Le lendemain dès que le jour com-
 mença, Thésée partit avec sa troupe, &
 n'attendit pas que les eaux fussent calmes &
 entièrement retirées. Cependant Acheloïs,
 après avoir pris congé de ses hôtes, se re-
 plongea sous ses eaux, & y cacha sa tête
 écornée. Ce n'étoit pas là néanmoins sa plus
 grande affliction : car il pouvoit cacher ce
 défaut, & cette marque de sa défaite avec
 des roseaux & des branchages de saule; mais
 ce qui l'affligeoit davantage, c'étoit la perte
 de Déjanire, dont l'amour lui étoit resté.

E X P L I C A T I O N.

D'Hercule.

IL est peu de Dieux ou de Heros dont il y ait au-
 tant de choses à dire que d'Hercule, & dont l'his-
 toire soit mêlée d'autant de fables, ou embarrassée
 d'autant de difficultés. Cependant j'en recueillerai
 en abrégé les principales circonstances, après avoir
 averti que les Anciens comptoient plusieurs Hercu-

les (a), afin que chacun puisse rapporter les diverses actions que je raconterai à ceux qu'on jugera les avoir faites. Si je ne me trompe, c'est-là tout ce qu'on peut exiger de moi.

Persée, fils de Jupiter & de Danaë, eut six enfans d'Andromède, Persès, Alcée, Sthenelus, Mestor, Electryon, & une fille nommée Gorgophone. Alcée eut d'une fille de Menecée Amphitryon & Anaxo. Cette dernière épousa Electryon son oncle, & devint mere d'Alcmene, celle qui fut mariée dans la suite avec Amphitryon, aussi son oncle. De Mestor naquit Hippothoë, qui fut enlevée par Neptune, & qui accoucha dans les Isles Echinades d'un fils nommé Taphus, lequel mena une Colonie à Taphos, nommée ensuite Teleboes. Ce dernier étant mort, Prerelas son fils vint demander à main armée sa part de l'heritage de ses ancêtres, aux Electryonides qui regnoient dans Mycenes. Mais bien-loin de l'écouter, les fils d'Electryon assemblèrent des troupes, & livrerent bataille. Le succès en fut également

(a) Diodore de Sicile en trouvoit trois, un Egyptien qui voyagea en Afrique, & qui planta pres de Cadix ces fameuses colonnes qui avertissoient les voyageurs de ne point passer outre : Un Cretois, qui institua les jeux Olympiques ; & le Thebain, qui se rendit célèbre par mille travaux. Cicéron en nommoit six ; le premier fils de Jupiter & de Lyfie ; le second, fils du Nil ; le troisieme un des Dactyles du Mont Ida ; le quatrième, fils de Jupiter & d'Alferie, honoré à Tyr ; le cinquieme, Indien, surnommé Belus ; le sixieme enfin, fils d'Alcmene. Mais ce n'est encore rien au prix de quelques auteurs Grecs, qui comptoient quarante-trois Hercules ; soit que plusieurs personnes eussent voulu porter ce nom ; soit que ce fut un nom appellatif, dérivé du Syriaque *Harokel*, qui signifie *Marchand*, comme l'a prouvé le savant M. Le Clerc, qui prétend qu'on appelloit ainsi chez les Anciens ces Négocians distingués, qui alloient découvrir de nouveaux pays, les nettoyer des bêtes féroces qui les infestoient, & y établir des Colonies.

ment funeste aux uns & aux autres , car les deu^x Maisons Royales y furent presque éteintes. Cependant le Roi de Mycenes n'abandonna point le dessein de se vanger ; & laissant le soin de son Royaume à Amphytrion , il partit pour la guerre. Comme il revenoit victorieux , & qu'il ramenoit ses troupeaux , Amphytrion voulut arrêter une vache qui s'étoit échappée , & lui jetta sa massue qui tomba par hazard sur Electryon, & le tua. Ce meurtre , quoiqu'involontaire , fit perdre à ce jeune Prince la Couronne de Mycenes. Sthenelus, frere du défunt, profitant de la haine publique que cet accident avoit attirée sur Amphytrion , le chassa du pays des Argiens , & se rendit maître de Mycenes , où son fils Eristhée regna après lui. Amphytrion obligé de se retirer à Thebes , y fut expié par Creon. C'est dans cette retraite qu'il fit alliance avec Creon , Cephale & d'autres Princes voisins , & qu'il alla ravager les Isles des Taphiens , pour faire plaisir à Alcmene , qui se donna alors à lui à cette condition. Je ne parlerai point des victoires qu'il remporta sur ses ennemis. Suffit que notre Hercule fut conçu pendant cette guerre. On sçait que les Poètes feignirent que Jupiter étoit le pere de ce jeune Prince. Ils firent apparemment courir cette fable , pour cacher quelque intrigue d'Alcmene , ou peut-être ce bruit ne fut fondé que sur la valeur d'Hercule. Il y a bien de l'apparence qu'on regardoit la chose de ce dernier sens , puisque Senèque fait parler ainli ce Heros (a) *Soit que cette nuit si longue (b) soit certaine , ou que mon pere fut un simple mortel , la honte de ma mere est effacée de reste par ma gloire. J'ai mérité de naître de Jupiter.* Peut-être néanmoins n'a

(b) In Hercule Οετωο.

(c) Cette nuit dont parle Senèque ; Lycophron la fait durer le tems de trois nuits , & Clement Alexandrin celui de neuf.

n'a-t-on inventé cette fiction, qu'à cause des tonnerres, qui se firent entendre le jour de sa naissance.

Cette naissance au reste ne fut pas moins merveilleuse que la conception l'avoit été. L'Epouse de Sthemelus & celle d'Amphytrion étoient enceintes chacune d'un fils, & les destins promettoient la souveraineté à celui des deux qui naîtroit le premier. Junon avança l'accouchement de la Princesse de Mycenes, & retarda celui d'Alceme, comme on a vû dans Ovide. Cependant cette dernière, délivrée enfin par l'adresse de Galantis, qu'on feignit avoir été métamorphosée en belette, par allusion à son nom (*d*), mit au monde deux jumeaux, Iphiclus qui passoit pour fils d'Amphytrion, & Hercule qui reconnoissoit Jupiter pour pere, & qui conçu trois mois après son frere, naquit cependant le même jour. Junon ne renonça pourtant pas à sa vengeance. Mais Alcide déjà digne de son pere triompha de la Reine des Dieux, & de deux serpens qu'elle avoit envoyés pour l'étouffer dans le berceau, qu'il écrasa.

Il fut élevé dans la suite chez Creon, Roi de Thebes, ou selon d'autres, chez le Centaure Chirèse. Les marques qu'il donna dès ses premières années de sa valeur, en délivrant sa patrie du tribut qu'elle payoit au tyran Erginus, engagerent Creon à lui donner en mariage sa fille Megare. Ce Héros fut quelque tems heureux avec elle, & en eut des enfans. Mais Junon le haïssoit d'autant plus, que Jupiter l'avoit trompée, pour l'engager à donner son lait à Hercule, ce qu'elle avoit fait (*e*). C'est pourquoi elle lui envoye tout à coup un esprit de

(*d*) Γαλή signifie en grec une Belette.

(*e*) On raconte à ce sujet que le jeune Hercule mordant la mamelle de Junon, elle la retira précipitamment, de sorte qu'il tomba de son lait dans le lieu où elle étoit, & qu'il depuis en prit le nom de Voie Lactée.

de fureur. Ce malheureux tue Iolas son cousin , maffacre ses propres enfans ; Megare & Creon eux-mêmes n'auroient pû lui échaper , si Pallas ne lui eût lancé une pierre dans l'estomac. Ce coup le plongea dans un sommeil profond , pendant lequel on le lia , de peur qu'à son réveil , il ne commît des meurtres nouveaux. Il est vraisemblable que ce triste événement étoit causé par le mal caduc , que les anciens appelloient maladie d'Hercule , *Ἡρακλεως νόσος*. Quoiqu'il en soit , Alcide revenu à lui , eut horreur de ce qu'il venoit de faire , & soit qu'il craignît de retomber dans ces funestes accès , ou qu'il appréhendât de se réconcilier avec son épouse , il la céda à Iolas un des compagnons de ses conquêtes. Après quoi , il alla trouver Euristhée , son cousin , auquel l'ordre des destins le soumettoit. Celui-ci , pour obéir à Junon , comme disent les Poètes , ou peut-être pour se défaire d'un Rival qui avoit droit à la couronne , tâcha de lui donner de l'occupation , en l'employant à des entreprises également délicates & dangereuses. La chose n'étoit pas difficile dans un tems où la Grece étoit infectée par des Brigands , des Sangliers & des Lions. Ainsi la vie d'Hercule fut entièrement occupée à délivrer sa patrie de ces Monstres qui la désoloient , & pour cet effet Euristhée lui donna le commandement de ses armées , comme le dit formellement Denis d'Halicarnasse. C'est là ce qu'on appelle ses travaux. Le premier fut la défaite du Lion de Némée dont il porta la peau dans la suite. Des voleurs postés aux environs du lac Stymphale en Arcadie , ou comme on dit , les oiseaux Stymphalides , oiseaux voraces & guerriers , qu'il chassa au son du tambour , furent sa seconde expédition. Les Marais de Lerne étoient remplis de serpens. Alcide mit le feu aux roseaux qui bordoient ces lieux aquatiques , & rendit ainsi ce lieu habitable ; c'est apparemment - là ce qu'on aura voulu faire entendre par la fable de l'Hydre : car ce mot en

Grec

Grec (*ὕδρως*) ne signifie qu'un serpent d'eau. Cependant beaucoup d'Auteurs expliquent ce recit en diverses manieres. Servius dit que des Marais de Lerne sortoient plusieurs torrens qui inondoient les campagnes : que Hercule les désecha ; que voilà ce qui a donné lieu à la fable. Tzetzes veut qu'elle désigne sept freres qui vivoient de leurs brigandages , & que ce Héros défit les uns après les autres , en les attirant deux à deux au combat. Platon au contraire change cet Hydre en un misérable Sophiste , & les cinq , sept , cinquante ou nonante têtes renaissantes de ce monstre (car il y a là-dessus diverses opinions parmi les anciens) il en fait de mauvaises raisons , desquelles cet homme impertinent se servoit , selon la coûtume de ses semblables. Chacun peut choisir entre ces explications , qui d'ailleurs peuvent faire comprendre ce que signifie la fable du Sanglier d'Erymanthe , celle de la Biche au pieds d'airain qu'Hercule défit , & enfin celle du Taureau de Pasiphaé lequel il alla chercher dans l'Isle de Crete. Il n'en est pas de même de l'Histoire d'Augias , Roi d'Elide. Les Poètes racontent que les étables de ce Prince étant d'une saleté extrême , Hercule les nettoya , moyennant une certaine récompense , dont ils étoient convenus , & que le Roi refusa de payer , à ce que rapporte Diodore. Le Heros Thebain s'en vengea par la mort d'Euryte , fils de ce mauvais payeur , qui alloit célébrer les jeux Istmiques à Corinthe , & par celle du coupable même , auquel il substitua Philée son fils , qui ayant été pris pour arbitre entre son pere & Alcide , avoit été d'avis qu'on récompensât ce dernier. Je ne sçais comment expliquer cette fiction , ni celle des chevaux de Diomedé , qui étoient nourris de chair humaine , & qu'Hercule enleva. Pour celle de Geryon qui avoit trois corps , & dont il emmena les troupeaux , après l'avoir vaincu , il paroît que c'étoient trois Princes alliés , ou un Prince qui regnoit sur
les

les trois Isles Baléares, ou enfin si on en croit Bochart, un Roi de l'Epire, dont trois armées furent défaites par Hercule. Cacus, homme monstrueux, de la maniere dont les Poëtes l'ont dépeint, avoit enlevé, si on s'en rapporte à eux, les troupeaux de Geryon que notre Alcide faisoit passer par l'Italie, pour rentrer en Grece. Le guerrier découvrit le vol, quoique l'auteur eut fait marcher sa proie à reculons, de peur que les traces ne le trahissent, & il tua Cacus, ce qui fut cause que l'Italie lui consacra un Temple. Denis d'Halicarnasse rapporte ainsi cette aventure. Hercule abordé en Italie avec ses troupes, & attendant sa flotte pour retourner dans sa patrie, fit plusieurs conquêtes sur les peuples parmi lesquels il se trouvoit. Mais un jour qu'il étoit occupé avec peu de précaution dans un pays où il croyoit tout tranquille & soumis, Cacus, petit Tyran qui habitoit dans des rochers inaccessibles, surprit son armée, & emporta un butin considérable. Hercule prit sa revanche, par le moyen d'Evandre & de Faune, & Cacus perit. De-là le guerrier Thebain passa en Afrique, où son dessein étoit, dit-on, d'établir une Colonie pour faciliter le commerce. On ajoute qu'il y trouva un ennemi puissant qui lui en fermoit l'entrée, mais qu'il l'attira habilement sur mer, où il le vainquit, en lui coupant les passages de la terre où il alloit se rafraîchir & reprendre des troupes. De-là, continue-t-on, est venue la fable d'Anthée géant fameux, fils de la terre, qu'il falloit étouffer en l'air, parce qu'il reprenoit de nouvelles forces dès qu'il touchoit la terre. Mais ce ne fut pas là l'unique expédition d'Alcide en Afrique. On dit que le Tyran Busiris avoit envoyé des Pirates, pour ravir les nieces d'Atlas, Prince de Mauritanie qu'on appelloit les Hesperides, parce qu'elles étoient filles d'Hesperus. Hercule les délivra, chassa ces Corsaires, & tua Busiris qu'il alla chercher en Egypte. Non content de ce service rendu à Atlas, il le soulagea par les bons conseils qu'il lui don-

na, ce qui fit dire qu'il avoit aidé ce Prince à porter le Ciel. Atlas, reconnoissant de tant de services, lui fit present des fameuses pommes d'or du jardin des Hesperides, qu'un Dragon gardoit; c'est-à-dire, ou d'une grande quantité de brebis, car le mot Grec (Τὸ μῆλος) signifie également brebis & pomme: ou simplement de beaucoup de richesses, selon la conjecture de Bochart, fondée sur ce que le mot Phénicien *Melon* veut dire & richesses & pommes. Hercule au reste avoit pénétré dans cette expédition jusqu'à Cadix, endroit où l'antiquité croyoit que le Soleil alloit terminer sa course journaliere, & il y avoit élevé deux colonnes pour servir de monumens de ses courses, & pour avertir les Voyageurs de s'arrêter-là. C'étoit une aventure fameuse parmi les Anciens. Cependant de sçavans Critiques jugent avec Bochart que ces deux colonnes sont les deux montagnes de Calpé & d'Abyla, l'une en Afrique, l'autre en Europe sur le détroit de Gibraltar; & ce qui confirme cette conjecture, c'est que le mot Abyla signifie une colonne. Ce fut-là le dernier exploit d'Hercule, si on s'en rapporte aux Mythologistes, & Eurysthée satisfait ne lui ordonna rien d'avantage. Néanmoins ce Heros pénétra jusques dans le fond de la Scythie, où il délivra Prométhée que Jupiter y avoit attaché sur le Mont Caucaze, & exposé à un Aigle qui lui dévorait sans cesse le cœur. Je ne dirai rien de sa victoire sur Achelous, & de la maniere dont il délivra Thésée des enfers, parce qu'il en est parlé ailleurs. Je passe à ce qui regarde Alceste. Palephate écrit que Pelvias ayant été tué par ses filles, Acaste son fils les poursuivit jusques dans la Cour du Roi Admete son cousin, où Alceste une d'entr'elles s'étoit retirée. Le Prince qui l'aimoit n'eut garde de la livrer. Ainsi ses terres furent exposées à la fureur de son ennemi, qui les ravagea, & il tomba enfin lui-même entre ses mains, d'où il ne sortit que par la générosité d'Aluste, qui le racheta en se livrant au vainqueur. Ce
fut

fut dans ces circonstances qu'Hercule parut à la Cour de Thesalie, où il trouva le Prince désolé de la perte de son Amante, qu'il croyoit près d'être immoïée aux manes de Pelias. Il ne fut pas nécessaire de prier instamment un Heros avide de gloire, pour l'engager à secourir la Princesse. Il y vola, défit Acaste, & rendit Alceste à Admete qui l'épousa. Voilà la vérité & l'histoire, si nous en croyons l'Auteur des choses incroyables. Mais les Poètes changerent cet événement en une fable. Ils dirent qu'Admete condamné par les Destins à mourir, à moins que quelqu'un ne voulût bien s'offrir à la mort pour lui, Alceste son épouse ou son amante eut le courage de le faire. Ils ajouterent qu'Hercule rencontra la Mort qui avoit emmené cette Reine, qu'il avoit combattu contre elle, & que l'ayant vaincue, il l'avoit liée avec des chaînes de diamants, jusqu'à ce qu'enfin elle lui eût promis de rendre la lumiere du jour à la jeune Alceste. Il faut avoïer que cette allégorie n'étoit pas des moins raisonnables, si le récit de Paléphate est vrai. Délivrer une personne sur le point de perdre la vie, c'est l'arracher des bras de la mort, on parle tous les jours de cette maniere sans fiction. Mais quel fond faire sur l'Auteur que j'ai cité? Néanmoins on peut s'y tenir, au moins faite d'autres explications. Reste la fable des Amazones, femmes guerrieres qui habitoient les bords du Thermodon en Scithie, & qui ne souffroient point d'hommes parmi elles, se contentant de les aller voir une fois chaque année. Le Héros Thébain les attaqua par l'ordre d'Euristhée, en tua une partie, mit les autres en fuite, prit Antiope ou Hippolite dont il fit présent à Thesée, & força Menalippe leur Reine à se racheter, en donnant sa ceinture pour rançon. Je ne parle pas ici d'une infinité d'autres exploits, soit parce qu'ils allongeroient trop ma narration, ou parce que l'occasion se présentera d'en faire mention ailleurs. Des Villes

Villes prises, des tirans punis, des monstres domptés, des Rois rétablis, des Villes bâties, des Colonies établies, le cours des Rivieres détourné ou remis dans son lit, des chemins pratiqués dans des lieux inaccessibles, telles furent les occupations de ce Prince. Il ne s'agit plus que de faire quelques remarques sur son caractère, & sur ses actions; car pour ce qui regarde ses mariages, ses amours & sa mort, ce doit être le sujet des explications suivantes.

Pour ce qui est du premier article, le portrait que les Anciens font d'Hercule est un composé bizarre & monstrueux de qualités opposées. On vient de le voir représenté sous les traits d'un homme courageux, d'un homme uniquement occupé de l'amour de la guerre, en un mot d'un vrai Heros. Ils ajoutoient qu'il aimoit les sciences en homme qui les connoissoit parfaitement, ce qui l'avoit fait surnommer *Musagetes*, c'est-à-dire le compagnon & le conducteur des Muses, lesquelles avoient été mises sous sa protection dans un Temple que Fulvius Nobilior leur fit bâtir à Rome. Ils disoient qu'il avoit appris la Musique de Chiron, & l'Astronomie d'Atlas. Isocrate assure qu'il avoit surpassé en prudence, en sçavoir & en justice tous les hommes de son tems. Qui croiroit que c'est le même, qu'ils ont voulu peindre quand ils ont parlé de sa voracité, de son amour pour les femmes & pour le vin, & de la vigueur qu'il témoignoit soit à la table, soit dans un lit? Cependant ils écrivent de lui force choses sur ces matieres, qui lui font peu d'honneur. Tels sont les contes suivans. Certain Lepreux lui ayant disputé le prix de la glotonnerie, ils immolèrent chacun un bœuf (f), & le mangerent, dans un seul repas. Autre conte. Hercule voyageant avec
le

(f) Pausanias qui rapporte ce fait, ajoute que Lepreux fut tué par Hercule, qu'il avoit ensuite défilé à un combat.

le petit Hyllus, son fils, & voyant qu'il mouroit de faim, s'adressa à un Laboureur pour lui demander quelques vivres, que celui-ci refusa. Le Héros n'en fit pas à deux fois. Il détacha l'un des bœufs de la charruë, l'immola aux Dieux, & le dévora. Cette faim canine ne l'abandonna pas même dans le Ciel. Delà vient que Callimaque dans l'Hymne de Diane, exhorte cette Déesse à prendre, non des Lièvres, mais des Taureaux ou des Sangliers, parce qu'Alcide n'a pas perdu entre les Dieux ce ventre insatiable qu'il avoit parmi les hommes. (g). Du reste il ne mangeoit pas tant, sans boire à proportion. Stesicore raconte que ce guerrier but une santé portée par Pholus dans un vase qui tenoit vingt quatre septiers. C'est apparemment par cette raison qu'une grande coupe (h), qu'on vuidoit à la ronde à la fin des repas, portoit le nom de *Scyphus Herculeus*, verre d'Hercule; & qu'on feignoit que ce Héros avoit passé la Mer sur une coupe: du moins Athenée explique ainsi cette dernière fable. Mais ce n'est encore rien au prix de la vigueur d'Hercule dans un lit. Quelques uns disent qu'en sept jours il dépucela les cinquante filles de Thestius, son ami; d'autres veulent qu'il n'y ait mis qu'une nuit; on ajoute même qu'il les engrossa toutes d'un garçon; & qu'il y en eut deux, l'aînée & la dernière, qui lui donnèrent chacune deux fils. Selon quelques uns, il y en eut une qui ne voulant point consentir à la perte de sa virginité, fut condamnée à la garder toute sa vie, & à servir de Prêtresse à Hercule. Voilà pourquoi le Temple de ce Dieu à Thespie étoit desservi par une Prêtresse, qui devoit être toujours vierge (i). Après un ex-

(g) Athenée semble en marquer la capacité Livre X. Chap. IX. où il dit que celle qu'Alexandre but à Babylo- ne tenoit deux congies.

(h) Voyez sur ces faits Athenée & Pausanias.

(i) On dit qu'Hercule remuoit les oreilles en mangeant

ploit pareil, il seroit inutile d'en citer d'autres ;
 puisqu'on n'en pourroit citer de semblables. Aussi
 Vigenere a dit que *ce fut le plus fort combat & af-
 faire, où Hercule se trouva oncques en jour de sa vie.*
 D'ailleurs il étoit homme de bonne humeur. Era-
 me rapporte dans l'explication des proverbes sur ce-
 lui-ci *ὡς τῷ μελαυπύρῳ περὶ χροῖς*, *gardez - vous*
de l'homme aux fesses noires : qu'une mere ayant
 donné cet avis à ses fils, ils voulurent attaquer Her-
 cule dormant sous un arbre. Mais il se réveilla,
 les attacha à sa massue, & les chargea sur ses épa-
 ules, la tête en bas. Cette posture qui leur faisoit dé-
 couvrir qu'un poil noir & épais couvroit le dos
 d'Hercule, leur rappella l'avertissement de leur mè-
 re, & les fit éclater de rire. Hercule en ayant sçu
 la cause, leur donna la liberté. Un autre fait prou-
 ve encore l'inclination de ce Héros pour la plaisan-
 terie. J'ai rapporté qu'il mangea un bœuf qu'il
 avoit tiré de la charuë d'un Laboureur. Lactance ra-
 conte que ce malheureux s'en vengea par des inju-
 res, ce qui divertit tellement Hercule, que, de-
 venu Dieu, il voulut que ce Villageois fût son Pré-
 tre, & renouvelât les mêmes malédictions autant
 de fois qu'il lui offriroit des sacrifices. C'est là-
 dessus qu'étoit fondée la coutume des Lindiens, de
 sacrifier à cette Divinité en l'injuriant. Il ne de-
 voit pas perdre cette gayeté dans le Ciel. Aussi l'y
 conserva-t'il, témoin la discrétion qu'il gagna au
 jeu à un de ses Sacrificateurs, & que celui-ci paya
 en lui livrant une jeune fille. Il ne faut pas oublier
 que parmi les Anciens, il s'est trouvé des person-
 nes qui, non contentes de donner ainsi un air ri-
 dicule à ce Dieu, ont été jusqu'à lui ôter la gloire
 qu'il s'est acquise par ses travaux. Megaclide dans
 Athenée censure les Poëtes postérieurs à Hésiode &
 à Homere, de ce qu'ils ont dit qu'Hercule avoit
 commandé des armées & pris des villes, lui qui
 constamment avoit toujours mené une vie volup-
 tueuse,



A.

cueuse ; ayant plusieurs femmes légitimes, faisant des enfans à la dérobée à un grand nombre de filles, enfin adonné à la bonne chere.

FABLE DEUXIÈME.

A R G U M E N T.

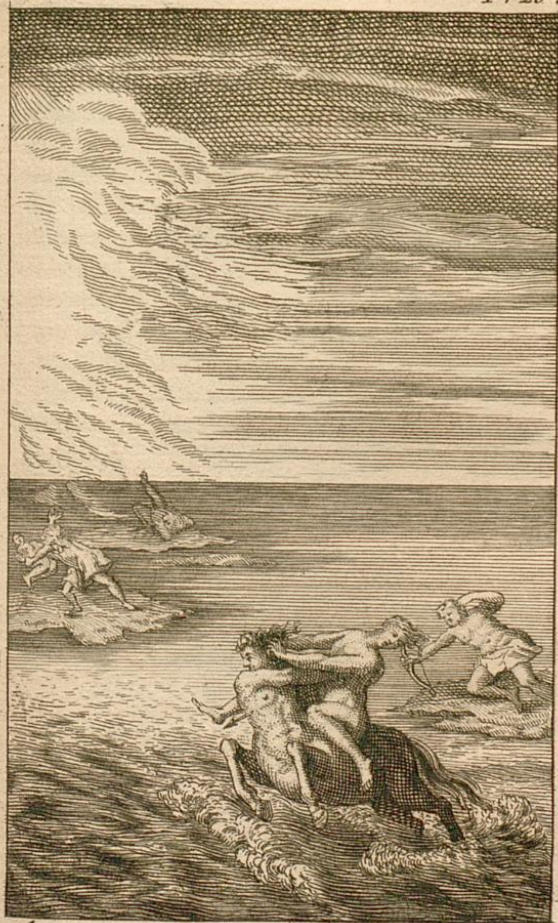
Comme Hercule s'en retournoit victorieux avec Déjanire, il la mit sur le dos du Centaure Nessus pour lui faire passer le fleuve Evene. Mais ce Centaure qui en devint amoureux, la voulut enlever, quand il fut de l'autre côté du fleuve. De sorte qu'Hercule s'étant apperçu de son dessein, lui tira une fleche qui le perça de part en part. Ce malheureux Centaure se voyant proche de la mort, donna à Déjanire sa chemise teinte de son sang, & lui dit que cette chemise avoit la vertu d'empêcher que son mari n'aimât jamais d'autre femme qu'elle ; mais c'étoit un poison qu'il lui donnoit, pour venger sa mort sur Hercule.

Les beautés de Déjanire produisoient par tout les mêmes effets, & faisoient par tout reconnoître que l'amour est une source aussi féconde en malheurs, qu'elle est féconde en plaisirs. Ainsi Nessus le Centaure, qui devint amoureux de cette Princesse, & à qui l'amour coûta la vie, pourroit en rendre témoignage. Comme Hercule s'en retournoit avec sa femme, & qu'il fut sur le rivage d'Evène, dont les eaux étoient rapides & extraordinairement enflées à cause des pluyes de l'hiver, il fut en peine comment il feroit passer Déjanire, pour qui seule il apprehendoit.

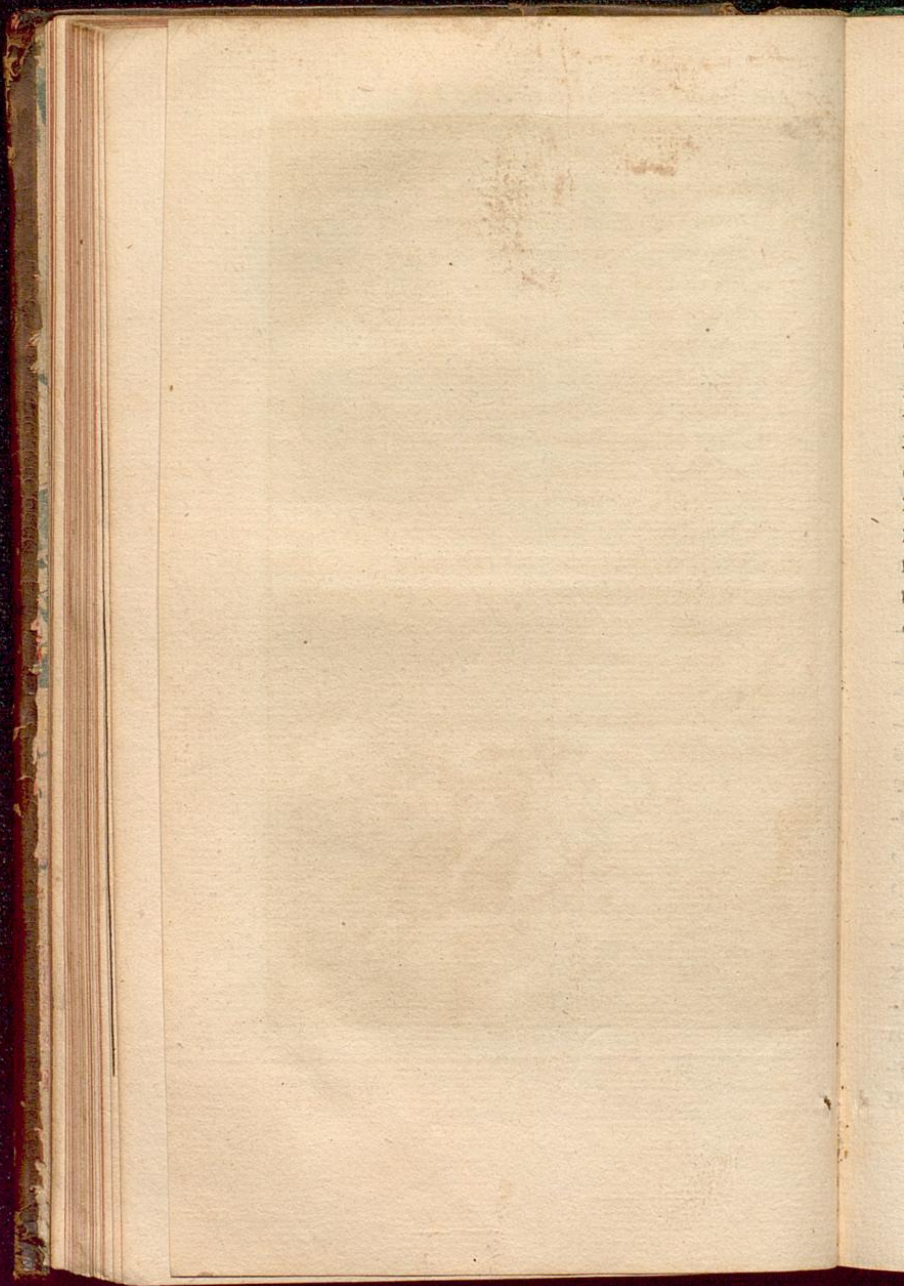
B 2

En

même tems Nessus, qui étoit fort & robuste, & qui connoissoit tous les endroits de ce fleuve, s'étant trouvé là par hazard, s'offrit de la porter de l'autre côté. Hercule qui le crut, la mit sur le dos de ce monstre, toute pâle & toute tremblante de l'horreur qu'elle en conçut, & de la crainte qu'elle avoit de la rapidité du fleuve. Aussi-tôt Hercule jetta de l'autre côté de la riviere, & son arc, & sa massue; & chargé comme il étoit de son carquois, & de la peau de lion qui lui servoit d'habillement: » Puisque nous avons com-
 » mencé, dit-il, à surmonter des Fleuves,
 » achevons d'en remporter des victoires« .
 Et en prononçant cette parole, il se jetta dans la riviere, sans chercher les endroits par où l'on pouvoit passer plus facilement, & ne voulut point devoir son passage à la faveur, pour ainsi dire, & à la facilité de l'eau. Comme il fut sur l'autre bord, & qu'il relevoit son arc, il entendit Déjanire qui l'appelloit à son secours, & aussi-tôt s'étant retourné, & voyant que le Centaure vouloit ravir le dépôt qu'il lui avoit confié: » Quoi,
 » méchant, s'écria-t-il, est-ce donc la con-
 » fiance que tu as en la legereté de tes pieds,
 » qui te rend si téméraire? Prends garde à
 » ce que tu fais, & n'attaque pas Hercule
 » en ce qu'il a de plus cher au monde. Si je ne
 » suis pas si considérable, que mon respect
 » doive te toucher, au moins le supplice de
 » toi



A.



» ton* pere te devoit donner de l'horreur de * Exios,
 » ces amours défendus. Bien que tu mettes
 » ton assurance en ta force de cheval , tu ne
 » ſçauois pourtant m'échapper , je t'attein-
 » drai avec mes fleches , & non pas avec les
 » pieds ». Il décocha ſon arc en parlant ; &
 ſa parole ne toucha pas plutôt l'oreille du
 Centaure , que ſa fleche lui perça le corps.
 Lorſqu'il ſe ſentit bleſſé de cette fleche , qui
 le perçoit de part en part , il la tira lui-mê-
 me de ſa playe , dont on vit auffi-tôt ſortir
 des ruiſſeaux de ſang , & une écume veni-
 meuſe qu'il fut ſoigneux de ramaffer. Et pour
 ne pas mourir ſans vengeance , il y trempa
 ſa chemiſe , & la donna à Déjanire , comme
 un moyen aſſuré pour lui conſerver l'amour
 d'Hercule.



FABLE

FABLE TROISIÈME.

ARGUMENT.

Déjanire ayant appris que son mari étoit devenu amoureux d'Iole, lui envoya la chemise du Centaure par un de ses serviteurs appelé Lychas; Mais Hercule n'en fut pas si-tôt revêtu, qu'il se sentit brûler, comme d'un feu qui seroit attaché à ses enroulles, & devint si furieux qu'il jeta Lychas dans la mer. Mais Thetis, qui sçavoit bien que ce valet étoit innocent, le convertit en un rocher, qui est tout couvert de coquilles, & de ces précieuses écailles dont on tiroit autrefois la pourpre.

IL se passa depuis beaucoup de tems qu'Hercule employa glorieusement pour lui. Car il remplit toute la terre de sa renommée, & assouvit par ses travaux l'injuste haine de Junon. Mais comme il revenoit victorieux d'Echalie, & que par un fameux sacrifice il alloit payer les vœux qu'il avoit faits à Jupiter, pour la victoire qu'il venoit de remporter; la Renommée qui se plaît toujours de mêler le mensonge avec la vérité, & qui prenant naissance d'un petit bruit, s'augmente ensuite & se fortifie par les faussetés qu'elle invente, vint apprendre à Déjanire, que son mari étoit devenu amoureux d'Iole, & que toute sa vertu n'avoit pû empêcher l'Amour de le rendre esclave de son esclave. Cette femme qui aimoit, crut aisément

ment ce rapport; & le premier remede qu'elle employa contre sa douleur, ce furent des soupirs & des larmes. » Mais bien-tôt après : » Pourquoi, dit-elle en elle-même, nous amufons-nous à pleurer, puisque ma rivale le se doit moquer de mes larmes, & augmenter par ses risées mes ressentimens & mes douleurs ? Peut-être qu'elle sera bien-tôt ici, il faut se hâter de chercher de l'aide, & de tenter quelque chose, tandis que nous le pouvons, & qu'une autre n'a pas encore usurpé ma place. Ferai-je des plaintes, ou demeurerai-je dans le silence ? Attendrai-je ici ma rivale, ou retournerai-je à Calydon ? Sortirai-je de ce Palais pour favoriser les amours d'Hercule, & ne m'opposerai-je point à sa perfidie ? Si je me remets en mémoire que je suis sœur de Meleagre, n'entreprendrai-je pas quelque action signalée ? & ne témoignerai-je pas en coupant la gorge à l'infame qui m'ôte Hercule, ce que peut la douleur d'une femme que l'on outrage ? « Mille pensées différentes lui passèrent dans l'esprit, mais enfin elle résolut, pour rallumer l'amour de son mari, de lui envoyer la chemise du Centaure, & la donna à Lychas, sans sçavoir ce qu'elle donnoit, ni qu'elle envoyoit la mort à Hercule, & qu'elle se préparoit de nouveaux maux. Ainsi la malheureuse Déjanire recommanda à ce fidele serviteur, de porter

ce

ce present à son maître. Il le porta, Hercule le reçut, se revêtit de cette chemise empoisonnée avant que d'aller au sacrifice. Mais à peine eut-il jetté l'encens dans le feu, à peine eut-il commencé ses prieres, & versé du vin sur l'autel, que le poison qu'il venoit de prendre, commença à s'échauffer, & se répandit par tout son corps. Hercule cacha sa douleur, & la surmonta par sa vertu, autant qu'il lui fut possible. Mais enfin sa patience fut vaincûe par sa douleur; il abandonne l'autel, il change de visage & de contenance, & remplit de ses cris & de ses gémissemens tous les bois du mont Eta. Il veut arracher de son corps cette funeste chemise, mais il ne la peut arracher qu'il ne s'arrache aussi la peau. Et ce qui est horrible à dire, ou elle s'attachoit à ses membres, ou en la tirant de force, il emportoit aussi la chair, & se découvroit jusqu'aux os. Son sang que ce poison enflammoit & qu'il convertissoit en feu, faisoit le bruit que fait un fer chaud lorsqu'on le trempe dans l'eau: Cette furieuse flâme lui dévoroit les entrailles, & faisoit sortir de son corps une sueur qui ressembloit à de l'eau bouillante. On entendoit periller ses nerfs, & par la force d'une si violente ardeur la mouelle de ses os se fondit. Alors levant les mains aux Cieux:

» O Junon, commença-t-il à s'écrier; re-
» pais-toi maintenant de mes douleurs; &

» RE-

» regarde avec plaisir , ô Déesse trop cruel-
 » le , cette peste qui me dévore ! Assouvis
 » ton cœur inhumain de l'infortune qui me
 » tue , ou si je suis si malheureux que de fai-
 » re pitié à mes ennemis (car il est vrai que
 » tu es mon ennemie) ôte-moi cette triste
 » vie que mes maux me rendent odieuse ,
 » que je n'ai reçue que pour souffrir , & que
 » pourtant tu as enviée. La mort que je te
 » demande sera pour moi une faveur , & ce
 » présent sera digne de venir d'une Marâtre.
 » Est-ce moi qui ai triomphé de Busiris , san-
 » glant du sang de ses hôtes ? Est-ce moi qui
 » privai Antée de ce secours infailible qu'il
 » recevoit de la terre toutes les fois qu'il la
 » touchoit ? Est-ce donc toi , malheureux
 » Hercule , que les trois corps de Geryon , &
 » les trois têtes de Cerbere ne purent pas
 » épouvanter ? O bras jusqu'ici victorieux ,
 » avez-vous rompu les cornes du plus fa-
 » meux des Taureaux ? Elide a vû ce que
 » vous pouviez , & le lac de Stymphale , la
 » forêt de Parthenie , & les fruits que n'a
 » pû garder un serpent qui veille toujours ,
 » sont les témoins de votre force & de mon
 » courage. Les Centaures n'ont pas été as-
 » sez forts pour me faire quelque résistance.
 » Ce sanglier qui désoloit toute l'Arcadie ,
 » a été foible contre moi ; & il n'a rien servi ,
 » à l'Hydre de renaître de sa perte , & d'en
 » reprendre de plus grandes forces. N'ai-je
Tome III. C » pas

» pas vû dans la Thrace , sans frémissement ,
 » & sans crainte ces funestes écuries , où on
 » engraissoit des chevaux de sang humain ,
 » & où on ne voyoit de toutes parts que des
 » hommes misérablement égorgés ? N'est-ce
 » pas moi qui ai tué ces chevaux , & qui ai
 » tué leurs maîtres avec eux ? Ce fut par la
 » force de ce bras que j'étouffai le lion de
 » Nemée , & que je vainquis Cacus sur les
 » bords du Tybre. J'ai porté le Ciel sur ma
 » tête , Junon s'est lassée de me commander ,
 » & jamais je ne me suis lassé d'exécuter ses
 » commandemens. Mais voici un nouveau
 » monstre à quoi l'on ne peut résister , ni par
 » la vertu , ni par les armes. Je sens un feu
 » violent qui brûle les poulmons , & qui se
 » nourrit de mon corps ; & cependant le
 » lâche Euristhée jouit des plaisirs de la vie ,
 » il est heureux , il est florissant. Après cela ,
 » qui pourra croire qu'il y a des Dieux dans
 » le Ciel ? « Il n'eut pas si-tôt parlé , qu'il
 » prit sa course sur le mont Eta , comme fe-
 » roit un Taureau qui emporte avec lui la fle-
 » che dont il est atteint , & qui croit fuir son
 » mal en fuyant celui qui l'a frappé. Tantôt
 » vous lui eussiez vû jeter des gémissemens ,
 » tantôt vous l'eussiez vû fremir & trembler.
 » Quelquefois il se mettoit en furie , & ar-
 » rachoit des arbres entiers ; & quelquefois
 » revenant à soi , il levoit les bras au Ciel , &
 » imploroit le secours de Jupiter. Cependant il

il apperçut Lychas qui trembloit de crainte, & qui tâchoit de se cacher sous une roche. Mais comme la douleur d'Hercule qui croissoit à chaque moment, avoit alors ramassé toutes ses fureurs & toutes ses rages : » C'est » donc toi, dit-il à Lychas, qui m'as ap- » porté un si funeste présent, & qui es l'au- » teur de ma mort « ? Lychas plus épouvanté qu'auparavant, veut chercher des paroles pour s'excuser ; & comme il se jettoit à ses pieds, pour lui demander pardon d'une faute qu'il n'avoit pas faite, Hercule le prit par le bras, & après lui avoir fait faire trois ou quatre tours en l'air, il le jeta dans la mer d'Eubée avec plus de violence qu'une fronde ne jette une pierre. Mais tandis que le malheureux Lychas étoit encore en l'air, son corps s'endurcit ; & comme on dit que l'eau de la pluye s'épaissit & se prend au vent du Septentrion, que de-là se forme la neige, & que la neige devient grêle à force de voler en l'air, ainsi on a cru dans les premiers siècles, que Lychas ayant été jetté en l'air avec une impétuosité sans pareille, lorsque la crainte avoit déjà glacé son sang & toute l'humidité qui pouvoit être dans son corps, fut converti en un rocher qu'on voit encore aujourd'hui dans la mer Eubée. En effet, ce rocher a la forme & l'apparence d'un homme, & comme s'il étoit encore sensible, les Matelots craignent même de le toucher, &

28 LES METAMORPHOSES
l'appellent du nom de Lychas.

Ensuite Hercule se voyant près de la mort, & ne voulant pas que ce venin eût la gloire de dompter Hercule, coupa lui-même des arbres sur le mont Eta, & en fit lui-même un grand bûcher; Et lorsqu'il y fut monté, il donna à Philoctete son arc & ses fleches, qui devoient après sa mort paroître encore victorieuses au malheur & à la ruine de Troÿe. En même-tems il lui commanda de mettre le feu à ce bûcher, & après avoir étendu par-dessus la peau du lion de Némée, il s'y coucha comme sur un lit, mit sa massüe sous sa tête, comme s'il eût voulu reposer, & parut sur ce grand brasier avec le même visage que s'il eût été sur des fleurs, ou qu'il eût été à table parmi les plaisirs & les délices.



FABLE

FABLE QUATRIEME.

A R G U M E N T.

Hercule se brûle sur le mont Eta. De mortel qu'il étoit, il est rendu immortel, & est reçu comme Dieu dans les Cieux, où il épouse Hebé la Déesse de la jeunesse. Cependant Déjanire ayant sçu sa mort, se tua de regret, pour se punir elle-même de la faute qu'elle avoit faite.

LORSQUE le feu se fut pris de tous côtés dans le bûcher, & qu'il eût commencé à attaquer Hercule qui le méprisoit, les Dieux craignirent pour ce grand exterminateur & des monstres & des Tyrans qui persécutoient le monde. Mais Jupiter ayant reconnu qu'ils appréhendoient pour Hercule, leur parla de la sorte, avec un visage riant : » Votre crainte, leur dit-il, me donne un plaisir extrême, & je me réjouis de voir que ceux qui sont sous ma conduite, & dont on me nomme le pere, ayent une ame reconnoissante, & qu'enfin votre fa- veur se soit déclarée pour mon fils. Car bien que votre douleur soit juste, & que vous deviez ce ressentiment aux grandes actions qu'il a faites, je vous en suis pourtant obligé. Mais perdez cette vaine crainte, & moquez-vous de ces flâmes qui semblent menacer Hercule. Celui qui a vain-

C 3

» cu

» cu toutes choses , vaincra aussi ce grand
 » feu que vous voyez allumé , & ne le sen-
 » tira que par la partie qu'il tient de sa me-
 » re. Car ce qu'il a tiré de moi est immortel,
 » & les flâmes & la mort n'étendent pas jus-
 » ques-là leur pouvoir & leur empire. Ainsi
 » en même-tems qu'il se fera dépouillé de ce
 » qu'il a de terrestre , je le recevrai dans le
 » Ciel , je le revêtirai de l'immortalité dont
 » vous jouissez , & je m'assure que tous les
 » Dieux se réjouiront de mon dessein. Que
 » si quelque Dieu ne peut souffrir qu'Her-
 » cule soit mis au rang des Dieux , & qu'il
 » ne veuille pas lui donner ce prix , bien
 » qu'il confesse qu'il le merite , il faudra
 » qu'il y consente , malgré ses passions &
 » ses volontés «. Tous les Dieux approuve-
 rent la résolution de Jupiter , & Junon mê-
 me témoigna qu'elle n'avoit rien oüi qui lui
 déplût , excepté les dernières paroles de Ju-
 piter qui sembloient s'adresser à elle. Cepen-
 dant le feu avoit dévoré tout ce qu'il y avoit
 de périssable en Hercule ; & alors bien qu'il
 fut toujours le même , il ne parut pas pour-
 tant le même. Il ne lui demeura rien de ce
 qu'il avoit de sa mere , & il ne resta rien en
 lui que ce qu'il tenoit de Jupiter. Comme un
 serpent qui s'est dépouillé de la vieillesse , en
 se dépouillant de sa peau , & qui s'est revêtu
 d'une écaille plus reluisante , paroît plus écla-
 tant & plus beau quand il se roule sur l'her-
 be ,

be à la lumière du Soleil. Ainsi Hercule ayant quitté ce qu'il avoit de mortel, & triomphant par la meilleure partie de lui-même, commença à paroître plus grand, plus auguste & plus vénérable, & alors Jupiter l'enleva sur un chariot, & le transporta dans les Cieux.

E X P L I C A T I O N.

De la mort d'Hercule.

Pour ne point interrompre mon recit par une foule de particularités qui n'avoient point de suites, j'ai omis une infinité d'actions célèbres d'Hercule, dans l'abregé que j'ai fait de sa vie. J'y reviens maintenant. J'espère qu'après la raison, que je viens de dire, on me permettra volontiers d'en agir de cette sorte. Je décrirai donc en premier lieu la personne de ce Héros, puis celles de ses aventures guerrières que j'avois passées sous silence, ensuite ses diverses amours, & enfin sa mort, son apotheose, & la maniere dont on l'honoroit.

Pour ce qui est de sa personne, on diroit qu'Apollodore l'avoit connu particulièrement, tant il dépeint avec exactitude tout ce qui la regarde. Une force prodigieuse; un regard qui avoit je ne sçais quoi de terrible: des yeux pleins d'un feu brillant; quatre coudées de hauteur, voilà le portrait qu'il en fait. Il n'est pas moins exact, lorsqu'il parle de l'éducation de ce jeune Prince. Amphitryon, dit-il, lui apprit à mener un char, Autolycus lui enseigna l'art de lutter, Eurytus celui de lancer des fleches, Castor les exercices militaires, & Linus, frere d'Orphée, à jouer de la lyre. Avec le même

soin encore, il fait le détail des pièces qui composoient l'armure de ce Héros. Il raconte qu'il reçut une épée de Mercure, des fleches d'Apollon, une cuirasse d'or de Vulcain, & un *Peplum* de Minerve. Car pour le casque, il s'en fit un de la peau du Lion de Citheron, & sa massüe, il la prit dans la forêt de Némée.

Ajoutez à cela un courage intrépide, vertu que chacun donne à Hercule, voilà un homme propre, s'il y en eut jamais, à faire de grands exploits. Aussi lui en attribue-t'on une infinité, outre les travaux fameux dont j'ai parlé. Je ne dirai rien de la mort de Linus qu'il tua dans la colere, parce qu'il en avoit été frappé, en recevant des leçons. Accusé de ce meurtre, il s'en justifia hautement, par une loi de Rhadamante, qui justifioit quiconque se vengeoit d'un traitement injuste, sur celui de qui il l'avoit essuyé. Je passe à la dix-huitième année d'Hercule, celle par où il commença à signaler sa vie. Ce fut alors qu'il tua un Lion qui venoit du Citheron, & qui dévoroit les troupeaux de Thestius, Roi des Thespiens. Cet exploit fut suivi de la défaite d'Erginus, Roi des Minyens, ce qui arriva de la maniere suivante. Clymenus, pere d'Erginus, ayant été blessé mortellement par un Thebain, avoit chargé son fils de venger sa mort, & celui-ci avoit tué un grand nombre de Thebains, & leur avoit fait acheter la paix par un tribut annuel de cent bœufs, pendant l'espace de vingt ans. Hercule revenant de l'expédition que je viens de marquer, rencontra les Envoyés de ce Prince qui venoient exiger la marque ordinaire de la servitude des Thebains. Plein de fureur à cette vûe, il leur coupe les oreilles; & leur liant les mains au col: allez, dit-il, allez, reportez ce tribut à vos maîtres. On peut juger aisément de la colere d'Erginus. Il déclara la guerre à Thebes; mais Hercule le tua, mit son armée en fuite, & réduisit les Minyens à
payer

payer aux Thebains le double du tribut que ces derniers leur donnoient auparavant (a). Le reste de sa vie répondit à ces beaux commencemens. Sans parler des travaux qu'Euristhée lui imposa, il défit les Centaures qui vouloient le tuer, parce qu'il buvoit leur vin chez Pholus, un d'entr'eux, qui l'avoit reçu chez lui, lorsqu'il poursuivoit le Sanglier d'Erymanthe (b). Il traita de même les Bistoniens qui vouloient lui enlever les cauales de Diomedé. Hézione, fille de Laomedon, Roi de Troie, avoit été exposée à un Monstre Marin envoyé par Neptune, pour punir la perfidie de Laomedon qui refusoit de le payer de la peine qu'il avoit pris d'environner Troie de murailles. Hercule délivra la Princesse, à condition qu'on lui feroit présent des cavalles que Jupiter avoit données à Laomedon, pour le consoler de la perte de Ganimède. Mais ce Prince perfide manqua de parole au Libérateur de sa fille. Cependant Hercule se contentant de menacer de ruiner Troie, passa outre, & tua en retournant à Mycenes, Sarpedon fils de Neptune & un frere de Poltys; prit Thafos sur les Tiraciens, & la donna aux enfans d'Androgée fils de Minos; & tua Toron, Polygone & Telegone petits fils de Neptune, qui l'avoient défié à la lutte. Il n'eut pas moins de courage &

(a) C'est alors qu'arriva son mariage avec Megare, la fureur que Junon lui inspira, le meurtre de ses enfans dont il fut expié par Testhius, & son voyage à Delphes dont Poracle lui ordonna d'aller à Tirynthe, & d'obéir à Euristhée pendant douze ans.

(b) Dans cette guerre périrent les Centaures Chiron & Pholus amis d'Hercule. Le premier blessé par ce Heros d'une fleche lancée contre Elatus, pria les Dieux de lui ôter son immortalité, pour ne plus sentir de douleur. Il fut exaucé, & son immortalité donnée à Prométhée. Pour Pholus, ayant tiré une fleche du corps d'un Centaure mort, il s'étonnoit qu'un instrument de cette petiteffe pût ôter la vie, lorsqu'elle tomba sur son pied & le tua.

& de bonheur dans ses combats avec Eryx, fils de Neptune, qui regnoit sur une partie de la Sicile. Hercule ramenant les troupeaux de Geryon, un Taureau s'échapa, & le Roi s'obstina à le garder à moins qu'Hercule ne le vainquit à la lutte. Le Thebain accepta le parti, & remporta trois fois la victoire, après quoi il tua le vaincu. Cycnus, fils de Mars & de Pirené, qui eut la même témérité, en reçut le même châtement. Passant ensuite en Lybie, & delà en Egypte, où regnoit Busiris, fils de Neptune qui l'avoit eu de Lyfianasse fille d'Epaphe, il lui arriva une aventure également célèbre & glorieuse. Le Royaume avoit souffert neuf années de stérilité; & certain Thrasien, venu de Chypre, avoit prédit que le mal ne cesseroit pas, à moins qu'on n'immolât tous les ans un Etranger à Jupiter, tellement que le Devin avoit été sacrifié le premier. Hercule fut saisi pour être traité de même, & déjà on le traînoit à l'Autel, lorsque, rompant ses liens, il se jeta sur Busiris, & le tua avec Iphidamas son fils, & le héraut Chalbé. Cependant il falloit qu'il allât chercher les pommes des Hespérides, qui étoient gardées par un Dragon furieux, & toujours les yeux ouverts. Pour cet effet, il pénétre dans l'Arabie, où chemin faisant, il tue Emathion fils de Tithon. Delà il passe dans le continent opposé, tue une aigle fille de Tiphon & d'Echidne, qui rongeoit le cœur de Prométhée attaché sur le Mont Caucaze, & délivre ce malheureux. Cependant il étoit encore bien loin des Hespérides. Prométhée lui conseilla d'y envoyer Atlas pour lui, & en attendant, de porter le ciel à la place de ce Roi. Hercule suivit cet avis, & arrivé chez les Hyperboréens auprès d'Atlas, il lui proposa cette condition, que l'autre accepta & exécuta fidèlement. Alors Hercule, las de ce fardeau, feignit de vouloir mettre un coussin sur sa tête, pour en supporter mieux le poids. Atlas

las qui le crut bonnement, met sur le champ ces trois pommes des Hesperides à terre, & charge le ciel sur ses épaules, jusqu'à ce qu'Hercule eût accommodé l'espece de bourlet, qu'il disoit avoir dessein de faire. Mais ce n'étoit nullement l'intention du Héros. Délivré une fois du fardeau du Ciel, & de la crainte d'être poursuivi par Atlas, il prit les pommes & s'en alla. Cet exploit fut suivi de la descente d'Hercule aux Enfers, d'où il emmena Cerbere, & délivra Thésée, ce qui fut la fin de la servitude à laquelle les destins l'avoient condamné. Mais ses maux ne finirent cependant point. Il pouvoit alors avoir environ trente & un an, ce qui étoit certes un âge à souhaiter une épouse, sur tout pour un homme du temperament d'Hercule. C'est pourquoi il demanda Iole, fille d'Eurytus, Roi d'Oechalie, qui la lui refusa, dans la crainte, qu'il ne devint furieux de nouveau, & qu'il ne tuât les enfans qu'il auroit d'elle. Sur ces entrefaites, les Taureaux du Prince ayant été enlevés par Autolytus, il se persuada que le Héros Thébain avoit quelque part à cette violence, quoiqu'Iphite tâchât de l'en dissuader (c). Ce dernier, pour faire plaisir à Hercule, alla à sa rencontre, lorsqu'il revenoit de Phérès, où il avoit ramené Alceste tirée des Enfers, & il l'exhorta à l'aider dans la recherche des Taureaux perdus. C'étoit un moyen d'appaïser Euryte, & de le disposer à favoriser les vœux d'Hercule. Aussi il promit tout à Iphite, & le reçut dans sa maison en qualité d'hôte. Mais tout à coup devenu furieux, il le précipita de dessus les murailles de Tirynthe, de sorte qu'il fut obligé d'aller chercher quelqu'un qui l'expiât. Nélée Roi de Pilos lui ayant refusé cette grace, de peur de débobliger Euryte son ami, il l'obtint à Amycle de
Dei-

(c) Ephite étoit fils d'Eurytus, & lui avoit conseillé d'accorder Iole à Hercule.

Déiophage fils d'Hippolite. Il n'eut pas tant de bonheur, lorsqu'il fut demander à l'oracle de Delphes, quand finiroit une maladie que lui avoit causée le regret de la mort d'Iphite. La Pythie ne répondit rien, & le Héros irrité s'en vengea d'abord sur le temple. Apollon vint attaquer Hercule, & il y eut entre eux un combat opiniâtre, jusqu'à ce que Jupiter les sépara par un coup de foudre, & annonça en même temps à Hercule, qu'il ne seroit guéri, qu'après avoir été esclave trois ans entiers, & avoir payé à Euryte le prix du sang de son fils. Ce Héros, asservi ainsi pour la seconde fois, fut vendu par Mercure à Omphale, Reine de Lydie, fille de Jardan, & veuve de Timolus. C'est pendant cette servitude qu'il vainquit les Cercopes, qu'il tua Xenodice & Syleus son pere, lequel obligeoit ceux qui passoient dans l'Aulide, de fouir la terre, & selon quelques-uns qu'il marcha à la conquête de la Toison d'or, & à la chasse du Sanglier de Calydonie.

Le tems de son esclavage expira enfin, & sa maladie finit en même-tems. Il songea d'abord à se venger de la perfidie de Laomedon. Je ne dirai point de quelle maniere il prit Troie, tua le Roi, fit ses enfans esclaves, & donna Hésione à Telamon. Je me bornerai à rapporter un trait qui marque le caractère de ce Héros. Telamon qui l'avoit accompagné à cette expédition, eut le bonheur & la gloire d'entrer le premier dans la Ville. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la jalousie d'Hercule, & Telamon s'en apperçut heureusement. A l'instant le prudent guerrier ramassa des pierres, & Alcide surpris, lui demanda à quoi il les destine ? *A élever un Autel à Hercule Gallinique, ou vainqueur*, répondit Telamon. Ce mot garantit son auteur de la colere d'Alcide, & lui attira des louanges de la part de ce Héros. Au reste cette victoire d'Hercule fut suivie d'une infinité d'autres avantages.

ges.

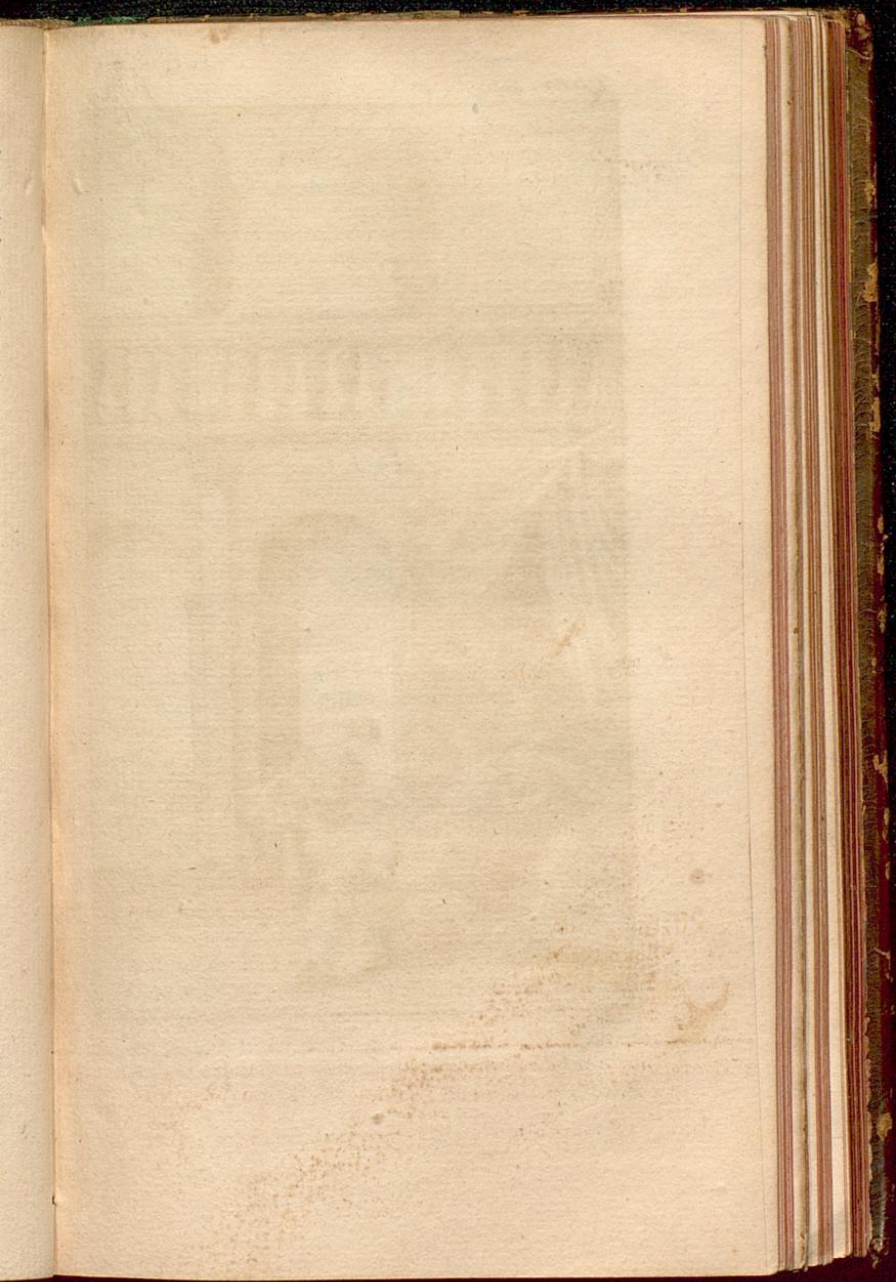
ges. Repoussé du port de Cos par les habitans qui le prenoient pour un Pirate, il prit l'Isle, & tua Euryle, fils de Neptune & d'Astipalée, qui en étoit Roi. Delà il marcha, à la priere de Minerve, dans les champs de Phlegrus, où il combattit avec les Dieux contre les Géans. Peu après il alla, suivi d'une foule d'Arcadiens & de volontaires, attaquer Augias, Roi d'Elide, qui donna le commandement de ses troupes à Euryste & à Cteatus, fils d'Actor & de Molione, quoiqu'on leur donnât Neptune pour pere. Une maladie qui survint alors à Hercule, fut cause qu'il fit la paix; Mais les Molionides ayant abusé de la sécurité où ce traité le plongeoit, il se crut permis de les traiter de la même maniere. C'est pourquoi il les attaqua lorsqu'ils y pensoient le moins, & se rendit maître de l'Elide, par l'extinction de la famille Royale, à la réserve de Phyleus (d). Il institua alors les jeux Olympiques, consacra un Autel à Pelops, & releva ceux des douze Dieux. Animé du même désir de vengeance qui l'avoit conduit en Elide, il porta la guerre chez Nélée qu'il tua avec tous les fils, excepté Nestor, & chez Hippocoön Roi de Lacédemone qu'il traita de même, & dont il donna la Couronne à Tyndarée. Ce fut peu de temps après qu'il épousa Déjanire, fille d'Oenée. Je ne dirai rien des aventures qui suivirent ce mariage, parce qu'elles ont leur place ailleurs. Je passe à l'article de ses amours, où j'obmettrai la tendresse qu'il eut pour plusieurs garçons, entr'autres pour Hylas, pour Stichius Etolien dont Parthenius parle, & pour d'autres.

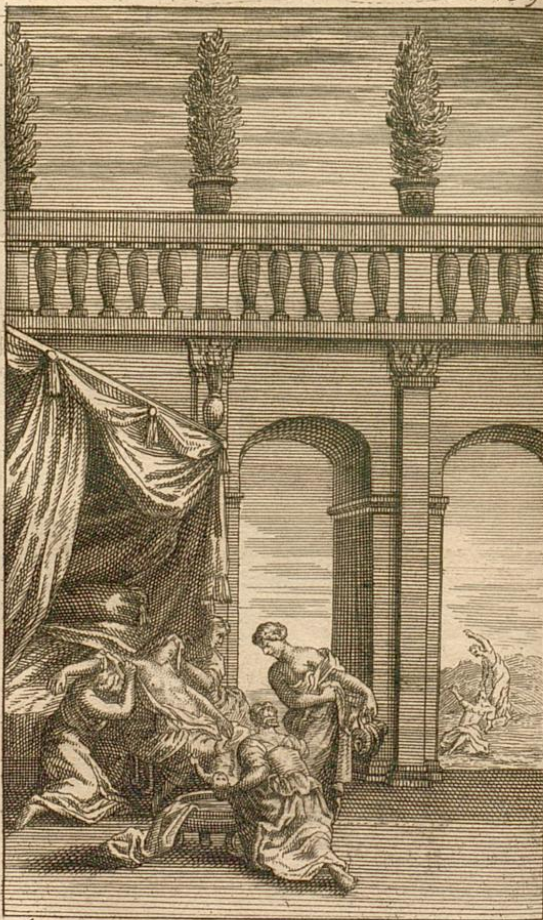
On a remarqué, dit Bayle, qu'à cause qu'Hercule faisoit

(d) Quoique j'eusse déjà rapporté cette histoire ailleurs, j'ai cru devoir la remettre ici, à cause des Molionides dont j'avois oublié de parler, & de l'institution des jeux Olympiques.

faiſoit la guerre tantôt en un pays, tantôt en un autre, & qu'il aimoit fort le ſexe, il avoit diſperſé des femmes en pluſieurs Provinces du Monde, afin d'en trouver par tout qui fuſſent à ſa diſpoſition. On voit bien après cela que je ne finirois jamais, ſi j'entreprenois de faire un détail circonſtancié des galanteries de ce Héros. Ainſi je me bornerai à nommer les perſonnes auſquelles il eut affaire, ſoit comme femmes, ou comme maîtrefſes, & les enfans qu'il eut d'elles. Outre les cinquante-deux que lui donnerent les cinquante filles de Theſpius, voici un catalogue de je ne ſçais combien d'autres, tiré d'Apollodore. De Dejanire, fille d'Oenée, naquirent Hyllus, Creſippe & Glyciſonetés. De Megara fille de Creon, Therimaque, Deicoon, Creontiade, Deion. D'Omphale Reine de Lybie, auprès de qui il ſila, Agelaüs dont Crœſus deſcendoit. De Calciope fille d'Eurypyle, Thyſalus; & d'Epicaſte, fille d'Agée, Theſtalus. Il eut de plus Evcrès de Parthepé fille de Stymphale. Telephe, d'Augé fille d'Aleus. Tlepoleme, d'Aſtioché fille de Phylas. Un autre Creſippe, d'Aſtidamie fille d'Amyntor. Polémon, d'Autonoé fille de Parée.

Hercule étant mort, il fut mis au nombre des Dieux, & reconcilié enſin avec la vindicative Junon, qui ceſſa alors de l'être. La bonne Déeſſe alla même juſqu'à adopter ce Héros, qu'elle avoit cent fois eſſayé de faire périr, entr'autres quand elle excita contre lui cette violente tempête, qui irrita tellement Jupiter, qu'il en ſuspendit l'auteur du haut de l'Olympe, comme ſ'exprime Apollodore. Au reſte la cérémonie de cette adoption eut quelque choſe de particulier, ſi on ſ'en rapporte à Diodore de Sicile. Elle ſe mit au lit, & pour contrefaire juſqu'au bout une femme qui accouche, elle plaça tellement Hercule, qu'il parut tomber de deſſous ſes jupes. Elle lui fit enſuite épouſer ſa fille Hébé, la Déeſſe de la Jeuneſſe, de qui il eut deux
ſils :





A.

39.
 fils ; Alexiars & Anicet. Ce n'est pas tout. Les immortels prodiguant les honneurs à leur nouvel hôte, on lui offrit de l'aggreger au nombre des douze grands Dieux. Mais il eut la modestie de refuser ce haut rang, parce que le collége étant plein, il n'auroit pû y entrer, qu'en déplaçant quelqu'un, ce qui lui sembloit injuste.

FABLES CINQUIÈME
 ET SIXIÈME.

ARGUMENT.

Junon prie Lucine, Déesse qui préside aux enfans, d'empêcher Alcene d'accoucher heureusement d'Hercule. De sorte que Lucine'étant déguisée en vieille, s'alla asseoir près de la porte du logis d'Alcene, & en tenant ses mains entrelassées entre ses genoux qu'elle avoit mis l'un sur l'autre, elle empêchoit Alcene d'accoucher, & lui faisoit sentir des douleurs qui la réduisoient à l'extrémité. Cependant Galantis l'une des servantes d'Alcene, qui aperçut cette vieille en cette posture, s'imagina qu'elle nuisoit à sa maîtresse ; & pour la faire retirer, elle commença à crier avec une feinte joie qu'Alcene étoit accouchée. Ainsi Lucine qui la crut, sortit de la posture où elle étoit, & en même-tems Alcene accoucha, & ne sentit plus de douleurs. Mais l'artifice de cette servante fut suivi d'un châtimeut que sa fidélité ne méritoit pas. Car Lucine la métamorphosa en Belette, & voulut qu'elle enfantât par la bouche d'où étoit sorti le mensonge qui avoit été si favorable à sa maîtresse.

QUAND Hercule eut été reçu dans les Cieux, Atlas qui les porte sur ses épaules, s'aperçut que son fardeau étoit plus pesant

pesant que de coûtume. Mais cependant Eurysthée qui n'avoit jamais aimé Hercule, n'avoit pas encore perdu sa haine, & exerçoit contre le fils cette longue animosité qu'il exerçoit contre le pere. Alcmené, qui étoit déjà vieille, en avoit des ressentimens extrêmes, & toute la consolation qu'elle recevoit en sa vieillesse étoit de s'entretenir avec Iole, ou de ses propres aventures, ou des travaux glorieux qui faisoient adorer par tout la mémoire du grand Hercule. Hillus son fils qui aimoit Iole, l'avoit alors épousée, & déjà elle étoit grosse & près d'accoucher, quand Alcmené lui tint ce discours :

» Au moins, ma fille, lui dit-elle, je prie les
 » Dieux de vous délivrer avec joie de l'en-
 » fant que vous portez, & j'en prie particu-
 » lierement Lucine, que la haine de Junon
 » me rendit si contraire, lorsque j'accouchai
 » d'Hercule. En effet, quand le tems fut ve-
 » nu qu'il devoit venir au monde, j'étois si
 » grosse, & le fardeau que je portois étoit
 » si pesant, qu'il étoit aisé de juger qu'il
 » venoit de Jupiter. Ainsi je souffrois des
 » maux que je ne puis vous exprimer; &
 » maintenant que je vous en parle, il me
 » semble que je les ressens, & ce m'est une
 » douleur seulement de m'en souvenir. Je
 » fus sept jours & sept nuits en travail, &
 » tout ce que je pouvois faire dans des
 » maux si violens, étoit de lever les mains

» au Ciel , & d'appeller Lucine pour m'en
» délivrer. Véritablement elle vint , mais
» elle vint gagnée par Junon , à qui elle
» promit de me perdre , au lieu de me se-
» courir. Lorsqu'elle eut donc entendu mes
» cris , elle s'assit auprès de la porte de mon
» logis , dans la place qui est au-devant , &
» ayant mis un genou sur l'autre , & entre-
» lassé ses doigts ensemble , elle dit bas
» quelques paroles , & n'eut pas si-tôt com-
» mencé à les prononcer , qu'elle empêcha
» mon accouchement. Cependant je fis des
» efforts pour me délivrer de l'enfant qui
» me donnoit tant de peine , & je ne pus
» m'empêcher d'appeller Jupiter ingrat , &
» de lui dire des injures. Je souhaitois la
» mort comme mon unique secours , & je
» faisois des cris & des plaintes qui eussent
» pu toucher des rochers. Les Dames de
» Thèbes , qui étoient autour de mon lit ,
» faisoient inutilement des vœux pour moi ,
» & tâchoient en vain par leurs discours ,
» de m'inspirer de la patience. Je ne reçus
» du secours que de Galantis , l'une de mes
» servantes , grosse fille roussè qui étoit pro-
» pre à toutes choses , & que tout le mon-
» de aimoit , par cette bonté naturelle qui
» la rendoit si prompte à servir. Elle s'ima-
» gina la première que les douleurs d'un si
» long travail étoient un effet de la haine
» de Junon. Comme elle fortoit souvent du

Tome III.

D » logis ,

» logis , & qu'elle y renroit souvent , elle
» prit garde qu'une vieille (c'étoit Lucine
» déguifée) étoit affife auprès de la porte ,
» & qu'elle tenoit fes mains entrelaffées
» contre les genoux. De forte que s'ima-
» ginant qu'il y avoit du myftere en cette
» pofture , dans laquelle elle l'avoit toujours
» rencontrée : Qui que vous foyez , lui dit-
» elle , réjouiffez-vous , Alcmene eft heureu-
» fement accouchée du plus bel enfant qu'on
» vit jamais. La Déesfe furprife de cette nou-
» velle , fe leve d'abord de fa place , & n'eut
» pas fi-tôt défait fes mains & fes doigts
» qu'elle tenoit comme liés enfemble , que
» je fus délivrée de peine. On dit que Ga-
» lantis fe moqua de la Déesfe qu'elle avoit
» trompée , & que la Déesfe en colere la
» prit aux cheveux , & que l'ayant jettée par
» terre , elle la changea en Belette , comme
» elle penfoit fe relever. Elle ne perdit pas
» pourtant fon ancienne activité , elle eft
» demeurée prompte & legere , comme elle
» étoit auparavant , & fon poil conferve en-
» core la couleur de fes cheveux. Mais par-
» ce que par le menfonge qui étoit forti de
» fa bouche , elle avoit aidé mon accouche-
» ment , elle fait fes petits par la bouche ,
» & au refte , on la voit dans nos maifons
» auffi privée qu'auparavant.

le
ne
e,
es
a-
te
irs
it-
eu-
on
ou-
eut
gts
ue
Ca-
oit
la
par
me
pas
est
elle
en-
ar-
i de
he-
ne,
ons

ES



A.

FABLES SEPTIEME, HUITIEME
ET NEUVIEME.

ARGUMENT,

Dryope sœur d'Iole est métamorphosée en arbre pour avoir rompu une branche d'un arbre appelé Lotus; en quoi une Nymphe fuyant Priape qui la poursuivoit, avoit été convertie. Et tandis qu'Iole connoit cette aventure à Alcмене, Iolas frere d'Iole, revint en sa premiere jeunesse.

ALCMENE n'eut pas si-tôt achevé, qu'elle jetta quelques soupirs, de regret qu'elle avoit encore d'avoir perdu cette bonne fille. Et lorsqu'Iole la vit soupirer :
 » Hé quoi, ma mere, lui dit-elle, vous pleurez le changement d'une personne étrangere, qui ne vous étoit point alliée? Que feriez-vous donc, si je vous contois la déplorable aventure de ma sœur? Bien que les larmes & la douleur m'ôtent la voix & la parole, je tâcherai toutefois de vous faire confesser que son destin est bien étrange. Dryope, ma sœur, étoit fille unique de sa mere : car vous savez que je suis née d'une autre femme. Au reste, elle étoit si belle, que l'Echalie la consideroit comme une merveille, & qu'Apollon la jugea digne de son amour & de ses caresses. Depuis elle épousa Andremon, que

D 2

» tout

» tout le monde estima heureux d'avoir une
 » femme si accomplie. Mais elle ignoroit ses
 » destins , & ce qui devoit lui arriver. Elle
 » vint un jour sur les bords d'un étang cou-
 » ronnée de myrthe , car il en est environné
 » de tous côtés , & ce qui touchera davanta-
 » ge , c'est qu'elle venoit offrir aux Nym-
 » phes des couronnes de fleurs. Elle avoit
 » son fils entre ses bras , qui n'avoit pas en-
 » core un an , & le nourrissoit elle-même :
 » car comme elle l'aimoit uniquement , elle
 » le portoit par tout avec elle ; & si ce lui
 » étoit un fardeau , il ne lui sembloit pesant
 » que quand un autre le portoit. Il y avoit
 » auprès de l'étang un arbre appelé Lotos ,
 » tout couvert de fleurs rouges , qui don-
 » noient l'esperance de quelques fruits.
 » Dryope en rompit une branche pour en
 » faire jouer son fils , & j'allois faire la mê-
 » me chose : car j'étois alors avec elle ; mais
 » je vis tomber des gouttes de sang de la
 » branche qu'elle avoit rompue , & l'arbre
 » entier en trembla , comme s'il eût été sen-
 » sible. En effet , les plus vieux du pays assu-
 » rent que ce fut autrefois une Nymphe ,
 » dont Priape devint amoureux , & qui en
 » fuyant ses caresses , fut convertie en cet
 » arbre qui porte encore son nom. Ma sœur
 » ne sçavoit pas cette aventure , & comme
 » elle pensoit se retirer , étonnée de voir ce
 » sang , elle sentit que ses pieds étoient at-

» tachés à la terre, & ce fut en vain qu'elle
» s'efforça de les en tirer. Elle ne se pou-
» voit plus mouvoir que par le haut du
» corps, tout le bas étoit déjà converti en
» un tronc, dont l'écorce montant peu à
» peu couvrit bien-tôt après ses cuisses, &
» ne lui laissa rien de libre que les bras. Dès
» qu'elle eut reconnu son infortune, elle
» commença à faire des plaintes; elle porta
» ses mains à sa tête pour s'arracher les che-
» veux: mais au lieu de cheveux elle n'em-
» porta que des feuilles, en quoi ses che-
» veux avoient déjà été convertis. Cepen-
» dant le petit Amphise son fils, à qui Eu-
» ryte son grand pere avoit donné ce nom,
» voulut prendre ses mammelles, mais il
» n'en sortit point de lait, & ce n'étoit
» plus que du bois qui bleffoit ce petit en-
» fant. Je fus témoin, malgré moi, de cette
» aventure funeste, & il me fut impossible
» de donner du secours à ma sœur. Mais au-
» tant que je le pus, j'empêchai cet arbre
» de croître, en le serrant entre mes bras,
» & je souhaitai, je vous l'avoue, que la
» même écorce me couvrit, & qu'elle de-
» vint mon tombeau, comme celui de ma
» sœur. En même-tems mon pere & son
» mari arriverent, & m'ayant demandé où
» étoit Dryope, je leur montrai le Lotos,
» & auprès de cet arbre ma sœur qui n'a-
» voit plus rien de reste que le visage. Ils
» em-

» embrassent & baissent ce tronç qui avoit
» encore un peu de chaleur, ils se jettent
» aux pieds de cet arbre, ils font des cris
» & des plaintes que Dryope entendit en-
» core, & qui l'obligerent a verser des lar-
» mes dont elle arrosa les feuilles. Ainsi
» tandis qu'elle pût pleurer, elle répandit
» des pleurs, & tandis qu'elle pût parler,
» elle parla de la sorte: S'il faut ajoûter
» quelque foi aux misérables, je prends les
» Dieux à témoin, que je ne merite pas
» mon malheur, & que je suis punie sans
» crime. Ma vie a toujours été pure, elle a
» toujours été innocente, & si je dis une
» fausseté, je veux que mes feuilles se se-
» chent, & puisqu'il a plu aux Dieux que
» je ne fusse plus que de bois, je veux bien
» qu'on me jette au feu. Mais je vous prie
» d'ôter cet enfant d'entre ces branches qui
» le soutiennent & qui étoient tantôt
» les bras de sa mere. Qu'on lui cherche
» une autre nourrice, qu'on l'amene sou-
» vent tetter auprès de moi, qu'il vienne se
» jouer sous mon ombre, & quand il pour-
» ra parler, faites qu'il vienne saluer sa me-
» re, & qu'il dise avec douleur, cette écor-
» ce cache ma mere, & je la baise sous cette
» écorce. Mais prenez garde qu'il n'appro-
» che point trop près des étangs, qu'il ne
» rompe jamais de branches d'arbres, &
» qu'il s' imagine que tous les arbres sont au-
» tant

» tant de corps de Déesſes. Adieu ma vie,
» dit-elle à ſon mari, adieu mon pere, adieu
» ma ſœur. Mais ſ'il vous reſte quelque
» amour pour moi, empêchez que l'on ne
» coupe mes branches, & en empêchant les
» bêtes de ronger mes feuilles, empêchez-
» les de me dévorer. Cependant puifque je
» ne puis plus me baiſſer, levez-vous un peu,
» je vous prie, pour me donner les derniers
» baiſers, que vous me donnerez jamais : Et
» tandis qu'on me peut toucher, faites-moi
» toucher mon fils, & l'approchez de ma
» bouche. Je ne puis parler davantage, je ſens
» l'écorce qui ſe faiſit de mon col, & qui ca-
» che déjà ma tête. Ne vous mettez point
» en peine de me fermer les yeux ; cette
» écorce même, ſans que vous vous en don-
» niez le ſoin, me rendra ce dernier devoir.
» Ainſi elle ceſſa tout enſemble de parler &
» d'être, & néanmoins ſes rameaux confer-
» verent encore long-tems de la chaleur. «
Tandis qu'Iole faiſoit ce diſcours, & qu'Alc-
mene pleuroit elle-même en penſant la con-
ſoler, une étrange nouveauté ſecha bien-tôt
toutes leurs larmes. Car Iolas frere d'Iole,
dont on n'attendoit que la mort dans la vieil-
leſſe où il étoit, entra dans la chambre avec
un viſage de jeune homme, & un corps
renouvelé, qui avoit toutes les marques
d'une jeuneſſe floriffante.

FABLE

FABLE DIXIEME.

A R G U M E N T.

Il est nécessaire pour l'intelligence de cette Fable, qui n'est qu'une prédiction de quelques choses qui doivent arriver, de faire un argument plus long que cette Fable même.

Le Devin Amphiaras sachant qu'il devoit mourir à la guerre de Thebes, se cacha pour n'y pas aller. Mais Eriphyle sa femme ayant été gagnée par quelques presens, découvrit le lieu où il étoit, & fut cause par ce moyen de la perte de son mari. Mais avant que de partir, il commanda à Alcmeon son fils, de tuer sa mere aussi-tôt qu'il auroit appris sa mort. En effet, il la tua, & lui ôta le collier qui avoit servi à la gagner, & le donna à Alpheisibée fille de Phegée, qu'il épousa quelque-tems après. Depuis étant devenu amoureux de Callirhoë, il la prit aussi pour femme, & lui promit le collier qu'il avoit donné à Alpheisibée; mais Alpheisibée qui ne pût souffrir cet outrage, le fit tuer par ses freres. C'est pourquoi Callirhoë qui en avoit deux enfans encore petits, demanda à Jupiter qu'il voulût avancer leur âge pour venger la mort de son pere.

HE B E' qu'Hercule avoit épousée fit cette grace à Iolas, à la priere de son mari; & comme elle étoit prête de jurer qu'elle ne feroit jamais à personne la même faveur, Themis l'empêcha d'en faire le serment. » Déjà, dit-elle, la Discorde prépare » à

» à Thebes une cruelle & funeste guerre. Il
 » est certain que Capanée y doit mourir d'un
 » coup de foudre , & que deux * freres doi-
 » vent se tuer dans un duel détestable. La
 » terre y engloutira tout vif le Devin Am-
 » phiaras , & son fils qui le vengera par le
 » meurtre de sa mere , sera par la même ac-
 » tion estimé bon fils , & tenu ensemble fils
 » dénaturé. Comme il sera persecuté par
 » l'image de son crime , par la presence des
 » Furies , & par l'ombre sanglante de sa me-
 » re , il sortira en même-tems de son sens &
 » de sa maison. Mais enfin ayant épousé
 » deux femmes , & voulant donner à la der-
 » niere un collier d'or qu'il avoit donné à la
 » premiere , il sera tué par ses beaux-freres.
 » Alors Callirhoé, sa seconde femme , prie-
 » ra Jupiter d'avancer l'âge de ses enfans ,
 » & d'ajouter des années à leurs années , afin
 » que la mort d'un pere , qui fut vengeur de
 » son pere , ne demeure pas impunie ; & Ju-
 » piter touché de ses plaintes , changera ses
 » enfans en hommes parfaits.

* Eteocle
& Polynice.

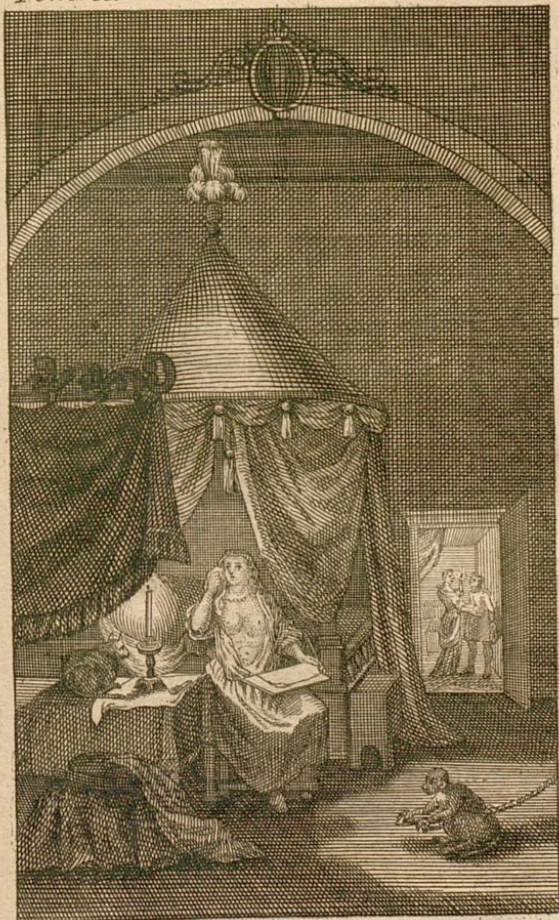


FABLE ONZIEME.

ARGUMENT.

Biblis devient amoureuse de Caune son frere , & le presse de telle sorte , qu'elle l'oblige de fuir , & de quitter son pays. Néanmoins elle le suivit jusqu'en Carie , où elle fut changée en fontaine.

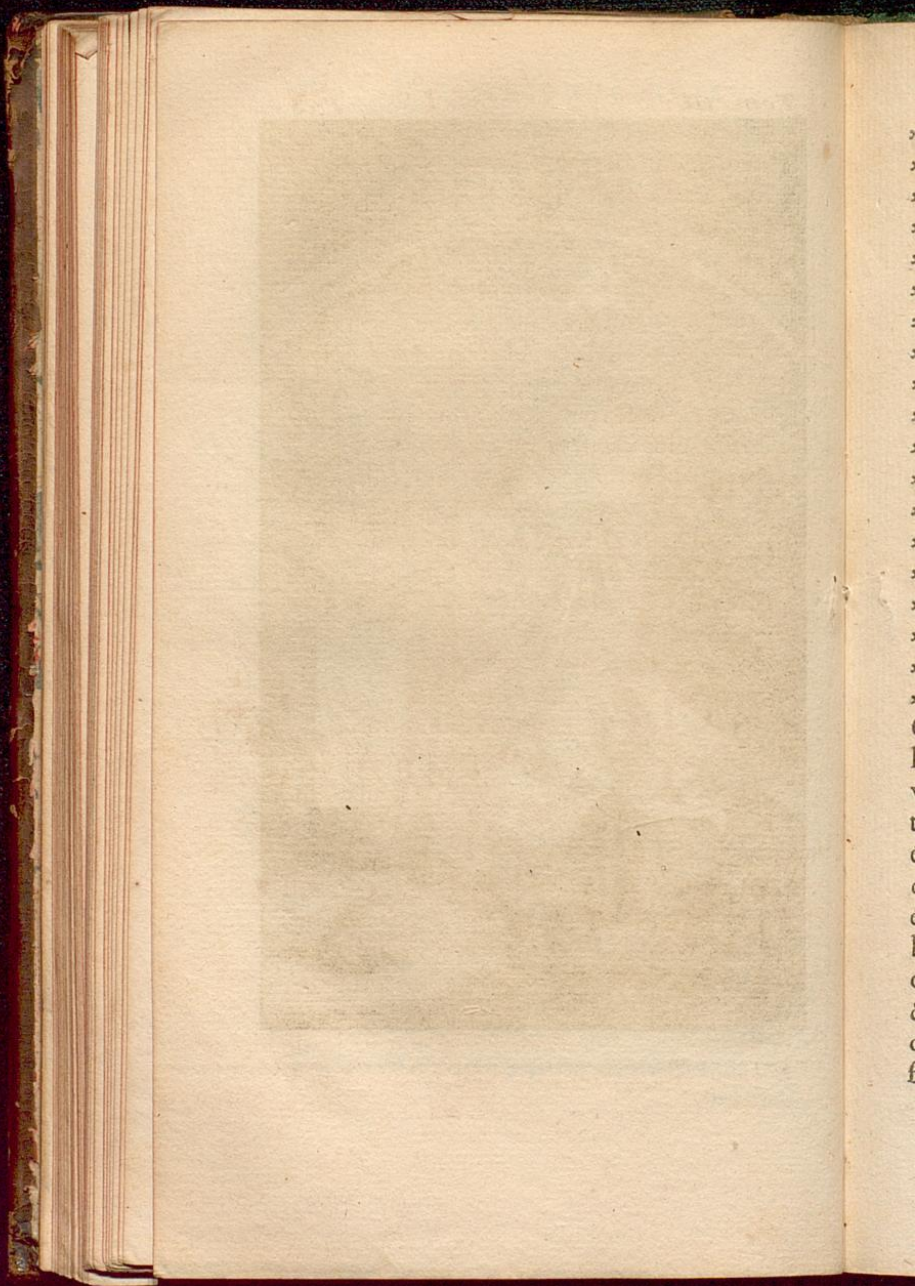
LORSQUE Themis , qui sçavoit les choses futures , eut fait ce discours prophétique , on entendit de part & d'autre murmurer les Dieux ; & chacun se demandoit en soi-même , pourquoi la même faveur ne seroit pas accordée à d'autres , qui n'en étoient pas indignes. L'Aurore parla pour Titon , & se plaignit de sa vieillesse. Cerès ne peut endurer que Jasion devienne vieux , Vulcain demande l'immortalité pour Erichthon son fils , & Venus voudroit voir revenir Anchise en sa première jeunesse. Enfin il n'y a point de Dieu qui n'ait quelqu'un qu'il favorise , & qui ne se passionne pour quelqu'un. Peut-être aussi que de ce murmure , on eût passé jusqu'à la sédition , si Jupiter comme en colere n'eût témoigné par ce discours , que ces passions des Dieux ne lui étoient pas agréables. » Si , dit-il , vous avez » pour moi du respect , est-ce ainsi que vous » le montrez ? Faut-il que la passion vous » emporte si avant , qu'on doute si vous êtes » Dieux



A.

de
l'en

les
ro-
tre
an-
fa-
qui
arla
ffe,
me
our
oir
En-
un
our
nu-
pi-
ce
lui
vez
ous
ous
êtes
eux



» Dieux ? Y a-t-il quelqu'un entre vous qui
 » pense avoir assez de force pour surmonter
 » aussi les Destins ? C'est par un arrêt des
 » Destins , qu'Iolas est revenu dans ses pre-
 » mieres années , & par un arrêt des mêmes
 » Destins , que les enfans de Callirhoé passe-
 » ront en un instant dans un âge fort & ro-
 » buste ; & ce ne fera point par des brigues ,
 » ni par la force des armes , qu'ils obtien-
 » dront cette faveur. Mais afin que vous en-
 » duriez plus constamment cette inévitable
 » nécessité , je suis moi-même sujet aux Des-
 » tins ; & si je pouvois les changer , Eaque
 » ne seroit pas abattu sous le fardeau des an-
 » nées , Radamanthe seroit toujours en la
 » force & en la vigueur de l'âge , & mon fils
 » Minos ne seroit pas méprisé , parce que la
 » vieillesse l'empêche d'agir & de regner sou-
 » verainement , comme il faisoit autrefois.
 Ces paroles de Jupiter firent impression sur
 les Dieux , & pas un n'osa plus se plaindre ,
 voyant la vieillesse d'Eaque , de Radaman-
 the & de Minos , dont le nom seulement
 épouvantoit les plus grands peuples , pen-
 dant qu'il étoit encore jeune. Mais alors il
 étoit sans force , & ayant mis comme en ou-
 bli son courage , il redoutoit le jeune Milet
 orgueilleux d'avoir Apollon pour son pere ;
 & bien qu'il crût assurément qu'il fût entré
 dans ses terres , il n'eut pas la hardiesse de
 faire un effort pour l'en chasser. En effet , si

Milet s'en retira, il s'en retira de lui-même, & s'étant mis sur la mer Egée, il s'en alla en Asie où il bâtit une Ville à laquelle il donna son nom, & y épousa Cyane fille du fleuve Meandre, qui par ses tours & par ses détours semble toujours se fuir, & courir après soi-même. Il eut d'elle deux enfans jumeaux, un garçon appelé Caune, & une fille nommée Biblis, qui peuvent servir d'exemple à toutes les filles, de n'aimer que ce qu'il est permis d'aimer. Cette malheureuse aima son frere, mais elle ne l'aima pas comme frere, elle oublia qu'elle étoit sa sœur, pour devenir son amante. Véritablement elle ne crut pas d'abord que sa passion s'appellât amour, elle ne croyoit pas faillir d'embrasser & de baiser son frere à toute heure, & son amour se cacha long-tems sous l'apparence trompeuse de l'amitié fraternelle: mais enfin cette passion se déclara peu à peu. Toutes les fois qu'elle devoit voir son frere, elle étoit plus curieuse de se parer. Elle avoit plus d'envie qu'auparavant de paroître belle à ses yeux, & lorsque quelque fille qu'elle croyoit plus belle qu'elle, paroïsoit auprès de lui, elle en étoit aussi-tôt jalouse. Néanmoins elle ne connoïsoit pas encore ni sa passion, ni elle-même, avec ce feu inconnu qui la dévoroit, elle ne formoit ni vœux, ni desirs. Mais cette sorte de modestie ne demeura pas long-tems où il y avoit tant d'amour. Biblis

commença à nommer son frere, & son maître, & son seigneur, elle ne pouvoit plus souffrir ces noms de sœur & de frere, & aimoit mieux que son frere l'appellât Biblis, que s'il l'appelloit sa sœur. Néanmoins elle n'osoit pendant le jour abandonner son esprit à de lascives esperances; mais lorsqu'elle étoit endormie, elle voyoit souvent ce qu'elle aimoit, elle croyoit baiser son frere autrement qu'on ne baise un frere; & même elle en rougissoit en dormant. Elle n'étoit pas si-tôt éveillée, qu'elle se remettoit devant les yeux l'image d'un songe si agréable. Elle demouroit quelque-tems comme transportée de cet objet; & puis honteuse & irrésoluë, elle faisoit ce discours en elle-même. » Que me présage, disoit-elle, mal-
» heureuse que je suis, le songe que je viens
» de faire? D'où me viennent ces pensées,
» dont je détesterois l'effet? Véritablement
» il plairoit à l'œil le plus difficile à conten-
» ter, & ses ennemis mêmes trouveroient en
» lui des charmes. Il est parfait, il est beau,
» je pourrois sans doute l'aimer, si ce n'étoit
» qu'il est mon frere, & il seroit digne de
» moi, si le nom de sœur ne s'y opposoit
» point. Néanmoins, pourvu qu'en veillant
» je ne tente rien de semblable, je puis bien
» vouloir que le même songe me rapporte
» souvent la même image, & me trompe
» souvent de la même sorte. Les songes

54 LES METAMORPHOSES
» n'ont point de témoins , & les faux plaisirs
» qu'ils nous donnent , ne laissent pas d'être
» un plaisir. O Venus , ô Amour , que je
» viens de recevoir des satisfactions extrê-
» mes ! Et bien qu'elles ayent duré peu de
» tems , & que la nuit qui a passé si promp-
» tement , comme envieuse de mes délices ,
» en ait si-tôt privé mon esprit , que la mé-
» moire m'en est agréable ! Ha , si je pouvois
» en changeant de nom changer aussi de
» qualité , & devenir femme de Caune , que
» je m'estimerois heureuse d'être la bru de
» son pere , & qu'il fût le gendre du mien !
» Que les Dieux n'ont-ils permis , qu'excepté
» nos peres , toutes choses nous fussent
» communes ! ô le plus beau de tous les hom-
» mes , je ne sçai qui sera l'heureuse fille qui
» deviendra mere par ton amour ; mais il ne
» me pouvoit arriver un plus grand mal que
» d'avoir le même pere & la même mere que
» toi. Tu ne peux être que mon frere , je ne
» puis être que ta sœur , & nous ne serons
» jamais que ce qui s'oppose à nos plaisirs.
» Que me signifient donc mes songes ? Dois-
» je y prendre de la confiance ? Mais quelle
» confiance peut-on avoir en des songes ?
» Mais pourquoi n'aurois-je pas de plus fa-
» vorables pensées ? Les Dieux plus sages que
» les hommes , n'ont-ils pas épousé leurs
» sœurs ? Ainsi Saturne épousa Opis , l'Océan
» Thetis , & Jupiter épousa Junon. Mais
jusqu'où

» jusqu'ou m'emportent mes rêveries? Les
 » Dieux ont leurs droits à part, & c'est en
 » vain que je veux régler les coûtumes de la
 » terre sur ce qui se fait dans le Ciel. Il faut
 » ou que je chasse de mon cœur un amour si
 » prodigieux, ou si cela m'est impossible,
 » que je me résolve à mourir. Peut-être que
 » quand je serai morte, & qu'on me mettra
 » au tombeau, je serai assez heureuse pour
 » avoir un baiser de mon frere. Car enfin, il
 » ne faut pas songer à l'aimer, ni à chercher
 » une chose qui ne dépend pas de moi seule,
 » mais du consentement de deux cœurs. Sup-
 » posons ici qu'il me plaise, peut-être qu'il
 » estimera que c'est un crime que de me plai-
 » re. Néanmoins les enfans d'Eole n'appre-
 » henderent pas d'épouser leurs sœurs. Mais
 » que dis-je, miserable! & pourquoi pour
 » justifier un amour honteux, me représen-
 » te-je des exemples? Où s'emporte mon
 » aveugle esprit? Retirez-vous de mon cœur,
 » flammes impures & criminelles, & n'ai-
 » mons désormais un frere que comme une
 » sœur doit l'aimer! Toutefois, s'il avoit été
 » le premier à me montrer de l'amour, peut-
 » être que je pardonnerois à sa passion, &
 » que je lui serois indulgente. Pourquoi donc
 » ne lui pourrois-je témoigner ce que je ne
 » condamnerois pas en lui? Pourquoi donc
 » ne lui demanderai-je pas ce que je ne lui
 » aurois pas refusé? Mais hélas, pourrois-je

Eole avoit
 six fils & six
 filles qu'il
 maria ensem-
 ble.
 Homere par-
 le de ce ma-
 riage dans le
 10. de l'Odyssée.

» parler ? Pourrois-je lui dire que j'aime ?
 » Oui , je le pourrai facilement , & l'amour
 » qui m'y contraindra , m'en donnera la har-
 » dieffe. Ou si la honte me ferme la bouche ,
 » une lettre découvrira la passion que je ca-
 » che.

Elle se résolut donc d'écrire , & s'ap-
 puyant sur sa table ? » Quoiqu'il en puisse ar-
 » river , dit-elle , découvrons ce fol amour.
 » Mais en quel gouffre me vai-je plonger ? Et
 » combien le feu que je nourris est-il horri-
 » ble & épouventable « ? Néanmoins elle ne
 laissa pas de commencer à écrire , mais d'une
 main timide & tremblante , & fut en doute
 si elle devoit achever. Elle tient d'une main
 la plume , & de l'autre le papier. Elle lit &
 relit ce qu'elle a écrit , elle efface , elle chan-
 ge , & remet en même-tems ce qu'elle
 vient d'effacer. Ce qu'elle a écrit lui plaît ,
 mais elle ne laisse pas de le condamner , &
 d'en avoir honte. Elle veut déchirer sa let-
 tre , & aussi-tôt elle ne le veut plus. Elle ne
 sçait ce qu'elle veut , & tout ce qu'elle veut
 lui déplaît. On eût vû sur son visage un mé-
 lange de l'audace & de la peur. Elle avoit mis
 dans sa lettre le nom de sœur , mais elle l'es-
 çaça en la relisant , & fit enfin une Lettre qui
 étoit conçue en ces termes : » Celle qui vous
 » écrit , est une fille qui vous aime , & qui
 » ne peut être heureuse , si vous ne voulez
 » qu'elle soit heureuse. J'ai honte de vous
 » dire

» dire son nom , & si vous demandez ce que
» je desire , je voudrois parler pour elle sans
» qu'il fût besoin de la nommer , & que vous
» n'eussiez point oui parler de Byblis , avant
» qu'elle fût certaine de l'effet de ses espe-
» rances. Vous avez bien pû vous apperce-
» voir par mes langueurs , & par mes larmes
» de cette amour que j'ai cachée. Vous avez
» bien pû la connoître par ces soupirs , dont
» vous ignoriez la cause , bien que vous la
» fussiez vous - même. Vous avez pu la re-
» marquer par ces caresses , & par ces bai-
» sers , qui vous ont bien fait sentir , si vous
» y avez voulu prendre garde , qu'ils étoient
» plus que d'une sœur. Néanmoins bien que
» ma blessure fût profonde , & que je fusse
» tout en feu ; je prens les Dieux à témoins ,
» que j'ai mis tout en usage pour éteindre
» cette flamme , & qu'il n'y a point de re-
» medes que je n'aye tenté contre une si
» dangereuse maladie. J'ai long-tems com-
» battu l'amour , j'ai tâché de m'en défendre
» par toutes sortes de moyens , & vous de-
» vez croire que j'ai beaucoup plus souffert ,
» & beaucoup plus résisté qu'il n'est possible à
» une fille de résister & de souffrir. Mais en-
» fin , je suis contrainte de confesser ma dé-
» faite , & d'implorer votre secours. Il est en
» votre pouvoir , ou de sauver , ou de perdre
» une fille qui vous aime. Ordonnez de l'un
» ou de l'autre , de ma perte ou de mon sa-
» lut,

58 LES METAMORPHOSES
» lut. Ce n'est pas une ennemie qui vous fait
» cette priere, c'est une fille qui est déjà pa-
» rente, & qui veut l'être de plus près. Laif-
» sons aux vieilles gens, qui ne connoissent
» plus l'amour, à examiner les choses qui sont
» licites ou illicites, & » observer les loix. Il
» n'y a rien de plus convenable à notre âge
» que l'amour & les plaisirs. Comme nous
» ne sçavons pas encore ce qui nous est dé-
» fendu, nous pouvons nous persuader que
» toutes choses nous sont permises, & après
» tout, nous suivons l'exemple des Dieux.
» Nous ne devons point appréhender que la
» crainte d'un pere s'oppose à nos contente-
» mens. Nous n'avons pas sujet de craindre
» que l'on parle mal de nous, & que nos en-
» tretiens soient suspects, notre amour se
» cachera sous les noms de frere & de sœur.
» N'ai-je pas déjà la liberté de vous entrete-
» nir en secret? Je vous baise, vous me bai-
» sez, je vous embrasse, vous m'embrassez
» devant tout le monde, sans que personne
» en murmure. Ce qui reste est-il difficile? Ne
» condamnez pas, je vous en prie, une mal-
» heureuse fille qui confesse son amour, &
» qui n'auroit garde de le confesser, si son
» amour qui est extrême, ne l'y contraignoit.
» Enfin ayez pitié d'une miserable, dont vous
» avez fait tout le mal, & ne souffrez pas
» que l'on grave sur mon tombeau, que
» vous êtes cause de ma mort«. Si elle eut eu
plus

plus de papier, elle eût écrit davantage. Ainsi en cachetant sa lettre elle marqua son crime de son cachet, & appella un de ses valets, à qui elle dit en le flattant, & avec quelque sorte de honte, mon fidele, je te prie de porter ce mot à mon . . . elle fut quelque tems sans parler, & enfin elle dit, à mon frere. La lettre lui tomba des mains en la donnant, & cela lui fut de mauvaise augure. Néanmoins elle ne laissa pas de l'envoyer, & ce valet prit si bien l'occasion qu'il la donna à Caune, sans que personne s'en aperçût. Caune n'eut pas si-tôt commencé à la lire qu'il la déchira, & témoigna tant de colere, que peu s'en fallut qu'il ne la fit sentir au porteur. » Infame, lui dit-il, retire-toi de devant moi tandis que tu le peux encore; si ta mort ne faisoit pas voir notre honte, je t'aurois déjà châtié. Ce valet épouvanté de l'accueil qu'on lui avoit fait, se retira en même tems, & alla porter à sa maîtresse la triste réponse qu'il avoit reçue. Elle ne l'eut pas plutôt ouïe, qu'elle commença à pâlir, & en demeura pâmée. Mais lorsque le sentiment lui fut revenu, ses fureurs revinrent; & à peine dans le transport où elle étoit, put-elle prononcer ces paroles. » Il a eu raison, dit-elle, de me faire ce traitement: » car pourquoi me suis-je tant précipitée de lui découvrir ma passion? Pourquoi ai-je confié à une lettre ce que je devois encore
„cacher

» cacher ? Il falloit auparavant sonder son es-
 » prit, & non pas m'abandonner en aveugle
 » & en furieuse à la merci des vents & des
 » flots. Ainsi je vas par ma faute donner con-
 » tre des écueils. Je fais un furieux naufrage,
 » où je pensois trouver le port, & je ne puis
 » plus revenir parceque je suis trop tôt partie.
 » Mais n'avois-je pas des présages du mal qui
 » me menaçoit, si je croyois trop tôt mon
 » amour ? Ét cette lettre qui me tomba
 » des mains à l'instant que je l'envoyai, ne
 » me montrait-elle pas la vanité de mes espe-
 » rances ? Ou il falloit prendre un autre jour,
 » ou il falloit changer de dessein ? Mais pour-
 » quoi changer de dessein ? Il suffisoit de chan-
 » ger de jour : Le Dieu même qui me condui-
 » soit m'en donnoit l'avertissement, & si je
 » n'eusse point été aveugle, j'en eusse recon-
 » nu les signes. Je devois parler moi-même
 » sans me confier à du papier. Je devois pa-
 » roître moi-même, & n'employer que moi
 » seule pour découvrir ma passion. Il eût vû
 » couler mes larmes, il eût vû sur mon vi-
 » sage toutes les langueurs de l'amour ; &
 » mes langueurs & mes larmes en pouvoient
 » beaucoup plus dire que mille lettres n'en
 » pouvoient comprendre. J'aurois pû l'em-
 » brasser, malgré lui ; & s'il eût eu le coura-
 » ge de me repousser, je serois tombée com-
 » me morte, j'aurois en tombant embrassé
 » ses genoux, & lui aurois demandé la vie.
 » Enfin

» Enfin j'aurois mis en usage tout ce qui peut
» faire pitié, & si chaque chose en particu-
» lier n'eût pas été capable de le sécher, pour le
» moins toutes ensemble elles auroient eu la
» force de le toucher. Mais peut-être que le
» mauvais accueil que Caune a fait à ma let-
» tre, vient de la faute du Messager ? Peut-
» être qu'il ne prit pas bien son tems, &
» qu'il ne sçut pas prendre Caune dans l'hu-
» meur où il devoit être. Tout cela sans dou-
» te m'a été nuisible, car il n'est pas né d'une
» Tygresse, il n'a pas le cœur de rocher ou
» de diamant, & n'a pas succé le lait d'u-
» ne lionne. Il ne faut donc point douter de
» le vaincre, si je l'attaque encore une fois,
» & je dois plutôt me laisser de vivre que de
» lui faire cette douce guerre. Mon entrepri-
» se est de celles qu'il ne faut pas commen-
» cer, si l'on ne veut les achever; & quel-
» quefois il est utile de se montrer opiniâtre
» à poursuivre les mêmes desseins. Mais
» quand je voudrois les abandonner, il n'ou-
» bliera pas pour cela que j'ai eu la hardiesse
» de lui témoigner de l'amour; & si je me
» laisse sitôt, il aura sujet de croire que ma
» passion est foible, & que je n'ai point d'au-
» tre but que d'éprouver son esprit. Il pour-
» roit même s'imaginer que ce n'est pas un
» Dieu qui me brûle, mais une affection bru-
» tale. Enfin je suis réduite au point que je
» ne puis plus empêcher que je ne sois crimi-
» nelle

» nelle. J'ai souhaité, j'ai écrit, j'ai deman-
 » dé, c'est assez pour être coupable, si l'on
 » considere la volonté. Ce qui reste d'un si
 » grand crime ne me pourroit rendre plus heu-
 » reuse, & non pas plus criminelle ». Voilà
 le discours qu'elle fit alors en elle-même, &
 cependant son esprit demeura dans un trou-
 ble étrange. Bien qu'elle se repente d'avoir
 voulu tenter son frere, elle veut pourtant
 le tenter encore. Elle renonce à la modestie,
 elle lui parle même, & lorsqu'elle a été cent
 fois refusée, elle se met encore au hazard
 de souffrir de nouveaux refus. Enfin Caene,
 qui voyoit que l'aveuglement de sa sœur ne
 guerissoit point, & que sa fureur n'avoit
 point de fin, abandonna sa patrie, & alla
 bâtir une Ville dans un pays étranger, s'ima-
 ginant que son absence étoit l'unique reme-
 de de la passion de sa sœur. Mais cette mise-
 rable fille en devint plus furieuse, elle dé-
 chira ses habits, elle s'arracha les cheveux,
 & la fureur la transporta de telle sorte,
 qu'elle n'eut point de honte d'avouer que le
 mal qu'elle enduroit, procedoit de son amour
 & des mépris de son frere. Ainsi elle aban-
 donna elle-même son pays & sa maison, afin
 de suivre son frere. Elle courut par les
 champs, comme on voit courir les Bacchan-
 tes pendant la fête de Bacchus; & ayant
 quitté la Carie, elle traversa les Leleges, &
 tout le pays des Lyciens. Elle passa par le
 Mont

Mont Cragus, & sur les rivages de Lymire, & de Xante, & monta sur cette montagne où l'épouventable Chimere vomissant le feu de la gueule, se faisoit voir autrefois avec une tête de lionne, un ventre de bouc, & une queue de serpent. Il n'y eut point de forêt où elle n'allât chercher son frere; mais comme il avoit pris une autre route, enfin la lassitude la contraignit de s'arrêter, & de se coucher sur les feuilles qui commençoient déjà à tomber. Bien souvent les Nymphes de cette contrée la voulurent secourir, bien souvent elles s'efforcèrent par de fortes persuasions de la guerir de son amour; mais comme elle étoit sourde à leurs paroles, elle ne leur faisoit point de réponse. Elle demuroit couchée sur l'herbe qu'elle arrosoit de ses larmes; & quand les Nayades reconnurent qu'elle vouloit toujours pleurer, elles firent de ses veines des sources d'eaux inépuisables. Pouvoient-elles plus donner à une malheureuse fille qui faisoit de ses seules larmes, toutes les delices de sa vie? En même tems comme les pins jettent de la gomme lorsqu'on les coupe, ou comme les glaces se fondent peu à peu aux premiers beaux jours du Printemps, Biblis s'étant consumée en larmes, fut changée en une fontaine qui semble sortir de dessous un chêne, & qui garde encore son nom par les vallées qu'elle traverse.

EX-

EXPLICATION

De Byblis convertie en Fontaine.

IL est peut-être peu de fables dans Ovide, qu'on puisse lire avec autant d'utilité que celle-ci, car sans doute les fausses raisons par lesquelles Byblis tâche de justifier sa conduite, ne séduiront personne. On y voit une peinture admirable de la maniere dont les passions se glissent dans notre cœur. *Nemo repente fuit turpissimus*. Byblis ne discerne point d'abord ce qu'elle sent. Faire de tendres caresses à son frere, ne lui paroissoit qu'un effet d'une amitié légitime. Elle demeura même dans cette funeste ignorance, quoiqu'elle apperçut le soin qu'elle avoit de se parer, & l'envie qu'elle sentoit de paroître belle, lorsqu'elle alloit voir Caunus. Que dis-je ? La jalousie dont elle ne pouvoit se défendre, à la vûe des Nymphes des campagnes voisines, ne lui decouvroit point encore qu'elle aimoit, ou plutôt elle tâchoit de se dissimuler à elle-même ce honteux secret, c'est ainsi que souvent nous nous entendons avec les passions, qui doivent un jour causer notre infamie & notre perte, & que nous fermons les yeux pour ne les point voir, de peur d'être forcés par notre raison à les combattre. Byblis alla jusqu'à haïr le nom de frere que portoit Caunus, & lui en donner un qu'elle auroit mieux aimé qu'il eût, celui de *Dominus*. Alors enfin elle dût voir qu'elle étoit amoureuse, & elle le vit sans doute, mais elle n'osa y faire d'attention, crainte d'être obligée de rougir d'elle-même. Ainsi elle éloigna cette pensée de son esprit, avec un soin extrême, ou du moins, elle ne se permit point d'espérer ni de souhaiter une satisfaction criminelle. Ce ne fut qu'en dormant qu'elle commença à s'appivoiser avec de sales ima-

gi.

ginations, encore en eût-elle honte, quoique ce ne fût qu'un songe. Mais quand on est occupé comme elle d'une passion violente, on n'en demeure pas à des choses pareilles. Elle en vient à souhaiter, non de veiller de cette manière, mais au moins d'être souvent trompée durant son sommeil par des illusions de cette espece. Ensuite elle se cite à elle-même les exemples des Dieux qui ont épousé leurs sœurs. Pourquoi ce qui leur a été permis lui sera-t-il défendu ? La Justice a-t-elle deux sortes de mesures ? Ce raisonnement devoit être convainquant pour cette amante, & la déterminer au crime, si on agissoit toujours selon ses principes, ou que la conscience, l'honneur & autres motifs semblables, ne nous remuassent pas, en bien des conjonctures, avec plus de force que ne scauroient faire les idées claires de la raison. Aussi Byblis ne se rendit-elle pas à celles qu'elle avoit, bien que ce fût une démonstration pour une Payenne comme elle. Elle proteste qu'elle veut se délivrer de sa passion ou mourir. Elle se dit que Caunus n'auroit peut-être que de l'horreur pour elle, s'il pénétrait ses sentimens. D'ailleurs elle se reproche comme une impiété d'avoir voulu abuser de l'exemple des Immortels. Ne sembleroit-il pas qu'elle est à moitié guérie ? Cependant elle ne persiste pas longtems dans cette vertueuse résolution, & elle forme celle d'écrire à son frere. Mais quels combats n'a-t-elle pas encore à essuyer ! Certes, Ovide connoissoit bien le cœur de l'homme, l'agitation que les passions y causent, les cris d'une conscience qu'on n'a pu endormir, & la vicissitude des pensées & des sentimens qui s'élevent tour à tour chez une personne qui n'a pas bien pris son parti entre le vice ou la vertu. Il faut en convenir. Ce doit être un état affreux, s'il en est un au monde, parce qu'on y éprouve les remords cuisans que produit le crime, sans goûter ni ses plaisirs, ni ceux de l'innocence. Enfin Byblis écrit. Je ne parlerai point des sophismes

qu'elle emploie , pour diminuer l'indignation que Caunus pouvoit concevoir contre elle : de la description touchante qu'elle fait de sa situation : des tours adroits qu'elle prend pour lui persuader qu'il peut l'aimer sans crime ; de la maniere dont elle leve les difficultés que la crainte d'être surpris auroit peut-être fournies à son frere. Il suffit de remarquer que c'est un exemple de la facilité malheureuse que nous avons de nous tromper nous-mêmes , & de nous déguiser aux yeux des autres. Caune reçut la lettre , & n'y répondit que par des menaces qui témoignoient la fureur qu'elle lui causoit. Ce coup abbatu Byblis , elle pâlit , elle s'évanouit , elle devint furieuse. Qu'elle auroit été heureuse , si elle avoit perdu alors la vie ou son amour ! Mais elle conserva l'une & l'autre. Tant il est vrai que les grandes passions nous inspirent une sorte de constance , que rarement la vertu seule pourroit produire ! Ainsi elle se flatta que la dureté de son frere venoit de la faute du confident qu'elle avoit pris , & qu'elle réusiroit mieux , en parlant pour elle-même. Elle s'avisa de je ne sçais combien de raisons , pour se confirmer dans cette erreur agréable. Elle imagina de nouveaux sophismes pour excuser sa tendresse. En un mot , elle se trouva bien-tôt le courage nécessaire pour faire une déclaration à son frere ; pour la réitérer ; pour supporter le mépris dont il la payoit ; pour le suivre jusques dans les lieux où il se cachoit ; enfin pour ne plus être déchirée par d'importuns scrupules. Peut-on ne pas sentir ici ce que sans doute Ovide a voulu y exprimer ? Avant que Byblis eût fait connoître son amour , elle étoit timide , superstitieuse , incertaine entre le devoir & le désordre. A-t-elle fait ce funeste pas : rien ne la retient plus , parce que son honneur une fois perdu , elle n'a plus rien à ménager après cette démarche. Au contraire , les obstacles irritent son feu. Plus elle a fait pour le soulager , plus elle est résoluë de profiter de ce qu'il
lui

lui en a couté. La mort seule peut éteindre sa flamme.

Que de reflexions nouvelles ce recit qui en est déjà plein pourroit faire naître! Dans les commencemens, les passions timides & mal assurées n'osent se montrer sous leurs traits naturels, parce que la raison les reconnoitroit, & les chasseroit. Que font-elles donc? Elles paroissent sous des formes agreables, elles empruntent cent déguisemens, elles employent jusqu'à l'image de la vertu, & c'est ainsi qu'elles se glissent dans le cœur. Là elles se familiarisent insensiblement avec nous, & se découvrent par degrés, afin d'accoutümer nos yeux à les voir. C'est alors que nous sommes perdus, si nous ne les attaquons pas de bonne foi, & que nous craignons de nous blesser en les blessant. Ces hôtes paisibles deviennent des maîtres imperieux & cruels. Il nous reste un moyen unique de nous guérir, c'est le saut de Leucade. Mais nous nous sommes trop arrêtés peut-être sur ce que cette fable a de morale. C'est pourquoi je passe à ce que divers Ecrivains en ont rapporté d'historique.

Antonius Liberalis assure que Byblis, recherchée par de grands partis, les méprisa tous, & que ne pouvant résister à sa passion pour son frere, elle voulut se précipiter du sommet d'une montagne. Elle étoit prête d'exécuter ce dessein, lorsque les nymphes touchées de pitié, la plongèrent dans un sommeil profond, & l'associerent à leur Divinité.

Conon au contraire raconte que Caunus, ayant employé inutilement plusieurs moyens pour obtenir la jouissance de sa sœur, s'exila enfin lui-même. Cette action affligea tellement Byblis, qu'elle se mit à mener une vie vagabonde, après quoi elle se pendit. Caunus apprit bientôt cette nouvelle de Pronoé, & oubliant son ancienne passion, il épousa cette Nimphe.

Enfin Niccnetus, cité par Parthenius, fait un troi-

68 LES METAMORPHOSES

sième recit, sçavoir que Caunus, aimant malgré lui sa sœur, s'engagea dans de longs voyages, pour dissiper sa passion, & que Byblis compârit tendrement au malheur de ce frere, qui avoit eu la fermeté des'arracher d'auprès d'elle, pour conserver son innocence. Dans cette dernière narration, Caunus & Byblis ne font rien d'incompatible avec une vertu sévere. Le premier brûle d'un feu impudique, mais cherche à l'éteindre. Il n'y a rien en cela que de noble, comme il n'y a rien que de naturel dans la compassion de sa sœur pour lui.



FABLE

ē
r
-
-
n
s
u
is
c
a



FABLE DOUZIEME.

A R G U M E N T.

Iphis qui avoit toujours été fille, & qui pourtant avoit toujours été élevée comme garçon, change de sexe & épouse Ianthe.

LE bruit de ce prodige eût bien-tôt rempli d'admiration & d'étonnement les cent Villes de l'Isle de Crete, si le changement d'Iphis en garçon, qui arriva en même tems, n'eût déjà préoccupé les esprits. Un certain habitant de Pheste, homme d'assez basse condition, qui n'avoit pas plus de bien que de noblesse, mais qui étoit un exemple de probité, voyant que sa femme étoit grosse, & qu'elle étoit prête d'accoucher, lui parla en cette maniere : » Je demande deux choses » aux Dieux, l'une que vous accouchiez sans » douleur, & l'autre que vous accouchiez d'un » fils, parce que si vous avez une fille, c'est un » fardeau que vous nous donnez. En effet l'é- » ducation & la garde d'une fille est ordinaire- » ment difficile, & après tout nous n'avons » pas assez de bien pour la pourvoir honnê- » tement. Enfin je crains sur toutes choses » de me voir pere d'un enfant qui me feroit » toujours de la peine. Si vous accouchez » donc d'une fille, faites-la mourir en nais- » sant.

» fant. C'est malgré moi que je vous fais un
» commandement si inhumain , & j'en de-
» mande pardon à la nature que j'offense par
» ce discours «. Il n'eut pas si-tôt parlé , que
par une tendresse naturelle ils répandirent tous
deux des larmes, aussi-bien celui qui donnoit
cet ordre que celle qui le recevoit. Toute-
fois Thelethuse , qui ne pouvoit se résoudre à
exécuter un commandement si rigoureux ,
prioit sans cesse son mari d'avoir de meilleurs
esperances , & tâchoit de lui remontrer que
les Dieux qui n'abandonnoient personne , ne
les abandonneroient pas. Mais Ligde demeura
opiniâtre dans la résolution qu'il avoit prise,
& cependant Telethuse approchoit du
tems qu'elle devoit accoucher. Une nuit
qu'elle dormoit, Isis accompagnée de la pompe
qui l'environne ordinairement , se présenta
devant son lit , ou au moins il sembloit à
Telethuse que cette Déesse se présentoit devant
elle. Quoiqu'il en soit , elle avoit sur la tête
un croissant , & une couronne d'épics dorés ,
& tenoit un sceptre à la main. Anubis qui
semble toujours abboyer , étoit auprès d'elle
avec la Prêtresse Bubastis. On y voyoit Apis
marqué de diverses couleurs , & ce Dieu qui
tient toujours le doigt sur la bouche , voulant
montrer par cette action à observer le silence ,
& à garder le secret. Osiris qu'on cherche
toujours , & qu'on ne se lasse point de chercher ,
étoit aussi

aussi avec elle. Il y avoit quelques-uns de
ses Ministres qui portoient des cymbales, &
oultre cela un * serpent enflé de venin. Alors ^{Croco.}
la Déesse parla en ces termes à Telethuse qui ^{dile.}
s'imaginoit être reveillée, & voir en effet
tant de merveilles. » Telethuse, lui dit-elle,
» qui m'as toujours été chere, que le com-
» mandement de ton mari ne te mette point
» en peine, songe seulement à le tromper,
» & élève sans crainte & en assurance l'en-
» fant qui naîtra de toi. C'est une Déesse qui
» te promet du secours. J'ai écouté tes prie-
» res, & tu ne te plaindras jamais d'avoir
» rendu des honneurs à une ingrante Divini-
» té «. Elle se retira dès qu'elle lui eût tenu ce
discours; & Telethuse ravie de cette heu-
reuse vision, sortit en même tems du lit, leva
les yeux & les mains au Ciel, & pria les
Dieux de rendre son songe véritable. Enfin
elle accoucha d'une fille qu'elle fit élever
comme si c'eût été un garçon. Son mari ajouta
foi à ce qu'elle lui en dit, & il étoit aisé de le
tromper & de tenir la chose cachée, puisqu'il
n'y avoit que la nourrice qui eût connoissance
de ce secret. Le pere en rendit grace aux Dieux,
leur paya les vœux qu'il avoit faits, & nomma
cet enfant Iphis du nom que portoit son ayeul.
La mere se réjouit de ce qu'on lui avoit don-
né ce nom, parce que, comme il convenoit é-
galement à un garçon & à une fille, au moins
elle ne trompoit personne par le nom qu'avoit
son

son enfant. Ainsi par une tromperie légitime ce mensonge demeura caché, & le pere qui nomma l'enfant, aida lui-même à se tromper. Au reste, Telethuse habilla toujours Iphis en garçon, & la nature qui vouloit sauver cet enfant, lui avoit donné un visage qui ne ressembloit pas moins à un garçon qu'à une fille. De quelque sorte que vous l'eussiez considéré, comme garçon ou comme fille, vous y eussiez remarqué toutes les graces & toutes les beautés de l'un & de l'autre sexe. Après tout, Iphis étoit beau garçon, & c'étoit aussi une belle fille. Lorsqu'elle eut atteint l'âge de treize ans, son pere l'accorda avec Ianthe, fille de Teleste, l'une des plus belles filles de la Ville. Elles étoient de même âge, leur beauté étoit égale; elles avoient été en même école; & cette conformité que l'on remarquoit en elles, y fit bientôt naître l'amour, & non pas la même esperance. Ainsi elles attendoient le tems de leur mariage avec des pensées bien différentes. Ianthe esperoit pour mari une malheureuse fille qui avoit honte d'être prise pour un homme. Et cependant Iphis ne laissoit pas d'aimer une fille dont elle ne pouvoit être le mari, & cette impossibilité qui faisoit son desespoir, augmentoit encore son amour. Enfin l'amour se jouant dans le cœur de cette fille, la faisoit brûler pour une fille. » Quel sera, disoit-elle, en pleurant, le succès
 » d'une

„ d'une passion si nouvelle & si violente ?
„ J'aime Ianthe , & je la recherche : A-t-on
„ jamais oui parler d'un amour plus pto-
„ dieux ? Si les Dieux me vouloient sauver ,
„ ils devoient me perdre en naissant , & s'ils
„ ne vouloient pas me perdre , ils devoient
„ au moins me donner une passion ordinaire ,
„ & dont la nature n'eut point d'horreur. Les
„ vaches n'aiment pas les vaches , & les ju-
„ mens n'ont point d'amour pour les juments.
„ Le bellier aime les brebis ; le cerf court
„ après la biche ; les oiseaux observent cet
„ ordre ; & parmi tous les animaux , il ne
„ s'en trouvera jamais dont la femelle aime
„ la femelle. Pourquoi faut-il que je com-
„ mence ? Est-ce afin que la Crete ne manque
„ point de prodiges , & qu'elle fournisse des
„ exemples de ce qu'il y a de plus mon-
„ trueux ? Pasiphaé aima un taureau ; mais
„ au moins c'étoit une femme qui aimoit un
„ sexe différent du sien , & si je veux dire la
„ vérité , mon amour est plus déreglé. Elle
„ trouva le moyen de contenter sa passion
„ sous la forme d'une vache & avoit enfin un
„ amant que l'artifice pouvoit tromper. Mais
„ quand Dedale même qui la servit dans cet
„ amour , reviendrait aujourd'hui en Crete ,
„ plus ingénieux que jamais , que feroit-il en
„ ma faveur ? Pourroit-il par son industrie
„ me faire devenir garçon , ou changer le
„ sexe d'Ianthe ? Tâche donc malheureuse
Tomc III. G „ Iphis

» Iphis , de fortifier ton esprit , & d'y étein-
 » dre ces feux qui ne s'allument qu'à ta perte.
 » Fais reflexion sur ce que tu es , si tu ne prens
 » plaisir à te tromper aussi toi-même. Cher-
 » che seulement ce que tu peux obtenir , &
 » n'aime que ce qu'une fille doit aimer. Ne
 » te laisse point tromper par une chose im-
 » possible qui te plaît & qui te charme. Il faut
 » avoir de l'esperance pour aimer avec plai-
 » sir , & ce n'est point la jalousie d'un mari ,
 » ce n'est point la séverité d'un pere , ni la ri-
 » gueur de ta maîtresse qui s'opposent à tes
 » plaisirs , & qui te défendent d'esperer.
 » Ianthe même ne refuse rien à tes vœux , &
 » néanmoins tu n'en sçauois rien obtenir ; &
 » quoi que fassent les Dieux & les hommes ,
 » il est impossible que tu sois heureuse. Véri-
 » tablement de quelque côté que je me tour-
 » ne , je ne trouve que de la faveur , les
 » Dieux m'ont favorisée de tout ce qui étoit
 » en leur puissance , mon pere veut ce que
 » je veux , le pere & la mere d'Ianthe le veu-
 » lent , mais la nature ne le veut pas. Elle est
 » plus forte toute seule , & que les Dieux , &
 » que les hommes , & c'est elle seule qui me
 » nuit. Cependant le jour de notre mariage est
 » proche. Ianthe sera bientôt à moi , mais je
 » ne pourrai la posséder , & nous mourrons
 » de soif au milieu des eaux. O Junon , ô
 » Hymen , qui présidez aux mariages , pour-
 » quoi vous trouveriez-vous au nôtre ; Ce sont
 » deux

» deux filles qu'on va marier ensemble ; c'est
» enfin un mariage où il n'y aura point de ma-
» ri «. Ainsi Iphis se desespéroit, & Ianthe
d'un autre côté n'avoit pas moins d'impac-
tience qu'Iphis avoit d'amour & de peine : el-
le eût voulu qu'on eût avancé le jour de leur
mariage. Mais Telethuse apprehendant tout
ce que souhaitoit Ianthe, usoit toujours de
quelque remise. Quelquefois elle s'excusoit
sur quelque incommodité, quelquesfois sur
quelque presage ; mais enfin le tems épuisa
tous les artifices, & après beaucoup de remises
on se trouva à la veille des nôces. Alors Tele-
thuse avec sa fille ayant toutes deux les che-
veux épars, s'allèrent jeter au pied des Au-
tels d'Isis ; & la mere fit cette priere. » Déés-
» se qu'adore l'Egypte, que la Libye, que
» l'Isle de Phare, que le Nil & ses sept bou-
» ches reconnoissent pour souveraine, favo-
» risez-moi de votre aide, & remediez à no-
» tre crainte. Ce fut vous, ô grande Déesse,
» qui me promîtes autrefois l'assistance que
» je vous demande. Je vous vis avec la pom-
» pe qui vous accompagne en ce lieu, &
» conservant dans mon esprit la vénération
» que je vous dois ; j'obéis avec respect au
» commandement que vous me fites. Si cette
» fille voit le jour, & si je ne suis pas coupable
» de sa mort, c'est un effet de vos bon-
» tés & de vos avertissemens. Ayez pitié
» encore une fois de la mere & de la fille, &

« les aidez de votre secours ». Ces paroles furent suivies de leurs larmes, & aussi-tôt il leur sembla que l'Autel avoit tremblé ; & en effet, il trembla avec les portes du Temple. Le Croissant qu'avoit Isis sur la tête, jeta un éclat semblable à celui que jette la Lune, & ses cymbales, & ses sonnettes rendirent d'elles-mêmes un son, qui donna quelque esperance à la mere & à la fille. Ainsi bien que Telethuse n'osât encore s'assurer, elle sortit néanmoins du Temple avec un heureux présage. Iphis qui la suivoit commença en même tems à marcher à plus grands pas qu'elle n'avoit accoutumé. Le teint qu'elle avoit si blanc & si délicat, lui devint un peu plus brun, ses forces s'augmenterent & ses cheveux s'accourcirent. On vit sur tout son visage quelque chose de plus vif & de plus mâle. Et tout son corps eut une vigueur, qu'on ne trouve point en une fille. En effet, Iphis qui étoit n'aguères fille, étoit garçon à cet instant. Sa mere se réjouit d'avoir si heureusement perdu sa fille, & la mere & le fils en remercièrent les Dieux. Enfin pour conserver la mémoire d'une aventure si merveilleuse, ils porterent au Temple des offrandes avec cette inscription.

Iphis paye garçon, ce qu'Iphis promet fille.

Le lendemain ce mariage fut célébré avec toutes sortes de réjouissances. Venus, Junon &

& Hymen ne manquent pas de s'y trouver. Ainsi Iphis posseda Ianthe, & Ianthe posseda Iphis.

E X P L I C A T I O N.

D'Iphis convertie en Garçon.

SI je me trompe, la fable d'Iphis ne contient rien de surnaturel, ou pour m'exprimer mieux, ce n'est qu'une histoire déguisée tant soit peu. En effet, ceux qui ont quelque connoissance de l'anatomie, savent qu'il n'est pas impossible qu'une fille devienne garçon. Une telle fille est un garçon caché, elle a tout ce qu'il faut pour l'être, mais la nature diffère encore d'en montrer le véritable sexe, & semble consulter si elle en fera une fille ou un garçon. Qui empêche donc qu'on ne dise la même chose d'Isis ? Pour moi je ne vois point d'autres sens à donner à son histoire, & d'ailleurs il n'est presque point de siècles qui n'ait vû de ces changemens, si cependant ce sont là des changemens.

Ce n'est pas là au reste le seul exemple que la fable fournit d'une semblable métamorphose. On trouve dans *Liberalis* que *Galatée* épouse de *Lamprus*, fils de *Pandion*, obtint de *Latonne* la métamorphose de sa fille en garçon. *Cœnis* & *Tiresias* changerent aussi de sexe, l'une étant devenu mâle, & l'autre au contraire de mâle ayant été converti en femelle, & de femelle en mâle. Le même auteur ajoûte qu'*Hypermetra*, venduë pour fille, fut métamorphosée ensuite en homme, de sorte qu'elle se trouva en liberté, & qu'elle eut le moyen de porter des vivres à *Ethon* son pere (a). Il finit par un certain *Siproetæ*.

G 3

Cré-

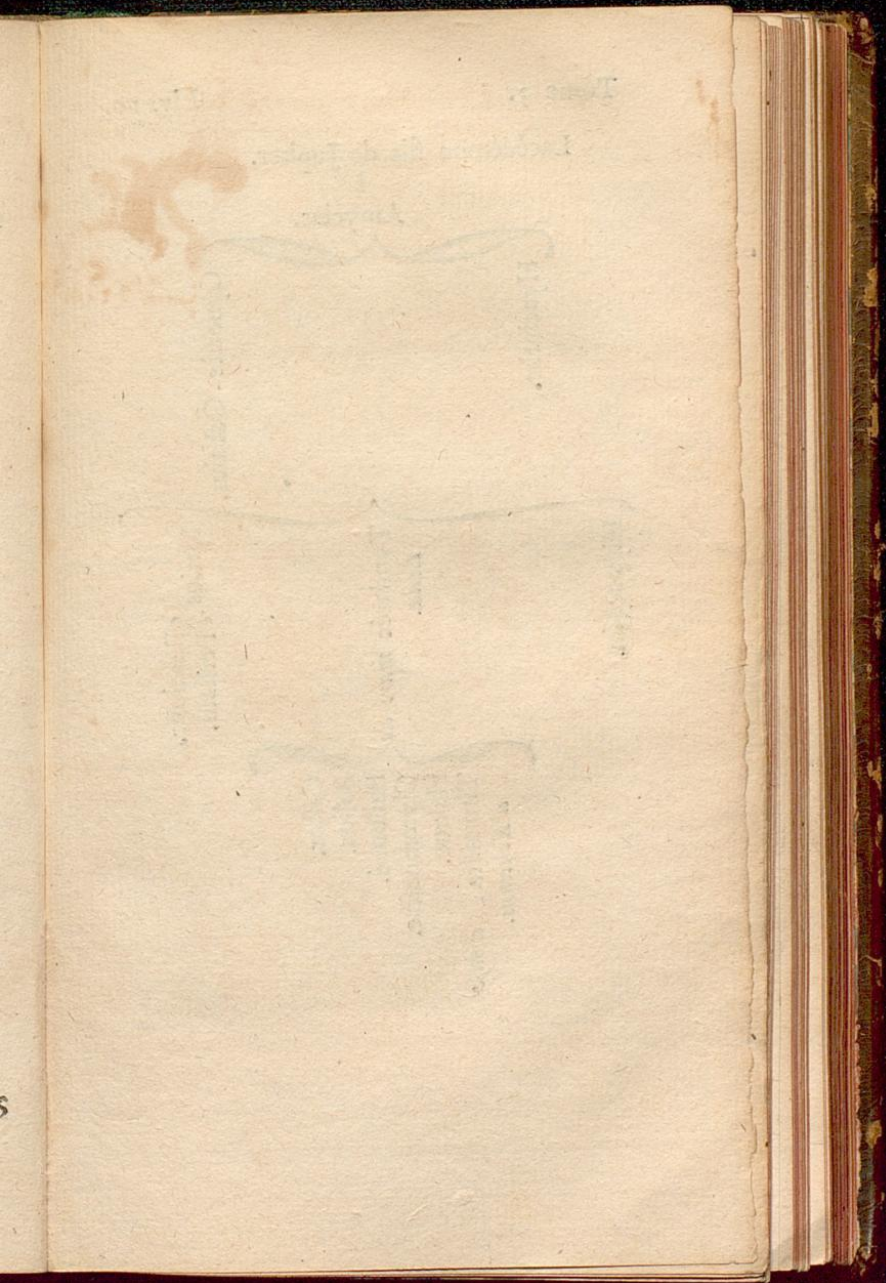
(a) Apparemment *Liberalis* veut parler ici d'*Eresichon* & de *Metra*, dont on a vû l'histoire dans *Ovi-*

78 LES METAMORPHOSES
Crétois, que Minerve, qu'il avoit vûe au bain, con-
vertit en fille.

de, & dont les Copistes auront défiguré les noms. La
chose a d'autant plus de probabilité, que dans cet en-
droit, le texte est manifestement corrompu.



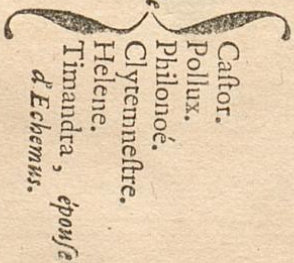
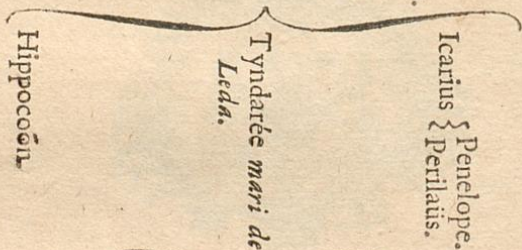
LES

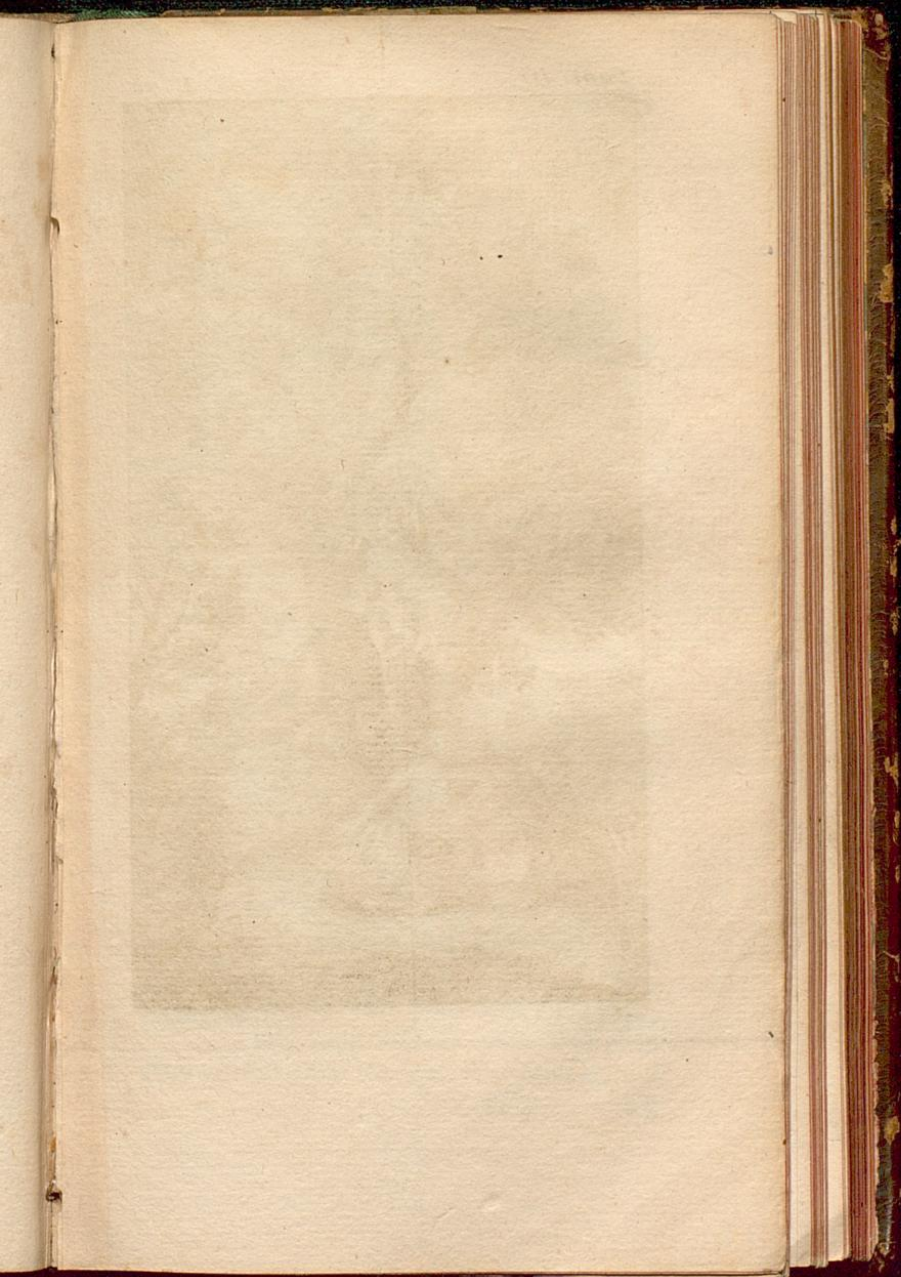


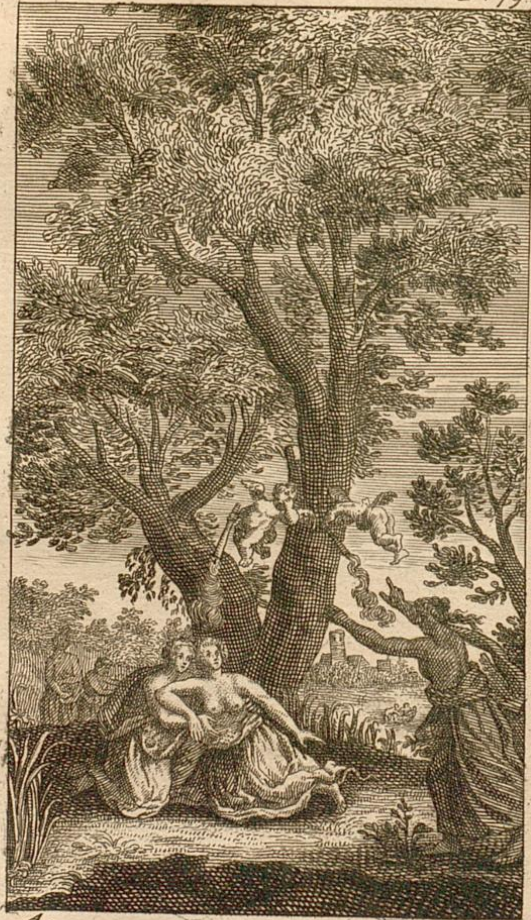
Lacédémon fils de Jupiter.

1

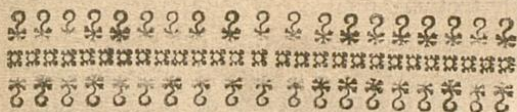
Amyclas.







A.



LES
 METAMORPHOSES
 D'OVIDE.

LIVRE DIXIÈME.

FABLE PREMIERE.

ARGUMENT.

Orphée descend aux Enfers pour en retirer sa femme, & l'obtient de Pluton à de certaines conditions. Mais n'ayant pu les tenir, il est contraint de revenir seul au Monde; & de laisser sa femme aux Enfers. Ovide prend ici l'occasion de conter la Fable d'un Berger qui fut changé en rocher à l'aspect de Cerbere, & celle d'Olene & de Lethée qui furent aussi convertis en pierres.

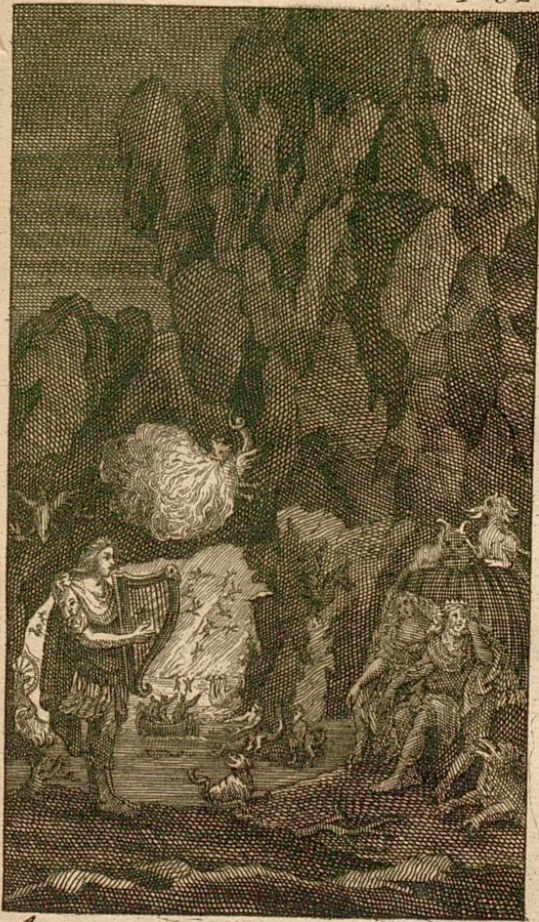
DE LA Hymen le Dieu des nôces, vêtu d'une robe de jaune doré, s'éleva en l'air pour aller en Trace, où l'appelloit la voix d'Orphée pour assister à son mariage. Véritablement il

G 5 s'y

s'y trouva ; mais il n'y dit point les paroles qu'il a coûtume de prononcer dans les mariages heureux, il n'y montra pas un visage riant, & n'y porta point de bons présages. La torche même qu'il tenoit étoit faite d'une cire qui se fondoit comme en larmes, & ne faisoit que petiller, & au lieu d'une belle flâme, elle ne jettoit que de la fumée. En vain il la secoua plusieurs fois, elle ne put jamais s'allumer. Toutes choses menacoient Orphée, & en effet le succès fut aussi triste que le présage. Car comme la nouvelle mariée couroit sur l'herbe avec une troupe de Nymphes, elle tomba morte de la morsure d'un serpent, qui l'avoit morduë au talon. Après qu'Orphée se fut long-tems affligé de cette perte, & que par ses pleurs & par ses plaintes, il eût tâché d'émouvoir les Divinités celestes, enfin voyant que le Ciel ne l'écoutoit point, il implora à son secours les Divinités infernales, & eût assez de hardiesse pour descendre aux Enfers. Ainsi ayant traversé tout cet empire, qui n'est peuplé que de fantômes, il se rendit devant le throne de Pluton & de Proserpine, à qui sa voix & sa lyre firent entendre ces plaintes. » O puissantes Divinités de ce grand & vaste Monde, qui s'étend par dessous la terre, & où descendent tous ceux qui naissent pour être éternellement assujettis à votre Empire, si vous me permettez de parler & de vous
 » dire

» dire des choses vraies, je ne suis point ve-
 » nu en ces lieux par une vaine curiosité, ou
 » par une ambition téméraire. Je ne suis
 » point venu ici pour aller conter au Monde,
 » que j'ai eu la satisfaction d'avoir visité l'En-
 » fer, & de triompher de Cerbere. Eurydice
 » qui fut ma femme, & qu'un serpent a fait
 » mourir par une piqueure venimeuse, est le
 » sujet de mon voyage. J'ai résisté aussi long-
 » tems que mes forces me l'ont pû permettre
 » à la violence de ma douleur; j'ai voulu la
 » pouvoir souffrir, & je ne nierai pas que
 » j'ai tenté de la souffrir; mais l'Amour a été
 » le maître, & s'est rendu victorieux de ma
 » force & de ma constance. Ce Dieu est assez
 » connu sur la terre, je crois même qu'on
 » le connoit dans les Enfers; & si l'antiquité
 » ne nous trompe point, l'Amour vous a unis
 » ensemble. Je viens donc ici vous prier au
 » nom de l'Amour que vous ressentez, & par
 » ces lieux menaçans, & par ce cahos ef-
 » froyable, & par le silence de ce vaste Empi-
 » re, de rendre la vie à Eurydice qui l'a per-
 » duë avant le tems. Il n'y a rien qui ne vous
 » soit dû de toutes les choses qui naissent.
 » Nous descendons tous ici comme en une
 » demeure commune, les uns plutôt, les au-
 » tres plus tard; nous faisons en naissant le
 » premier pas qui nous y mene: c'est notre
 » dernière retraite, & vous possédez un Em-
 » pire qui embrasse tout le genre humain.
 » Quand

» Quand Eurydice aura donc vécu le tems
 » qu'elle devoit vivre, elle fera encore à
 » vous; vous ne la perdrez pas pour me la
 » rendre: je ne veux pas vous ôter ce bien,
 » je n'en demande que l'usage. Que si les
 » Destins ne veulent point faire de grace à
 » Eurydice, je suis resolu de ne point retour-
 » ner au Monde; & si vous la voulez rete-
 » nir, vous nous retiendrez tous deux en-
 » semble. Ces paroles prononcées avec
 » toute la douleur que l'on se peut ima-
 » giner, sa voix qu'il marquoit avec sa lyre,
 » enfin ses plaintes furent si sensibles, que les
 » Ombres mêmes qui n'ont point de corps, ne
 » laisserent pas de trouver des larmes pour pleu-
 » rer son aventure. Tantale fut si ravi de l'en-
 » tendre, qu'il ne songea plus à sa soif, ni à
 » prendre l'eau qui le fuit à mesure qu'il en
 » approche. La roue d'Ixion s'arrêta. Ces oi-
 » seaux affamés qui se nourrirent du cœur de
 » Titye, comme charmés de cette harmonie,
 » lui donnerent quelque relâche. Les Belides
 » qui travaillent sans cesse à remplir des vais-
 » seaux percés, trouverent alors quelque re-
 » pos: & pour mieux ouïr chanter Orphé, Si-
 » siphé s'assit sur la pierre qu'il roule éternelle-
 » ment. On dit même que les Furies vaincues
 » par la voix d'Orphée, jetterent en cette oc-
 » casions les premières larmes qui sortirent ja-
 » mais de leurs yeux. Enfin ni Proserpine ni
 » Pluton ne purent résister à tant de charmes,



A.

ni refuser à Orphée ce que ses plaintes leur demandoient. En même tems ils firent appeler Eurydice qui se promenoit avec les Ombres nouvellement descendues aux Enfers, boitant du pied dont elle avoit été morduë, & la rendirent à Orphée, à condition qu'il ne se retourneroit point pour la voir, qu'il ne fût sorti des Enfers, & qu'autrement la faveur qu'on lui faisoit, seroit vaine & sans effet. Il reprit donc le chemin du Monde, & monta par un lieu obscur, & rempli d'épaisses fumées. Mais lorsqu'il approchoit déjà de la Terre, comme il craignoit qu'Eurydice ne s'égarât parmi ces ténèbres, & qu'il brûloit d'envie de la voir, il voulut se retourner; mais Eurydice s'évanouit, & le malheureux Orphée n'embrassa que de l'air en pensant embrasser sa femme. Cependant Eurydice qui mourut pour la seconde fois par la faute de son mari, ne s'en plaignit point en mourant. Et de quoi eût-elle pû se plaindre, si ce n'étoit d'être trop aimée? Elle lui dit seulement le dernier a lieu d'une voix foible, & qu'il ne pût presque entendre, & retomba dans le gouffre d'où il venoit de la retirer. Orphée ne demeura pas moins étonné de cette seconde mort de la femme, que ce malheureux Berger qui vit Cerbere chargé de chaînes, & que l'étonnement ne quitta point que la nature ne l'eût quitté, son corps s'étant changé en rocher. Enfin il s'en fallut peu qu'il n'eût

la

84 LES METAMORPHOSES

la fortune d'Olene , qui voulut avoir part au crime & à la punition de sa femme , lorsque l'orgueil la transporta jusqu'à s'égalier aux Déeses par la grace & par la beauté. Car ces deux personnes qui s'aimoient , sont aujourd'hui deux rochers , que soutient le Mont Ida. Le Malheureux Orphée se desespere , il fait de nouveaux efforts pour passer dans les Enfers ; mais Caron , peut-être honteux d'avoir été gagné par la voix d'un homme , ne le voulut plus entendre , & lui refusa le passage. Néanmoins Orphée demeura sept jours entiers sur le rivage de l'Acheron , & ses douleurs & ses larmes furent sa seule nourriture. Enfin après s'être plaint de la cruauté des Dieux infernaux , il se retira sur le Mont Emus toujours battu des Aquilons. Il y demeura trois ans , sans vouloir entendre parler de femme , soit que son premier mariage lui eut été trop malheureux , soit qu'il eut promis à Eurydice de n'avoir jamais d'amour que pour elle, Il fut néanmoins aimé d'une infinité de Nymphes , mais toutes ces Nymphes n'en reçurent que des refus , & la mort d'Eurydice lui en fit haïr tout le sexe. On dit que depuis il apprit aux peuples de Trace à quitter les femmes pour les garçons , & qu'il fut le premier auteur d'une amour si détestable.

E X P L I C A T I O N

D'Orphée.

C O m m e on voit ailleurs ce que la fable rapporte d'Orphée, je me bornerai à rapporter ce que l'histoire en dit. Il étoit fils d'Ægrus, ou selon d'autres, d'Apollon & de Calliope, ou enfin selon Platon, de la Lune & des Muses, qui l'avoient produit en même tems que Musée. Il acquit une connoissance parfaite de la Poësie, ce qui donna lieu de feindre qu'il avoit reçu de Mercure une lyre excellente, au son de laquelle les animaux, les plantes, les eaux, les rochers mêmes accouroient pour l'entendre. Pausanias a ramassé divers opinions touchant sa mort. Les uns disoient qu'il avoit été tué par les Thraciennes irritées de ce qu'il engageoit leurs maris à le suivre dans ses voyages, & animées par le vin dont elles s'étoient enyvrees, pour se fortifier dans la résolution barbare de le massacrer. D'autres assuroient qu'il avoit été frappé de la foudre, en punition de ce qu'il avoit revelé les misteres secrets des Dieux. Enfin il y en avoit qui racontotent cet événement d'une maniere qui approche beaucoup du recit d'Ovide, & que je préférerois par cette raison. Selon eux, ce Héros étoit allé après la mort d'Eurydice, en certain lieu de la Thésprotide où on pratiquoit la Necyomantie, & se persuadant que cette ombre bien aimée le suivoit, il tournoit souvent la tête pour s'en assurer mieux. Mais s'apercevant enfin de son erreur, il se tua de regret. Son tombeau situé à environ une lieue de Dio, Ville de Macédoine, près de la montagne Pierie, ne tarda pas à devenir fameux. Au rapport des Traciens, les Rossignols, éclos sur ce lieu miraculeux, chantoient avec plus de douceur, & pendant plus de tems que les autres,

autres. La tête même de ce Chantre Divin faisoit des miracles, quoi qu'arrachée de son corps. Philostrate qui l'assure dans le Tableau de Philoctate, se sert de ces termes. Comme Lesbos n'étoit guères éloignée de Troye, les Grecs y envoyèrent consulter l'Oracle d'Orphée . . . c'est-à-dire sa tête, de laquelle non-seulement les Lesbiens se servoient dans leurs prédictions, mais même les autres Eoliens, les Ioniens, leurs proches voisins, & jusqu'à ceux de Babilone. Ce chef prédit une infinité de choses aux Rois de Perse, & entr'autres à l'ancien Cyrus, auquel il fit cette réponse, ce qui est à moi, Cyrus, est à toi. Il vouloit marquer par-là que ce conquérant se rendroit maître du pays des Odrisiens & de l'Europe, où Orphée avoit acquis beaucoup de pouvoir par sa sagesse . . . & qu'il périroit enfin comme lui par les mains d'une femme. Les deux choses arriverent, & Cyrus s'étant hasardé à passer le Danube contre les Messaget & les Issedons, peuple de Scythie, il fut mis à mort par leur Reine.

Pour venir maintenant à l'explication de ce que la fable & l'histoire ont témoigné d'Orphée, je crois qu'il faut suivre le parti qu'Horace nous a indiqué dans les vers suivans.

*Sylvestreis hominis sacer, interpresque deorum,
Cœdibus & victu fedo deterruit Orpheus,
Dicitus ob hoc lenire tigreis rapidosque leones.*

En effet, ce sentiment est appuyé par plusieurs Auteurs qui font d'Orphée un Philosophe sublime. Plutarque témoigne au Banquet des sept Sages, qu'il s'abstint toute sa vie de manger de la chair. Platon insinue la même chose dans le sixième livre des loix, où il écrit qu'on traite de *vie Orphique* la vie de ceux qui se contentent de seuls végétaux, ne mangent rien qui eût eu vie. Jamblique écrit que Pythagore puisa sa Philosophie dans les œuvres d'Orphée,

&

bit
-
te
i-
z-
le
z-
s
e.
s
-
it
e
it
r
-
s

s
e

s

[

.

.

.

.

.

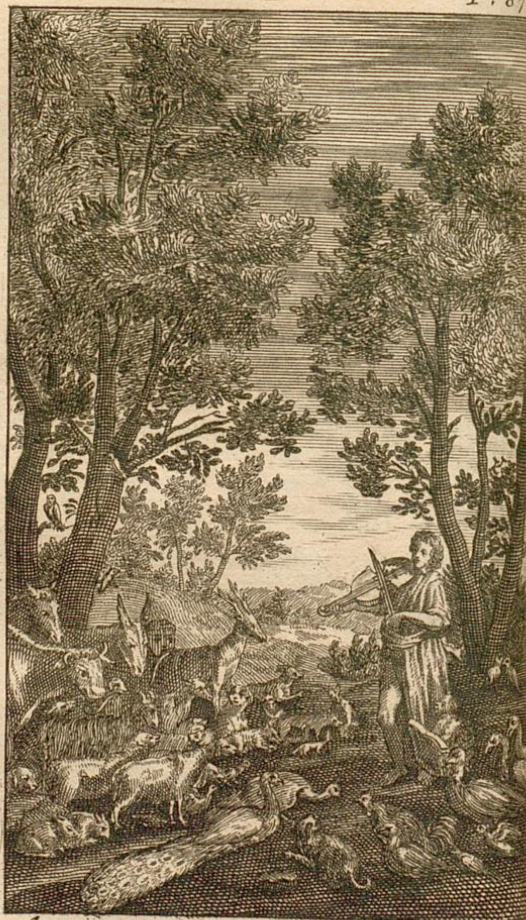
.

.

.

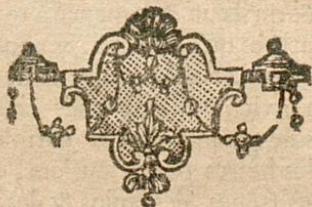
.

.



A.

& que les sentences du premier ne furent appellées sacrées , que parce qu'elles étoient empruntées des traditions du second. N'en est-ce pas assez pour faire croire qu'Orphée fut un législateur habile & vertueux, qui adoucit & qui polit les mœurs de ses contemporains , & qui les instruisit dans la Religion. Pour moi , il me semble que les allégories des Poètes & les témoignages des historiens , conduisent naturellement à cette conclusion.



FABLE

FABLE DEUXIEME.

ARGUMENT.

Orphée attire les bêtes, les rochers & les arbres par la douceur de son chant ; & le pin qui étoit un arbre nouveau, en quoi Atys Prêtre de Cybelle avoit été converti, s'y trouva avec les autres arbres.

IL y avoit à l'endroit où se retira Orphée une colline, & sur cette colline une plaine, qu'une herbe molle & délicate rendoit verte de tous côtés ; mais c'étoit un lieu sans ombre, & exposé de toutes parts à la chaleur du Soleil. Néanmoins dès qu'Orphée s'y fut couché, & qu'il eut commencé à toucher sa lyre, les arbres qu'il y attira, y apporterent en même tems & de l'ombre & de la fraîcheur. On y vit venir de grands chênes, & des forêts de peupliers, des corniers, des tilleuls, des hêtres & des lauriers, des coudriers & des frênes, des sapins & des yeuses, des planes, des érables, des saules, l'arbre qu'on appelle lothos, le bouis qui est toujours verd, des bruyeres, des myrthes & des figuiers. On y vit venir aussi le lierre & des ormeaux entrelassés de ceps de vigne, l'arboisier chargé d'un fruit rouge, dont on fait le prix des vainqueurs, & le pin qui porte ses branches retroussées depuis le pied jusqu'à la tête

tête, & qui est cheri de Cybelle. Car Athys ayant été dépouillé de sa forme humaine, avoit été changé en cet arbre.

EXPLICATION

D'Atys.

PEU de personnes ignorent ce que la fable raconte de d'Atys, sçavoir que sa beauté le fit aimer de Cybelle, qu'il abandonna cette Déesse pour une jeune Nymphé, nommée Sangaride, & qu'il fut puni de son infidélité par une fureur qui le porta à se rendre Eunuque. Il reste donc seulement de rapporter les diverses explications qu'on a données de ses fictions. Voici en premier lieu celle de Diodore de Sicile.

Méon Roi de Phrygie, eut de Dindyme une fille, qui fut exposée sur le Mont Cybele, où une Lionne la nourrit. Ses charmes la rendirent bientôt célèbre, en même-tems que ses connoissances dans la Médecine; & la bonté qu'elle avoit de composer certains remedes pour les enfans, lui attiroient l'affection du peuple. Elle fut reconnuë alors par son pere; mais étant devenuë amoureuse du jeune Atys, le Roi le fit mourir. La perte de cet amant l'accabla, & devenuë furieuse elle se mit à errer sur les montagnes de Phrygie, jusqu'à ce qu'elle fut rencontrée par Apollon; c'est-à-dire, selon Vofius, *ou par quelque prêtre de ce Dieu, ou par quelque musicien illustre*, qui ayant conçu de l'amour pour elle, l'emmena avec Marsias dans les contrées du Nord, où elle mourut. Cependant la peste vint à désoler la Phrygie, & l'Oracle ordonna pour la faire cesser, de faire enterrer le corps d'Atys, & de rendre à Cy-

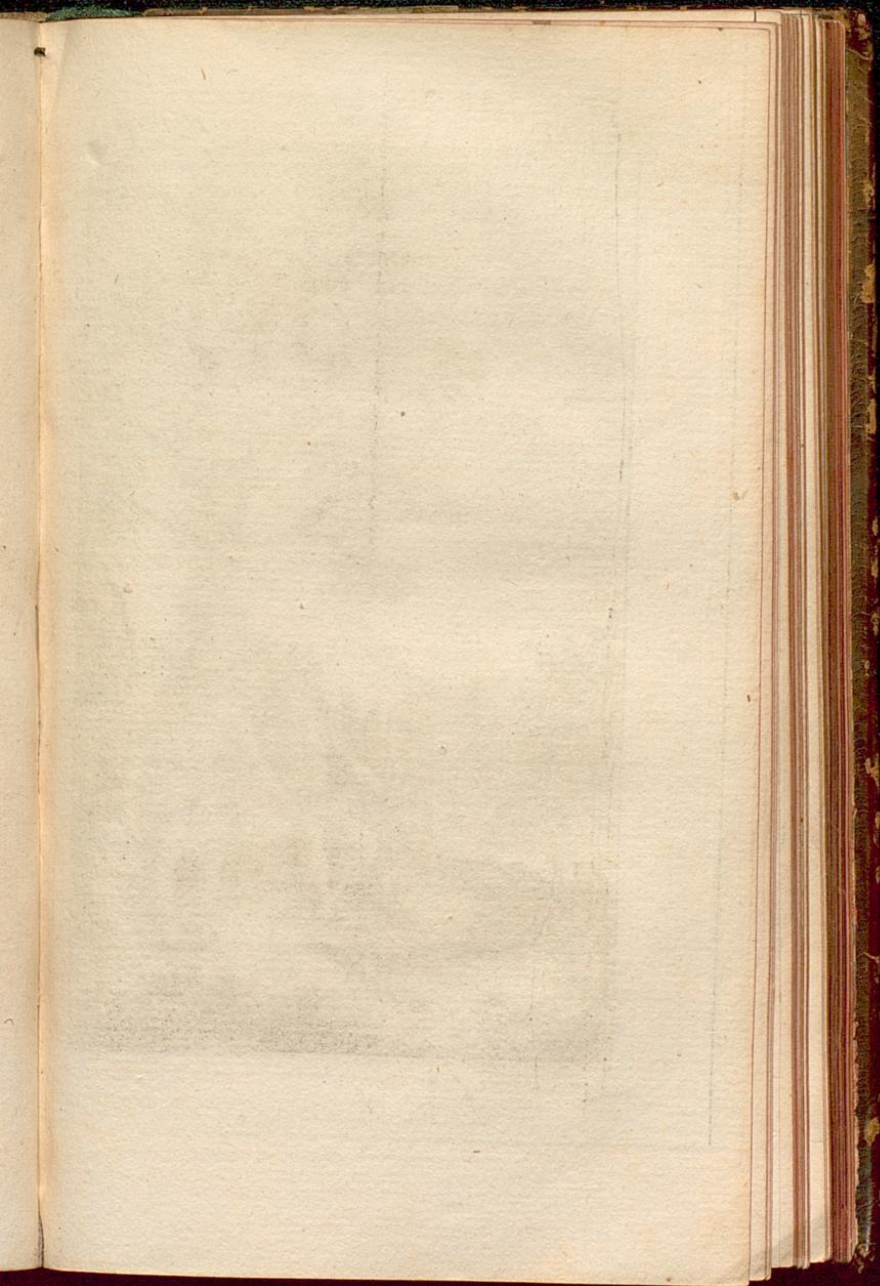
bele les honneurs divins. C'est pourquoi Midas fit élever un Temple à cette dernière.

Arnobe a préféré l'histoire suivante. Cybele déjà vieille se sentit éprise d'Athis, jeune homme qui gardoit les troupeaux, & elle eut le malheur de n'essuyer que du mépris. Midas Roi de Pessinunte, frappé de la fierté d'un Berger qui osoit bien rejeter l'amour d'une Reine, le regarda comme un gendre digne de lui. Mais comme il apprehendoit la jaloufie de Cybele, il fit fermer les portes de la Ville, tandis qu'on célébroit le mariage. Cependant la Princesse avertie qu'une jeune Rivale lui enleve son amant, court à Pessinunte, en fait rompre les portes, ce que la fable exprime, disant qu'elle les avoit renvertées d'un coup de tête, & répand la terreur & la désolation dans la Ville où elle étoit entrée avec de nombreuses troupes. Enfin ayant trouvé Athis caché derrière un Pin, elle lui fit ôter les marques de virilité. Pour Agdistis, c'étoit le nom de la fille de Midas, elle ne put survivre à la disgrâce de son amant, elle se tua. Servius, Tatien, Lactance, S. Augustin racontent l'Histoire de Cybele avec quelques différences. D'ailleurs c'est toujours une vieille qui aime un jeune homme dont elle est méprisée, conformité suffisante pour faire juger que c'est un fait historique, que la longueur des tems n'a pu absolument défigurer, quoi qu'elle l'ait altéré en certains endroits.

Au reste, Cibeles portoit le nom de Mere des Dieux, & de plus, on adoroit la terre sous son nom (a): deux

(a) De-là vient qu'on lui consacroit des temples ronds; qu'on la couronnoit de tours, pour faire allusion aux Villes: qu'on plaçoit près de son char des Lions couchés & tranquilles, pour marquer, dit-on, que les terres qu'elles soient peuvent toutes devenir fertiles: qu'on lui donnoit des couronnes de chêne, qu'on la représentoit des clefs à la main, &c. Isis, Ceres, Rhea, Vesta, la Déesse de Syrie, étoient comme Cybele, ou autant de noms différens que portoit la terre, ou autant de Princeses en la personne desquelles on l'honoroit.

preu-





preuves d'une grande antiquité, & qui ne conviennent par conséquent pas à la Cybele de notre histoire. C'est pourquoi il en faudroit peut-être distinguer trois. Titée mere des Titans, Rhea sœur & femme de Saturne, & une Princesse de Phrygie, contemporaine de Marsias, qu'on avoit chargée des aventures des deux autres.

FABLE TROISIÈME.

ARGUMENT.

Cyparisse ayant tué sans y penser un cerf privé qu'il aimoit, s'en veut tuer lui-même de regret; mais Apollon ne voulant pas qu'il fût coupable de sa mort, le convertit en l'arbre qui porte son nom. C'est le Cyprés.

LE Cyprés, cette pyramide verdoyante fut de cette grande troupe d'arbres, que la douceur de la voix d'Orphée rendit sensibles à ses plaintes. Il étoit arbre en ce tems-là; mais ce fut autrefois un jeune garçon appelé Cyparisse, qu'Apollon aimoit, & qu'il revêtit de cette forme pour le sauver de ses propres mains. Il y avoit dans les terres de Carthée un grand cerf qui étoit consacré aux Nymphes, & dont le bois étoit si large qu'on pouvoit y être à l'ombre. Il avoit les cornes dorées, & au col une chaîne d'or; il avoit des houpes d'argent qui lui pendoient sur la tête, & portoit des pendans d'oreilles qui lui battoient sur les temples. Au reste,

H 2 com.

comme ce cerf étoit privé, il étoit aussi dépouillé de cette crainte naturelle qui se trouve dans les cerfs. Il alloit dans les maisons, il se laissoit toucher aux plus inconnus, & ne s'enfuyoit de personne, mais, il aimoit surtout Cyparisse, & Cyparisse l'aimoit aussi. Cet agreable enfant chéri des Dieux & des hommes, le menoit souvent à quelques nouveaux pâturages, ou à quelque belle fontaine, tantôt il le couronnoit de fleurs, tantôt il montoit sur son dos, & le conduisoit de tous côtés avec un petit cordon qu'il faisoit servir de bride. Un jour environ sur le midi, qu'il faisoit un chaud extrême, le Cerf qui étoit las & abbatu par la chaleur, se coucha sur l'herbe à l'ombre d'un arbre pour se mettre à la fraîcheur. Cependant Cyparisse qui n'étoit pas loing de là, s'imaginant que c'étoit une autre bête, lui décocha une flèche; & dès qu'il le vit mort, & que c'étoit par sa main, il se voulut tuer lui-même de regret & de douleur, En vain Apollon s'efforçat de le consoler, en vain il lui remontra qu'il devoit se plaindre comme pour un cerf, & mesurer sa douleur par l'objet qui en étoit la cause. Cyparisse ne laissa pas de se plaindre, & demanda aux Dieux comme une grande faveur, qu'il pût pleurer éternellement. Ainsi tout son sang s'étant converti en larmes, ses membres commencerent à se revêtir de verd, ses beaux che-

veux

veux qui lui pendoient sur le front, se hérissèrent peu à peu, & s'élevèrent vers le Ciel en forme d'une pyramide. Apollon en fut longtems affligé: » Et enfin dit-il, cher enfant que j'aimois autant que moi-même, nous pleurerons toujours ta perte, & tu aideras toujours à pleurer celle des autres. » On ne se plaindra nulle part, que ce ne soit en ta présence, & l'on ne prendra jamais le deuil que tu n'en sois le témoin.

EXPLICATION

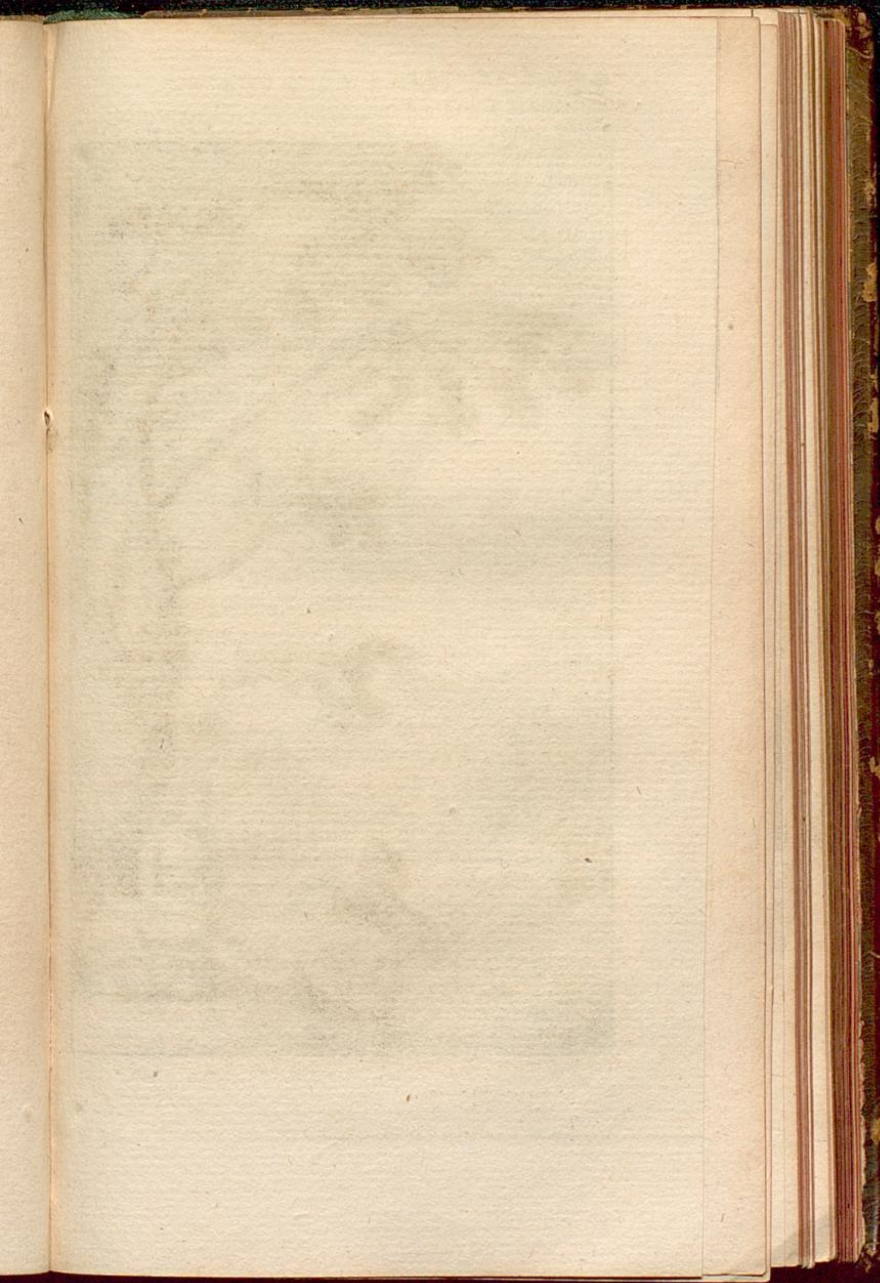
De la Métamorphose de Cyparisse en Cyprés.

L'Histoire de Cyparisse est racontée en diverses manières par les anciens. Selon Servius, dans son commentaire sur le premier livre des Géorgiques, il fut aimé de Silvain, & ce Dieu tua par mégarde la biche que ce bel enfant nourrissoit. Selon le même dans un autre endroit, sçavoir dans ses notes sur le troisième livre de l'Énéide, il étoit fils de Telephe, c'est d'Apollon qu'il eut les bonnes grâces, & ce fut lui même qui tua sa biche bien aimée, sans y penser. Faut-il s'étonner maintenant que les Auteurs ne s'accordent pas ensemble sur cet article, puisque cet Ecrivain se contredit en cette occasion dans le même ouvrage! On ne s'accorde donc qu'en une chose, c'est que ce jeune enfant ne pût supporter la perte de cet animal chéri, & que les Dieux touchés des maux qu'il souffroit, le changerent en Cyprés. D'ailleurs les Mythologistes expliquent cette fable, les uns d'une façon; les autres d'une autre. Selon quelques uns le nom de Cyparisse qui signifie en grec un Cyprés, est l'unique fondement de la fiction.

tion d'Ovide. Selon d'autres, Cypris étoit un prince sçavant, ce qui a donné lieu de feindre qu'il étoit aimé d'Apollon; & par sa métamorphose en un Cypres, dont les branches sont toutes élevées vers le Ciel, on a voulu désigner les Philosophes qui méprisent les soins bas & vils des choses de la terre, pour ne s'occuper que de méditations sublimes & nobles. D'autres y cherchant encore plus de mystères, supposent que Cypris étoit un grand Philosophe, & que les Poètes en firent un favori d'Apollon, pour marquer que les sçavans sont d'ordinaire aimés du Ciel. Car quiconque est éclairé des lumières pures de la raison, connoissant que la science vient de Dieu, l'aime par conséquent, & par conséquent en est aimé. Ne vaudroit-il pas mieux dire, sans tant de façons, que cette histoire est un jeu de l'imagination des Poètes, fondée ou sur la nature du Cypres, dont les branches sans feuilles ou sans ornement ne présentent rien que de lugubre, ou sur l'usage qu'on en faisoit parmi les anciens qui en environnoient les maisons & les cadavres des morts, qui les plantoient auprès des tombeaux, en un mot qui ne les employoient que dans des cérémonies tristes?

Je n'ajouterai plus qu'un mot à ce qu'on vient de lire, c'est au sujet de l'amour infâme des Dieux pour les garçons, amour dont il fait mention dans la fable du jeune Cypris.

Clement Alexandrin le reproche aux Payens en termes vifs, dont voici la traduction latine. *Ne à pueris quidem Dii vestri abstinere, unus quidem Hyllam, alius verò Hyacinthum, alius Pelopem, alius Chrysipum, alius autem Ganymedem amantes. Hos Deos vestra uxores adorent, tales autem suos esse maritus precentur, adeo temperantes, ut sint Dii similes & similia consuetentur.* Arnobe nomme les mêmes personnes, & y ajoute Fabius dont il dit que *ut Jovis dicatur pullus, in partibus aduritur mollibus, & ob-*
figura.





signatur possicis. Firmicus joint à un recit semblable cette reflexion-ci, que les Payens pouvoient voir dans leurs Dieux des exemples d'un crime que les loix Romaines punissoient rigoureusement. Quelle Religion étoit-ce là, qu'une Religion qui représentoit ainsi les objets de son culte, & qui consacroit en leurs personnes des crimes qui font horreur à la Nature.

FABLE QUATRIEME

ARGUMENT.

Jupiter charmé de la beauté de Ganymede, se change en Aigle, & le ravit.

A INSI Orphée attira à l'entour de lui les arbres, les rochers & les animaux, & après avoir accordé sa Lyre, il recommença à chanter : » O Muse dont je tiens la vie, » fais commencer toutes mes chansons par » les louanges de Jupiter. Il est le maître des » Dieux & des hommes, & toutes choses » sont glorieuses de relever de son Empire. » J'ai souvent chanté sa puissance, j'ai fait » souvent résonner ma Lyre du célèbre » triomphe, que ses foudres victorieux rem- » portèrent sur les Geans. Il est tems qu'elle » se modere, & qu'elle se montre capable » d'une plus douce harmonie. Chantons la » gloire des jeunes hommes, qui ont été ai- » més des Dieux, & le châtement de quel-
» ques

» ques filles de qui les feux illicites ont juste-
 » ment mérité leur haine. Ainsi le Roi des
 » Dieux brûla autrefois pour le petit Gany-
 » mede, & il se trouva quelque chose que
 » Jupiter eût mieux aimé être que ce qu'il
 » étoit dans le Ciel. Néanmoins il ne daigna
 » pas se changer en aucune autre sorte d'oi-
 » seau qu'en celui qui porte ses foudres. En
 » même tems il descendit du Ciel en Terre
 » sous le faux plumage d'un Aigle, & enle-
 » va Ganimede, qui le sert présentement au
 » Ciel, & lui présente malgré Junon le nec-
 » tar & l'ambrosie.

E X P L I C A T I O N

De Ganymede.

Ganymede, fils de Tros Roi de Troie, & frere
 d'Ilus & d'Assaracus, étoit un Prince d'une
 beauté extraordinaire. Je ne repeterai point ce que
 la fable rapporte; qu'il fut enlevé par Jupiter changé
 en aigle, qui le destinoit, ou à lui servir de mignon,
 ou à lui verser le nectar, car il y a deux sentimens
 sur cet matiere. Suffit qu'en qualité d'Echanfon, il
 remplit la place d'Hebé, qui avoit perdu cette digni-
 té par l'accident qu'on va voir. Hebé étoit fille de
 Junon & de Jupiter, selon Homere, & selon d'au-
 tres, Junon l'avoit conqué, sans participation au-
 cune de son Epoux; après avoir fait un repas de
 laitues sauvages. Les charmes de sa personne & l'a-
 mour de Jupiter pour elle, furent cause qu'elle de-
 vint Déesse de la Jeunesse, & qu'elle fût choisie pour
 verser le Nectar à la table des Immortels. Mais un
 jour qu'elle s'acquittoit de cette fonction, elle se
 laissa

laissa malheureusement tomber dans une posture indécente, de sorte que la Cour céleste vit certaines choses qui auroient dû lui être cachées. Ce spectacle bleffa les yeux de Jupiter je ne sçais par quelle raison, & le porta à substituer Ganymede à la pauvre Hebé, laquelle épousa Hercule quelque temps après. (a)

Il s'agit maintenant de voir que est le sens historique de cette fiction. L'opinion commune est que Minos I. devint amoureux de Ganymede, & qu'il l'enleva du Palais de son Pere, pour en faire l'instrument de ses sales plaisirs. Si cela est, comme il y a beaucoup d'apparence, je ne vois point pourquoi chercher d'autres explications: cependant des Auteurs illustres l'on fait, entre autres Xenophon dans son Banquet, & Cicéron. Ce dernier prétend que le but de cette fable est de montrer que les hommes sages & vertueux sont aimés de Dieu, que Dieu se plaît à les considérer, qu'ils sont un spectacle agréable à ses yeux, & qu'ils approchent de la nature divine, dont ils sont l'image. Ainsi Ganymede n'est qu'un symbole d'une belle ame, c'est-à-dire, d'une ame pure, innocente, que le commerce contagieux du corps n'a point souillée; & lorsqu'on dit que ce jeune Troyen fut ravi par Jupiter, on n'a eu intention que de marquer la sublimité des pensées d'un homme de bien, & la félicité qui l'attend dans le Ciel. Voilà comme parle Cicéron.

(a) C'est à cause de ce mariage qu'il y avoit à Athènes, selon Pausanias, des autels communs à Hercule & à Hebé. Le même rapporte que les Anciens appelloient cette Déesse du nom de Ganimedé.

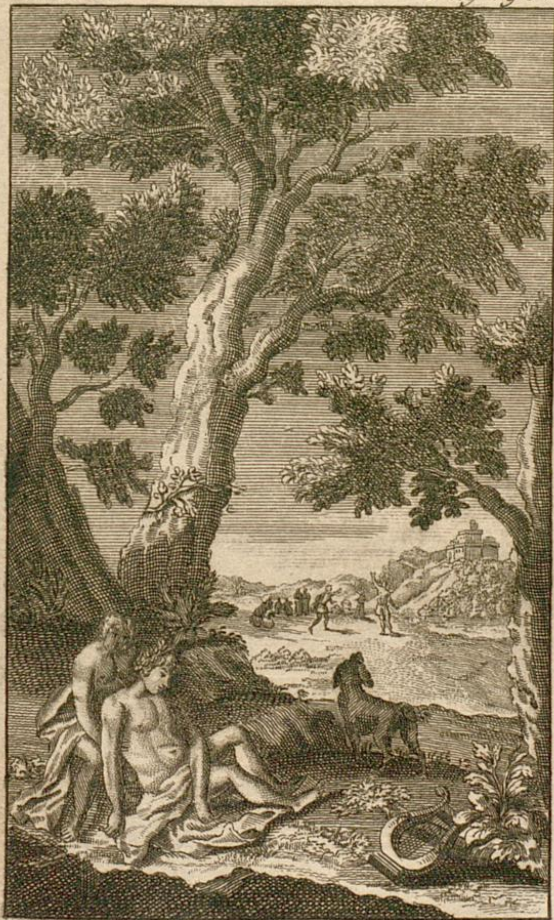
FABLE CINQUIÈME

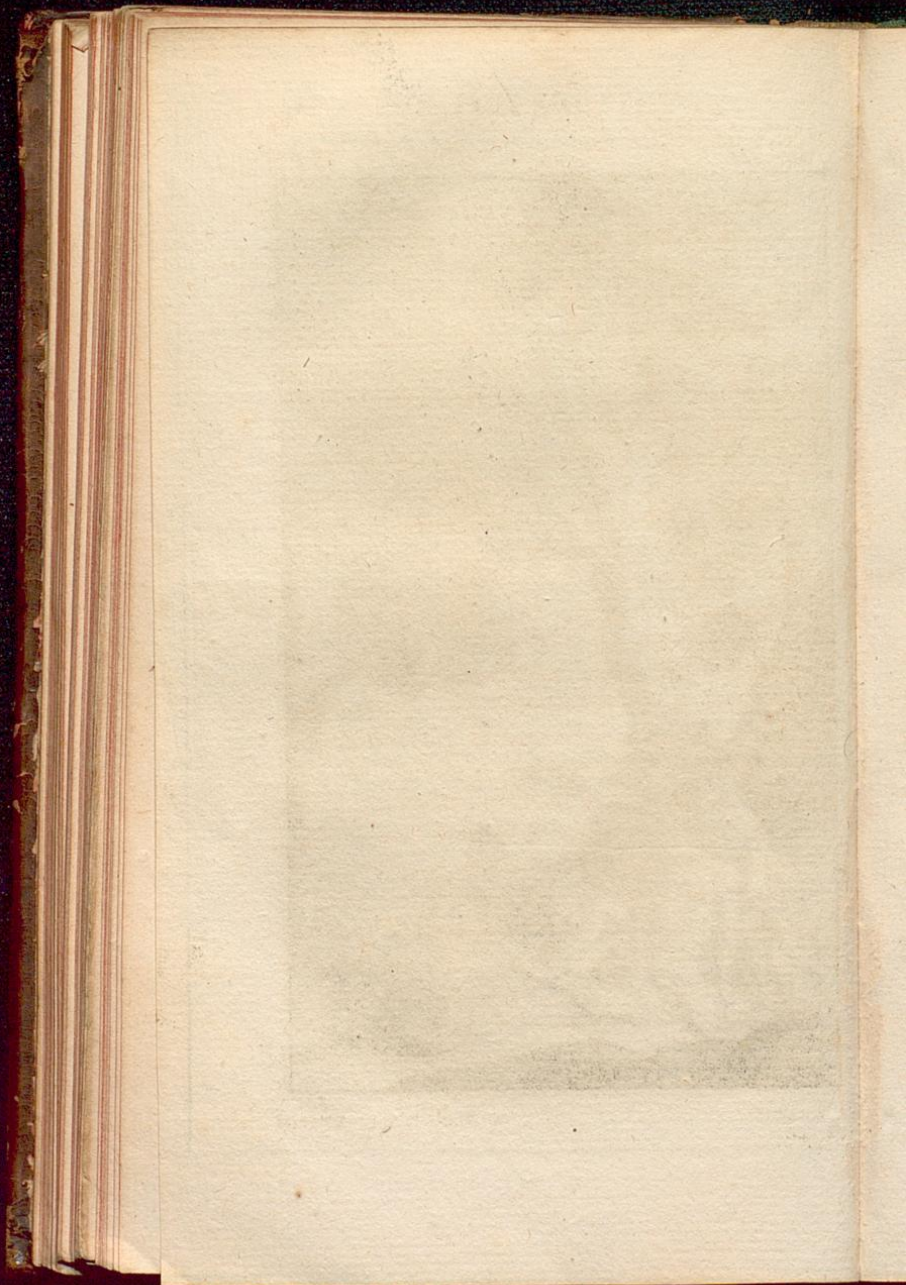
ARGUMENT.

Hyacinthe est aimé par Apollon, qui le tue sans y penser en jouant au palet avec lui, & son sang est métamorphosé en une fleur qui porte son nom.

» IL ne faut point aussi douter, aimable
 » Hyacinthe, qu'Apollon ne t'eût placé
 » dans le Ciel, si tes tristes destinées lui en
 » eussent donné le tems. Néanmoins tu es
 » immortel autant qu'il lui a été possible;
 » car tu ne manques pas de renaître dès que
 » le Printems a chassé l'Hyver; & tu renaiss
 » autant de fois sur une tige verdoyante, &
 » sous l'apparence d'une fleur, qu'on voit
 » renaître le Printems. Mon * pere t'aima sur
 » tous les autres. Ce fut pour toi qu'il aban-
 » donna l'agréable séjour de Delphes, qu'il
 » parcourut les rives d'Eurote, & qu'on le
 » vit souvent à Sparte qui n'a point de plus
 » grandes forces que la vertu de ses habitans.
 » Tu fus causé que ses flèches demeurèrent
 » long-tems inutiles, & qu'il méprisa la gloire
 » qu'elles lui avoient acquise, & qu'elles
 » pouvoient lui acquérir. Ainsi s'oubliait lui-
 » même pour penser seulement à toi, il ne
 » refusa pas de porter tes rets à la chasse, de
 » mener lui-même tes chiens, de te suivre sur
 » les montagnes & au travers des rochers; &

* Apol-
 lon.





» il nourrissoit son amour par cette longue
 » habitude qu'il avoit avec toi. Un jour, envi-
 » ron sur le midi, il leur prit envie de jouer
 » ensemble au palet, & pour jouer plus aisé-
 » ment, ils se dépouillerent de leurs habits.
 » Apollon commença le premier, jetta son
 » palet si haut qu'il en fit écarter les nues;
 » & ce palet ayant long-tems demeuré en
 » l'air, & retombant de plat sur la terre,
 » montra l'adressé & la force de celui qui l'a-
 » voit jetté. En même tems Hyacinthe tran-
 » porté par la passion du jeu, courut pour le
 » relever; mais ce palet ayant donné contre
 » terre rebondit contre son visage, & le fit
 » tomber à la renverse. Apollon pâlit de ce
 » coup, aussi-bien que le malheureux Hyacin-
 » the. Il courut pour le relever, il l'embral-
 » se, il essuye sa playe; & par toutes sortes
 » d'herbes, & par toutes sortes de remedes,
 » il tâche d'arrêter son ame qui fuyoit déjà
 » du corps. Mais sa science étoit inutile, puis-
 » que le mal étoit incurable. Comme les lis
 » & les pavots qu'on a rompus par le pied,
 » ne trouvant plus d'appui sur leur tige, lais-
 » sent pancher leur fleur en bas & ne regar-
 » dent plus que la terre, ainsi Hyacinthe
 » mourant ne peut plus soutenir sa tête, elle
 » lui tombe sur les épaules, & devient
 » pour lui un fardeau. Hé quoi, mon cher
 » Hyacinthe, lui dit alors Apollon, faut-il
 » donc que je te perde quand tu ne fais que

» naître, & que pour comble d'affliction je re-
 » connoisse mon crime en ta blessure, & en ma
 » douleur? C'est à ma main qu'on doit imputer
 » ta perte, & je confesse que je suis l'auteur
 » de ta mort. En quoi toutefois ai-je failli?
 » si ce n'est peut-être un crime d'avoir joué
 » avec toi, & un crime de t'avoir aimé. Que
 » ne puis-je donner ma vie pour la tienne,
 » ou mourir avec toi! Mais puisque nous
 » sommes sujets à la loi des Destinées, au
 » moins tu seras toujours avec moi. Ta mé-
 » moire sera toujours dans ma bouche. Ma
 » lyre ne resonnera que pour toi, & mes
 » vers ne célébreront que tes louanges, & tu

* Ai, qui
 est un cri
 de dou-
 leur &
 d'afflic-
 tion,
 comme
 écrit sur
 l'Hyacinthe.
 Ajax.

» seras changé en une fleur où l'on verra *
 » mes plaintes écrites. Il arrivera aussi un tems
 » qu'un illustre & fameux Heros † sera con-
 » verti en la même fleur, & qu'on lira son
 » nom sur les mêmes feuilles. Tandis qu'Ap-
 » pollon prononçoit ces paroles, le sang
 » d'Hyacinthe qui avoit fait rougir les herbes
 » cessa visiblement d'être sang, & il en naquit
 » une fleur, dont la couleur étoit plus vive
 » & plus éclatante que l'écarlate. Elle avoit
 » la forme d'un lis, & en effet vous l'euf-
 » siez pris pour un lis, si ce n'est que le lis est
 » blanc, & qu'elle est de couleur de pourpre.
 » Ce ne fut pas assez à Apollon qui voulut
 » rendre honneur à Hyacinthe, il écrivit ses
 » regrets sur les feuilles de cette fleur, &
 » l'on y voyoit écrit Ai, Ai, qui est la voix

» la plus ordinaire de l'affliction & de la dou-
 » leur. Au reste , pour imiter Apollon , la vil-
 » le de Sparte témoigne par la mémoire qu'el-
 » le garde de cet enfant , qu'elle s'estime
 » glorieuse d'être le lieu de sa naissance , &
 » pour lui rendre de l'honneur, & l'approcher
 » du rang des Dieux , elle a institué des fêtes
 » qu'on célèbre tous les ans en faveur du jeu-
 » né Hyacinthe.

E X P L I C A T I O N.

D'Hyacinthe métamorphosé en fleur.

UN Professeur d'Italie parle de cette fleur dans une explication des Georgiques de Virgile , & rapporte quantité d'opinions de Médecins , entre lesquels il y en a qui disent qu'il ne se trouve point de fleur , sur les feuilles de laquelle il y ait des lettres marquées. Que néanmoins il en avoit vû une à Venise , qu'on y avoit apporté d'Alexandrie , qui étoit semblable à ce Hyacinthe des Poètes. Au reste , on feint qu'Appollon aime les fleurs , parce que c'est lui qui les fait naître , & on ajoute qu'il tua Hyacinthe qu'il aimoit , parce que s'il fait naître les fleurs par sa chaleur modérée , il les fait aussi mourir par sa chaleur excessive. Cela est fondé sur cette maxime qui dit :

*Struere ac destruere ejusdem potestatis est ,
 Que le même pouvoir fait bâtir & détruire*

FABLE SIXIEME.

ARGUMENT.

Les habitans d'Amathonte ville de Chypre, qui avoient accoutumé d'immoler tous les étrangers qui passaient de ce côté-là, sont métamorphosés en Taureaux par la colere de Venus; car elle ne put souffrir plus longtems qu'on profanât par des sacrifices si détestables une Isle qui lui étoit consacré.

*Cornus
xiéges
Corné.

» **M**AIS si vous me demandez si la Ville
 » d'Amathonte se voudroit glorifier
 » d'avoir mis au monde les Propétides, elle
 » en a le même sujet que d'avoir engendré ces
 » hommes cruels qui portoient des cornes sur
 » la tête, & qui en furent appellés * Cerastes.
 » Il y avoit chez eux un Temple consacré à
 » Jupiter l'Hospitalier, dont l'Autel étoit
 » toujours rempli de sang. Les étrangers qui
 » passaient par-là, s'imaginoient que ce
 » sang étoit des taureaux & des bêtes qu'on y
 » immoloit, & prenoient pour une marque de
 » la piété des habitans, ce qui étoit un témoi-
 » gnage de leurs crimes. Car le sang qu'on y
 » voyoit, étoit le sang des étrangers qui pas-
 » soient par cette contrée, & qu'on immo-
 » loit dans ce Temple. Enfin Venus offensée
 » de ces détestables sacrifices, étoit près d'a-
 » bandonner les Villes de Chypre, & de for-
 » tir de cette Isle: Mais, dit-elle en elle mê-
 » me, en quoi cette Isle que j'aime, & ces
 » Vil-



55
,,
,,
,,
,,
,,
,,
,,
,,
éu
P
ré
m
&

(
te
y
le
p
d
c
v
f
e
e
c
s
r

55 Villes qui me sont si cheres, ont-elles failli
 » contre moi, & quels crimes ont-elles com-
 » mis ? Il faut plutôt châtier ce peuple impie
 » par l'exil, ou par la mort ; & s'il y a quel-
 » que chose entre la mort & l'exil, il faut
 » en faire son châtement. Mais quel milieu
 » puis-je trouver, si ce n'est de les punir par
 » le changement de leur être ? Tandis qu'elle
 étoit en peine de la forme qu'elle leur feroit
 prendre, elle jeta l'œil sur leurs cornes, &
 résolut d'achever ce que la nature avoit com-
 mencé. En effet, elle leur laissa leurs cornes,
 & les changea en de grands Taureaux.

EXPLICATION

Des Habitans d'Amathonte changés en Taureaux.

C'EST dommage que la coûtume d'attribuer des
 cornes aux maris trompés soit de nouvelle date,
 & qu'on n'en voye les premiers vestiges que
 vers le temps de l'Empereur Adrien, sçavoir, dans
 les écrits d'Artemidore. Sans cela, outre qu'on n'eût
 pu trouver un meilleur moyen d'expliquer l'aventure
 des Maris de Cypre, que par celle de leurs femmes
 qui suit, ç'auroit été d'ailleurs attribuer à Venus une
 vengeance digne d'elle, qui aimoit à allumer des
 feux impurs, & qui se plaisoit à punir les hommes
 en les poussant eux ou leur famille au crime. Mais
 encore une fois, ces cornes métaphoriques & ridi-
 cules, dont on fait aujourd'hui tant de peur aux
 gens mariés ; ces cornes n'étoient pas alors le symbo-
 le des époux trahis par leurs épouses. Ainsi nous som-
 mes

mes réduits à parler de cette fable comme les autres, c'est-à-dire, à l'entendre ou des promontoires qui environnent l'Isle de Cypre & qui lui ont fait donner le nom de *Ceraste* cornue; ou de la multitude des bœufs qui y païssoient dans la campagne, ou de certaines tumeurs que les gens avoient à la tête, & qui donnoient peut-être lieu à des plaisanteries, ou enfin de la férocité & de la force des Amatusiens. Car dire, comme quelques-uns, que Venus étoit Reine de Cypre, & qu'irritée de la rébellion de ses sujets, elle les condamna à porter le joug comme des bœufs; d'autres peuvent le hasarder, s'ils veulent, mais nous en condamnons la méthode. En effet, quand on rencontre dans les monumens authentiques de l'histoire un fait qui ressemble assez à la métamorphose, qu'on y reconnoît les mêmes noms, que la scène est à peu près dans les mêmes temps & dans les mêmes lieux, il est naturel d'expliquer la fable par l'histoire, en supposant que la première étoit fondée sur la seconde; mais fonder au contraire l'histoire sur la fable, c'est-à-dire, conclure d'un récit fabuleux qu'il a dû arriver tel fait, c'est renverser l'ordre, & au lieu d'expliquer une fable, en inventer une nouvelle.



FABLE SEPTIEME.

ARGUMENT.

*Venus change les Propétides en rochers, parce qu'elles
la méprisoient.*

CETTE effroyable punition n'épouvan-
ta point les Propétides. Elles furent
même assez hardie pour soutenir que Venus
n'étoit pas Déesse: Mais comme les injures
qu'on fait aux Dieux ne demeurent jamais
impunies, Venus se vengea de ces audacieu-
ses filles par le feu d'impudicité qu'elle allu-
ma dans leurs cœurs. On dit qu'elles ont été
les premières femmes qui se soient jamais
prostituées, & qu'ayant perdu toute honte
parmi les débauches & l'impudence, elles
furent insensiblement changées en rochers.

EXPLICATION.

Des Propétides changées en Rochers.

IL faut avouer que les Païens ou n'avoient guères
d'idées de la morale, ou manquoient bien de res-
pect pour les Dieux. En effet, voyez les actions
qu'ils attribuent à ces Natures qu'ils adoroient, &
les sentimens qu'ils leur donnent, vous n'y trouve-
rez que du ridicule, du bas, du criminel. Cependant
ce n'est encore rien, au prix de ce que la Religión
& la Fable racontotent des vengeances que les Divi-
nités

nités avoient tirées des hommes. Toutes avoient des défauts considérables. Tantôt elles n'étoient destinées qu'à punir des innocens ; tantôt elles étoient outrées , d'autres fois elles étoient ridicules ; souvent elles consistoient à pousser au crime ceux qu'elles regardoient , ainsi qu'il paroît par l'exemple des Propéides auquel j'en ajouterai d'autres.

Cyanippe avoit offert des victimes à chaque Dieu, excepté à Bacchus qu'il oublia par hazard. Le Dieu du vin n'entendit point raison. Il fait tomber Cyanippe dans l'ivresse , & celui-ci rencontrant sa fille dans un lieu obscur la viole sans la connoître. Voilà déjà deux crimes qui devoient ce semble suffire à la vindicative Divinité. Mais loin de là , il envoie une peste violente qui déssole le pays ; l'Oracle ordonne que l'incestueux soit immolé , & la fille de ce malheureux est réduite à faire cette barbare fonction , après quoi elle se tue (*a*). Certes les Auteurs de ces Romans puerils, qu'on appelle Contes des Fées, ont mieux gardé la vraisemblance , lorsqu'ils décrivent la sœur jalouse de certaine vieille qu'on avoit manqué d'inviter à un repas (*b*).

Mais Bacchus n'est pas le seul , entre les mains de qui le crime soit devenu un instrument de vengeance. Venus irritée contre Diomedé, alluma dans le cœur de son épouse les flammes impures de l'amour. Elle se vengea de la même manière , des Dames qui avoient osé se parer d'un certain colier , pris dans son temple. Les Lemniennes avoient moins fait , puisqu'elles n'étoient coupables que d'habiter un lieu où elle avoit été surprise en flagrant délit avec Mars. Cependant elle leur communiqua une mauvaise odeur qui dégouta leurs maris de leurs caresses , & qui porte enfin ces malheureuses

(*a*) Plutarque *in* *Parallel*.

(*b*) Voyez Babiote, Conte des Fées, où cette, vieille est nommée Faufreluche.

à se défaire de ces hommes délicats & difficiles. Ce qu'elle fait contre les Scythes qui avoient pillé de ses temples, & contre Philoctète, qui avoit tué Paris, est encore de la même espèce. L'impudique Divinité leur donne un penchant monstrueux pour ceux de leur sexe, & une foule de forfaits continuels devient ainsi la punition d'un seul.

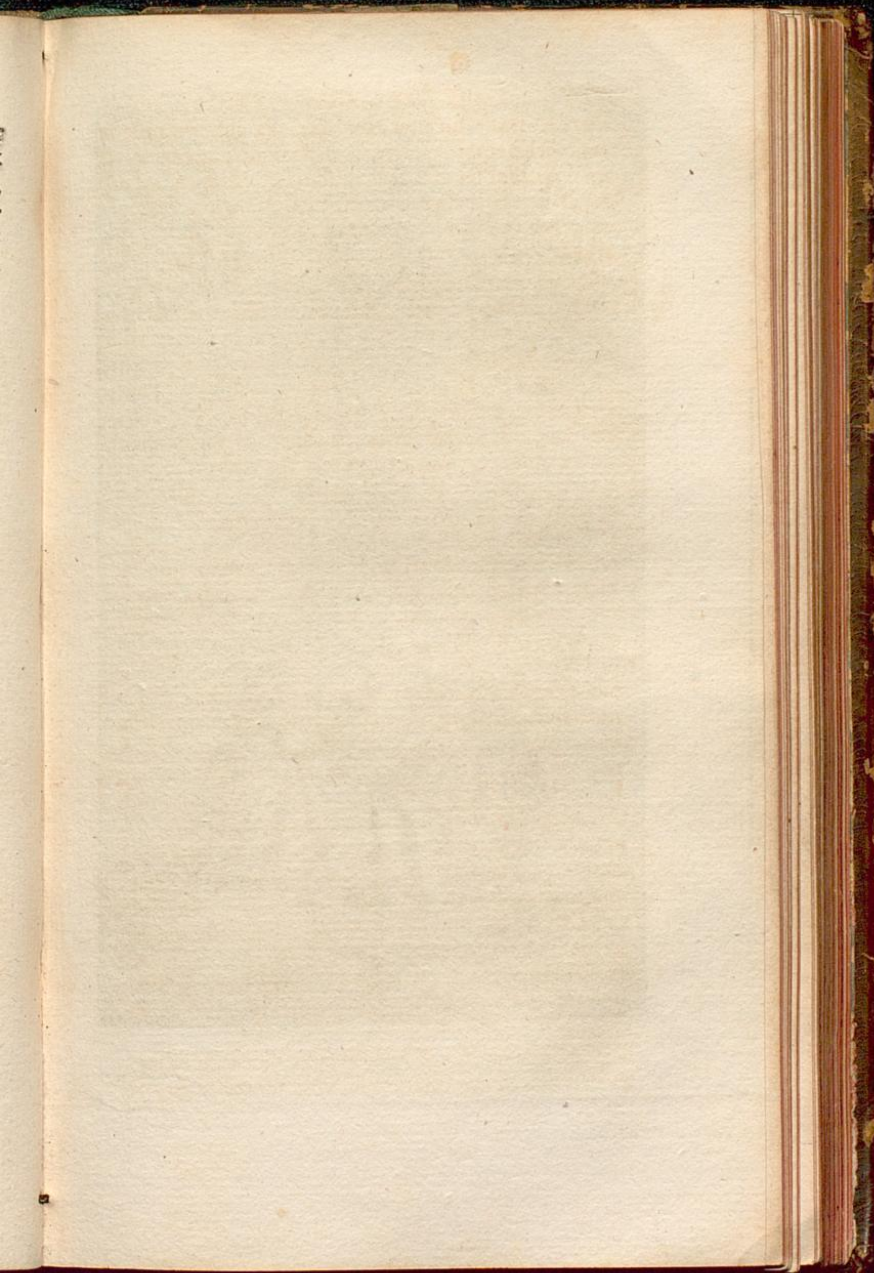
Que dirons-nous maintenant de Minerve, de la sage Minerve, de Minerve protectrice de la Pudicité? Alcinoé, fille de Polybe & femme d'Amphilocus, refusoit de payer une ouvrière. Celle-ci se plaignit de cette injustice à la Déesse, qui inspira sur le champ à Alcinoé une passion ardente & criminelle pour Xantus. N'étoit-ce pas là un exploit noble, grand, digne de la sagesse & de l'équité d'une Divinité! Sur tout, Minerve ne devoit-elle pas s'applaudir beaucoup de sa conduite, lorsqu'elle vit l'infortunée Corinthienne se précipiter dans la mer, pour y éteindre un feu qui la dévorait malgré elle (c)? En vérité les Païens auroient dû rougir, ou de dépendre ainsi leurs Dieux, ou de les adorer.

Ainsi c'est une réflexion déraisonnable que celle des Mytologistes, qui nous veulent faire regarder la Fable des Propérides, comme un exemple de l'abandon où Dieu nous laisse, quand nous l'avons abandonné les premiers. Il ne s'agit ici de rien de semblable. Les Cypriennes avoient eu la sagesse ou l'impiété, si vous voulez, de détester le culte honteux de Venus. Comment cette infâme Déesse fatissait-elle sa fureur? On ne peut pas dire qu'elle les abandonne à leur incontinence, car des femmes qui refusoient de participer aux mystères de Venus, il est apparent qu'elles étoient exemptes de ce vice. Que fait-elle donc? Elle les force à commettre

(c) Voyez les articles Alcinoé, Helene, Egiälée & Hypsipile du Dictionnaire de Bayle.

des défordres qu'elles abhorrent, en changeant leur
 temperament, peut-être en éteignant leur raison, &
 en étouffant les cris de leur conscience, en un mot,
 leur ôtant la liberté de résister à son pouvoir. Qu'euf-
 sent fait de simples mortelles contre une Déesse
 toute puissante ? Elles cederent, & j'ose le dire,
 elles ne perdirent néanmoins pas leur innocence.
 En effet, si un Dieu irrité vouloit nous châtier en
 nous précipitant dans le péché, il faudroit qu'il
 produisit en nous, non-seulement ce qu'il y a de
 physique dans le péché, sçavoir l'action, mais en-
 core ce qu'il y a de moral, sçavoir la malice. Au-
 trement il pourroit bien manquer de vengeance,
 parce que, 1. libres comme nous sommes, il ne
 tiendrait qu'à nous de ne point faire ce qui est la
 matiere du péché, & 2. que probablement nous
 manquerions aussi plus d'une fois de la malice qui
 en est la forme. Mais pour qu'il opérât en nous &
 cette matiere & cette forme, il faudroit qu'en cer-
 taines occasions au moins il nécessitât nos membres
 & notre volonté; & s'il les nécessitoit, il n'auroit
 pas droit de nous imputer les fautes où nous nous
 plongerions alors. Donc il ne pourroit nous en pu-
 nir avec justice, ce qui est pourtant la dernière fin
 qu'il rechercheroit, & nous demeurerions innocens,
 malgré les crimes que nous aurions faits. Combien
 pitoyables par conséquent étoient les Divinités
 Payennes, d'aspirer à une vengeance qui étoit in-
 certaine si elles laissoient la liberté aux hommes,
 indigne de leur sainteté, si elles l'ôtoient, & injus-
 te si néanmoins ils les punissoient ? Ne comparons
 donc point la conduite de Dieu abandonnant les
 hommes à leurs sens reprovés, avec celle de Venus
 contraignant les Propéides à se prostituer. Encore
 une fois il n'y a rien de semblable, quoi qu'en di-
 sent les Mythologiftes.

D'ailleurs ils ont mieux rencontré, lorsqu'ils sup-
 posent que la métamorphose de ces femmes en ro-
 chers





el
in
fr
cu
or
fe
q
o
q
p
re
p
d
to
d

chers est une image de l'impudence de celles qui imitent leur débauche : car elles ont d'ordinaire un front dur & insensible , & elles ne rougissent d'aucune bassesse ; & on ne doit pas s'en étonner. Quand on a pu passer par dessus les sentimens naturels au sexe , jusqu'au point de se sacrifier à la luxure publique , doit-il rester encore quelque pudeur , & peut-on trouver quelque chose d'honteux ? C'est pourquoy je croirois volontiers que l'effronterie des Cypriennes a fait imaginer cette fable , & que le courroux de Venus contre elles ne fut qu'une allégorie , pour exprimer l'excès de leur prostitution ; d'autant plus que l'Isle de Chypre fut toujours le séjour favori de cette Déesse , & qu'elle y avoit une infinité de temples , & de Dévots , qui lui sacrifioient en plus d'une maniere.

FABLE HUITIEME.

ARGUMENT.

Pygmalion voyant l'impudicité des Propérides , en conçoit une si grande haine pour toutes les femmes , qu'il fait résolution de ne se marier jamais. Cependant il devint amoureux d'une statue d'ivoire qu'il avoit faite lui-même ; & par les prieres qu'il fit à Venus , cette statue ayant été animée , il l'épousa & en eut un fils appelé Paphus , qui fit bâtir dans Chypre une Ville qui porte son nom.

LORSQUE Pygmalion eut vû leur débauche , & leur impudicité monstrueuse , il eut une telle horreur de tant de vices que la nature a donné aux femmes , qu'il résolut de vivre seul , & vécut long-tems sans
se

110 LES METAMORPHOSES

se vouloir marier. Cependant comme il étoit excellent Sculpteur, il fit une statue d'ivoire si admirable & si belle, qu'il ne peut naître de plus belle femme, & devint amoureux de son ouvrage. Cette statuë représentoit une fille, vous eussiez dit qu'elle étoit animée, & qu'il n'y avoit rien qui l'empêchât de se mouvoir, & de regarder ceux qui la voyoient, que la honte & la pudeur, tant l'art étoit bien caché, & imitoit parfaitement ce que peut faire la nature. Pigmalion charmé des beautés qu'il lui avoit lui-même données, conçut de l'amour pour cette statuë qui n'en pouvoit ressentir. Comme il en fut lui-même trompé aussi-bien que tous les autres, il la touchoit souvent pour être assuré si c'étoit un corps de chair ou seulement un corps d'ivoire; & quand il l'avoit touchée, il ne pouvoit encore avouer que ce ne fût que de l'Hyvoire. Il lui donnoit des baisers & croyoit en recevoir, il lui parloit, il l'embrassoit, & croyoit lui faire mal de la serrer en l'embrassant. Il ajoutoit à ces caresses des paroles amoureuses; il lui faisoit tous les presens qui ont accoûtumé de plaire aux filles. Il lui présentoit tantôt des coquilles, tantôt des oiseaux, tantôt des grains d'ambre, comme c'étoit peut-être la mode de ce tems-là. Il la revêtit de beaux habits, il lui mit des bagues aux doigts, & un collier au col, il lui donna des pendans d'oreil-

reilles, & lui fit porter des chaînes d'or. Il prenoit plaisir à la voir parée de la sorte; mais elle ne lui plaisoit pas moins quand elle étoit toute nue. Il lui fit faire un beau lit où il couchoit avec elle, il l'appelloit sa femme, ses délices, son amour; & comme si elle eût eu du sentiment des caresses, & des bons traitemens qu'il lui faisoit, vous eussiez dit qu'il avoit peur de la blesser, quand même il la couchoit sur de la plume. Cependant on célébroit dans l'Isle de Chypre la grande fête de Venus, on lui immoloit des vaches blanches à cornes dorées, ses Autels fumoient de l'encens que tout le monde y répandoit. Pygmalion, comme les autres, ne manqua pas de s'y présenter avec des offrandes, mais en crainte & en tremblant. » O Dieux, » dit-il, s'il est vrai que vous puissiez toutes choses, permettez que j'aye pour femme une femme qui ressemble à cette statuë d'yvoire qui est digne d'être aimée: car il n'eut pas la hardiesse de demander sa statuë pour femme, & de prier les Dieux qu'ils lui inspirassent la vie. Néanmoins Venus, qui étoit présente à cette fête qu'on célébroit à son honneur, entendit bien ce qu'il demandoit, & pour lui donner une marque que sa priere avoit été favorablement écoutée, elle fit paroître trois fois une flamme qui monta en l'air en forme de pointe. Lorsque Pygmalion fut retourné en son logis, il alla revoir cette

cette

cette maîtresse insensible, qu'il avoit laissée au lit. Il s'assit auprès d'elle, il la caresse, il la baise, mais il lui sembla en la baisant qu'elle avoit de la chaleur. Il recommence à la baiser, il lui touche le sein, il sentit que l'ivoire s'amolissoit, que sa dureté cédoit à ses doigts comme feroit de la cire que le Soleil amollit, & que la main qui la manie, trouve capable de toutes formes. Tandis qu'il s'étonnoit d'un changement si merveilleux, qu'il ne se réjouissoit qu'avec incertitude s'il devoit se réjouir, & que de peur de se laisser tromper par sa passion, il touchoit & retouchoit ce qu'il souhaitoit si fortement, ce corps d'ivoire devint de chair, & enfin le mouvement du cœur, & le battement de veines assurèrent Pygmalion, que sa joye étoit véritable. En même tems il rendit grâces à Venus, & commença à baiser, non pas l'image d'une belle bouche, mais en effet une belle bouche. Cette fille sentit ses baisers, & rougit de les recevoir; & alors ouvrant les yeux, elle ne vit pas plutôt la lumière que son amant & son mari. La Déesse qui avoit fait ce mariage, y voulut aussi assister, & après neuf mois accomplis cette femme autrefois d'ivoire, accoucha d'un fils qui fut appelé Paphus, & dont toute l'Isle a pris son nom.

E X P L I C A T I O N

De Pygmalion amoureux d'une statuë.

Pygmalion dont Ovide fait un simple statuaire ; est traité de Roi de Cypre par Arnobe, & selon Porphyre, il monta sur le thrône après Belus son pere, qui étoit Phénicien de nation. Il y a apparence qu'il vivoit avant la guerre de Troyes, si nous en croyons Apollodore, qui lui donne pour fille Metharme épouse de Cinyras; car ce dernier regnoit dans l'Isle de Cypre, lorsque les Grecs faisoient la guerre aux Troyens. D'ailleurs, on ne sçait quel sorte d'homme c'étoit. Seulement Clement Alexandrin & Arnobe rapportent qu'il poussa l'impiété & l'incontinence, jusqu'à faire mettre dans son lit une statuë de Venus, vénérable par son antiquité & par la dévotion des Peuples, pour goûter avec elle de sales plaisirs.

Voilà apparemment ce qui a fait imaginer le récit qu'on vient de voir dans Ovide. On aura trouvé plus de nouveauté à dire qu'un homme étoit devenu amoureux d'une statuë qu'il avoit faite; car le cas de Pygmalion n'étoit pas sans exemple, ainsi qu'il paroît par l'histoire de la Venus & du Cupidon que Lucien a décrite. D'un autre côté, il y a quelque chose de moins choquant dans ce second tour. En falloit-il davantage à des Poëtes, pour les engager à le prendre ?

Au reste on peut faire une application juste & naturelle à l'amour tendre que les hommes ont d'ordinaire pour leurs ouvrages. Comme ils se reproduisent, pour ainsi dire, en eux, & que ce sont les images & les enfans de leur esprit, ils leur transportent une partie des sentimens qu'ils ont pour eux-mêmes. Ils se complaisent intérieurement dans la vûe des perfections qu'ils y ont mises ou

cru mettre. Leur imagination se représente l'admiration qu'ils se persuadent qu'on aura pour eux pendant une longue suite de siècles; & c'est une espèce de seconde vie, qu'ils regardent comme ajoutée à celle dont ils jouissent. Il n'est donc pas étonnant que chacun soit épris de ses productions, puisque les aimer, ce n'est que s'aimer soi-même, ce qui est très-naturel. Il ne faut pas même trouver à redire à ces premiers transports, qu'un Auteur ressent quelquefois en faveur d'un ouvrage défectueux à la vérité, mais qui vient de naître. Son imagination est encore dans son premier feu, & il n'a eu, ni le loisir de consulter sa raison, ni assez de sens froid pour l'entendre. Ainsi il ne peut en avoir aperçu les défauts, ou du moins il n'a pas eu le tems de rappeler son courage, & il manque de la résolution nécessaire pour corriger. Il faut donc attendre qu'il soit revenu à lui-même, & que son ame soit remise dans une assiette tranquille. Alors il considérera avec des yeux indifférens ce qu'il a fait. Il ne se pardonnera plus des pensées faibles, sous prétexte qu'elles sont brillantes; des expressions dures, sous prétexte qu'elles sont hardies; des manières de penser exagérées ou chimeriques, sous prétexte qu'elles sont nouvelles & profondes. Encore moins se dira-t'il à lui-même que certaines fautes qu'il découvre, il est inutile de les retrancher, parce qu'elles échaperont aux yeux des autres, à la faveur de l'éclat qui les environne. Au contraire, il craindra que son amour propre ne lui ait caché bien des choses défectueuses, & plus il aura d'habileté, plus il se défera de lui-même; parce qu'à proportion de ses progrès, il aura acquis une haute idée de la perfection, & qu'il n'osera se flatter de l'avoir remplie. Mais il faut l'avouer, on trouve peu de ces hommes modestes, parce qu'il en est peu de raisonnables, & qui soient parvenus à connaître la perfection. Bien loin de là, nouveaux Pigmaliions,

lions, ils chérissent toute leur vie ce qu'ils ont fait, & tandis qu'ils y voyent mille beautés qui échappent à la pénétration des autres, ils n'y reconnoissent aucun défaut.

FABLE NEUVIEME.

ARGUMENT.

Myrthe est amoureuse de Cynire son pere, & couche avec lui sans qu'il le sçache, & s'étant retirée dans une Isle, elle est changée en cet arbre, d'où l'on voit couler la Myrthe.

CYNIRE naquit aussi de cette femme, & s'il n'eût jamais d'enfans, on eût dû s'estimer heureux. Je vous ferai ici le recit d'une chose épouvantable, mais gardez-vous de l'écouter, ô filles qui aimez l'honneur ! ô peres qui craignez la honte ! Ou si mes paroles sont assez douces pour attirer votre attention, ne croyez pas ce que je dis, croyez que je vous conte une fable. Que si pourtant vous croyez que ce crime ait été commis, croyez aussi que le châtement a de bien près suivi ce crime. Mais si la nature permet qu'on y trouve la vraisemblance, je me réjouis pour la Thrace, & sur-tout pour notre pays, d'être éloigné de ces régions d'où l'on a vû sortir tant d'horreur & des prodiges si inouis. Que l'Arabie ne se vante point d'être féconde en tant

K 2. d'ar-

d'arbres précieux, puisqu'elle porte aussi la myrrhe, dont la naissance est plus honteuse que sa nouveauté n'est estimable. Ne dis point, détestable myrrhe, que c'est l'Amour qui t'a fait faillir ! Il nie d'avoir été l'auteur d'une passion si étrange, il soutient que ses traits en sont innocens, & justifie ses feux & ses fleches d'un crime si abominable. Ce fut l'une des trois Furies qui t'inspira ces honteux transports. Ce fut une flâme infernale qui te vint embraser le cœur. Véritablement c'est un crime que de haïr son pere ; mais l'aimer comme tu fais, est un plus grand crime que de le haïr. On voit venir de tous côtés de grands Princes qui te recherchent. La jeunesse de l'Orient la plus noble, & la plus parfaite, dispute à qui gagnera ton amour. Choisis un mari parmi tant d'amans, & ne regarde pas celui dont tu ne peux faire le choix. A la vérité, elle reconnut la honte de sa passion, & fit quelque résistance à un amour si prodigieux. » Où me laissai-je » transporter, & que veux-je faire, dit-elle ! O Dieux, ô piété, ô respect, donnez-moi d'autres pensées ; empêchez un si grand mal, opposez-vous à mon crime, si néanmoins c'est un crime que d'aimer comme je fais, car enfin la piété ne défend pas d'aimer son pere. Tous les autres animaux se mêlent indifféremment les uns avec les autres, sans offenser la nature.

» On

» On ne trouve point étrange qu'une vache
 » conçoive du taureau qui fut son pere , ni
 » une jument du cheval dont elle est née.
 » Le bouc fait l'amour aux chevres qui sont
 » ses filles, & les oifeaux font leurs nids avec
 » ceux qui les ont couvés. O que les aimaux
 » sont heureux , à qui ces libertés sont per-
 » mises ! Faut-il donc que les hommes nous
 » aient fait des loix si cruelles , & que ces
 » loix nous défendent ce que la nature nous
 » permet ? On dit pourtant qu'il y a des peu-
 » ples chez qui la mere épouse son fils , &
 » le pere épouse sa fille , chez qui l'amitié
 » paternelle s'augmente encore par l'amour.
 » Ha , que je suis misérable , de n'être pas
 » née en ces régions heureuses , puisque je
 » suis gênée par la condition des lieux où la
 » fortune m'a fait naître ! Mais ne puis-je
 » m'empêcher de retomber dans ces pen-
 » sées ? Retirez-vous de mon esprit , espe-
 » rances défendues ; il est digne d'être ai-
 » mé , mais d'être aimé comme pere. Donc
 » si je n'étois pas la fille du grand & fameux
 » Cynire , je pourrois épouser Cynire , &
 » parce que je suis à lui , il m'est impossible
 » d'être à lui. Ainsi l'alliance qui est entre
 » nous, m'est une funeste alliance, & si j'étois
 » étrangere, j'en serois plutô aimée. Que dois-
 » tu faire , malheureuse ? Il faut t'éloigner
 » de ces lieux & abandonner ta patrie , si tu
 » peux quitter ton crime. Mais cet amour

» dé-

» détestable est la chaîne qui m'y retient, et
 » le veut que je demeure auprès de Cynire,
 » pour le voir, pour le toucher, pour lui
 » donner des baisers, s'il ne m'est pas per-
 » mis de rien esperer davantage. Que dis-tu,
 » malheureuse fille, & que peux-tu plus es-
 » perer? Ne sens-tu pas que ta passion te
 » veut faire violer les noms & les droits de
 » la nature? Serois-tu la rivale de ta mere,
 » & l'adultere de ton pere? Voudrois-tu
 » que l'on t'appellât & la mere de ton frere,
 » & en même tems la sœur de ton fils? Ne
 » craindras-tu point ces Furies qui punissent
 » les grands crimes, & qui sont toujours
 » devant les yeux & dans le cœur des cou-
 » pables avec leurs serpens & leurs flam-
 » beaux? Tandis que ton corps est encore
 » pur d'un crime si abominable, n'en souil-
 » le pas ton esprit, & n'outrage pas la natu-
 » re par un amour si furieux. Supposé que
 » ton pere veuille ce que tu veux, la chose
 » même le défend. Enfin Cynire a trop de
 » vertu pour vouloir ce que tu veux, & je vou-
 » drois que sa vertu fut changée en une fu-
 » reur qui ressemblât à la mienne.

Ainsi elle s'entretenoit en elle-même; &
 cependant Cynire qui ne scavoit à qui la
 promettement, de tant de Princes qui la recher-
 choient, voulut scavoir sa volonté, & lui
 demanda lequel elle aimoit le mieux. D'a-
 bord elle demeura comme muette, & le re-
 gar-

gardant d'un œil qui eût fait connoître son amour à tout autre qu'à son pere, elle ne lui répondit que par des larmes. Cynire croyant que ses pleurs étoient les marques de la pudeur & de la crainte d'une fille, lui défendit de pleurer, essuya lui-même ses larmes, & la baisa pour lui donner plus d'assurance. Elle prit à ces baisers plus de plaisir qu'elle ne devoit; enfin Cynire lui ayant demandé quel mari elle souhaitoit: » J'en souhaiterois un, dit-elle, qui res- » semblât à mon pere ». Il loua cette réponse qu'il n'entendoit pas, & que pourtant il croyoit entendre. » Ainsi, lui dit-il, soyez » toujours sage; & à ce mot elle baissa les » yeux en terre, comme ayant honte que son pere donnât le nom de sagesse à sa fureur & à son crime. Cependant lorsque la nuit avoit endormi tout le monde, son amour la faisoit veiller, & lui inspiroit des inventions pour mettre en effet ses desirs. Tantôt elle se desespere, tantôt elle veut tenter ce qui lui est venu dans l'esprit, mais en même-tems elle en a honte; elle veut faire toutes choses, & ne sçait ce qu'elle veut faire. Comme un grand arbre que plusieurs coups ont ébranlé, & qui n'attend plus qu'un coup pour tomber, semble être en doute où il tombera, & fait apprehender sa chute de quelque endroit qu'on le regarde; ainsi l'esprit de Mirthe agité par tant de passions.

passions diverses, balancé entre l'une & l'autre, & prend son poids de tous côtés. Elle est toujours en inquiétude, elle ne trouve point de repos & n'en espere que de la mort. Aussi se résolut-elle de mourir, & en même-temps elle attachâ sa ceinture à une solive de la chambre, & comme elle étoit prête de s'étrangler : » Adieu, dit-elle, mon cher Cy-
» nire, au moins je meurs pour me punir
» d'un amour que mon pere eût condam-
» né «. On dit que comme elle se lioit le col,
& qu'elle pronôoit ces paroles, sa nourrice,
qui étoit à l'entrée de la chambre, entendit
sa voix & ses soupirs. Desorte qu'étant ac-
courue, elle fit un effort pour ouvrir la por-
te, & voyant le triste appareil que Myrthe
avoit fait pour mourir, elle s'écrie, elle se
frappe l'estomach, & coupe promptement
le lien qui serroit déjà le col de cette mal-
heureuse fille. Ainsi l'ayant empêchée de
mourir, elle l'embrassa en pleurant, & lui de-
manda la cause d'un si effroyable désespoir.
Mais Myrthe ne lui fit point de réponse,
elle demeura les yeux en terre, sans parole
& sans mouvement, avec une douleur ex-
trême qu'on eût découvert son dessein. La
vieille la prie & la presse de lui découvrir son
mal, & l'en conjure par toutes les choses
qui sont capables de l'émuouvoir. Mais Myr-
the ne la veut point écouter; & au lieu de
répondre, elle lui témoigne de l'aversion.

Tou-

Toutefois la nourrice ne laissa pas de la presser ; & non-seulement elle lui jure de garder le secret , mais de lui donner du secours.
» Non, non , lui dit-elle , ma vieillesse ne
» m'empêchera pas de vous servir. Si c'est
» l'amour qui vous tourmente , j'ai des
» charmes pour vous en guérir. Si quelqu'un
» vous a charmée , je sçaurai rompre l'en-
» chantement par un enchantement plus
» fort. Si c'est la colere des Dieux dont vous
» sentiez les effets , nous pourrons la sur-
» monter par la force des sacrifices. Que
» m'imaginerois-je outre tout cela ? Votre
» maison , & votre fortune sont en un état
» florissant , & votre pere & votre mere
» sont heureux en toutes choses. Myrthe
» ayant oui nommer son Pere jetta un sou-
» pir qui fit juger à la nourrice que son mal
» venoit de l'amour ; mais elle n'avoit garde
» de s'imaginer qu'il vint d'un amour si dé-
» testable. Elle continuë donc de la presser ,
» & la conjure de lui découvrir son mal de
» quelque nature qu'il puisse être , & la
» prenant sur ses genoux & l'embrassant en
» même-tems : Nous le sçavons , lui dit-e-
» le , vous aimez ; ne craignez point de me
» le dire , & croyez que je vous pourrai
» bien servir sans que votre pere le sçache.
» A ces paroles de la nourrice , Myrthe se
» leve comme en furie , & se jettant sur son
» lit : Retirez-vous , lui dit-elle , & ne me

Tome III.

L

» fai-

» faites point de honte. Retirez-vous encore
 » une fois, ou cessez de me demander le su-
 » jet d'un si grand mal, ce que vous voulez
 » sçavoir est un crime épouvantable«. La
 vieille s'étonna du discours de Myrrhe, &
 lui tendant ses mains tremblantes de crainte
 & de vieillesse, elle se jeta à ses pieds. Et
 tantôt en la flattant, & tantôt en la mena-
 çant de publier le dessein qu'elle avoit fait
 sur sa propre vie, elle promit son secours
 aux fautes mêmes de son amour, si elle vou-
 loit se découvrir. Myrrhe se réveilla à cette
 espece de menace, comme de quelque pro-
 fond sommeil; mais se laissant aller la tête
 sur le sein de sa nourrice, elle ne jettoit
 que des larmes, quand on croyoit qu'elle
 alloit parler. Elle ouvrit souvent la bouche
 afin de confesser son crime, & autant de
 fois elle la ferma. Mais enfin, en se cou-
 vrant le visage de honte: » O, dit-elle, que
 » j'estime ma mere heureuse d'avoir un ma-
 » ri comme le sien « ! Et sans parler davan-
 tage elle continua de soupiner. La nourri-
 ce qui entendit ce que Myrrhe lui vouloit
 dire, fremit d'horreur à ce discours, & tâ-
 cha par des remontrances d'éteindre un feu
 si prodigieux. Mais bien que Myrrhe recon-
 noisse qu'on ne lui dit pas des faussetés, elle
 est résolue de mourir, si elle ne jouit de son
 amour. » Vivez donc, lui dit sa nourrice,
 & je vous ferai jouir », mais l'horreur
 lui

lui ferma la bouche , elle n'osa dire , de votre pere , & par un serment détestable , elle confirma sa promesse. C'étoit au tems que les femmes revêtues de blanc célébroient la fête de Cérès , durant laquelle on lui offroit les prémices des fruits qu'elle donne. Au reste pendant cette fête elles s'abstenoient neuf nuits durant de coucher avec leurs maris , & la Reine étoit du nombre de celles qui la célébroient. De sorte que comme Cynire couchoit seul en ce tems-là , & qu'un soir il étoit échauffé de vin , cette nourrice trop prompte à favoriser un crime , lui vint doucement parler d'amour. Elle lui montra des feux véritables sous un nom feint & supposé. Elle lui dit qu'une fille à qui elle donna un nom à sa fantaisie , l'aimoit passionnément , elle la dépeignit si belle qu'il en devint amoureux , & lorsqu'il eut demandé son âge , elle dit qu'elle étoit de l'âge de Myrrhe , & qu'elle n'étoit pas moins aimable. Enfin le Roi lui ayant commandé de l'amener , elle vint trouver sa maîtresse , & en entrant dans sa chambre : » Réjouissez-vous , dit-elle , nous » avons remporté la victoire «. Cette malheureuse fille qui souhaitoit cette nouvelle , n'en reçut pas toutefois une joye parfaite & accomplie , & son cœur en la recevant , ne laissa pas de concevoir je ne sçai quelle tristesse qui lui présageoit quelque malheur. Cependant elle ne laissa pas de s'en réjouir ,

tant il y avoit de désordre & de confusion dans son ame. Enfin lorsque la nuit fut venue, & qu'elle eut mis par tout le silence, Myrrhe courut à son crime. Mais la Lune qui en eut horreur, s'enfuit du Ciel pour n'en être pas le témoin. Tous les Astres se cachèrent dans des nuages obscurs; la nuit ne parut point accompagnée de ses clartés ordinaires: Icarie couvrit son visage, & ensuite sa fille * Erigone qui fut élevée dans le Ciel par ce noble & pieux amour, qui la fit mourir pour son pere. Trois fois Myrrhe trébucha contre le seuil de la porte, qui sembloit la repousser pour la détourner de ce crime, & trois fois elle entendit le chant funeste d'un hibou qui n'annonce que des infortunes. Néanmoins elle ne laissa pas d'avancer, la nuit la rendit plus hardie, & lui ôta beaucoup de sa honte. Elle tenoit de la main gauche la main de sa nourrice qui la conduisoit, & de la droite elle cherchoit le chemin. Ainsi elle approcha de la chambre, ainsi elle en poussa la porte, & lorsqu'elle y fut entrée, les jambes commencèrent à lui trembler, le sang & la couleur se retirèrent de son visage, & à mesure qu'elle avança, le courage l'abandonne. Plus elle

* Icarie son pere fut tué par des bergers, & sa fille pleura de telle sorte qu'elle en mourut.

Il fut changé en ce signe qu'on appelle Booces, & Erigone en celui du Zodiaque qu'on appelle la Vierge.

Je est proche de son crime , plus elle en reconnoît l'horreur , elle se repent de son entreprise , le remords la persécute , elle voudroit s'en retourner en même état qu'elle est venue. Mais comme elle feignoit d'avancer , la vieille la tira par la main , & la fit entrer dans le lit , & la mit presque malgré elle entre les bras de son pere. Le pere reçut sa fille comme il auroit reçu sa femme , & connoissant qu'elle avoit peur , il la rassura lui-même , & peut-être qu'à cause de l'âge il l'appella aussi sa fille , & que Myrrhe l'appella son pere , afin de rendre par ces noms le crime plus abominable. Au reste elle sortit grosse du lit de son pere , & dès la premiere fois qu'elle y entra , elle en emporta les marques d'une si étrange brutalité. La nuit suivante redoubla le crime , qui fut continué durant plusieurs nuits. Mais enfin Cynire curieux de voir son amant , fit apporter de la lumière , & connut son crime & sa fille. Je vous laisse à juger de l'étonnement de ce Prince , la douleur lui retint la voix , & il courut à son épée , comme feroit un furieux pour se venger sur sa fille , & de sa faute & de la sienne. Myrrhe prit la fuite , & les ténèbres la favoriserent. Elle se déroba de la mort à la faveur de la nuit , & après avoir couru durant neuf mois par l'Arabie , enfin la lassitude & le travail l'obligerent de s'arrêter dans la Sabée. Alors

comme elle ne pouvoit plus porter le fardeau dont son crime l'avoit chargée, & qu'elle ne sçavoit elle-même ce qu'elle devoit demander aux Dieux, elle leur fit cette priere entre la crainte de la mort & le dégoût de la vie. » O Dieux, si vous entendez » les cris de ceux qui confessent leurs fautes, je l'avoue, je le confesse, il n'y a » rien que je ne mérite, & je ne refuse pas » mon supplice. Mais afin que je ne demeure pas au monde pour être l'opprobre & le » scandale des vivans, & que je ne descende pas aux Enfers pour faire de l'horreur » aux morts, ne souffrez pas que je vive, » & ne souffrez pas que je meure. Séparez- » moi, justes Dieux, d'avec les morts & les » vivans. Orez-moi la vie, & ne me donnez » pas la mort; & par un coup de votre » puissance, faites que je sois encore, & » tout ensemble que je ne sois plus ». Les Dieux lui firent connoître qu'ils écoutent les criminels qui s'accusent eux-mêmes de leurs fautes. Au moins les derniers mots de sa priere furent suivis de l'effet qu'elle leur avoit deman'é. Car comme elle parloit encore, la terre lui couvrit les pieds, qui s'étendirent en racines, & devinrent pour ainsi dire, le fondement d'un grand arbre. Les os tinrent la place du tronc, la moëlle demeura dans le milieu comme elle étoit auparavant. Le sang se convertit en cette humeur qui entretient

tient la vie des arbres , ses bras s'éleverent en de grandes branches , ses doigts en de plus petites , & sa peau s'endurcit en forme d'écorce. Ainsi le bois montant peu à peu , enfermoit déjà son ventre ; & comme il lui cachoit le sein , il alloit aussi lui cacher le col ; mais sans différer davantage , Myrrhe s'enfonça dans ce bois qui montoit trop lentement pour contenter son desespoir , & de honte & de douleur elle se cacha pour jamais dans cette écorce nouvelle. Mais bien qu'avec sa forme elle ait perdu le sentiment , elle ne laisse pas de pleurer. Ce sont toutefois des larmes qui ne coulent que pour sa gloire ; & les Dieux que toucha son repentir , & à qui il fut agréable , les ont rendues précieuses. En effet elles se changent en une espece de gomme , qui porte encore le nom de Myrrhe , & qu'on estimera toujours comme un present venu du Ciel.



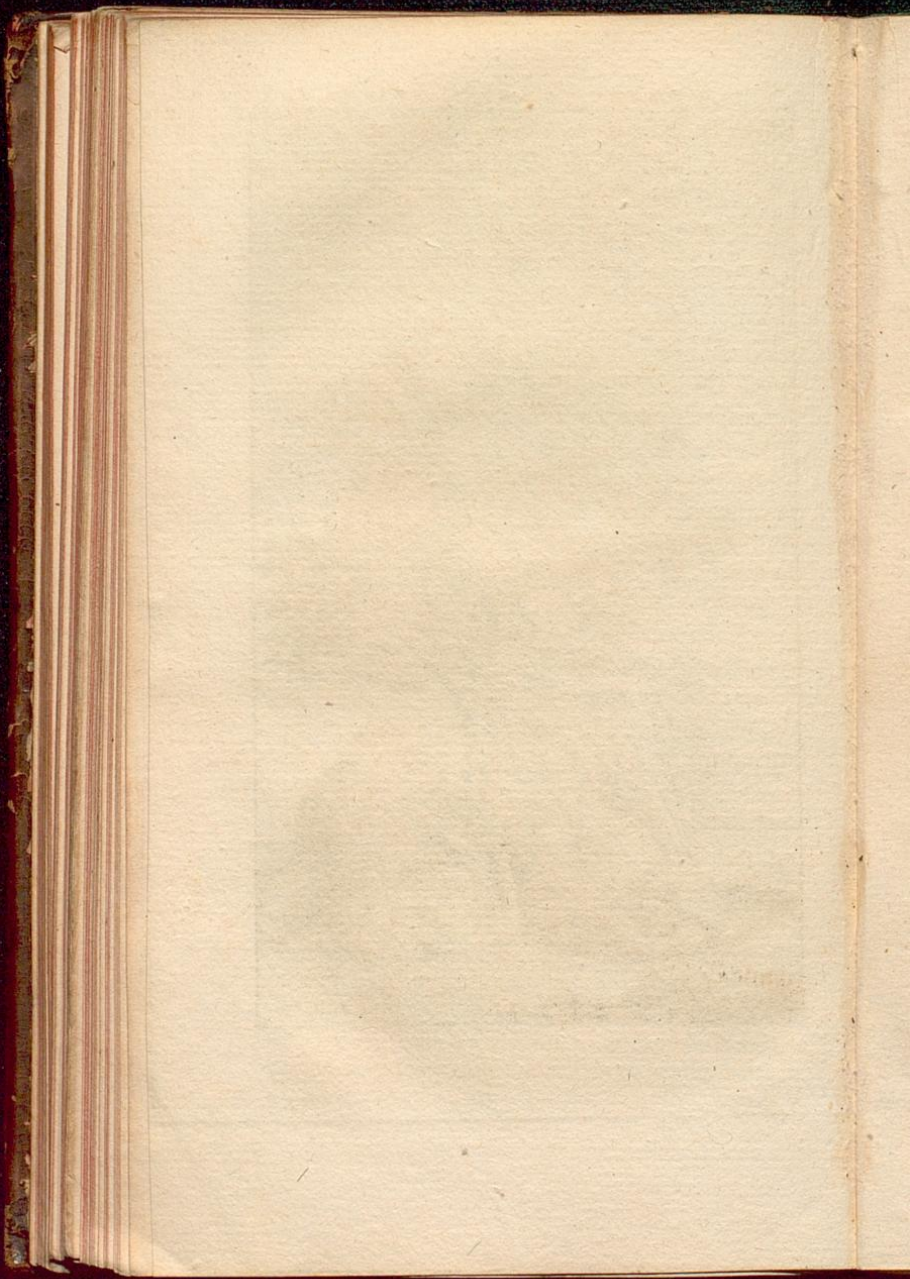
FABLE ONZIEME.

ARGUMENT.

*Adonis nâquit de l'amour incestueux de Myrthe ;
& lorsqu'il fut devenu grand , il fut autant aimé de
Venus , que Cynire avoit été aimé de sa fille.*

C'EST pendant l'enfant qui avoit été conçu d'un inceste si prodigieux ne laissa pas de se conserver , & de croître dans le tronc de cet arbre en quoi sa mere avoit été convertie ; & lorsque les neuf mois furent expirés , il chercha un chemin pour sortir de cette prison. L'arbre paroissoit plus enflé par le milieu que par les autres endroits , & les douleurs de l'enfantement commencèrent à presser la mere ; mais ce furent des douleurs que la parole ne pût exprimer ; & celle qui en sent les atteintes , ne peut appeler à son secours la Déesse qui peut l'assister. Toutefois vous eussiez dit que cet arbre vouloit faire des efforts & qu'il souffroit de la violence , au moins il fit paroître sa douleur par un fleuve de ses larmes , qu'il ne jettoit auparavant que goutte à goutte. Mais Lucine , que la malheureuse Myrthe ne pouvoit pas appeler , ne laissa pas de venir ; & après l'avoir touchée avec une main favorable , & avoir prononcé les paroles qui ont la force & la vertu de rendre les accouchemens heureux ,





reux, le tronc de l'arbre se fendit, & il en sortit un enfant que les Naiades reçurent, & qu'elles oignirent des larmes de sa mere. Cet enfant étoit si beau que l'Envie même eût été contrainte de l'admirer. Il ressembloit à ces Amours que l'on représente nuds dans les tableaux; & si vous eussiez voulu qu'il n'y eût point de difference entre les Amours & cet enfant, il eût fallu seulement lui donner un carquois, ou ôter aux autres leurs flèches.

Le tems passe insensiblement, sa legere-té nous trompe, & il n'y a rien de plus vite que les années. Cet enfant dont la sœur étoit la mere, & dont le grand-pere étoit le pere, cet enfant qui n'aguere étoit caché sous l'écorce d'un arbre, cet enfant qui venoit de naître, & qu'on admiroit n'aguere par les beautés de son enfance, devint grand, & devint homme: Et homme qu'il étoit alors surpasseoit de telle sorte l'enfant qu'il avoit été, qu'il donna de l'amour à la mere même de l'Amour, & vengea sur cette Déesse les folles passions de sa mere.

Un jour que l'Amour baisoit sa mere, & qu'il se jouoit avec elle, il la perça sans y penser, d'une de ses flèches qu'il a toujours dans les mains. Venus qui en sentit la douleur, le repoussa de la main, mais la playe étoit plus profonde que l'apparence ne le témoignoit; & ce fut de cette flèche qu'elle fut

fu blessée pour Adonis, qui commença en
 même-tems à devenir le plus cher objet &
 la seule pensée de cette Déesse. Ainsi elle
 mit en oubli les rivages de Cythere, elle ne
 se soucia plus ni de Paphos, ni de Gnide,
 ni d'Amathonte. On ne la voit plus dans le
 Ciel, elle préfere Adonis au Ciel, elle
 l'embrasse, elle l'accompagne par tout. Et
 cette Déesse qui avoit accoustumé de de-
 meurer toujours à l'ombre, de ne vivre que
 dans la mollesse, & d'ajouter à ses beautés
 ce que l'artifice y peut ajouter, ayant la ro-
 be retroussée jusqu'au dessus du genou à la
 maniere de Diane, court maintenant sur
 les montagnes, dans les bois, dans les buif-
 sons & au travers des rochers. Elle encoura-
 ge les chiens d'Adonis, elle suit avec lui les
 bêtes dont la chasse n'est pas dangereuse,
 comme les lievres, les daims & les Cerfs.
 Mais elle craint les loups & les sangliers, &
 ne veut point se divertir à courir après des
 ours, & à suivre des Lions qui ne se repais-
 sent que de sang. Comme elle ne prenoit pas
 plaisir à la chasse de ces animaux, elle tâ-
 cha autant qu'il lui fut possible, d'en reti-
 rer Adonis. » Montre ton adresse & ta for-
 » ce, lui dit-elle, contre les animaux qui
 » fuient, & croi qu'il est dangereux de
 » montrer de la hardiesse contre la furie des
 » autres. Prends garde, mon cher Adonis,
 » que ton courage ne me coûte point de
 » pleures

» pleurs, & qu'une image de vaine gloire
 » ne te coûte point trop cher. Ne poursuis
 » point les bêtes à qui la nature a donné des
 » armes, & qui ne savent épargner per-
 » sonne. Elles ne considereront ni ton âge,
 » ni ta beauté; & ce qui a charmé Venus,
 » ne charmera pas des lions & des san-
 » gliers, ni les autres bêtes sauvages. Les
 » sangliers portent des foudres en leurs dé-
 » fenfes, & les lions ont une rage qui ne les
 » abandonnent jamais. Enfin je ne puis ai-
 » mer ces sortes d'animaux; & si tu veux en
 » sçavoir la cause, je te la dirai volontiers
 » avec une vieille histoire dont l'avanture
 » t'étonnera. Mais je t'avoue que je suis las-
 » se, allons-nous asseoir sur l'herbe à l'om-
 » bre de ce peuplier. Ainsi ils s'assirent
 l'un auprès de l'autre sur un lit de fleurs &
 de gazon, & en même-tems Venus s'ap-
 puyant la tête sur Adonis, commença à lui
 conter cette Histoire qu'elle ne put achever
 sans interrompre son discours par une infini-
 té de baisers.

EXPLICATION

De Myrrhe convertie en Arbre.

Avant que de parler de Myrrhe, il est à pro-
 pos de dire quelque chose de Cinyras, Roi
 de Cypre ou d'Assyrie, son pere. C'étoit un Prince
 ingénieux, beau, & célèbre par la connoissance
 qu'il avoit des choses futures, & par beaucoup d'au-
 tres

ires

tres endroits. Pline lui attribué l'invention de plusieurs sortes d'instrumens. Hyginus lui rapporte la fondation de trois Villes, Paphos, Cinyrée & Smyrne. Il avoit acquis tant de richesses, qu'elles passèrent en proverbe, ainsi que celles du fameux Cræsus. D'ailleurs, il s'immortalisa par l'institution des cérémonies de Venus Paphienne, dont il voulut que le sacerdoce fût héréditaire dans sa famille, & à qui il éleva plusieurs temples, ce qui donna peut-être lieu à la fable racontée dans l'Anthologie, qu'il avoit eu beaucoup de part aux bonnes grâces de cette Déesse. Qui croiroit après ce qu'on vient de voir, qu'un tel Prince ait été l'objet de l'indignation des anciens Peres ! C'est pourtant une chose vraie, & il faut convenir que si ce qu'ils lui imputent est fondé, ils ont eu raison. Car ils lui reprochent d'avoir fait une Déesse d'une Concubine nommée Venus, & pour me servir des termes de Clement Alexandrin *ἑἰς αὐτὴν πορνικὴν ἑτάραν*, d'avoir introduit dans le Ciel une femme perdue. Voici entre autres comme Firmicus Maternus décrit ce désordre. *Audio Cinyram Cyprium templum amicae meretrici donasse, ei erat Venus nomen. Incitasse etiam Cypriae Veneri plurimos, & vanis conjurationibus deputasse, stansse enim ut quicumque initiari vellet secreto Veneris sibi tradito, assem in manum mercedis nomine Deae daret. Quod secretum qualis sit, omnes taciti intelligere debemus, quia hoc ipsum propter turpitudinem manifestius explicare non possumus. Bene amator Cinyras meretricis legibus servit. Consecrata Veneri à sacerdotibus suis stipem dari, iussit ut scorto. Quel dérèglement ! On instituait des mystères dont le rituel portait que celui qui étoit initié recevoit un Phallus, car c'est-là ce que Firmicus n'a osé dire, mais qu'Arnohe déclare par ces paroles, *referam Phallos, propitii numinis signa*. N'étoit-ce pas une enseigne qui convenoit bien à la Majesté des Dieux, & à la sainteté de leur culte ? Cer-*

tes les Païens allioient ensemble l'impiété & la superstition d'une maniere monstrueuse. Cinyras au reste mourut dans un âge avancé, si on en peut croire Anacreon cité par Pline. Eustathius assure qu'il laissa cinquante filles, & ajoute que toutes furent métamorphosées en Alcyons. Cependant selon d'autres, elles furent converties par Junon en des pierres, qui servirent de degrés dans le temple de cette Déesse.

Néanmoins, de cette nombreuse posterité, nous ne connoissons que Myrrha, devenuë fameuse par le crime involontaire qu'elle commit, car on peut bien appeller de ce nom son inceste avec son pere. En effet (a) les uns disent qu'elle y fut poussée par le Soleil irrité contre elle. D'autres recourent à Venus (b) offensée, ou de ce que Cenchreis, mere de Myrrha, avoit préféré à la beauté de cette Déesse celle de sa fille, ou de ce que cette dernière avoit dit en se peignant que ses cheveux surpassoient en beauté ceux de Venus. Ovide lui-même disculpe Cupidon, & rejette ainsi sur les Furies la faute de cette Princesse.

*Ipse negat nocuisse tibi sua tela Cupido,
Myrrha, facesque suas à crimine vindicat isto.
Stipite te Stygio, tumidisque afflavit Echidnis
E tribus una soror.*

Si cela est, n'est-il pas certain qu'elle mérite moins l'horreur que la pitié ?

Quoiqu'il en soit, il y a diverses manieres d'expliquer ce qui regarde son histoire. Selon un célèbre Ecrivain, Cymor ou Cinyras, grand pere d'Adonis, ayant bû un jour avec excès, s'endormit d'une maniere indécente. Mor ou Myrrha sa bru, femme

(a) Servius in X. Bologam Virgillii.

(b) Hyginus. Cap. LVIII. & Scholiastes in Eidillion I.

d'Ammon, & mere d'Adonis le vit en cet état, & en avertit son époux. Celui-ci le redit à Cinyras, qui ne put s'empêcher dans sa colere de charger de malédictions les deux témoins de sa turpitude; Voilà le fondement du prétendu inceste de Myrrha raconté par Ovide. On a abusé de l'équivoque d'un terme qui signifie également *voir* & *jouir*. C'est ainsi qu'une curiosité indiscrete a été convertie en inceste. Au reste, Myrrha chargée d'imprécations, & croyant, selon les mœurs de ce tems-là, que les Dieux ne manquoient pas de s'armer en faveur d'un pere qui les imploroit contre son fils, prit la fuite vers l'Arabie, & y demeura pendant quelques tems. C'est ce qui a donné lieu de feindre qu'elle y accoucha d'Adonis, parce que ce jeune Prince y fut élevé. Si ce récit étoit vrai, ce seroit quelque chose de merveilleux que la conformité des aventures de Cinyras & de Loth, ou de Noé. Mais que peut-on juger d'une histoire de cette antiquité là? Peut-être est-elle vraie à la lettre, auquel cas elle pourra avoir été embellie des idées que la tradition avoit conservée chez les Egyptiens touchant Noé, & peut-être aussi n'est-elle qu'une description de ce qui arriva à ce dernier, brodée par les anciens Poètes, & attribuée à un Héros fameux dans leur patrie.

L'explication qu'un Mytologiste (a) donne, seroit croire que cette aventure est fabuleuse entiere-ment, si on pouvoit juger d'une fable, parce que ces gens-là en disent. En effet il en fait une allégorie pure, & si on s'en rapporte à lui, les anciens n'ont voulu que couvrir d'un voile agréable ce qu'ils pensoient touchant la production de la Myrrhe. On sçait que cet arbre croît particulièrement dans l'Arabie heureuse: qu'il lui faut un soleil chaud, & qu'il coule de son tronc une espece de gomme parfumée & chaus

(a) Fulgent, Planciade

chaude. C'est pour insinuer la premiere de ces trois choses, qu'on a représenté Myrrha cherchant un azyle dans la Sabée, & y donnant la vie à Adonis. Les amours incestueuses dont ce bel enfant est le fruit, signifient le besoin que la Myrre a du Soleil, ou pour m'exprimer poëtiquement, les regards tendres dont ce pere de toutes choses favorise cet arbre précieux. On tient qu'Adonis nâquit du sein entr'ouvert de sa mere, parce que le Soleil fend le tronc de l'arbre en question, & en exprime le suc odoriferant. On dit au reste, qu'Adonis fut aimé de Venus, à cause qu'on fait servir la Myrre à certaine composition qui excite aux plaisirs.

Il faut convenir qu'il y a bien de la probabilité dans ce recit, sur tout si on fait attention que la plupart des métamorphoses en arbres, en fleurs, en animaux, sont des fables physiques, comme Fulgence veut que soit celle-ci. Néanmoins je n'oserois croire qu'il n'y eût pas quelque chose de vrai dans l'histoire de Myrre. Outre un nombre infini de Poëtes & de Mythologues qui ont parlé d'elle; personne n'ignore que la maison de Cinyras fleurit long-temps dans l'Isle de Cypre, & qu'elle y fut honorée du Sacerdoce de Venus Paphyenne, dignité illustre & considérable. Quelle apparence donc qu'on eût donné à cet ancien Roi une aventure comme celle de Myrrha & de lui, si cette Myrrha n'eût pas même existé? Cela me feroit juger qu'elle fut effectivement sa fille, & que le nom qu'elle portoit fit imaginer sa métamorphose en un arbre du même nom, ce qui n'est pas sans exemple, & qu'on voulut d'écrire les qualités de ce dernier par l'ingénieuse fiction des amours de la premiere avec Cinyras.

FABLE

FABLE DOUZIEME.

ARGUMENT.

Atalante est recherchée en mariage par quantité de jeunes hommes ; mais son pere ne la veut donner qu'à celui qui la surmontera à la course ; & enfin Hippomene l'épouse après l'avoir vaincue à cet exercice. Depuis ils furent tous deux métamorphosés l'un en lion, & l'autre en lionne.

PU T-êTRE que vous avez entendu parler de cette fille qui surmontoit à la course les hommes les plus forts & les plus legers. Le bruit qui en court par le monde n'est point une fable , on ne venoit jamais l'attaquer que pour augmenter ses victoires. Au reste il étoit mal aisé de dire en quoi elle excelloit davantage , en vitesse ou en beauté. Un jour elle alla consulter l'Oracle , pour sçavoir si elle devoit se marier , & l'Oracle lui repondit qu'elle n'avoit pas besoin de mari. » Fuis l'amour , lui dit-il , & les caresses » des hommes , car elles te seront funestes : » Néanmoins tu ne les pourra éviter , & » quelque jour , sans perdre la vie , tu ne » seras plus ce que tu es , & tu seras privée de » toi-même «. Cette fille épouvantée de la réponse de l'Oracle , prit en horreur le mariage , & résolut de passer sa vie dans les bois , & de se divertir à la chasse. Cependant

com-



comme elle étoit belle , elle ne manqua pas d'avoir des amans , mais si sa beauté les attirait , elle les mettoit en fuite par les seules conditions qu'elle proposoit à leur amour. » On ne me possèdera jamais , disoit-elle , » qu'on ne m'ait vaincùe à la course. Je ferai » le prix du victorieux , mais si je suis victorieuse , je veux aussi que la mort soit le salaire des vaincus ; voilà la condition , voilà la loi du combat . Véritablement cette condition étoit bien cruelle ; mais la force de la beauté l'emporte aisément sur toutes choses. Ainsi des troupes d'amans venoient tous les jours s'exposer à une mort assurée , afin de témoigner au moins qu'ils avoient eu assez de courage pour aimer , malgré la mort , ce qui méritoit de l'amour. Un jour Hippomene voulut assister au spectacle d'un combat si dangereux , & voyant que le péril étoit inévitable , & que néanmoins tant de monde s'y exposoit : » Quoi , disoit-il , » est-il possible que les hommes soient si aveuglés que d'aller chercher une femme » parmi de si grands perils ? Ainsi il se moquoit en lui-même de l'amour & de ses forces , & condamnoit la passion de ces téméraires amans. Mais quand il eut vù Atalante , qui n'étoit pas moins belle que moi , ou plutôt qui t'eût ressemblée si tu pouvois devenir fille , il fut ravi de tant de charmes ; & levant les mains au Ciel : » Pardonnez-moi ,

» dit-il, généreux esprits que je viens de
 » condamner. Je n'avois pas encore vû la
 » récompense que vous recherchez ; &
 en louant Atalante, il en conçut insensiblement de l'amour. Il appréhende aussi-tôt que
 quelqu'un de ceux qui l'aiment, ne la sur-
 passe à la course, & en a de la jalousie. » Mais
 » pourquoi, dit-il en lui-même, ne tente-
 » rai-je pas aussi la fortune de ce combat ?
 » Osons quelque chose pour l'amour d'elle,
 » les Dieux se déclarent ordinairement
 » pour les courages hardis, & favorisent
 » leurs entreprises ». Tandis qu'il faisoit ce
 dessein, il vit passer Atalante, ou plutôt il
 la vit voler ; car il lui sembla qu'un oiseau,
 ou qu'une flèche qu'auroit décoché un Scy-
 the ne pourroit aller plus vite. Néanmoins
 il ne laissa pas de la considérer, & trouva
 encore en elle plus de sujet d'admiration
 qu'il n'avoit fait auparavant. Il sembloit
 qu'elle courût après quelques nouveaux
 charmes, & qu'elle en trouvât à chaque pas :
 car la course la rendoit plus belle, & lui
 donnoit de nouvelles graces. On eût dit que
 les vents lui avoient prêté leurs aîles, ou
 qu'ils la portoient sur leurs aîles. Ses che-
 veux lui voltigeoient sur les épaules, & tout
 son corps qu'on eût pris auparavant pour un
 corps d'ivoire, paroissoit de la couleur d'un
 marbre blanc qui reçoit l'ombre d'un ri-
 deau rouge. Pendant qu'Hippomene la re-
 gar-

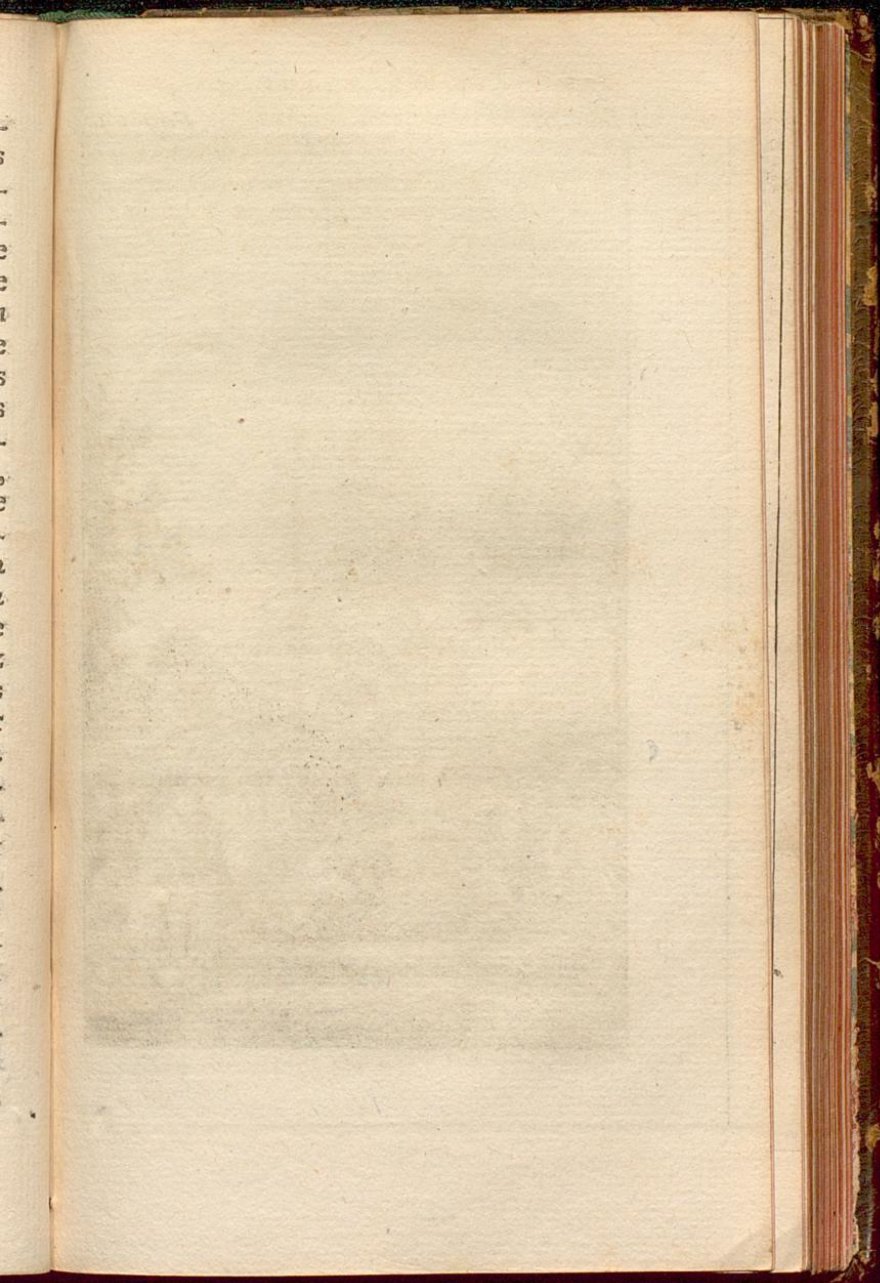
gardeoit avec des raviffemens extrêmes, elle
acheva la carrière avec le même succès
qu'elle avoit accoutumé. Elle reçut une cou-
ronne pour le prix de sa victoire, & les
vaincus reçurent la mort, selon les condi-
tions qu'elle leur avoit proposées. Néan-
moins Hippomene ne fut point épouvanté
de la mauvaise fortune de ces malheureux
amans. Il demeure sans s'étonner au milieu
de ce spectacle, il tient ses yeux arrêtés sur
le visage d'Atalante, & a bien la hardiesse
de lui parler de la sorte. » Quelle gloire, &
» quel avantage espérez-vous rencontrer
» dans des victoires si faciles? C'est contre
» moi qu'il faut combattre. Si je suis victo-
» rieux, vous ne rougirez point d'être vain-
» cuë par un homme de ma sorte: car je suis
» fils de Megarée, qui eut Oncheste pour
» son pere, & Neptune pour son ayeul. Je
» puis enfin me vanter d'être petit-fils du
» Dieu des Eaux, & au reste mon courage
» n'est pas moindre que ma naissance. Que si
» vous me surmontez, la défaite d'Hippome-
» ne rendra votre nom plus illustre, & votre
» gloire plus éclatante. Tandis qu'il parloit
de la sorte, Atalante le regardoit avec un
œil pitoyable, & même elle étoit en doute
lequel elle eût le mieux aimé, ou de vaincre
ou d'être vaincuë. » Quel Dieu ennemi de la
» beauté, dit-elle alors en elle-même, le
» fait courir à sa perte & lui fait chercher

» une femme aux dépens de sa propre vie «
 J'avoué que je ne suis pas si considérable,
 » qu'il doive s'exposer à ce peril pour une si
 » vaine conquête. Ce n'est pas que je sois
 » touchée de la bonne mine, bien qu'il ait
 » assez de charmes pour en être aisément
 » touchée : Non, non, ce n'est pas lui qui
 » me touche, c'est sa jeunesse, c'est son âge.
 » Mais ne ferai-je point d'état de cette ver-
 » tu, & de ce cœur inébranlable ? Ne con-
 » sidererai-je point qu'il m'aime, & qu'il
 » met mon alliance à si haut prix, qu'il veut
 » bien pour me posséder se mettre au hazard
 » de se perdre, si la fortune injurieuse me
 » refuse à son amour ? Aimable étranger,
 » disoit-elle, retire-toi pour ton bien, tan-
 » dis que tu le peux encore, & quitte les
 » prétentions d'un mariage si sanglant. Mon
 » alliance est trop cruelle, porte ailleurs
 » tes vœux & ton cœur ? Tu ne trouveras
 » point de fille si insensible & si sauvage,
 » qui ne se rende à ta beauté, & il n'y en a
 » point de si sage qui ne puisse te souhaiter,
 » sans faire tort à la sagesse. Mais pourquoi
 » ai-je tant de soin de ton salut, après avoir
 » vû sans pitié le sang & le carnage de tant
 » d'autres ? C'est donc à lui d'y penser ou de
 » se résoudre à mourir, puisqu'il n'a pû
 » devenir sage par le malheur de tant d'a-
 » mans, & qu'une vaine passion lui donne
 » un dégoût pour la vie. Mais hélas ! doit-il
 » mou-

» mourir , parce qu'il a voulu vivre avec
 » moi ? Et pour le prix de son amour n'au-
 » ra-t'il qu'une mort injuste ? Non , non , je
 » ne veux point d'une victoire que son sang
 » rendroit inhumaine , & qui me rendroit
 » détestable. Mais aussi ce n'est pas ma faute,
 » si ce malheureux veut périr. Plût aux
 » Dieux qu'il changeât de volonté , ou puis-
 » qu'il est si aveugle , plût aux Dieux qu'il
 » eût assez de bonheur pour me surpasser à la
 » course ! A-t-on jamais vû tant de grace &
 » tant de courage tout ensemble ? Et ne
 » voit-on pas en lui toutes les beautés d'une
 » fille , sur le visage d'un garçon ? O Hippo-
 » mene , tu meriterois sans doute de vivre ;
 » & si j'étois plus heureuse , & que la cruauté
 » des Destins ne me défendît pas le maria-
 » ge , il n'y a que toi au monde que je serois
 » capable d'aimer , & dont je souhaiterois
 » d'être aimée «. Ainsi elle s'entretenoit en
 elle-même , & comme ceux qui n'ont en-
 core jamais aimé , & qui commencent à
 sentir les premiers feux de l'amour , elle ai-
 moit sans penser aimer ; & bien qu'elle eût
 de l'amour , elle ne pensoit pas en avoir.
 Cependant son pere & le peuple voulurent
 voir courir Hippomene , qui me fit en mê-
 me-tems cette priere : » O Déesse que l'on
 » adore par tout , & principalement dans
 » Cythere , conduisez mon entreprise , &
 » favorisez des feux que vous avez allumés «.

Je

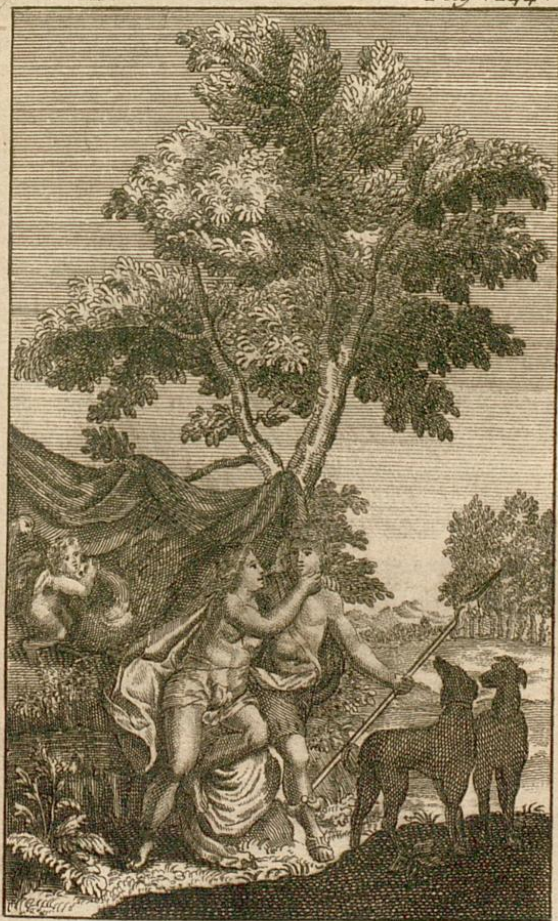
Je vous avoué qu'il me fit pitié, je fus touchée de sa priere, & bien que je n'eusse pas beaucoup de tems pour le secourir, néanmoins je lui donnai le secours qu'il me demandoit. Il y a dans Chypre une terre, que ceux du pays nomment Damafene, & que les vieux habitans m'ont consacrée, & au milieu de cette terre est un arbre chargé de feuilles & de pommes d'or. Je revenois alors de cet endroit, & par hazard je tenois trois de ces pommes que j'avois moi-même cueillies. Je m'approchai donc d'Hippomene, sans que personne que lui me pût voir, je lui donnai ces trois pommes, & lui dis comment il s'en devoit servir. En même-tems la trompette sonne, l'un & l'autre part de la barriere, l'un & l'autre alloit si vite qu'il ne sembloit pas toucher la terre. Vous eussiez dit qu'ils auroient pû passer sur les eaux sans se mouiller la plante des pieds, & courir par dessus les bleds, sans leur faire baisser la tête. Cependant les spectateurs dont la faveur se déclaroit pour Hippomene, l'encouragerent tous ensemble par le geste & par la voix. » Hâtez-vous, lui disoit-on, » servez-vous de toutes vos forces, & vous » serez victorieux«. On ne scauroit dire lequel recevoit plus de joye de ces paroles, ou d'Atalante, ou d'Hippomene. Combien de fois pouvant passer outre, s'arrêta-t-elle de dessein formé? Et combien de fois abandon-





3.
donna-t-elle à regret le visage l'Hippomene, qu'elle regardoit sans cesse en courant à côté de lui ? Cependant Hippomene se lassa, & il commençoit à perdre haleine : De sorte que se voyant encore loin du bout de la carriere, il jetta par terre une des trois pommes d'or que Venus lui avoit données. Atalante fut surprise de l'éclat de cette pomme, & pour la relever elle ne feignit point de se détourner, & de laisser passer Hippomene. En même-tems on entendit des applaudissemens & des cris de joie. Toutefois elle reprit bientôt l'avantage qu'elle avoit perdu, & laissa bientôt derriere elle Hippomene qui la devançoit, mais il l'arrêta par une autre pomme, & néanmoins Atalante l'ayant relevée le devança une autre fois. Enfin il s'en falloit peu qu'ils ne fussent à la fin de la carriere, lorsqu'Hippomene en courant m'adressa encore ces paroles : » O » Déesse qui m'avez fait ce présent, donnez-lui de la force & de la vertu, & faites voir que les Dieux ne font point de dons inutiles «. Et en prononçant ces paroles, il jetta la dernière pomme; mais afin qu'Atalante ne revint pas si promptement, il la jetta bien loin à côté de lui. Il sembla qu'elle fût en doute si elle iroit la relever, mais enfin je l'y contraignis, sans qu'elle pût s'en appercevoir, & je rendis cette pomme plus pesante, afin qu'Atalante fût

fût plus long-tems à la relever, & que sa pesanteur l'empêchât d'aller si vite. Mais afin que mon discours ne soit pas plus long que leur course, & pour m'arrêter avec eux, Hippomene la devança, & Atalante vaincue fut le prix du victorieux. Dites-moi, mon cher Adonis, ne méritois-je pas bien qu'il m'en fit des reconnoissances, & qu'il m'en donnât un peu d'encens? Cependant il ne m'en remercia point, & ne se souvint pas qu'un peu d'encens peut payer les plus grands biens que les Dieux peuvent faire aux hommes. En même-tems je me laissai transporter à la colere, & ne pouvant souffrir ce mépris, enfin pour empêcher qu'à l'avenir on ne me crût digne d'être méprisée, je m'animai contre tous les deux, & par un tragique exemple, je me rendis redoutable. Ils passoient un jour par hazard auprès du Temple que le fameux Echion fit autrefois bâtir dans des forêts, en l'honneur de la mere des Dieux; & comme ils étoient las du chemin, ils voulurent se reposer. Alors Hippomene sollicité par son amour & sollicité par moi-même, voulut voir sa femme comme son mari, & entra dans un Antre sacré qui étoit auprès du Temple, & où les Prêtres avoient mis plusieurs Simulacres de bois qui représentoient des Dieux antiques. Là sans avoir égard à la sainteté du lieu, & à ses Dieux qui



qui le regardoient, il contenta sa passion & fouilla le sanctuaire. Les Dieux qui virent son crime, en détournèrent les yeux, & Cybelle offensée de cette action, voulut d'abord les précipiter tous deux aux Enfers, mais enfin elle s'adoucit, & se contenta d'un châtement plus léger. Ainsi en moins d'un instant un poil roux se répandit sur leur col, leurs doigts se courberent en de grands ongles, leurs épaules devinrent leurs cuisses, la plus grande partie de leur corps se ramassa sur le devant, & avec une longue queue, ils commencerent à frapper la terre & à balayer la poussiere. Leur visage qui fut si beau, devint le siège de la fureur, & leur parole se convertit en rugissement. Maintenant ils n'ont point d'autres Palais que les Forêts & les Antres: En un mot ce sont des lions qui jettent par tout l'épouvante; mais bien qu'ils soient redoutables, ils se soumettent à Cybelle, & tirent le char qui la porte. Enfin, mon cher Adonis, ne cherches point à les affronter, & ne vas point assaillir ces autres sortes d'animaux qui se présentent au combat, au lieu de prendre la fuite. Je te conjure encore une fois de ne te point exposer à ces dangereux divertissemens, de peur que ton courage ne soit cause de ton malheur, & ne nous soit à tous deux funeste.

EXPLICATION.

D Hippomene & d'Atalante.

JE n'entre point dans la question, si l'Atalante de cette fable, fille de Schénée, est la même que la fille de Melanion, celle qui accompagna Meleagre à la fameuse expédition du Sanglier de Calydoine, fustit qu'elles se ressembloit bien. Toutes deux belles, toutes deux se plaisant aux exercices virils, toutes deux funestes à ceux qui les aimèrent. Voilà bien des traits qui ont pû donner lieu de les confondre ensemble. J'examinerai encore moins si c'étoit avec des pommes d'or ordinaire qu'Hippomene retarda la course de cette Heroïne, ou s'il y employa des pommes du jardin des Hesperides. On voit assez que les unes ou les autres signifient la même chose, sçavoir les présens qui fixèrent, pour ainsi dire, sa pudeur farouche & timide. Ainsi sans m'arrêter à ces minuties grammaticales, je passe à la fin déplorable de ces amans que Minerve fit périr.

Cette Déesse ne pensoit pas comme ces peuples; dont parle un Auteur célèbre. Il a observé qu'ils ont fait l'amour dans les temples mêmes, & qu'ils disoient que, si cette action déplaisoit à la Divinité, elle ne la souffriroit pas du reste des Animaux. Il ajoute qu'une Secte Mabométrane la pratique encore à présent, & que le nouveau monde nous a paru dans cette innocence.

Mais quel raisonnement est-ce là ! Il faut avouer qu'il est bien digne de la barbarie & de l'ignorance de ceux qui le font. Dieu souffre que les bêtes fassent de telle chose, donc telle chose est permise. A se compte-là, quelqu'un pourra dire :

Torva leana lupum perimit, lupus ipse capellam,
8c

& Dieu le permet. Donc il nous est permis, comme à ces animaux, d'opprimer les foibles, de persécuter les innocens, d'aller même jusqu'à tuer, non-seulement les personnes que nous haïssons, mais encore celles qui ne nous ont fait aucun mal, qui ne peuvent pas nous en faire, qui ne le veulent pas. Un autre auroit droit de s'exprimer en ces termes qu'Ovide met dans la bouche de Myrrha.

- - - - - *coeunt animalia nullo*

*Cætera delecte, nec habetur turpe juventa
Ferre patrem tergo. Fit equo sua filia conjux,
Quasque creavit inuit pecudes caper, ipsaque,
cujus*

Semine concepta est, ex ipso concipit ales.

Donc la Religion ne condamne pas ces plaisirs. Les animaux abandonnent leurs petits dès qu'ils peuvent absolument se défendre eux-mêmes & manger seuls; les petits à leurs tours commencent dès lors à méconnoître ceux qui leur ont donné le jour. Donc Dieu approuve, & que les hommes manquent de soin & de tendresse pour leurs enfans, & que les enfans manquent de reconnoissance & d'égards pour leurs peres. Encore une fois, ce raisonnement est pitoyable, s'il en fut jamais, puisque qui en feroit de semblables il en suivroit des conséquences horribles. Ainsi ce qu'une personne répondoit à une autre qui lui citoit l'exemple de la régularité de certaines bêtes, pour lui faire honte de son irrégularité, *Aussi sont-ce des bêtes*, nous pouvons le dire dans un sens véritable & serieux à ces peuples en question. Ce sont des bêtes que la raison n'éclaire point, qui n'ont aucune idée de l'honnêteté & du vice, qui sont conduites par un instinct aveugle, qui enfin ne sont obligées par aucune loi, parce qu'elles n'en connoissent pas une. Par conséquent leur exemple ne conclut rien touchant les

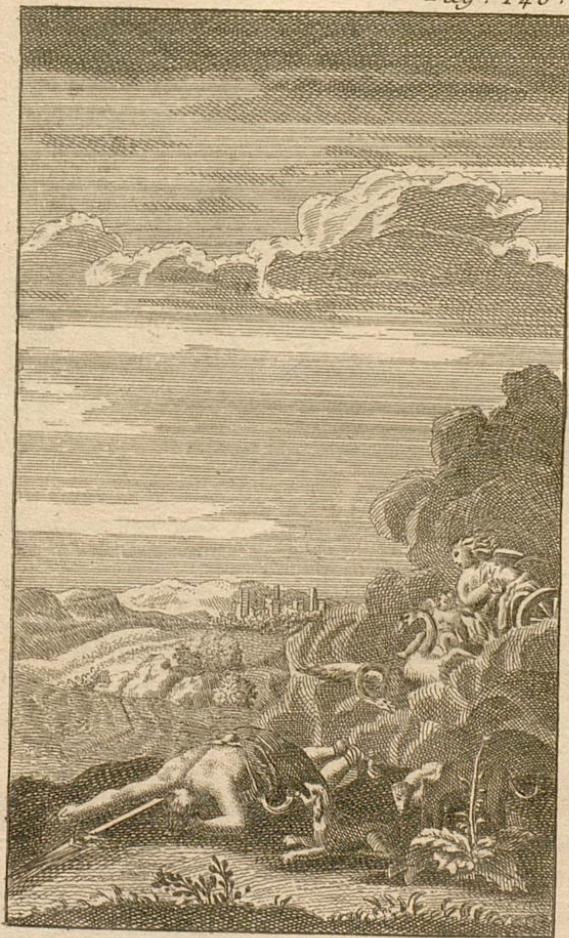
148 LES METAMORPHOSES
choses morales , par rapport à de créatures intelli-
gentes , qui connoissent le bien & le mal , & qu'une
conscience vertueuse détourne fortement du défor-
dre.

FABLE TREIZIEME.

ARGUMENT.

*Adonis est tué à la chasse par un sanglier , & Ve-
nus change son sang en une fleur , comme Proserpine
avoit changé une Nymphe appelée Menthe en l'herbe
qui garde son nom , parce que Pluton avoit pour elle
de l'amour.*

LORSQUE Venus eut donné ces conseils
à son Adonis , elle prit son chemin en
l'air , & s'y fit enlever sur son char tiré par
des Cignes ; mais le courage d'Adonis ne
put s'arrêter à ses remontrances. En même
tems ses chiens firent partir un sanglier , &
comme cette bête vouloit sortir de la forêt,
Adonis tira dessus , & ne manqua pas de la
frapper. Le sanglier se sentant blessé , s'agi-
ra de telle sorte , & secoua sa hure avec
tant de violence , qu'il fit sortir le trait de sa
playe , & plus furieux qu'auparavant , il
poursuivit Adonis , lui donna de ses défen-
ses dans l'aine , & le renversa par terre. Ve-
nus qui étoit partie pour aller en Chypre ,
& qui étoit encore en l'air , entendit de loin
ses cris & ses plaintes , & fit en même tems
tourner ses oiseaux de ce côté-là. Quand elle
le



Je vit presque mort, se débattre dans son
 sang, elle se jeta de son char à terre, elle
 s'arracha les cheveux, elle se plomba le sein
 des coups qu'elle se donna, & en se plai-
 gnant aux Destins : Tout Adonis, leur dit-
 elle, ne dépendra pas de votre puissance; il
 demeurera dans le monde des monumens
 éternels de la mémoire que j'en conserve;
 tous les ans on fera des fêtes où l'on repré-
 sentera mon affliction & sa mort, & son
 sang sera changé en une fleur qui fera tou-
 jours parler de la beauté d'Adonis. Si autre-
 fois il fut permis à Proserpine de métamor-
 phoser une Nymphé en l'herbe qu'on appel-
 le Menthe, pourquoi me porteroit-on envie
 de conserver Adonis sous la figure d'une
 fleur? Elle n'eut pas sitôt parlé, qu'elle ré-
 pandit du Nectar par-dessus le sang du mort,
 & l'on vit bientôt enfler le sang comme des
 ampoules d'eau qui s'élevent sur les ruis-
 seaux, lorsqu'il y tombe des gouttes de pluie :
 Enfin en moins d'une heure, il en nâquit
 une fleur de la couleur des grains de grena-
 de. Cette fleur est fort agréable à voir, &
 tient sans doute de la beauté de son origi-
 ne, mais elle ne dure pas long-tems; car
 comme elle est foible d'elle-même, les mê-
 mes vents qui la font ouvrir, la font aussi
 bientôt tomber.

Quel-
 ques-uns
 l'appel-
 lent pas-
 sé-fleur.
 Pline dit
 qu'elle
 ne s'ou-
 vre que
 par le
 vent.

E X P L I C A T I O N.

D'Adonis & de sa mort.

C Ommes Ovide n'a fait que toucher légèrement l'histoire d'Adonis, & que les explications qu'on en donne, sont fondées en partie sur des choses que ce Poëte a omises, il est nécessaire que je les rapporte ici, afin qu'on puisse voir si mes raisonnemens sont probables, ou jusqu'à quel point ils le sont. Je ne répéterai donc point qu'Adonis étoit fils de Cinyras Roi de Cypre ou d'Assyrie: que ce jeune Prince étoit d'une beauté incomparable: que Venus fut sensible aux charmes de ce mortel. Je ne dirai point non plus que cette Déesse enleva son amant (a). Que les Muses irritées contre elle de ce qu'elle leur avoit inspiré de l'amour pour de simples hommes, s'en vengerent, en chantant devant Adonis des airs, qui lui donnerent une passion violente pour la chasse (b). Qu'il fut, au rapport de quelques anciens, favori de Jupiter, de Bacchus, & d'Hercule, & selon d'autres, un Hermaphrodite qui, en tant que mâle jouissoit de Venus, & en tant que femelle, s'abandonnoit à Apollon. Enfin que le Sanglier qui tua ce Prince infortuné fut envoyé par Diane, & que, selon d'autres, c'étoit un Dieu caché sous la forme de cet animal: sçavoir ou Apollon indigné de ce que Erimanthe, son fils, avoit été aveuglé, pour avoir vû Venus nue, au sortir des bras d'Adonis (c); ou Mars furieux de ce qu'elle lui présentoit ce rival (d). Je passe à
des

(a) Plant. in Menæchm.

(b) Tzetzes in Lycophr. Apollod. lib. III.

(c) Nonn Dionys. LXII.

(d) Ptol. Hephest.

des particularités qui doivent servir davantage à mon but. C'est premièrement un passage d'Apollodore, & un autre d'Hyginus, dont voici le précis.

Venus charmée de la beauté d'Adonis le mit dans un coffre, & ne le montra qu'à Proserpine. Celle-ci enflâmée à son tour, proteste qu'elle veut l'avoir. Il fallut que Jupiter terminât le différend; ce qu'il fit par cette sentence: qu'Adonis seroit libre pendant quatre mois de l'année, qu'il en passeroit quatre autres chez Proserpine; & que les quatre derniers, il les donneroit à Venus. Cependant Adonis ne voulut point des vacances qui lui avoient été accordées, & il fit présent à Venus de ses quatre mois. C'est à peu près ainsi qu'Apollodore s'exprime. Hyginus differe de lui, en ce qu'il fait décider la querelle des deux Déeses par Calliope, qui ordonna qu'Adonis seroit six mois à Venus, & six mois à Proserpine. Il ajoute que Venus offensée de ce qu'on ne lui donnoit qu'à moitié celui qu'elle vouloit avoir tout entier elle seule, inspira aux Thraciennes tant d'amour pour Orphée, fils de la Muse arbitre, que chacune le voulant ôter aux autres elles le déchirerent en cent pieces. J'avoie que ce dernier recit me paroît préférable au premier, d'autant que Venus se plaignant de son fils dans Lucien, entre autres crimes, elle lui reproche qu'il l'envoie courir après un bel Assyrien, dont encore il lui envoie la moitié par le soin qu'il avoit pris de le faire aimer de Proserpine.

Quoiqu'il en soit, c'est apparemment cette partie de l'histoire d'Adonis qui a donné lieu à quelques anciens de le regarder comme un personnage allégorique, & de dire que par lui on doit entendre le Soleil: par le Sanglier qui le tua, le Capricorne qui semble couper les rayons du Soleil, parce que, au lever de ce signe, les jours s'accourcissent; & enfin par Venus, la terre triste, languissante, désolée, durant l'absence du Soleil son époux.

D'autres, sur le même fondement, ont cru que Adonis partagé entre Proserpine & Venus, signifioit les semences qui sont successivement sur la terre, ou sous la terre.

Chacun peut choisir entre ses opinions, que j'ai cru devoir rapporter, parce qu'elles sont appuyées par des Auteurs graves. Cependant, s'il m'étoit permis d'avouer ce que j'en pense, je témoignerois combien je suis surpris, ou qu'on ait cru avantageux de cacher ces mysteres sous le voile de l'allégorie, ou qu'on n'ait inventé une fable revêtue de tant de circonstances, que pour dire des choses que chacun sçavoit de reste. J'aurois mieux, par cette raison, expliquer historiquement cette métamorphose, ainsi qu'une infinité d'Ecrivains ont fait.

On sçait combien la fête d'Adonis ou de Tam-mus, car plusieurs prétendent que ces deux noms signifient le même homme, étoit fameuse chez les Atheniens, les Syriens & les Egyptiens. Chez les premiers, les femmes jouïoient le principal personnage, en pleurant la mort de ce galant de Venus. Plutarque raconte qu'elles y faisoient des funeraillies en peintures, & Athenée, qui cite Diphilus, que les Courtisannes se distinguoient dans la célébration de cette solemnité. La folie des peuples alloit jusqu'à dresser deux lits, dans l'un desquels on couchoit la figure de Venus, & dans l'autre celle d'Adonis. Les Syriens encherissant sur les Grecs, ajoutoient aux gémissemens & aux pleurs des disciplines sanglantes, après lesquelles les femmes se rasoient la tête: faute de quoi il falloit qu'elles se prostituassent un jour entier à des étrangers, & que du prix de leur débauche, elles offrisent un sacrifice à Venus. Enfin le deuil finissoit par la joie, parce qu'on feignoit qu'Adonis avoit été retrouvé. C'étoit à peu près la même chose chez les Egyptiens, qui d'ailleurs avoient quelques cérémonies particulières. Saint Cyrille écrit qu'ils prenoient des vases de terre, qu'ils
écri-

écrivirent une lettre aux femmes de Byblis, comme si Adonis eût été retrouvé, qu'ils la mettoient dans ce vase, & qu'ils le scelloient, & l'exposeroient sur la mer. Ce petit vaisseau, à ce qu'ils s'assuroient, se rendoit à Byblos en de certains jours de l'année, & des femmes cheries de Venus l'y recevoient, après quoi elles cessoient de pleurer. C'est apparemment la même chose que Lucien a voulu dire par cette tête de carton qu'il dit avoir vûe à Biblos, où les Egyptiens en envoioient une tous les ans, sans autre façon que de la jeter au hazard dans la mer.

Ce recit me porteroit à conclure, ou qu'Adonis n'est pas différent d'Osiris, ou que, quel qu'il puisse être, ce fut un homme aimé de Venus, & qu'il ne mourut pas de sa blessure. Pour entendre cette première conjecture, il faut sçavoir l'histoire d'Osiris, dont je me contenterai de faire l'abrégé, parce que je l'ai écrite au long dans un autre endroit. Osiris de retour d'un voyage des Indes, trouva que Typhon son frere avoit formé des cabales dangereuses. Un autre se fût vengé, & peut-être il eût bien fait. Mais Osiris, Prince pacifique, se contenta de travailler à ramener cet esprit ambitieux par des manieres douces. Bien loin qu'il réussît par cette voye, Typhon le fit tomber dans ses pièges, le tua & le jetta dans le Nil. Isis au desespoir de la perte de son époux, alla par tout chercher son corps, qu'elle trouva enfin à la Cour de Biblos. Si ce témoignage de Diodore de Sicile est véritable, n'est-il pas naturel d'appliquer ceci à la fable d'Adonis ? Typhon ne peut-il pas avoir été désigné par le Sanglier, & Isis par Venus ? D'ailleurs cette partie chérie d'Isis qu'elle chercha avec tant d'empressement, lorsqu'on l'eut séparée du corps d'Osiris, & qu'elle consacra enfin, après l'avoir retrouvée, le *Phallus*, en un mot cela ne ressemble-t'il pas bien à la blessure dans l'aine qu'Adonis avoit reçue ? Pour moi, encore une fois, je ne puis m'empêcher

d'être

d'être frappé, & de la ressemblance des deux histoires d'Adonis & d'Osiris, & de la conformité des fêtes qu'on célébroit en l'honneur de l'un & de l'autre, sçachant d'ailleurs, comme je le sçais, que les Grecs avoient emprunté d'Egypte une grande partie de leur Religion & de leurs fables, où en même temps ils avoient fait quelques changemens, soit pour s'accommoder au goût de leur nation, ou afin de passer pour auteur.

Supposé pourtant qu'on aimât mieux ma seconde conjecture, voici une ouverture que propose l'Auteur de la Bibliothèque Universelle, & que Bayle approuve. Il étoit ordinaire aux Egyptiens & aux Phœniciens de dire que ceux qui étoient guéris d'une grande maladie, ou échappés d'un péril extrême, avoient été tirés du tombeau. Ajoutez à cela que les Orientaux avoient coutume de consacrer des figures d'or des parties du corps dans lesquelles ils avoient été incommodés. Voici donc ce qui sera peut-être arrivé. Adonis blessé dans l'aîne, & guéri ensuite, aura fait présent aux Dieux d'un *Phallus* d'or, & de là, sera venu la coutume de porter cette figure dans les mystères d'Osiris, ce qui favorisera encore l'opinion de ceux qui confondent ces deux hommes, Osiris & Adonis. Sinon l'histoire de ce dernier signifiera seulement qu'un usage excessif des plaisirs le mit hors d'état de les goûter: que Venus crut avoir perdu pour jamais le sexe de son mari; que ce fut la cause de la vive douleur qu'elle témoigne dans Ovide, & qu'on faisoit paroître dans ses fêtes. Enfin une longue abstinence ou d'autres remèdes rétablirent le membre infirme. Venus crut alors que son amant sortoit du fond des Enfers, & retournoit à la vie. Tel fut le sujet de la joye extrême de la Déesse, & apparemment des fêtes mystérieuses qu'elle institua, pour en renouveler le souvenir d'une manière honorable. En effet, si Adonis étoit mort, comme Ovide le racon-

te,

te, doù vient qu'à la cérémonie lugubre des funéraires de ce beau chasseur, on auroit fait succéder des marques solempnelles de réjouissance ? Pourquoi auroit-on feint qu'il étoit retrouvé ? Il n'y en auroit eu, que je sçache, aucune raison. Que si vous joignez maintenant à cette preuve les passages de plusieurs Auteurs, recueillis dans le troisième tome de la Bibliothèque Universelle, qui témoignent positivement qu'Adonis n'étoit point mort, ma conjecture aura autant de force, qu'aucun endroit de l'ancienne fable en puisse avoir.

Au reste je remarquerai que quelques Auteurs ont fait Adonis fils de Venus, & non son amant, ce qui montre combien l'histoire fabuleuse est peu d'accord avec elle-même, puisqu'elle se contredit tellement sur un fait fameux comme celui-ci. Néanmoins des variations semblables, c'est-à-dire, qui ne sont autorisées que par un petit nombre de personnes, ne doivent point faire de peine à ceux qui cherchent la vérité historique des fables. La raison en est que des faits appuyés par une tradition constante des sçavans, du peuple, des nations différentes, sont vraisemblablement des faits véritables, au moins en partie. Or telle est l'histoire d'Adonis qu'on vient de voir. Telles sont une infinité d'autres. Ainsi une petite différence, comme celle dont j'ai allegué tout à l'heure un exemple, ne doit gueres arrêter personne, ni faire naître d'incertitudes.

J'ai encore un fait à raconter. Ephestion dit qu'Adonis étant mort, Venus qui en cherchoit le corps, le trouva enfin à Argos, Ville de Chypre, & qu'elle s'entretint de son amour avec Apollon, lequel lui conseilla de se précipiter de la Roche de Leucade. Elle le fit, & guérie ainsi de sa passion, Apollon lui dit que ce rocher avoit cette vertu, depuis que Jupiter amoureux & rejeté de Junon, s'y étoit assis, & y avoit amorti ses feux.



LES
METAMORPHOSES
D' O V I D E.

L I V R E O N Z I È M E.

F A B L E P R E M I È R E.

A R G U M E N T.

Orphée qui haïssoit toutes les femmes , est aussi haï de toutes les femmes. Les Dames de Thrace le tuent , pendant qu'elles célèbrent les fêtes de Bacchus. Un serpent est métamorphosé en rocher , comme il étoit près de dévorer la tête d'Orphée : Et les Bacchantes qui l'avoient tué , sont converties en arbres de différentes especes.

TANDIS qu'Orphée attiroit les bois & les rochers , & qu'il charmoit les bêtes sauvages par la douceur de son chant , les Dames de Thrace revêtues de peaux , & transportées



Dardanus.

tées par les fureurs que leur inspiroit Bacchus, apperçurent de dessus une montagne ce divin Poëte qui marioit sa voix avec sa Lyre. En même-tems une d'entr'elles, furieuse & échevelée: » Voilà, dit-elle, voilà » celui qui nous dédaigne: & en prononçant cette parole, elle lui porta sur le visage un coup de la pique qu'elle tenoit; mais comme elle étoit couverte de feuilles, elle ne fit qu'une marque sans blessure. Une autre prit aussi-tôt une pierre, & la fit servir de trait: mais bien qu'elle l'eût jettée avec violence, elle s'arrêta en l'air par le charme de la voix d'Orphée, & vint tomber à ses pieds, comme pour lui demander pardon de la furieuse entreprise à quoi on la faisoit servir. Mais si Orphée peut vaincre des pierres, il ne peut adoucir des femmes. La guerre qu'elles lui ont déclarée devient plus forte & plus ardente. Elles se laissent transporter jusqu'à l'excès de la rage; vous les eussiez prises pour les Furies. Il ne faut pourtant point douter que sa voix n'eût eu la force de charmer toutes les armes dont on se servoit contre lui, si le grand bruit que faisoient ces femmes avec leurs bassins & leurs flûtes, si le battement de leurs mains, & si leurs hurlemens épouvantables n'eussent étouffé le son de sa Lyre, & ne l'eussent rendue sans effet. Ainsi les pierres qui auroient respecté Orphée, commencèrent à le toucher & à

rou-

rougir de son sang. Premièrement ces furieuses femmes écartèrent les oiseaux & les serpens, & ces grandes troupes de bêtes qui étoient à l'entour de lui, & ensuite elles portèrent leurs mains sanglantes sur le malheureux Orphée. Comme les oiseaux s'assembloient à l'entour d'un hibou, quand ils le rencontrent de jour, ou que ce nombre de chiens qu'on voit le matin dans l'amphitéâtre, se vont jeter sur le cerf qui en sera bientôt la proie, de même les Bacchantes se précipitent sur Orphée & le frappent avec leurs Thyrses * qui n'étoient pas faits pour cet usage. L'une lui jette des mottes de terre, l'autre des branches d'arbres qu'elle vient de rompre, & la plupart lui font la guerre avec des pierres. Mais afin que les armes ne manquassent pas à leur fureur, le hazard leur en présenta de nouvelles. Il y avoit proche de-là des paysans qui labouroient, les uns avec des bœufs, & les autres à la bêche; mais dès qu'ils apperçurent ces furieuses, ils quitterent leur travail, & les instrumens de leur travail; & la crainte qui les obligea de fuir, leur fit laisser dans les champs leurs charriës, leurs herfes, leurs bêches, & tout ce qui servoit à leur ouvrage. En même tems les Bacchantes se servirent de toutes ces choses, & leur fureur les rendoit si fortes, qu'elles arracherent même les cornes des bœufs, & avec ces nouvelles armes elles

* Bâtons
ou pi-
ques en-
viron-
nées de
feuilles.

coururent sur Orphée pour achever de le perdre. Ce fut en vain qu'il leva les mains, comme pour leur demander sa grace; ce fut la première fois que ses paroles furent vaines, & que le charme de sa voix manqua de force & de vertu. Ces sacrilèges le tuèrent, & son ame sortit par la bouche qui avoit animé des rochers, qui avoit charmé les bêtes, qui avoit donné du sentiment à ce qu'il y a de plus insensible. Les oiseaux touchés de douleur te pleurerent, malheureux Orphée; les troupes des bêtes sauvages, les rochers & les forêts, que la douceur de ta voix avoit si souvent attirées, trouverent des pleurs pour en donner à ta mort! Les arbres quitterent leurs feuilles de regret, ou plutôt leurs feuilles se convertirent en autant de larmes. On dit aussi que les fleuves crurent des pleurs qu'ils te donnerent, que les Naiades & les Dryades prirent le deuil de ta perte, & que la douleur & l'affliction leur fit perdre le soin d'elles-mêmes. Enfin les membres d'Orphée répandus de part & d'autre, n'eurent point d'autre tombeau, que les lieux mêmes où les Bacchantes les jetterent.. Mais sa tête avec sa Lyre fut emportée par le * Marisè, & par une merveille inouïe sa langue morte comme elle étoit, ne laissoit pas que de murmurer je ne sçai quoi de lugubre. Sa Lyre même qu'entraînoient les eaux, rendoit un son qui faisoit pitié, & les rivages d'alentour

* Fleuve de la Thrace.

y répondirent comme par des plaintes. Ainsi la tête & sa Lyre furent portées jusques dans la mer, & les flots & les vents les poussèrent sur les rivages de Lesbos. Il y avoit là un serpent, qui voyant la tête d'Orphée, s'en approcha, & vint lui lécher les cheveux; mais comme il lui alloit ronger le visage, Apollon l'en empêcha, endurcit sa gueule ouverte; & devant qu'il la pût fermer, il le convertit en Rocher. Cependant l'ombre d'Orphée descendit dans les Enfers, où il reconnut tous les lieux qu'il avoit vûs auparavant; il y chercha Eurydice qu'il rencontra dans les champs Elisées, & alors il l'embrassa sans appréhension de la perdre. Ainsi ils se promenant ensemble dans ce séjour des ames heureuses, & enfin Orphée satisfait regarde sa chere Eurydice impunément & sans crainte.

Mais Bacchus ne laissa pas un si grand crime sans punition & sans vengeance, & n'en différa pas le châtement. Car pour montrer sa justice, & pour témoigner sa douleur après la perte de son Poëte, il arrêta ces furieuses dans les mêmes forêts qui avoient vû commettre le mal, & les attacha à la terre avec de longues racines, en quoi leurs pieds furent convertis. Comme l'oiseau se débat quand il se sent pris dans des filets, & qu'à mesure qu'il se débat, il serre davantage le nœud qui le retient arrêté; ainsi ces

fin

fürieuses femmes qui tenoient déjà à la terre, tâchent vainement de s'en arracher. La racine qui les y arrête devient plus forte par les efforts qu'elles font pour la rompre; & tandis qu'elles regardent où sont leurs doigts, leurs pieds & leurs ongles, elles apperçoivent que leurs jambes sont déjà devenues des tiges d'arbres; & dans le desespoir où elles sont, voulant se frapper les cuisses, elles ne frappent que du bois. Leur estomach est de bois, leurs épaules sont de bois, vous croiriez enfin que leurs bras sont de véritables branches d'arbres, & vous ne vous tromperiez pas en le croyant.

E X P L I C A T I O N

De la Musique d'Orphée.

Les effets merveilleux de la musique d'Orphée ont exercé beaucoup les anciens Platoniciens, & les Pythagoriciens mêmes, qui les croyans possibles, en recherchoient les causes naturelles. La première, le fondement de toutes les autres, étoit selon eux, l'harmonie de l'Univers, c'est-à-dire, la quantité régulière de son mouvement. La seconde, que toutes choses sont animées par une ame commune, sçavoir, l'ame de l'Univers, ame composée de nombres harmoniques. La troisième, qui peut être tirée des deux premières, que les pierres, les plantes, les eaux, les astres surtout qui ont une ame raisonnable, ne peuvent qu'être touchés par une musique, qui imiteroit parfaitement le mouvement harmonique des cieux. Cette musique les rempliroit de joye; parce que l'imitation artificielle de

la nature plaît toujours, & elle les attireroit par une vertu sympathique, semblable à celle que l'aimant reçoit de l'étoile polaire d'attirer le fer, à celle de la Pentaura, pierre trouvée par Apollonius, qui attire les autres pierres; à celle de l'Androdamus, qui attire l'argent, l'airain & le fer, enfin à celle de cette pierre de Cyzique qui servit d'ancre aux Argonautes. & que les Cyzicéniens, à qui elle fut laissée, furent obligés de lutter avec du plomb, parce qu'elle s'enfuyoit souvent.

C'est ainsi que raisoient les Ecoles de Pythagore & de Platon, & qu'elles prouvoient la possibilité des choses surprenantes que la fable attribuoit à Orphée. Par malheur, je ne vois rien là-dedans que d'intelligible, de même que dans l'opinion de Suidas, qui croyoit que ce Musicien avoit opéré tant de merveilles par la vertu de la Magie. C'est pourquoi j'aimerois mieux appliquer à son éloquence ce qu'on a raconté de lui, ou le regarder comme une description poétique de son habileté dans la Musique. Chacun sçait combien cette science sçait toucher les cœurs, remuer les passions, guérir même des maladies.

On me permettra bien d'ajouter ici quelques observations sur la musique des anciens. Les disciples de Pythagore faisoient tant de cas de cette science, qu'ils s'en servoient pour remettre leur ame dans une assiette tranquille, ainsi qu'on peut le voir dans Seneque (a) dans Quintillien (b) & dans Plutarque (c). Cicéron rapporte la même chose dans les Tusculanes; & Porphyre, écrivant la vie de Pythagore, remarque que ce Philosophe chantoit tous les matins sur une lyre des Hymnes de Thalès, d'Homere, ou d'Hésiodes, afin de procurer à son esprit

(a) Lib. III. de Ira.

(b) Lib. IX. cap. IV.

(c) Lib. de Iside, &c.

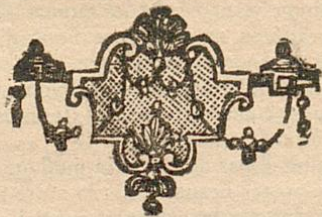
esprit une situation douce & pure. Des Nations entières en agissoient de même, & par des vûes semblables. Les Grecs & les Romains joignoient à leurs repas le recit des actions des grands hommes, & accompagnoient leurs voix du son des instrumens. Athénée assure que les Lacédémoniens tempéroient l'austerité de leurs mœurs par la douceur de la musique. On trouve dans Suidas que ces peuples étant divisés en factions, furent avertis par l'Oracle de faire venir des musiciens de Lesbos, pour remedier à ce desordre. Terpandre fut appelé, & les charmes de son art endormirent cet esprit factieux & turbulent qui les troubloit. Ce ne seroit jamais fait, si on vouloit raconter les autres traits qu'on rencontre dans l'histoire ancienne, sur le pouvoir que la musique a de calmer les diverses passions, la haine, la colere, la fureur. Aussi on ne regardoit pas alors cette science du même œil qu'on fait aujourd'hui, c'est-à-dire, ou comme un simple amusement, ou comme un ornement dans ceux qui la possèdent, ou comme un moyen honnête de gagner sa vie. La Philosophie & la Politique s'interessoient également à ce qui la regardoit, persuadées qu'elle influoit beaucoup sur les mœurs. De là vient qu'on a traité en certaines occasions d'entreprise criminelle, ou au moins téméraire, des changemens legers dans les instrumens. On croyoit avec Platon que la musique changée une fois, les mœurs changeroient en même temps.

Ne s'ensuit-il pas de là que la musique ancienne devoit l'emporter beaucoup sur la nôtre ? En effet, pour ne parler que des exemples que j'ai cités, sans appuyer sur ceux de David & d'autres dont l'Ecriture Sainte fait mention (*d*), n'est-il pas certain

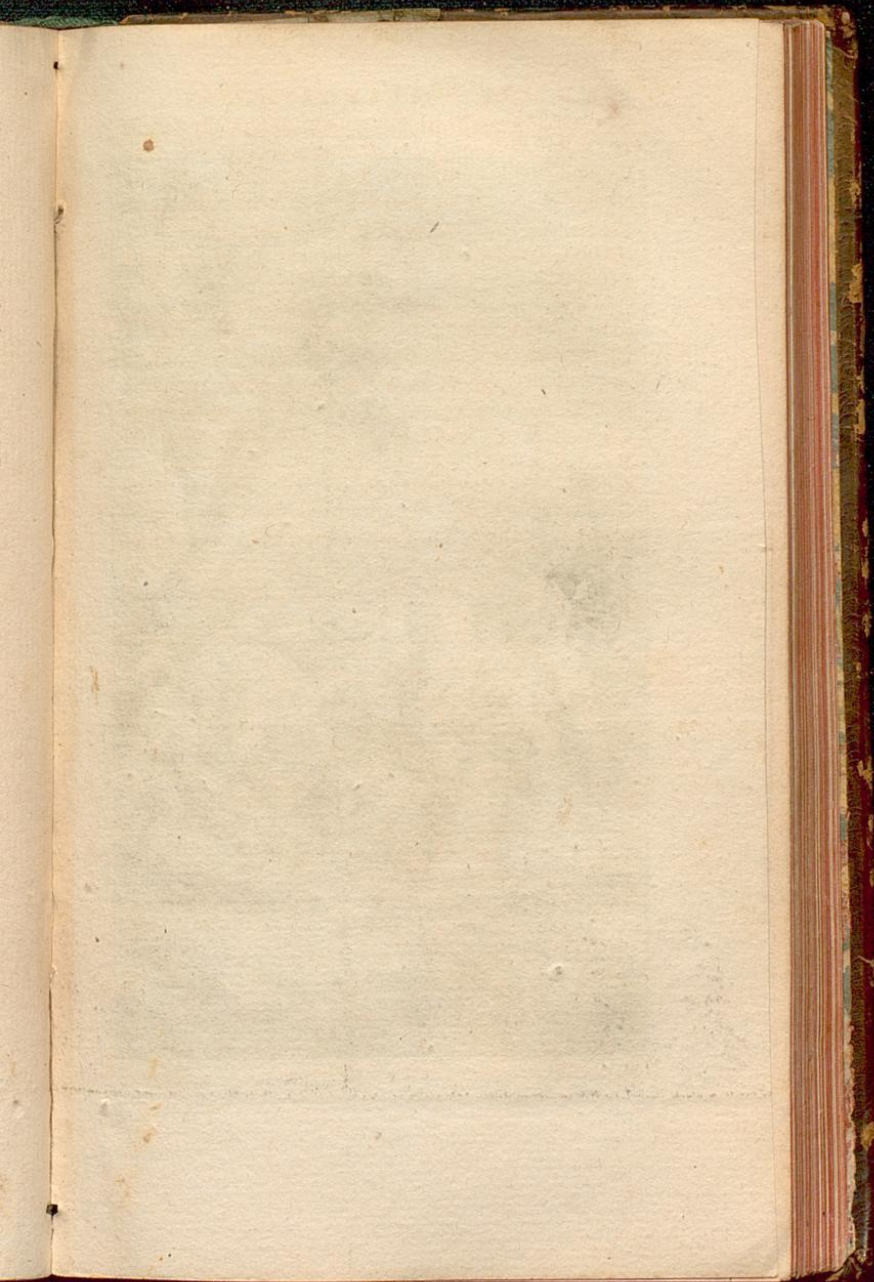
O 2 que

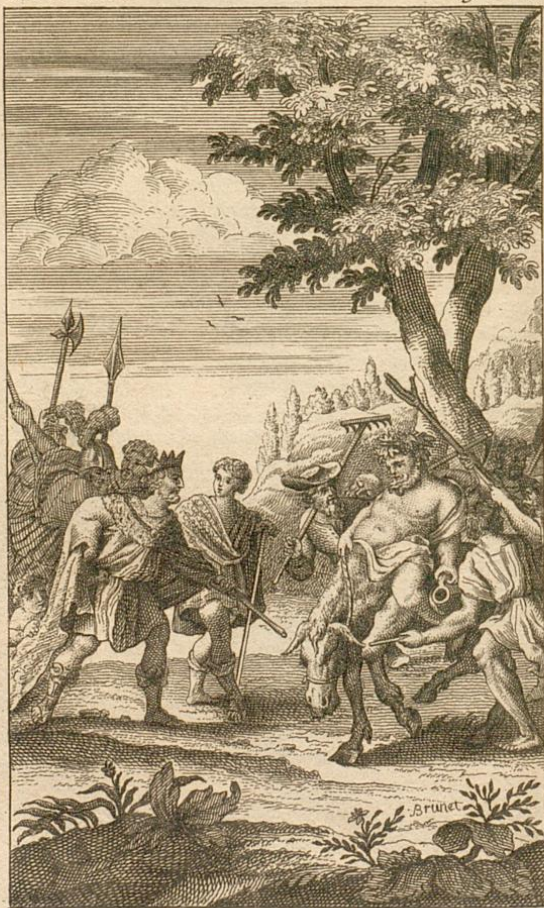
(*d*) David chassoit au son des instrumens l'esprit qui agitoit Saul. Elisée demandoit qu'on lui apportât un instrument pour se mettre en état d'entendre la voix de Dieu, & de prophétiser, &c.

que nos Musiciens ne pourroient opérer de pareils miracles? Néanmoins il est vraisemblable que nous avons l'oreille aussi bonne que nos ancêtres, & que notre cœur n'est pas plus difficile à émouvoir. Reste donc que ce soit la faute de l'art même. Effectivement, dégradé & avili au dernier point, il n'est presque plus qu'un vil métier dont le but semble être d'amollir & d'efféminer le cœur, de répandre dans l'ame une langueur dangereuse, & d'y exciter ou d'y entretenir des passions funestes. En un mot, le meilleur côté de la musique, c'est de pouvoir divertir dans la solitude, & tenir lieu dans les compagnies d'une autre espece d'amusement, où il y auroit peut être moins d'innocence. Pour ce qui est d'inspirer des pensées nobles, d'exciter des mouvemens généreux, de calmer des émotions pernicieuses, on ne se propose aujourd'hui rien de semblable. Est-il étonnant, à ce compte là, que je dise que notre musique est inférieure à celle des Anciens?



FABLE





FABLE DEUXIEME.

A R G U M E N T.

Quelques paysans prennent Silene, qui avoit quitté Bacchus, & le présentent à Midas Roi de Phrygie, qui lui fit un bon accueil, & le rendit ensuite à Bacchus. Ce Dieu voulant reconnoître le plaisir que lui avoit fait ce Prince, lui commanda de demander ce qu'il voudroit avec assurance de l'obtenir. Midas lui demanda que tout ce qu'il toucheroit fût converti en or; mais il se repentit bientôt d'avoir obtenu ce qu'il demandoit, & fut contraint d'avoir recours à Bacchus, pour le prier de lui ôter ce qu'il lui avoit accordé. Ainsi par les ordres de ce Dieu, il se lava dans le Pactole, où il laissa cette vertu de changer toute chose en or, & l'on dit que ce fleuve a eu depuis du sable doré.

C E ne fut pas assez à Bacchus d'en avoir pris cette vengeance, il quitta même la Thrace comme coupable de la mort d'Orphée; & avec une troupe, & meilleure & plus innocente, il alla voir les vignes de la montagne de Tmolus, & ensuite le Pactole, bien que ce fleuve ne fût qu'un fleuve ordinaire en ce tems-là, & qu'il ne fût pas encore envié par un sable si précieux. Les Satyres & les Bacchantes, qui l'accompagnent ordinairement, le suivirent en ce voyage, mais le vieux Silene ne le put suivre, & demeura sur les chemins. Quelques Paysans de Phrygie l'ayant rencontré chancelant, & par le
vin

vin, & par les années, le couronnerent de fleurs, & le menerent au Roi Midas, qu'Orphée avoit instruit dans les mysteres de Bacchus, & à qui il avoit laissé le Prêtre Eumolpe pour en célébrer les fêtes. Eumolpe reconnut Silene; & parce qu'il sçavoit bien qu'il étoit des favoris de Bacchus & l'un des Ministres de ses sacrifices, il le traita magnifiquement, & avec toutes sortes de réjouissances, & solemnisa son arrivée durant dix jours. Enfin l'onzième jour d'après, le Roi arriva dans la Lydie, & rendit Silene à Bacchus, qui se réjouit d'avoir retrouvé son pere nourricier; & pour en témoigner sa joie, il promit à Midas de lui donner liberalement tout ce qu'il voudroit lui demander. C'étoit offrir à ce Prince une faveur inutile, puisqu'il en devoit mal user, & qu'il desira une chose qui ne lui fut point avantageuse. Il demanda que tout ce qu'il toucheroit fût converti en or, & Bacchus favorisa sa demande. Mais en lui accordant cette grace, qui devoit lui être funeste, il fut fâché que ce Prince n'eût pas demandé quelque chose de meilleur & de plus utile. Ainsi Midas s'en retourna satisfait de son propre mal; mais comme il étoit presqu'en doute de la promesse de Bacchus, & qu'il avoit peine à croire qu'on en pût voir des effets, il éprouvoit la vertu que ce Dieu lui avoit donné sur toutes les choses qu'il rencontroit en son
che-

chemin. Il rompoit des branches d'arbres , & en même tems ces branches se changeoient en des rameaux d'or ; il levoit de terre un caillou , & ce caillou devenoit or ; il touchoit des mottes de terre , & l'on voyoit des lingots d'or. Arrachoit-il des épics de bled , c'étoit en même temps une moisson d'or ; cueilloit-il une pomme sur un arbre , vous eussiez dit que les * Hesperides venoient de lui faire un present ; touchoit-il lentement du doigt contre quelque porte , elle éclatoit comme de l'or. Quand même il lavoit ses mains , l'eau qu'on jettoit par dessus , retomboit en forme de pluye d'or , qui eût pu tromper Danaé. Enfin il voit de tels effets de la vertu qu'il avoit reçue , que son esprit n'est pas capable de renfermer tout l'or qu'il formoit par l'esperance & par la pensée. Cependant l'heure du repas arriva , & l'on servit à l'instant sur table ; mais lorsqu'il voulut prendre du pain , le pain s'endurcit entre ses mains , & au lieu de pain il porta de l'or dans sa bouche. La viande devenoit or entre ses dents , & le vin mêlé avec l'eau n'avoit pas si-tôt touché ses lèvres , que c'étoit un or liquide , qui ne pouvoit étancher sa soif. Alors étonné d'une nouveauté si prodigieuse , riche & miserable tout ensemble , il déteste les richesses qu'il fait naître de tous côtés , il a peur de ce qu'il avoit désiré , & ce qui étoit tout son amour ,
est

* Les Hesperides qui avoient des arbres dont les fruits étoient d'or.

est maintenant toute sa haine. L'abondance ne sçauroit assouvir sa faim, une soif épouvantable le brûle, il est justement châtié de cet amour qu'il avoit pour l'or, par l'or même qu'il a en horreur, & qui lui est trop tard odieux. Ce fut alors que reconnoissant sa faute & levant les mains au Ciel: » Par-

» donnez-moi, Bacchus, dit-il, je confesse
 » que j'ai failli, ayez pitié d'un misérable,
 » & me délivrez d'un mal dont l'apparence
 » étoit si belle & si capable de le faire ai-
 » mer. « Bacchus écouta sa priere aussi fa-
 vorablement qu'il avoit fait sa demande, &
 voyant qu'il reconnoissoit sa faute, il lui ôta
 le don qu'il lui avoit fait; & afin que l'or
 qu'il avoit souhaité si imprudemment ne le
 rendit pas malheureux: » Va, lui dit-il, sur
 * Le » les bords du fleuve * qui est proche de Sar-
 Pactole. » des, & marche en le remontant jusqu'à
 » sa source, & quand tu l'auras trouvée,
 » plonge-toi dedans le corps & la tête, & en
 » te lavant dans ce fleuve, lave-toi aussi de
 » ta faute. « Le Roi ne manqua pas d'exé-
 cuter ce commandement, il se lava dans le
 Pactole, dont les eaux devinrent dorées, &
 la vertu qu'avoit Midas passa de son corps
 dans ce fleuve. En effet ses sablons qui n'avoient rien de précieux, furent aussi-tôt de grains d'or, & ce fleuve qui couloit auparavant sur un gravier ordinaire, a coulé depuis sur un lit doré. Enfin comme les eaux.

ONT

ont quelquefois arrosé les campagnes qui en sont proches, on voit encore aujourd'hui des veines d'or qu'il a laissées.

E X P L I C A T I O N

De Silene & des Satyres.

C O m m e les Anciens ont cru communément que Silene, le favori de Bacchus, étoit du nombre des Satyres, il est à propos que nous parlions de ces Divinités en général, avant que de venir à ce qui le regarde lui en particulier. Je ne me propose pas néanmoins de décrire leur figure. Je ne dirai point non plus qu'on les appelloit indifféremment Pans, Egipans, Satyres & Silenes, avec cette exception que ceux-ci étoient des Satyres avancés en âge. Je ne repeterai pas ce qu'on rapporte de leur origine fabuleuse, sçavoir qu'ils naquirent de Mercure & d'Iphimé, selon Nonnus, ou de Bacchus & de Nicée fille du fleuve Sangar, selon Memnon cité par Photius. J'ai dessein uniquement d'examiner deux questions: la première, qui a donné lieu aux Payens d'inventer ces sortes de demi-Dieux, & la seconde, s'il y a jamais eu des hommes faits comme on dépeint ces habitans des forêts.

Pour ce qui est du premier article, voici, je crois, ce qu'il en faut penser. Les Payens consideroient que l'Univers étoit rempli d'une infinité d'effets différens entre eux, ou même contraires les uns aux autres. Il étoit difficile de concevoir qu'ils n'eussent tous qu'une cause unique, laquelle diversifiait son opération, selon la diversité des corps. Que firent-ils donc? ils imaginèrent une infinité d'Intelligences moyennes, dont les unes avoient un employ, & les autres un autre. A mesure qu'ils appercevoient une chose nouvelle, ils lui trouvoient une

nouvelle cause. Delà vinrent les Dieux sans nombre préposés au gouvernement des diverses parties du Ciel, de la Terre, de la Mer & des Enfers. Les moindres actions de la vie furent gouvernées par des Genies, & l'acte seul du mariage avoit un Martinus, un Premus, un Pertundus, un Subigus, pour sa part. Faut-il s'étonner maintenant qu'on eut assigné aux bois tant de Divinités, des Faunes, des Satyres, des Hamadryades, des Dryades ? Pour moi, je conçois d'autant mieux que ce principe une fois posé, les anciens ont dû multiplier à l'infini les objets de leur culte, que je fais d'ailleurs une difficulté qu'ils auroient pu avoir, touchant le vuide du monde. *Si les Cieux, la mer, chaque endroit de l'Univers en un mot n'est pas habité, à quoi sert-il ? N'est-ce donc qu'un ornement de la Terre ? Où a l'on vu les enjolivemens d'un Palais surpasser d'un million de fois le Palais en grandeur ? Si l'Etre souverain a employé le moindre morceau de terre que nous connoissons, & l'a couvert d'habitans de toutes sortes d'especes, comment pouvez-vous croire qu'il a laissé deserts les espaces immenses de l'air & des Cieux ? Ne point connoître les Peuples d'un pais est-ce une raison suffisante de dire qu'il n'y en a pas ? Sur tout cette raison est-elle de quelque poids, si nous voyons les actions de ces nations, quoique nous n'appercevions point ces nations elles-mêmes ? Non sans doute. Or il en est de même des Intelligences des forêts, par exemple. Il est vrai que nous ne les avons pas vues, parce qu'elles sont d'une autre nature que nous. Mais nous sommes témoins de ce qu'elles font pour la production des arbres, pour leur conservation, pour leur faire porter des fleurs, des feuilles, du fruit. Ces choses peuvent-elles se faire sans la direction d'un esprit particulier, & cela étant, n'est-il pas probable que chaque arbre a un esprit qui reside en lui, comme l'ame dans un corps, & qui y préside à chaque effet ? Voilà sans doute ce que les anciens ont*

pû penser ; & apparemment , ils l'ont pensé en effet , sans quoi on ne sçauroit juger de ce qui a fait naître tant de Divinités subalternes parmi eux. Reste donc à present de sçavoir comment ils en font venus à donner certaines formes à ces êtres , à représenter les uns sous les traits d'une infinité de belles ChasseresSES , à peindre les autres enfermées dans des troncs d'arbre , à se figurer les Satyres en particulier , comme des êtres demi-hommes & demi-chevres , Mais je l'ai déjà marqué dans la Preface , qu'on peut consulter au cas qu'on le juge à propos. Ainsi je me borne à ce qui regarde les Satyres. Pline rapporte qu'il y a des singes qu'on nomme Satyres , qui marchent à quatre pieds , & qui ressemblent assez à des hommes , & que ces animaux se trouvent dans une montagne des Indes. (a) Ils auront souvent épouventé les Bergers , & poursuivi les Bergeres. C'en est assez pour des gens simples , qui étoient prévenus qu'il y avoit des Divinités qui demuroient dans les bois. Ils auront cru que c'étoient eux , & les Bergeres , tremblant pour leur honneur & pour leurs troupeaux , se seront avisées d'appaiser ces prétendues Intelligences par des sacrifices. Delà les cornes , les pieds de chevre , l'incantation qu'on attribuoit aux Satyres.

La seconde question , sçavoir s'il y a des hommes qui ressemblent à ces Divinités fabuleuses , eut été jadis difficile à décider , Pausanias (b) parle d'un certain Euphemus , qui ayant échoué sur les côtes d'une Isle déserte , vit des hommes sauvages , velus , avec des queueS derriere le dos , arriver en foule près de lui , & se jeter sur les femmes du vaisseau avec la dernière fureur. Ptolomée dit qu'au delà du Gange , il y a trois Isles habitées par des Satyres. Pomponius Mela assure qu'au-delà de la Mau-

P 2 rita-

(a) Lib. 6. cap. 48.

(b) In Atticis.

xitanie, on rencontre des Isles qu'on croit habitées de même. Plutarque enfin raconte, dans la vie de Sylla, qu'on vit en Epire un Satyre tel que les Poëtes le décrivent, dont la voix ressembloit aux cris de chevres. Ces histoires & d'autres que j'obtiens, confirmées par la Religion dominante, devoient être alors d'un grand poids. Du moins on ne devoit pas douter que ces sortes de creatures ne fussent possibles, & d'ailleurs on n'avoit pas de quoi convaincre de faux les voyageurs, parce qu'ils parloient de pays inconnus. Il n'en est pas de même aujourd'hui. La terre a été parcourue par une infinité de personnes. On n'a vu nulle part rien de semblable à ce que disent les anciens Auteurs. Cela suffit pour faire conclure que leur témoignage est de nulle valeur. Ils auront pris pour des hommes, ou des monstres nés peut-être d'un accouplement incesteux, ou des singes tels que ceux de l'Isle de Ceylan (c), qu'on nomme *Bavianes* ou *Orangs*, c'est-à-dire hommes sauvages, parce qu'ils ressemblent aux hommes, soit par leurs figures, soit par une infinité d'actions. En effet ils rendent de bons services à leurs maîtres, lavent les verres, versent à boire, marchent sur les jambes de derrière, font je ne sais combien d'autres choses. De tels animaux different-ils plus des Cafres & des Hottentots, que ceux-ci des autres hommes ? Il ne seroit donc pas incroyable que des voyageurs les eussent pris en effet pour des hommes, ou qu'ils eussent bien voulu se laisser tromper, afin de rendre par ce trait leurs relations merveilleuses.

Quoiqu'il en soit, Silene, celui qui a donné occasions aux reflexions qu'on vient de voir, étoit un Satyre de grande distinction & d'une sagesse rare. Virgile en sa sixième Eclogue lui fait tenir des discours inimitables sur la Création du monde. Plutar-

que

(c) Voyage de Schouten, Tom. 2.

que le fait parler de la mort en Philosophe. Elien lui met à la bouche des choses admirables sur un nouveau monde. Ce sont autant de preuves de l'opinion que les Payens avoient de sa science. Aussi ce que les Poëtes racontent de son amour pour le vin & de l'ivresse indécente où Midas le trouva près d'une fontaine dont l'eau avoit été mêlée de vin, on le regarde ordinairement comme une allegorie. Les uns disent qu'il faut l'entendre d'un entousiasme, qui élevoit l'ame de ce Satyre, au dessus de la portée de l'esprit humain. Les autres veulent que ce soit une fiction employée pour représenter la douce violence que Midas fit à cet excellent homme, qu'il attira dans son Royaume par des présens magnifiques. Bochart même va (d) jusqu'à croire que Silene & le *Silo* sont la même chose, & que les anciens ont laissé entrevoir par la fable du premier, qu'ils avoient quelque connoissance du second. Pour moi j'aurois mieux dire avec Voscius & Diodore, que Silene étoit un Roi de Carie, dont la prudence & l'amitié furent utiles à Midas, & qu'après sa mort on transforma en Satyre, ce qui donna lieu à le dépeindre comme un homme toujours plongé dans le vin, ainsi que les autres Divinités de cette espece.

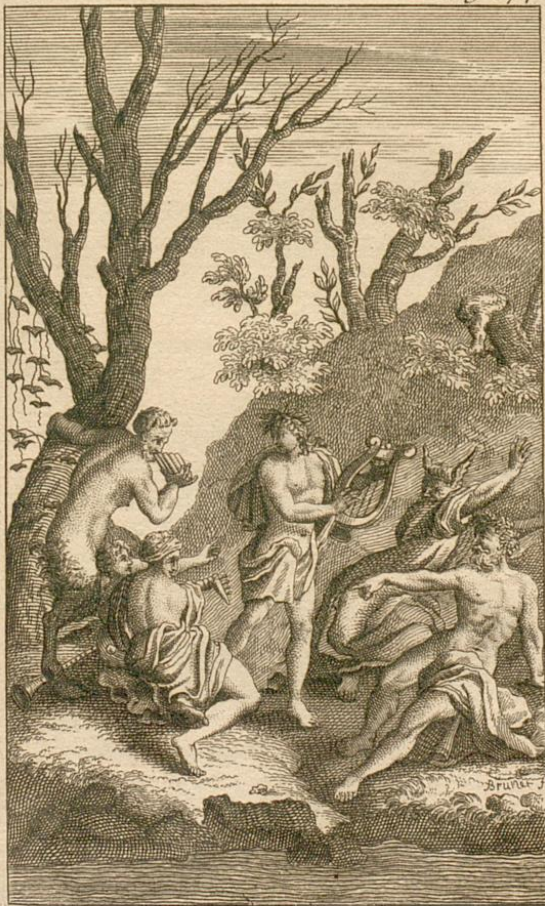
(d) Chanaan, lib. 8. cap. XVIII.

FABLE QUATRIEME.

ARGUMENT.

Pan devenu glorieux des applaudissemens que les Nymphes donnoient au son de sa flûte, s'imagine que l'harmonie en est plus douce & plus charmante que celle de la Lyre d'Apollon. Il lui fait donc un défi & d'un commun consentement ils prennent pour arbitre Tmole, le Dieu de la montagne qui porte ce nom. Il jugea selon la justice. Apollon en reçut le prix, & son jugement fut approuvé de tout le monde, excepté de Midas. C'est pourquoi Apollon lui donna des oreilles d'âne, pour être témoins perpétuels de son ignorance & de son petit esprit. Midas voulut cacher cette nouvelle difformité, mais son Barbier la découvrit sans en parler pourtant à personne.

AINSI Midas ayant pris en haine les richesses, commença à aimer la vie champêtre. Il fit son séjour ordinaire dans les champs & dans les forêts, & ne trouvoit point de compagnie ni plus douce, ni plus agréable que la compagnie de Pan qui n'avoit point d'autre Palais que des grottes sauvages, & les antres des montagnes. Mais la conversation d'un Dieu ne lui donna pas plus d'esprit qu'il en avoit auparavant. Il conserva fidelement sa première stupidité, qui lui fit faire encore une faute dont il porta long-tems les marques. Pan se divertissoit ordinairement sur la montagne de Tmole, qui s'éleve entre Sardes & la petite Ville d'Hypope,



d'Hypope, comme pour regarder ce qui se fait sur la terre, & ce qui se fait sur la mer. Il y jouoit souvent de la flute parmi des troupes de Nymphes qui étoient charmées de son harmonie. Enfin il conçut tant de vanité des applaudissemens qu'elles lui donnoient, qu'il eut même la hardiesse de mépriser les airs d'Apollon, & de défier avec sa flute la Lyre de ce Dieu. Apollon ne refusa pas ce défi, & l'on prit le vieux Tmole pour arbitre de cette dispute. Tmole s'assit sur sa montagne comme sur un tribunal; & afin de les mieux entendre, il fit éloigner les arbres qui étoient à l'entour de ses oreilles, & il ne demeura sur sa tête qu'une couronne de chêne dont on voyoit pendre des glands sur son front & sur ses temples. Alors se tournant du côté de Pan: » Il ne tiendra pas » à votre Juge, lui dit-il, que vous ne soyez » satisfait. Aussi-tôt ce Dieu champêtre, comme assuré de la victoire, commença le premier avec une confiance rustique, & joua sur sa flute un air de village, dont Midas qui étoit présent demeura charmé. Tmole, après l'avoir entendu, se tourna vers Apollon pour témoigner qu'il étoit près de l'entendre, & en même-tems qu'il se tourna, toute sa forêt suivit le mouvement de sa tête. Alors Apollon se leva couronné de laurier, & vêtu d'une robe de couleur de pourpre, qui lui pendoit jusqu'à terre. Il

* Ou tenoit de la main gauche sa Lyre * mêlée
 plutôt d'ivoire & de pierreries, & de la droite il te-
 noit un vio- noir l'archet, dont il joua avec tant de dou-
 ceur & d'harmonie, qu'il gagna facilement
 l'esprit de son Juge, & de tous ceux qui
 l'entendoient. Ainsi Tmole jugea que la flu-
 te le devoit céder à la Lyre, tout le monde
 demeura d'accord que son jugement étoit
 juste, il n'y eut que Midas qui l'accusa d'in-
 justice, & qui favorisa la flute de Pan. Mais
 Apollon pour s'en moquer, & pour en fai-
 re rire les autres, ne put souffrir plus long-
 tems que des oreilles si brutales conserva-
 sent une forme humaine. Il les fit allonger,
 il les couvrit d'un poil grison, & leur don-
 na la vertu de se remuer d'elles-mêmes.
 Quant au reste, il demeura homme comme
 il étoit. Il ne fut puni que par la partie qui lui
 avoit fait faire un jugement si ridicule, &
 pour marque de son bel esprit, il remporta
 des oreilles d'âne.

Midas mit toutes choses en usage pour
 empêcher qu'on ne vît cette honteuse diffor-
 mité, & portoit ordinairement une longue
 Tiare où ses oreilles se cachoient. Mais son
 Barbier les avoit vûes, en lui coupant les
 cheveux. Comme il n'osoit découvrir ce ridi-
 cule & honteux supplice de son Maître, &
 que pourtant il lui étoit impossible de le tai-
 re, il alla dans un lieu retiré du monde, fit
 un trou dans terre, dit tout bas dans ce trou
 l'avan-

l'aventure des oreilles de Midas , & n'eut pas si-tôt parlé , qu'il le recouvrit de terre , comme pour y enterer sa parole. Cependant il crut en ce même lieu comme une forêt de roseaux , & lorsque le tems leur eut donné la hauteur qu'ils devoient avoir , ils trahirent celui qui les avoit semés , pour ainsi dire , avec sa voix : car au moindre vent qui commença à les agiter , ils rendirent les paroles que l'on avoit mises en terre , & l'on apprit par ce moyen que les oreilles de Midas étoient des oreilles d'âne.

E X P L I C A T I O N

De Midas.

Avant que de parler de Midas , il est bon de raconter en peu de mots l'histoire de son pere Gordius , pauvre laboureur de Phrygie. On dit qu'une aigle vint un jour se percher sur le joug de ses bœufs , & y demeura jusqu'au soir. Le bon homme étonné de ce prodige , alla consulter les Telmessiens , peuple célèbre par la science de la Divination , & apprit d'une jeune fille qu'il rencontra , qu'il devoit sacrifier à Jupiter sous le nom de Souverain. Il obéit , épousa son oracle , & en eut Midas. Peu de temps après les Phrygiens déchirés par des divisions domestiques , apprirent des devins qu'elles cesseroient , lorsqu'ils auroient reçu un Roi qui leur viendrait sur un char. Gordius arrivoit alors avec sa famille dans l'équipage marqué par les interprètes de la volonté des Dieux. Sur le champ il fut salué Roi , & en reconnoissance de cette faveur dont il croyoit avoir obligation à Jupiter , il lui consacra son char. C'est celui qui devint fameux dans

dans la suite , par la maniere adroite dont on avoit fait le nœud qui attachoit le joug au timon , & par la tradition ancienne qui promettoit l'Empire de l'Asie à celui qui le dénoueroit. Alexandre resolut de terminer cette grande aventure ; mais n'y pouvant réussir, *qu'importe*, dit-il, *de quelle maniere on défasse ce nœud*, & en même-temps il le coupa d'un coup de sabre : sur quoi il fit publier que l'oracle étoit accompli, ce qu'un orage qui arriva la nuit suivante servit à confirmer.

Après la mort de Gordius, Midas son fils lui succéda. C'étoit un Prince célèbre par sa stupidité, son avarice & ses richesses. Ces dernieres ont donné lieu à plusieurs contes. On publia (a) qu'étant au berceau, des fourmis lui avoient mis des grains de bled dans la bouche, ce que les augures avoient regardé comme un préface des biens immenses qu'il devoit posséder. On ajouta que Bacchus lui avoit conféré le pouvoir de changer en or ce qu'il touchoit. Enfin on disoit que cette vertu s'étoit communiquée aux eaux du Pactole.

Je ne sçais que dire du premier & du dernier de ces contes ; mais quant au second, voici une histoire tirée de Plutarque, qui servira peut-être à l'éclaircir. Phytias, uniquement occupé du soin de faire travailler aux Mines, n'égligeoit celui de l'agriculture, de sorte que son Royaume étoit menacé de la famine, faute de gens qui cultivassent la terre. Son épouse qui prévoyoit le mal, sans pouvoir l'empêcher, s'avisa enfin de cet expédient-ci. Phytias étoit en voyage. Elle ramasse autant d'or qu'elle en peut trouver, le fait mettre en œuvre, & le Prince à son retour, trouve des tables, des lits, des meubles d'or massif. Jusques là tout alloit bien, il étoit charmé de la magnificence de la Princesse, il ne cessoit de la louer. Il se mit à table, mais les viandes,

pain,

(a) Valer. Max.

pain, les fruits, tout étoit d'or. Comme il mourroit de faim, il s'ennuya bien-tôt de cette incommode magnificence, & dit à la Princeſſe que ces mets étoient beaux, mais qu'on ne dinoit pas avec de l'or. C'étoit là qu'elle l'attendoit, Elle lui fit comprendre que l'état où il ſe trouvoit. c'étoit celui où ſes ſujets ſe trouveroient tous dans peu : qu'on ne labouroit plus la terre; que par conſequent la diſette étoit inévitable. Il goûta cet avis, & ayant renvoyé le peuple à la campagne, il n'en retint que la cinquième partie pour les Mines.

Ne pourroit-on pas dire que Midas faiſoit la même choſe que Pythias, & qu'il n'employoit ſon peuple qu'à tirer de l'or des mines ou du Pactole, ce qui mit la famine dans ſon Royaume? Pour moi je le croirois volontiers. Cependant les Chymiſtes y ont trouvé un autre ſens, que je vais reſuſer, ſçavoir que Bacchus apprit la Chymie à Midas.

Alchimie eſt un terme compoſé, diſent les uns, de *Al* article arabe, & de *χύω fundo*. Selon d'autres, il eſt grec pur, & vient *παρὰ τῶν χυμίων* & *ἄλα* du ſel & de la fuſion. Les troiſièmes, fondés ſur la maniere dont les grecs écrivoient ce mot, ſçavoir par un H, *χυμια*, le dérivent du mot *Chemia*, nom que Plutarque aſſure être celui que les Prêtres Egyptiens donnoient à leur Patrie dans la langue ſacrée. Enſin les quatrièmes le font venir de l'Hebreux *Alchim*, fuſion dont il a été aisé de former Alchimie. Si ces deux dernières opinions étoient vraies, il ſ'enſuivroit que l'art en queſtion eſt d'une antiquité extraordinaire. Mais il n'y a point d'apparence; car l'Egypte ne s'appelloit point *Chemia*, mais *Chamia* de Cham, ſils de Noé. II. Il ne paroît point que les Egyptiens ayent connu l'Alchimie, avant le temps de Diocletien, au rapport de Suidas. III. Les Hebreux ne l'ont pas non plus connue, du moins qu'on ſçache. Reſte les deux précédentes Erymologies, dont la première eſt in-

ſou

foutenable. En effet Julius Firmicus Maternus, Auteur qui vivoit sous Constantin le Grand, a employé le mot d'Alchimie. Or on sçait que dans ce temps-là, s'il y avoit des Philosophes parmi les Arabes, au moins n'y en avoit-il point de connus, & qu'ainsi on ne pouvoit alors emprunter un terme d'eux. Il faut donc s'en tenir à la seconde origine que j'ai dite, & placer après Pline la naissance de l'Alchimie sous le regne de Caligula, depuis la mort duquel elle demeura dans l'oubli, jusqu'au temps de Diocletien. Alors les Egyptiens s'étant revoltés, au rapport de Suidas, cet incendie fut étouffé d'abord par la mort d'un grand nombre de personnes illustres, & les livres anciens qui traitoient de la maniere de fondre l'or & l'argent, brûlés publiquement, de peur que l'Egypte enrichie par ce secret, ne secouât le joug des Romains. Cependant ces ouvrages ne périrent apparemment pas tous, puisque peu d'années après, Zozime fit paroître les siens sur l'art sacré, comme il l'appelle, ce que sans doute il n'auroit pu faire, sans le secours de ces monumens de l'antiquité. C'est donc mal à propos qu'on entend par le don que Midas obtint de Bacchus, le pouvoir & le secret de transmuier les metaux, dont il écrivit. Ces prétendus écrits ne subsisterent jamais que dans une imagination prévenue, de même que ceux qu'on attribue sur la même matiere à Adam, à Moïse, à Marie sa sœur, à Salomon, à Hermes Trismégiste & autres. Mais où les Chymistes n'ont-ils pas trouvé les mysteres de la Pierre Philosophale? Ce que l'Ecriture raconte de la tour de Babel, & de la Terre de Promission: ce qu'on lit dans l'Eclesiaste, touchant la femme prostituée: ce que les Livres des Rois rapportent des navigations, faites par ordre de Salomon dans l'Isle d'Ophir; ils appliquent tout à l'Alchimie, & ce sont autant d'allegories, pour cacher le secret du grand Oeuvre à d'autres qu'aux Adeptes. A les en croire, il faut juger de

de même de la Boëte de Pandore dont parle Hesiodé; de la pierre que Sisyphé (*σίσυφος*) roule dans les Enfers; de la cuisse d'or que Diogene Laerce dit que Pytagore fit voir dans les jeux olympiques à toute la Grece; enfin de la toison d'or que Jason & les Argonautes enleverent à Colchos.

FABLE SIXIEME.

A R G U M E N T.

Apollon & Neptune se déguisent en hommes pour bâtir les murs de Troye. Laomedon pour qui ils les avoient bâtis, se moque d'eux, au lieu de les satisfaire. Neptune offensé de la mauvaise foi de ce Prince, inonda tout son pays, & le contraignit d'exposer Hésione sa fille à la cruauté d'un monstre marin. Hercule l'ayant délivrée, n'est pas mieux traité par Laomedon que les autres Dieux. De sorte que pour s'en venger il ruina la Ville de Troye, enleva Hésione, & la donna en mariage à Telamon, le compagnon de ses travaux & de ses voyages.

A P R E's avoir pris cette vengeance, Apollon quitta le Tmole, & s'étant élevé en l'air, traversa le détroit de l'Hellepont, & s'arrêta en Phrygie, dans les terres de Laomedon. Il y avoit là un vieux Temple consacré à Jupiter * Panomphée, qui avoit à la droite le promontoire de Sigée, &

* On lui donnoit ce nom, parce qu'il entend la voix de tout le monde, ou qu'il est adoré par la voix de tout le monde. Car Omphi en Grec signifie voix, réponse divine.

& à la gauche celui de Rhete; & de ce Temple qu'il visita, il vit l'entreprise de Laomedon qui commençoit à faire bâtir les fameuses murailles de Troye. C'étoit un dessein qui demandoit de grands travaux, & qu'on ne pouvoit achever sans faire de grandes dépenses. Aussi Apollon, qui voyoit bien que ce Prince n'en viendrait jamais à bout, & que d'un autre côté il étoit trop beau pour demeurer imparfait, le jugea digne en même-tems que les Dieux s'y employassent. Il en communique donc avec Neptune, ils se revêtent tous deux d'une forme humaine, & bâtissent les murs du Roi de Phrygie, à condition qu'il leur donneroit une certaine somme d'argent quand l'ouvrage seroit achevé. Néanmoins lorsque ses murailles furent faites aussi-bien que des Dieux qui s'étoient rendus maçons étoient capables de les bâtir, il leur en refusa le prix, il ne voulut point leur tenir parole, & pour comble de perfidie, il ajouta le faux serment à cette injustice. Alors Neptune irrité: Tu n'en demeureras pas impuni, lui dit-il; & en même-tems il fit pancher toutes ses eaux du côté du rivage de Troye, où l'avarice regnoit en même trône que Laomedon. Il convertit la terre en une mer nouvelle, entraîna les richesses des laboureurs, & noya toutes les campagnes qui soutenoient leurs esperances. Mais il ne se
con-

contenta pas de ce châtiment. Lorsque Laomedon eut fait consulter les Oracles pour en apprendre les moyens de faire retirer les eaux qui lui déroboient son pays, les Oracles demanderent, suivant la volonté de Neptune, qu'on exposât sa fille en proie à la cruauté d'un monstre marin. Ainsi la misérable Hésione, innocente du crime de son pere, en souffrit toutefois la peine, & fut enchaînée à un grand rocher : mais Hercule qui en eut pitié, la délivra de ce supplice ; & lorsqu'il demanda à Laomedon les chevaux qu'il lui avoit promis pour la délivrance de sa fille, ce Prince infidele n'eut pas plus de respect pour Hercule qu'il en avoit eu pour les autres Dieux. Aussi Hercule voyant qu'on lui refusoit la récompense d'une si fameuse action, assiegea Troye, & prit bientôt cette Ville qui deux fois s'étoit parjurée. Telamon qui l'avoit accompagné dans cette guerre, ne s'en retira pas sans honneur ; en effet il eut pour son prix Hésione qu'Hercule lui donna en mariage. Car Pelée qui l'avoit aussi secouru, étoit déjà en reputation pour avoir épousé Thétis, & n'étoit pas plus glorieux du grand nom de son ayeul, que de celui de son beau-pere. Et certes il y avoit beaucoup d'hommes qui pouvoient se vanter d'être petits-fils de Jupiter ; mais il n'y avoit que lui qui se pût glorifier d'avoir épousé une Déesse.

EX-

E X P L I C A T I O N

D'Apollon & de Neptune changés en hommes.

Neptune & Apollon, compagnons de fortune, erroient sur la terre, soit qu'ils eussent été bannis du Ciel pour avoir conspiré contre Jupiter, ou qu'ils eussent eu quelques raisons de s'en bannir eux-mêmes. Chemin faisant, ils allerent présenter leurs services à Laomedon, & lui offrirent d'élever les murailles de Troye, moyennant un certain prix. Leur dessein étoit d'éprouver l'insolence de ce Prince, à ce que dit Apollodore, qui ajoute que leur ouvrage achevé, le Roi qui les prenoit pour des hommes ordinaires, ne fit point scrupule de leur refuser le prix stipulé entr'eux; il alla même jusqu'à les menacer de leur couper les oreilles, & d'envoyer Apollon pieds & poings liés dans des pays lointains, pour l'y faire vendre comme esclave (a). Les manieres de payer ses dettes en grand Seigneur ne réussirent pas au Troyen. Apollon envoya la peste dans son Empire, & Neptune, un monstre qui y causoient d'étranges ravages.

Servius explique cette fable par l'histoire suivante. Il est certain, dit-il, que Laomedon avoit voué à ces Dieux certaine somme, pour être employée en sacrifice à leur honneur. Mais ayant été attaqué par les Mysiens ses ennemis, il appliqua cet argent à la fabrique des murailles de Troye. De là, on prit occasion de dire que ces Divinités avoient fait cet ouvrage, & qu'elles étoient irritées contre Laomedon. Eustachius apporte une autre explication, sçavoir qu'on appliqua par excellence aux murs de Troye, ce qui convient à toutes sortes d'Edifices qui ont besoin: I. de Neptune, c'est-à-dire d'humidité pour
lier

(a) Homer, lib. XXI, Iliad. Eustath,

lier ensemble les pierres : II. d'Apollon, c'est-à-dire de la chaleur du Soleil, pour durcir ce qu'on a maçonné. Ce Commentaire ne me paroît gueres naturel.

Au reste outre Apollon & Neptune, Eaque travailla aussi aux murailles de Troye, ainsi que le rapporte Pindare (*b*). Le Scholiaste ajoute même que ces Divinités y appellerent ce Heros à partager leurs travaux, afin que la ville pût être prise un jour selon l'ordre des Destins, ordre qui n'auroit jamais été exécuté, si les Immortels seuls eussent eu part à cet ouvrage, les hommes étant incapables de détruire ce que font les Dieux. Quant à Apollon, ce ne fut pas à Troye seulement qu'il exerça le métier de maçon. Pausanias écrit qu'il aida Alcathous fils de Pelops à bâtir une des forteresses de la Ville de Megare, à quoi il ajoute qu'on y monroit une pierre sur laquelle ce Dieux posâ sa lyre, & qui depuis ce temps-là rendoit un son harmonieux, lorsqu'on la touchoit. Cela me feroit presque croire qu'Homere a eu tort de laisser bâtir les murs de Troye à Neptune seul, & d'avoir écrit qu'Apollon fut chargé pendant ce temps-là de paître les troupeaux de Laomedon. Mais ce dernier ayant exercé cette fonction chez Admete, Roi de Thessalie, qu'il aimoit, il peut bien l'avoir fait encore chez Laomedon dans d'autres vûes.

E X P L I C A T I O N

Hesione délivrée par Hercule.

LA plupart des personnes qu'Ovide introduit dans son poëme, n'y paroissent que pour un moment, & que comme un éclair, c'est-à-dire, qu'on y voit seulement un mot d'eux en passant, ou tout au plus, un recit de quelque partie de leur

vie, & voilà tout; l'Auteur passe ensuite à un autre sujet, qu'il abandonne avec la même rapidité, pour en entamer un troisième, où il ne s'arrête pas davantage. J'avoue que c'en étoit assez pour son ouvrage, puisqu'il ne se proposoit que de raconter des métamorphoses, & que par conséquent tout ce qui n'étoit pas métamorphose, n'avoit pas de rapport à son but. Mais est-ce assez pour ceux qui le lisent? Au contraire, ce qu'il dit d'un Héros, de Pelée par exemple, n'est bon qu'à exciter l'envie d'en sçavoir davantage. C'est par cette raison que je rapporte souvent dans mes explications l'histoire entière des Héros qui sont le sujet d'un texte, & que je vais décrire ce qui regarde Hésione, ainsi qu'on le trouve dans Lycophon, dans Tzetzes, dans Darès, Phrygien, & ailleurs. Voici en particulier le recit de ce dernier, que j'abrègerai, selon ma coutume.

Les Argonautes étant abordés dans les Etats de Laomedon, ce Prince comprit à quel danger l'exposoit de pareilles décentes; s'il les souffroit paisiblement, il se verroit bien-tôt livrée en proie à l'avarice des Etrangers, qui tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, s'introduiroient dans ses ports & s'en rendroient les maîtres. Il falloit donc les chasser au plutôt de ses terres, & même employer la force ouverte en cas de besoin, c'étoit le seul moyen de les empêcher de revenir. Il le fit comme il l'avoit projeté, & d'abord la chose lui réussit assez, parce que Jason n'osa résister, de peur d'attirer sur lui une multitude de Barbares. Mais Hercule entreprit de s'en venger, & de venger la Grece, sur laquelle il croyoit que cet affront rejalloit. Castor & Pollux, Telamon, Pelée & Nestor, l'accompagnèrent dans cette expedition. Ilion fut pris d'assaut, Laomedon tué en combattant, & Hésione, sa fille, prise & donnée à Telamon qui

qui en fit sa concubine, & en eut un fils (*a*) nommé Trambellus tué par Achille, contre lequel il défendoit courageusement l'Isle de Lesbos. Cependant Troye se releva par la valeur & par la prudence de Priam, fils de Laomedon, après quoi l'un des premiers soins du nouveau Roi fut de tirer sa sœur de l'esclavage. Ses Ambassadeurs allerent inutilement en Grece pour ce sujet. On les renvoya de Cour en Cour, sans leur accorder ni leur promettre rien, on leur foutint même qu'ils avoient tort de se plaindre. Le mauvais succès de cette tentative ne rebuta point Priam. Il envoya une flotte puissante redemander Hesioné, & ordonna à Paris, à qui il en donna le commandement, d'exiger une prompte satisfaction sur cet article, ou en cas de refus, de le lui écrire, qu'il enverra sur le champ une armée en Grece. La fin de ce voyage fut telle que chacun sçait, Paris enleva Helene épouse de Menélas, & la pauvre Hesioné demeura captive jusqu'à ce qu'elle se tira elle-même de servitude, ce qui arriva de la maniere suivante, si on en croit le Scholiaste de Lycophon. Etant enceinte de Trambelus, elle se déroba du Palais de Telamon, & passa dans l'Isle de Miler, où Arion, qui en étoit Roi, devint amoureux d'elle & l'épousa. C'est dans ce Royaume, dit le même Auteur après Athenée (*b*), que Trambelus fut vaincu & tué par Achille, au temps de la guerre de Troye.

Ils disent que dans cette occasion, Hercule armé de toutes pieces se jeta à corps perdu dans la gueule de la Baleine, & que de-là descendant jusqu'au ventre, il y demeura trois jours à la découper en pieces. Après quoi il sortit par la breche qu'il avoit faite, mais avec perte de ses cheveux, que la chaleur des intestins du monstre avoit fait tomber. Voyez là-dessus

(*a*) Parthen, Erotic, cap. XXI.

(*b*) Athen. Deipnosoph. Libt II, cap. VI.

dessus le Scholiaste d'Homere, Tzetzes, Lycophron, & Natalis Comes qui cite Androetas. C'est là ce qui s'appelle être dans une contradiction manifeste avec l'histoire.

Quoiqu'il en soit, puisqu'il est fait ici mention de Neptune, il est à propos de saisir cette occasion, d'en parler au moins en passant, & en peu de mots. Dire qui étoit ce Dieu, de quelle maniere il échapa à la gloutonnie de Saturne qui dévoroit tous ses enfans, & comment il obtint l'Empire de la mer & des eaux, ce seroit vouloir enseigner des choses *lippiis nota & tonforibus*, des choses que les enfans mêmes n'ignorent pas. Il ne seroit pas moins inutile de remarquer ses diverses aventures avec Minos, Laomedon, Thésée & les Troyens, puisque nous en parlons en d'autres endroits, où ces recits sont mieux dans leur place. Je me contenterai donc d'une remarque sur son chapitre, elle concerne son mariage. Les uns, ce sont les Latins, lui donnent pour femme ou Venilie, ou Salacie; & les autres, c'est-à-dire les Grecs, le marient avec Amphitrite. Quelques-uns de ces derniers racontent une histoire plaisante à ce sujet Neptune avoit essayé toute sorte de moyens pour toucher Amphitrite, sans qu'aucun lui eût servi; lorsqu'il s'avisait de députer un Dauphin à l'insensible Déesse. Supposé que les poissons fussent alors tels qu'ils sont aujourd'hui, je ne sçais comment l'Orateur muet put se faire entendre; toujours est-il certain qu'il fit ce que l'éloquence & la tendresse de son maître avoient tenté en vain, & qu'Amphitrite persuadée accepta Neptune pour époux. En récompense de ce service, le Dauphin fut placé dans le Ciel, parmi les constellations (c). Cependant (c'est ma seconde remarque) le Dieu ne s'en tint pas à cette Epouse, si on en croit la Fable, & elle lui donne un nombre prodigieux

(c) Arati Astronomica, & Hygin, in fabulis Stellarum.

a
y
a
n
,
s.
a
-
s
p
-
e
-
n
t
e
-
r
-
l
e
e
n
n
t
-
-
a
x
r
n
).
u
a
x
-
.



d'enfans des Nymphes & des mortelles. Mais Tzetzés nous apprend que cette fécondité extraordinaire ne doit pas nous étonner : qu'elle n'a rien de réel ; & qu'il ne faut entendre par les fils de Neptune, ou par ses favoris, que des hommes ambitieux, hardis, courageux. Cet Ecrivain a bien fait de nous fournir cette solution, car en vérité on n'auroit pu comprendre autrement pourquoi les Payens attribuoient tant de bâtards à Neptune.

F A B L E S E P T I E M E.

A R G U M E N T.

Prothée prédit à Thetis qu'elle devoit avoir un enfant qui seroit plus grand & plus renommé que son pere. Cela fut cause que Jupiter ne la voulut point épouser, & qu'il la donna en mariage à Pelée qui en eut le vaillant Achille, après qu'elle eut pris diverses formes pour éviter sa compagnie.

U N jour le vieux Prothée s'entretenant avec Thetis, lui prédit que si jamais elle se marioit, elle auroit un fils qui surpasseroit par la force de son courage & de ses armes les actions de son pere, & qui seroit plus grand que lui. Ainsi encore que Jupiter l'aimât passionnément, il évita son mariage, afin que le monde n'eût rien de plus grand que Jupiter ; & voulut que Pelée, fils d'Eaque & son petit-fils, succedât à son amour, & qu'il épousât Thetis. Il y a un détroit dans la Thessalie qui a la forme d'un croissant, dont les deux pointes se rencontrent,

trent, & ce seroit un très-beau port, si l'eau y avoit plus de profondeur; mais la mer n'y couvre pas seulement le sable, & semble craindre de le mouiller. Enfin le rivage y est si ferme, qu'on peut courir par dessus, sans y imprimer le pied, & il n'y a rien de mol qui rende la course plus lente. On voit au dessus une forêt toute de Myrthes & d'Oliviers, & au milieu de cette forêt, il y a un antre qui est bâti de telle sorte, qu'il est malaisé de juger s'il a été fait par l'art ou par la nature. Néanmoins il est si commode, qu'il y a de l'apparence que l'art y a aidé la nature, ou qu'il l'a fait entièrement. C'étoit là que Thetis se faisoit ordinairement porter toute nue, assise sur le dos d'un Dauphin, & ce fut-là que Pelée l'ayant trouvée endormie, voulut contenter son amour, & obtenir par la force ce qu'il n'avoit pu gagner par ses prieres. En effet il fût venu à bout de son entreprise, si Thetis, qui ne l'aimoit pas, n'eût eu recours en même-tems à ses tromperies ordinaires, en se revêtant de diverses formes. Ainsi tantôt elle se changeoit en oiseau pour s'échapper des bras de Pelée; mais Pelée ne la quittoit point, & embrassoit cet oiseau. Tantôt elle se changeoit en gros arbre, mais Pelée embrassoit aussi cet arbre, & y demouroit attaché. Enfin elle prit la forme d'une tygresse en furie, & ce fut à cet aspect que Pelée
s'épou-

s'épouvanta, & qu'il laissa aller sa maîtresse. Il fit aussi-tôt un sacrifice aux Dieux de la mer, avec du vin qu'il répandit sur les eaux & avec les entrailles d'un agneau qu'il jeta dedans, & brûla de l'encens en leur honneur pour se les rendre favorables. A peine eut-il achevé, que Prothée s'éleva du fond de la mer, & lui parla en ces termes : » Fils » d'Eaque, lui dit-il, tes maux ne sont pas » sans remede, tu en auras la récompense, » tu jouiras de ton amour. Mais il faut que » tu prennes Thetis endormie dans le même » antre où tu l'as déjà combattue, & que tu » la lies de telle sorte, qu'elle ne puisse t'échapper. Alors ne t'épouvante de rien, ne te laisse point tromper par toutes les formes qu'elle peut prendre ; mais quoi qu'elle fasse, & que tu tiennes, embrasse bien ce que tu tiendras, & garde bien de la quitter qu'elle ne soit devenue ce qu'elle étoit auparavant ». Protée n'eut pas si-tôt fini son discours qu'il se laissa couler dans l'eau, & cessa de paroître aussi-tôt que de parler. Cependant comme le Soleil se couchoit, la belle Thetis ne manqua pas à son ordinaire de venir dans cet antre, qui lui servoit tout ensemble & de Palais & de lit. Pelée qui s'étoit caché pour l'attendre, & qui l'avoit vûe entrer, lui donna le temps de s'endormir, & enfin il la surprit, & lia avec elle la vertu de se transformer. Néanmoins

moins elle fit de grands efforts, elle se déroba des yeux de Pelée par mille formes diverses : mais il lui fut impossible de se dérober de ses mains. Il la tint toujours embrassée, jusqu'à ce qu'enfin étant revenue dans sa forme, elle dit en soupirant : » Tu ne serois pas victorieux si un Dieu ne t'avoit aidé«. Ainsi Thetis demeura en la puissance de Pelée, ainsi ce Héros l'embrassa, & eut le grand Achille.

E X P L I C A T I O N

Des Métamorphoses de Thetis.

LEs divers changemens de Thetis ont exercé les Commentateurs autant que Pelée même. Selon les uns, ils représentent la legereté de ces personnes capricieuses, qui paroissent tour à tour sous cent formes différentes. Tristes, contens, sérieux, gais, amis, indifferens, ennemis dans un même jour. Tantôt dans certains principes, & tantôt dans des sentimens opposés. *Aujourd'hui dans un casque, & demain dans un froc.* Il est certain qu'on ne sçait par où prendre de pareilles gens. Vous croyez les tenir, ils vous échapent, ils sont déjà bien loin. Cent fois en un jour, il vous mettent en défaut. Cependant une constance opiniâtre ne manque guères de venir à bout d'eux; & si leur inconstance a fatigué ceux qui avoient à faire à eux, aussi la persévérance de ces derniers triomphe-t-elle à la fin.

D'autres Ecrivains croyent qu'il s'agit ici de la fortune, & que les Métamorphoses de Thetis arrêtée enfin par Pelée, sont une image de la volubilité de l'occasion, auprès de laquelle il s'agit d'attendre

dre patiemment, & de saisir vite le moment favorable; moment unique, sans quoi nous la perdons..

Je consens qu'on explique ainsi cette fiction. Cependant j'aurois mieux y chercher moins de finesse, & supposer simplement, avec un Poète célèbre par ses ouvrages & par ses disgraces, que les déguisemens de Thetis n'étoient que de ces façons ordinaires aux jeunes personnes, quand elles veulent éprouver la constance d'un amant, ou irriter sa passion, ou peut-être défendre leur pudeur contre son amour. Du moins il semble que c'est là ce qu'il veut faire entendre par ces vers dignes de la beauté de son esprit.

*Amans, si jamais quelque Belle,
Changée en Lionne cruelle,
S'efforce à vous faire trembler:
Moquez-vous d'une image feinte;
C'est un fantôme que sa crainte
Vous présente pour vous troubler.*

*Elle peut, en prenant l'image
D'un Tigre ou d'un Lion sauvage,
Efrayer les jeunes amours.
Mais après un effort extrême
Elle redevient elle-même,
Et les Dieux triomphent toujours.*

Je dois donner maintenant l'histoire de Pelée, & la voici. Pelée fils d'Eaque fils de Jupiter, & d'Endeis fille de Chiron, avoit deux freres, Telamon, né de la même mere, & Phocus fils de la Nereide Psalmmathé. Ce dernier excita la jalousie des deux autres par la superiorité, qu'il paroïssoit avoir sur eux dans les combats. Il n'en fallut pas davantage pour les porter à conspirer sa mort, & à exécuter ce dessein, après quoi ils cachèrent le corps dans une forêt. Cependant leur crime fut découvert, & ils furent chassés d'Egine par Eaque. Je ne parlerai pas de ce que devint Telamon. Chacun sçait

qu'il se retira chez Cychrée fils de Neptune & de Salamine (a) : qu'ayant délivré l'Isle de Salamine d'un serpent qui la désoloit, Cychrée le récompensa de ce service, en le nommant son successeur ; & qu'il épousa ensuite Peribée fille d'Alcathous fils de Pelops. Pelée n'eut pas moins de bonheur dans les commencemens de son exil. Refugié dans la Phtiotide auprès d'Eurytion, fils d'Actor, ce Prince l'expia, lui donna Antigone sa fille en mariage, & lui accorda la troisième partie de son Royaume. Mais un jour qu'ils poursuivoient ensemble le Sanglier de Calydonie, le gendre en voulant frapper ce monstre, perça malheureusement son beau-père, de sorte qu'il fut réduit à chercher un azile à Jolcos chez Acaste qui le purifia. Son malheur le poursuivit dans cette Cour. Il avoit combattu avec Atalante dans des jeux institués en l'honneur de Pelias. Astidamie épouse d'Acaste devint alors amoureuse de son hôte, & lui déclara sa passion en le priant de la satisfaire. Pelée eut horreur de trahir ainsi son bienfaiteur. La Princesse irritée écrit d'abord à l'épouse de son amant que Pelée va épouser Sterope fille d'Acaste, & la triste Antigone se donne la mort. Non contente de cette vengeance, Astidamie accuse Pelée auprès d'Acaste d'avoir voulu la deshonorer, & le Prince crédule mène son hôte dans une forêt, où il lui ôte son épée pendant qu'il dormoit, accablé des fatigues de la chasse. Acaste s'étoit fait un scrupule de tuer lui-même un homme qui s'étoit venu jeter entre ses mains, & qu'il avoit expié. Ainsi son but, en le laissant endormi & désarmé dans un lieu desert, étoit que d'autres le fissent mourir pour lui. Son intention pensa être suivie. Car les Centaures avoient déjà surpris Pelée, & ils étoient

(a) Salamine étoit fille d'Asope, & sœur d'Egine mere d'Eaque. Par conséquent Telamont étoit petit neveu de cette Princesse.

le
ne
fa
&
de
es
o-
ex-
lui
ais
ier
ce
e ,
ol-
ur-
ta-
ias.
reu-
iant
son
l'é-
ope
ort.
ac-
sho-
une
oit ,
fait
étroit
xpil.
armé
ffent
ivie.
& ils
oient
mere
eu de



étoient sur le point de le massacrer. Mais Chiron le tira de leurs mains, & lui rendit son épée, trouvée dans un fumier où Acaste l'avoit enseveli.

Sorti ainsi de ce danger, Pelée à l'aide de Jason, & de Castor & de Pollux, prit Iolcos, fit déchirer Astydanie en pieces, & l'armée foula aux pieds les membres de cette malheureuse. Dans la suite, il paroît que la fortune cessa de le persécuter. On trouve qu'Achille, qu'il avoit eu de Thetis, qu'il épousa après la mort d'Antigone, regnoit sur les Phitiotes & les Myrmidons. C'est une preuve que Pelée recouvra le Royaume de son Pere, & celui d'Eurytion. Apollodore de qui j'ai tiré ce récit, ajoute que ce Prince donna le Royaume des Dolopes à Phénix, fils d'Amyntor, après lui avoir fait rendre par Chiron la vuë que son pere lui avoit ôtée, trompé par un faux rapport qu'on lui avoit fait : Autre marque que Pelée devint un Roi puissant & heureux, puisqu'il avoit des couronnes à donner.

FABLE HUITIEME.

ARGUMENT.

Pelée ayant tué Phoque son frere, est contraint de fuir de son pays, & se va refugier chez Ceyx fils de Lucifer. Chione niece de Ceyx, & fille de Dedalion, orgueilleuse d'avoir été aimée par Mercure & par Apollon, de qui même elle avoit eu des enfans, ose préférer sa beauté à celle de Diane, mais cette présomption lui coûte la vie. De quoi Dedalion est si affligé qu'il s'en précipite du mont Parnasse, mais Apollon le change en Eprevier en tombant.

AINSI Pelée fut heureux & par son fils & par sa femme, & auroit été heureux en toutes choses, si vous en ôtez la mort de

R. 2 son

son frere qu'il tua de sa propre main. Ce malheur l'obligea de quitter la maison de son pere, & de chercher une retraite dans Trachine, où regnoit alors Ceyx, sans cruauté & sans violence, & avec toutes les douceurs qu'on peut attendre d'un bon Roi. Ce Prince étoit fils de Lucifer, on le reconnoissoit à son visage, en qui on voyoit quelque chose de la splendeur de son pere; mais alors il étoit en deuil, & pleuroit la perte de son frere.

Lorsque Pelée fut proche de la Ville, il laissa dans une vallée couverte d'arbres, le bétail & le bagage qu'il avoit amené avec lui, & entra dans la Ville avec peu de monde, plus abattu par les remords de son crime, que par le travail du chemin. Enfin ayant été introduit devant le Roi avec un rameau d'olive en la main, pour lui faire voir d'abord qu'il venoit demander de la paix & du repos, il lui dit son nom & sa naissance, le rang que son pere tenoit sur la terre, & celui que son ayeul tenoit dans le Ciel, mais il ne lui parla point de son crime. Il supposa d'autres raisons de son bannissement & de sa fuite, & demanda à ce Prince une retraite dans ses terres. Le Roi de Trachine lui fit cette réponse remplie de douceur & d'humanité. » Je » n'ai point de biens, lui dit-il, qui ne soient » ouverts à tout le monde, & nous ne re-
gnons

» gnons pas dans un Royaume où l'hospita-
 » lité soit inconnüe. Il n'y a point d'étran-
 » gers qui ne trouvent dans mon Palais &
 » leur maison, & leur patrie. Vous ne devez
 » donc point douter qu'avec les grands noms
 » que vous portez, vous ne trouviez auprès
 » de moi de l'honneur & du respect. Ne per-
 » dez point le temps en prieres, vous obrien-
 » drez ce que vous demandez, & vous pou-
 » vez déjà vous vanter d'avoir part à toutes
 » les choses que vous voyez. Mais plût aux
 » Dieux que vous vissiez des choses plus
 » avantageuses & plus grandes. Au moins
 » j'aurois plus de moyen de vous faire un
 » meilleur accueil, & de montrer que je vous
 » estime ». Il ne put s'empêcher de pleurer
 en prononçant ces paroles; & Pelée & ses
 compagnons compatissans avec lui d'un mal
 qu'ils ne connoissoient pas encore, lui de-
 manderent la cause de ses douleurs & de ses
 larmes. » Vous croyez peut-être, leur dit-il,
 » que cet oiseau qui ne vit que de rapine, &
 » qui épouvante tous les autres, ait toujours
 » été oiseau, & toujours revêtu de plumes.
 » C'étoit un homme il n'y a pas encore long-
 » temps, & il n'a gardé que son humeur de
 » ce qu'il étoit autrefois. Il étoit hardi, &
 » toujours prêt à la violence, & sous la plu-
 » me où vous le voyez, il conserve encore
 » aujourd'hui, & ses vertus & ses vices. Il
 » s'appelloit Dedalion, il étoit fils de celui

» * qui a la charge d'appeller l'Aurore , qui
 » paroît le premier au Ciel , & qui se cou-
 » che le dernier ; bien que nous fussions
 » freres , nous n'avions rien qui se ressem-
 » blât. Pour moi j'ai toujours aimé la paix ,
 » & j'ai toujours été soigneux de la conser-
 » ver dans mon païs & dans ma maison. Au
 » contraire il ne se plaisoit qu'à la guerre , &
 » faisoit ses divertissemens des combats &
 » des batailles. Son courage subjuga de
 » grands Rois & de grands peuples ; &
 » maintenant chargé comme il est , il fait la
 » guerre aux pigeons qui font autour de †
 » Thisbé dont il vainquit autrefois le Prin-
 » ce. Il avoit une fille appelée Chione qui
 » étoit parfaitement belle , & qui dès l'âge
 » de quatorze ans fut aimée de tout le
 » monde , & recherchée de tous ceux de
 » qui la condition leur en pouvoit donner
 » l'esperance. Un jour comme Apollon &
 » Mercure revenoient l'un de Delphes , &
 » l'autre du mont Cylene , ils la virent tous
 » deux en même instant ; & tous deux en
 » même instant ils commencerent à l'ai-
 » mer. Apollon différa jusqu'à la nuit pour
 » satisfaire sa passion ; mais Mercure ne put
 » différer plus long-temps , il l'endormit &
 » se

* Lucifer , ou l'étoile de Venus , qui précède le matin
 le Soleil , & qui le suit le soir , & ne se couche qu'après
 lui.

† Ville de la Beotie.

» se contenta ; & dès qu'il fut nuit , Apol-
 » lon déguisé en vieille vint à son tour se
 » contenter. Elle conçut de l'un & de l'au-
 » tre , & neuf mois après elle accoucha de
 » deux fils. Elle conçut de Mercure un en-
 » fant ingénieux qu'on appella Autolique ,
 » & qui montra par son adresse dans toutes
 » sortes de larcins , qu'il ne dégèreroit pas
 » de son pere. Mais elle conçut du Dieu du
 » Jour l'excellent Philamon , qui chantoit
 » parfaitement , & jouoit de même de la
 » lyre , & qui fit voir par ses qualités de quel
 » sang il étoit sorti. Mais que lui servit d'être
 » mere de deux enfans si renommés , d'a-
 » voir eu des Dieux pour amans , d'être fille
 » d'un pere illustre , & d'avoir pour ayeul le
 » plus puissant de tous les Dieux ? Se peut-il
 » faire que la gloire soit quelquefois dange-
 » reuse , & que de si grands avantages
 » soient quelquefois autant de maux ? Oui,
 » Pelée tous ces avantages furent la cause de
 » sa perte. Comme elle en devint orgueil-
 » leuse , elle eut bien la hardiesse de préfe-
 » rer sa beauté à la beauté de Diane , & mé-
 » me de la mépriser. Mais elle trouva bien-
 » tôt que les Dieux sont toujours puissans ,
 » & que leurs vengeances sont toujours
 » prêtes. Enfin cette Déesse offensée de l'or-
 » gueil de cette fille , prit en même-temps
 » son arc , & lui tira une fleche qui lui vint
 » percer la langue qui avoit commis la fau-

» te. Chione perdit de ce coup, premierement
» la parole ; & ensuite voulant s'efforcer de
» parler , elle perdit la vie avec son sang.
» Je ne vous puis exprimer la douleur que
» j'en ressentis , je fus aussi affligé de sa per-
» te que son pere même , & toutefois je tâ-
» chai de le consoler , bien que j'eusse be-
» soin moi-même d'être consolé. Mais il ne
» fut pas plus touché de mes consolations ,
» qu'un rocher est ému des vents & des mur-
» mures de la mer. Il pleura la perte de sa
» fille , il accusa d'inhumanité la Déesse qui
» s'en est vengée , & l'affliction le porta jus-
» qu'à l'impiété & la fureur. Mais quand il
» vit brûler son corps , ce fut là que la rai-
» son acheva de l'abandonner , il fit quatre
» fois des efforts pour se jeter dans le feu ,
» & quatre fois on l'en empêcha. Enfin sa
» furie fut plus forte que tous nos obstacles ,
» il s'échappa de nos mains , & prit aussi-tôt
» la fuite ; & comme un taureau que des
» frelons piquent , on le vit courir par des
» lieux où il n'y avoit point de chemins. Il
» me sembla dès ce moment qu'il courroit
» plus vite qu'un homme , & vous eussiez
» crû vous-même que ses pieds avoient des
» ailes. Ainsi il se dégagea de tous ceux qui
» le retenoient ; & devenu prompt & léger
» par le desir de la mort , il monta aussi fa-
» cilement sur les plus hauts sommets du
» Parnasse , qu'il auroit marché dans une
» plai-

» plaine , & se précipita de cette montagne.
 » Mais Apollon qui en eut pitié , le conyer-
 » tit en oiseau , & le soutint en tombant sur
 » les ailes qu'il lui donna. Il lui fit naître un
 » bec crochu , en la place de sa bouche , lui
 » donna des ongles qui sont semblables à
 » des hameçons , & lui laissa son premier
 » courage , & plus de forces que de corps.
 » Enfin c'est aujourd'hui un Eprevier qui
 » n'épargne pas un oiseau , qui leur fait à
 » tous la guerre , & qui tyrannisé lui-même
 » de la douleur qu'il endure , est le tyran de
 » tous les autres.

E X P L I C A T I O N

*De Chione aimée par Apollon & par Mercure;
 des deux Enfans qu'elle eut d'eux , & de
 Dedalion, son pere , converti en Eprevier.*

Cette fable a l'air d'être une histoire qu'il suffit peut-être de dépouiller des ornemens poétiques pour la faire paroître ce qu'elle est. Ainsi, au lieu de dire que Chione fut aimée par deux Dieux , il faut lui faire tour à tour épouser deux Rois , dont l'un avoit les qualités de Mercure , & l'autre celles d'Apollon. Il faut ajouter qu'elle eut un fils de chaque époux , & que chacun de ses fils tint de l'humeur de son pere , c'est-à-dire , que l'un fut prudent , artificieux , dissimulé , & l'autre un Prince aimable , sage , & ami des belles lettres. Il en sera de même de l'avanture de Dedalion. C'étoit un Roi ambitieux une espece de conquérant , qui ne sçavoit ni se tenir en repos , ni y laisser les autres. Ce sera par cette raison que , lorsqu'il mourut , on feignit qu'il avoit

avoit été converti en Eprevier, oiseau féroce & qui ne vit que de rapines.

A ces remarques peut-être vraies, peut-être faufes, mais certainement simples & probables, les Mythologiftes ajoutent les réflexions suivantes. Dedalion, bien qu'ambitieux, & par conféquent ou cruel, ou capable de le devenir, mourut de la douleur qu'il conçut de la perte de fa fille. C'est que ceux qui font violens en une chose, le font d'ordinaire en toutes, même en celles qui leur font préjudiciables, & que pour la punition des Princes qui ne respectent pas les loix de l'humanité, les passions exercent sur eux les mêmes violences qu'ils exercent sur les autres hommes.



F A B L E N E U V I E M E.

A R G U M E N T.

Un loup marin que Psamathe Neréide mere de Phoque avoit fait sortir de la mer, pour se venger de Pelée, tué & dévore ses troupeaux; mais enfin cette Neréide est apaisée par les prieres de Thetis sa sœur, & ce loup est métamorphosé en rocher.

T A N D I S que Ceyx contoit à ses hôtes la merveilleuse avanture de son frere, Anetor qui gardoit le troupeau de Pelée, vint en hâte le trouver: » Seigneur, lui dit-il, je viens vous apprendre une grande perte, mais comme il étoit étonné & hors d'haleine, il ne pût parler davantage. Sa venue si précipitée & l'effroi où il étoit, ne donnerent pas moins d'inquietude à Ceyx qu'à Pelée, & bien qu'ils craignissent tous deux d'apprendre une mauvaise nouvelle, ils vouloient pourtant la sçavoir. Quand Anetor fut donc un peu revenu à soi, Pelée lui commanda de parler, & de dire les choses comme elles étoient. » J'ai mené vos bœufs, dit-il à Pelée, environ sur le midi sur le rivage de la mer, & les uns s'y sont couchés sur le sable, les autres s'y sont promenés, & quelques uns sont entrés dans l'eau. Il y a au dessus de l'endroit où je les ai menés, un Temple, où l'on

» ne

» ne voit ni marbre ni or : il est seulement bâ-
 » tite de bois , & est environné d'une vieille &
 » sombre forêt. Un Pêcheur qui faisoit se-
 » cher ses filets sur le rivage, m'a dit qu'il est
 » consacré à Nérée & aux Nereïdes , & que
 » ce sont là les Dieux de ce Temple. A côté
 » il y a un grand marais qui est entouré de
 » saules , & qui s'est formé de l'eau que la
 » mer y porte , & qu'elle y laisse en se re-
 » tirant. Enfin comme vos bœufs étoient en
 » l'état où je viens de les représenter , il est
 » sorti de ce marais un loup d'une grandeur
 » prodigieuse , avec un bruit si horrible, que
 » tous les lieux d'alentour en ont été épou-
 » vantés. On voit couler de sa gueule de l'écu-
 » me mêlée de sang , ses yeux ressemblent à
 » deux fournaïses ardentes , & bien qu'il soit
 » également redoutable par sa rage & par sa
 » faim , il est beaucoup plus terrible par sa
 » faim que par sa rage, Ainsi il ne s'est pas
 » contenté d'assouvir sa faim par le carnage
 » de vos troupeaux ; mais après s'en être as-
 » souvi , il les a tous blessés ou tués , & plu-
 » sieurs d'entre nous voulant s'opposer à sa
 » furie , n'ont pû éviter ses atteintes , &
 » sont demeurés morts sur la place. Tout le
 » rivage est couvert de ce massacre , l'eau
 » qui en est la plus proche , en a pris aussi
 » la couleur , & le marais qui retentit de
 » mugissemens & de cris , n'est plus qu'un
 » grand cloaque de sang. Enfin il est à crain-
 » dre.

» à dire de tout perdre, si vous voulez différer
 » à nous envoyer du secours, & l'état où
 » sont les choses ne vous permet pas de déli-
 » berer. Tandis que tout n'est pas encore
 » perdu, il faudroit s'assembler & prendre
 » les armes, & aller enfin tous ensemble au
 » secours de ce qui vous reste. Pelée ne s'é-
 » mut pas beaucoup de cette nouvelle, mais
 » se souvenant de son crime, il crut que la
 » Nereïde, qui étoit mere de Phoque, vou-
 » loit venger la mort de son fils par la perte
 » qu'on lui annonçoit. Cependant Ceyx com-
 » manda qu'on prît des armes pour aller con-
 » tre ce loup, & lui-même il eût été le chef
 » de la troupe, si Halcyone sa femme ayant
 » entendu le bruit, ne se fût opposée à cette
 » entreprise. Ainsi elle vint le trouver dans le
 » même état où ce bruit l'avoit surpris, sans
 » être encore habillée, & en se jettant à son
 » col, elle le pria par ses larmes, aussi-bien
 » que par ses paroles, de se contenter d'en-
 » voyer du secours, de ne se point exposer, &
 » de lui conserver la vie qui dépendoit de la
 » sienne. Pelée voyant la douleur & l'appre-
 » hension d'Halcyone: » Grande Reine, lui
 » dit-il, dépouillez-vous de cette vertueuse
 » crainte, il me suffit d'avoir reçu un témoi-
 » gnage si glorieux de la bonne volonté du
 » Roi, & je lui suis aussi obligé de ces of-
 » fres généreuses, que des efforts qu'il auroit
 » pû faire pour me rendre ce que je perds.

» H

» Il ne faut point prendre les armes pour
 » combattre ce nouveau prodige , il faut
 » seulement adorer le Dieu de la mer , &
 » les sacrifices seront les armes par qui je
 » triompherai de ce monstre «. Il y avoit
 une haute tour auprès du rivage , qui servoit
 de Phare aux vaisseaux , & qui même dans
 la tempête leur donnoit quelque esperance
 de salut , quand ils commençoient à l'aper-
 cevoir. Ils monterent sur cette tour , d'où ils
 virent avec douleur & avec effroi le carna-
 ge de tant de Taureaux , & ce loup épou-
 vantable , dont la gueule dégoutoit de sang.
 Aussi-tôt Pelée étendant les mains vers la
 mer , pria Psamathe , mere de Phoque , de
 mettre fin à sa colere , & de lui donner du
 secours ; mais ses prieres furent vaines , &
 Psamathe fut inexorable. Enfin Thetis
 voyant que le mal continuoit , & qu'il alloit
 passer plus avant , la sollicita pour son mari,
 & obtint le pardon qu'il avoit demandé vai-
 nement. Néanmoins comme ce loup étoit
 devenu plus cruel par la douceur qu'il trou-
 voit dans le sang & dans le carnage , il ne per-
 dit point sa furie , qu'il n'eût été changé en
 rocher , en dévorant une genisse. Ainsi de loup
 qu'il étoit il devint la statue d'un loup : car il
 conserva sa figure , & prit la couleur d'une
 pierre , pour faire voir qu'il n'étoit plus loup ,
 & qu'on ne devoit plus le craindre. Cepen-
 dant les Destins ne permirent pas à Pelée de
 demeu-

demeurer en cette terre, ils voulurent qu'il errât encore en vagabon, & en banni; & comme ils avoient ordonné que Thessalie seroit la borne de ses travaux, il n'y fut pas si-tôt arrivé, qu'il y fut purgé par Acaste du meurtre qu'il avoit commis.

EXPLICATION

D'un Loup converti en Pierre.

Bien que le Loup en question n'ait été apparemment qu'un ennemi, qui poursuivit par tout Pelée avec une opiniâreté infatigable, néanmoins j'en rapporterai la fable à la morale, persuadé qu'on verra avec plaisir l'application qui en a été faite à la vengeance divine. Voici donc ce qu'on en dit. Pelée cherche inutilement une retraite tranquille, après la mort de son frere. S'il trouve des Amis fideles & tendres, qui veuillent bien le mettre à couvert de la justice des hommes, il ne sçauroit échaper à celle de Dieu, dont les fleaux inevitables sont représentés par ce loup furieux qui dévore ses troupeaux. Pelée, qui se sent coupable, n'a point recours aux armes pour se défendre. Il sçait qu'elles ne peuvent rien contre le Ciel, que les prieres seules ont la force de le désarmer, que notre soumission a seule la vertu de suspendre le tonnerre & de l'éteindre. Ainsi il plie avec respect sous la main vengeresse de Neptune, après quoi le ciel satisfait à pitié de ses maux, & convertit le Loup en pierre.

Au reste, Pelée cacha d'abord à Ceyx son hôte la raison qui l'avoit obligé à fuir sa patrie, parce qu'il craignoit qu'on ne lui eût refusé l'hospitalité. Cela me donnera lieu de faire une remarque sur l'horreur que les Anciens avoient pour les Homicides.

On

On étoit banni de la société des hommes. On vous regardoit comme une espece d'excommunié dont le commerce rendoit profane. Il falloit enfin avoir été purifié ; pour rentrer dans les droits des autres hommes , encore ne vous accordoit-on cette expiation , que pour des meurtres involontaires. C'étoit là une loi qui devoit faire une impression étrange sur les esprits , & les détourner efficacement de commettre un crime qui exposoit à ces fortes de defagrémens. Sur tout chacun ne pouvoit qu'être frappé de l'appareil extraordinaire qui accompagnoit les cérémonies de l'expiation , & qu'on peut voir dans les anciens Auteurs. C'est-là une forte preuve que ces âges reculés , que nous traitons volontiers d'âges barbares , méritoient moins ce nom que notre siècle. Aujourd'hui un particulier a une querelle avec un autre , l'appelle en duel , & le tue. Qu'en arrive-t-il ? Si le meurtrier peut échapper à la justice , en fuyant dans un pays étranger , il raconte froidement qu'il a eu *une affaire d'honneur* , & qu'il s'en est tiré en *homme de cœur*, en *brave homme*. L'unique mot qu'il donne à l'humanité qu'il a blessée cruellement , c'est celui-ci , *j'ai eu le malheur de tuer mon ennemi*. Cependant personne ne fuit ce malheureux qu'on devoit regarder comme un homme détestable ; on a pitié de lui , on le secourt ; que dis-je ? Il se trouve des gens qui le louent de ce qu'il a fait , & qui le mépriseroient , s'il avoit assez de courage pour sacrifier le point d'honneur à sa conscience. Est-ce un siècle éclairé , poli , humain , qu'un siècle où la meilleure partie des hommes a de tels sentimens ? Pour moi , je l'avoue , je ne puis appeller cela que du nom de barbarie.

FABLE DIXIEME.

ARGUMENT.

Halcyone & Ceyx sont métamorphosés en des oiseaux que l'on appelle Halcyons, & tandis qu'ils couvent leurs œufs, la mer demeure tranquille, & l'on dit qu'ils ayent la vertu d'entretenir le calme, & d'empêcher les tempêtes.

C'EST PENDANT Ceyx épouvanté des prodiges qui étoient arrivés à son frere, & à la fille de son frere, se propose de faire un voyage à Claros, afin de consulter Apollon dont les réponses salutaires ont souvent donné le repos qu'on ne se peut donner soi-même. Il eût bien été à Delphes, & c'étoit le lieu le plus proche, mais le prophane Phorbas accompagné des Phlegyens en assiégeoit alors le Temple, & en fermoit tous les chemins. Au reste avant que de partir, Ceyx communiqua son dessein à sa femme Halcyone, qui n'apprit pas cette nouvelle sans une extrême douleur, & sans en verser des larmes. Elle s'efforça trois fois de parler, mais ses pleurs & ses sanglots empêchèrent autant de fois que la parole ne sortit; & enfin lorsque la douleur eut fait ses premiers efforts, elle fit cette plainte entrecoupée de mille soupirs. » Que vous ai-je fait, lui dit-elle, & quelle faute ai-je

Tome III.

S

» com-

„ commise qui ait pu changer votre esprit ?
 „ Que sont devenus ces grands soins que
 „ vous aviez pour moi seule ? Pourrez-vous
 „ bien aujourd'hui vous éloigner de votre
 „ Halcyone, & vous conserver quelque re-
 „ pos ? Est-il possible que vous m'aimiez, &
 „ que vous puissiez vous résoudre à faire un
 „ voyage qui vous séparera de moi ? Faut-il
 „ pour vous être plus chere, que je sois éloi-
 „ gnée de vous ? Si vous voyagiez par terre,
 „ j'aurois sans doute autant de douleur, mais
 „ je n'aurois pas tant de crainte, & les
 „ maux que donne la peur, ne se join-
 „ droient pas à ceux de l'absence. Je ne
 „ sçaurois vous rien déguiser, la mer, &
 „ même l'image de la mer me donne de
 „ l'horreur & de l'épouvante. Il n'y a pas
 „ long-temps que je vis sur le rivage les
 „ tables d'un vaisseau brisé, & j'y ai vu sou-
 „ vent des tombeaux qui n'avoient que le
 „ nom de ceux que la mer avoit engloutis,
 „ & pour qui ils étoient dressés. Tout cela
 „ me donne des maux où je ne vois point de
 „ remede, & il est difficile d'aimer qu'on ne
 „ craigne pour ceux que l'on aime. Nemet-
 „ tez point votre assurance en ce que vous
 „ êtes gendre d'Eole, qui est le maître des
 „ vents, qui les détache & qui les resserre,
 „ & qui fait à sa volonté, ou le calme ou la
 „ tempête. Quand les vents sont une fois dé-
 „ chaînés, & qu'ils regnent sur la mer, a-
 „ lors

» lors il n'y a plus rien qui soit exempt de
 » leur violence, ils renversent la terre & les
 » eaux, ils portent la guerre jusques dans le
 » Ciel; & par les coups qu'ils donnent aux
 » nuës, ils en font sortir des foudres. Helas !
 » plus j'en ai de connoissance, & plus je les
 » crois redoutables : car enfin je les connois,
 » & quand j'étois encore petite, dans le
 » Palais de mon pere, j'ai vu souvent des
 » effets de leur rage & de leur furie. Que si
 » mes larmes & mes prières ne peuvent
 » vous faire changer de dessein, & que vous
 » soyez résolu à ce voyage que j'apprehen-
 » de, permettez que je vous suive. N'ai-je
 » pas assez d'amour pour avoir part à votre
 » fortune ? Au moins parmi les plus grands
 » maux, j'aurai ce soulagement de tâcher à
 » vous en défendre. Au moins s'il faut que
 » je craigne, ce seront des maux véritables
 » & non pas des illusions qui me donneront
 » de la peur. Je ne craindrai rien que je ne
 » voye sujet de craindre, les vents ne vous
 » porteront nulle part, qu'ils ne m'y por-
 » tent avec vous, & quoi qu'il faille souf-
 » frir, nous le souffrirons ensemble. Com-
 » me Ceyx n'avoit pas moins d'amour qu'Hal-
 » cyone, il ne demeura pas insensible à ses
 » plaintes & à ses larmes, & témoigna qu'il
 » en étoit touché. Néanmoins il ne pouvoit
 » changer de dessein, ni se résoudre d'exposer
 » sa femme à un voyage si perilleux. Il lui dit

donc beaucoup de choses pour lui faire perdre sa crainte, mais il ne put la persuader. Et enfin pour l'obliger à consentir à son voyage : » Véritablement, lui dit-il, un » moment m'est comme un siecle, quand je » le passé éloigné de vous, & je suis mort » dès que je vous quitte : mais je vous jure » par la clarté de mon pere, que si les Des- » tins le permettent, vous me verrez de re- » tour avant qu'il soit seulement deux mois ». Cette promesse & l'esperance de le revoir dans peu de jours, la fit résoudre à son départ, & en même-temps il fit équiper un vaisseau. Mais Halcyone n'eut pas si-tôt vu ce vaisseau, qu'elle en conçut de l'horreur comme d'un mauvais présage. Tous les maux qu'elle s'étoit déjà imaginé se représenterent devant ses yeux. Ses larmes recommencerent à couler, & après avoir embrassé son mari, & lui avoir dit un triste adieu, elle tomba comme morte. Ceyx qui ne partoit qu'avec regret, souhaitoit lui-même de rencontrer quelque occasion qui l'arrêtât, & étoit comme en suspens, entre le dessein de partir, & le desir de demeurer. Mais cependant les matelots avoient mis la voile au vent, & fendoient a mer à coup de rames. Alors Hacyone ayant un peu levé les yeux, aperçut son mari debout sur la poupe qui lui faisoit signe de la main; & pour lui témoigner qu'elle le voyoit, elle
 lui

lui fit le même signe. Mais quand il fut si éloigné de la terre qu'elle ne pouvoit plus le reconnoître, ni le discerner d'avec les siens, elle suivit de la vûe, autant qu'il lui fut possible, le vaisseau qui disparessoit peu à peu, & demeura sur le rivage, tandis qu'elle en vit les voiles, ou qu'elle s'imagina de les voir encore. Enfin quand elle les eut perdues de vûe, elle s'alla jeter au lit, mais le lit renouvela ses douleurs, & lui fit mieux reconnoître son abandonnement & sa solitude. Cependant le vaisseau gagna bien-tôt la pleine mer, & le vent qui enflait les voiles, lui fut assez long-temps favorable. Ainsi il avoit déjà presque fait la moitié du chemin, lorsque la mer commença à s'émouvoir, qu'on en vit blanchir les flots, & que le vent de l'Orient commença à souffler avec plus de violence & de furie. En même-temps le Pilote crie qu'on abatte les mâts, & qu'on ploye promptement les voiles, mais la tempête est déjà si grande qu'elle ne permet pas de lui obéir, & le bruit que fait la mer empêche d'entendre sa voix. Néanmoins on ne laissoit pas de courir, & chacun faisoit son devoir de son propre mouvement. Les uns retirent les avirons, & les autres défendent les flancs du vaisseau contre l'eau qui entroit dedans; une partie ploye les voiles, d'autres vident l'eau & rejettent la mer dans la mer. Mais parmi

cette

cette confusion la tempête s'augmente tous-jours ; les vents devenus plus furieux , font la guerre de tous côtés , mêlent les flots , & confondent le Ciel & la Mer. Le Pilote même se trouble , il ne se souvient plus de son art , il ne se souvient plus de lui-même , il ne sçait que commander , il ne sçait à quoi se résoudre. Le mal est si grand qu'il surmonte sa science , & le met enfin en état de souhaiter de perir bien-tôt , pour ne pas souffrir plus long-temps. Les hommes , les mâts , les cordages & tout l'équipage du vaisseau font un bruit épouvantable , & les eaux poussées par les eaux , & les tonnerres qui fendent l'air , ajoutent encore à tant d'horreur leurs violences & leurs menaces. La mer qui s'éleve en montagnes , semble aussi menacer le Ciel ; & comme si les nuës n'avoient pas encore assez d'eau , vous eussiez dit que la mer leur en portoit elle-même. Tantôt en s'enfonçant jusqu'au sable qu'elle remuë , elle paroît de sa couleur , tantôt elle se montre plus noire que ne sont les eaux du Styx , & puis s'étendant comme en une plaine , elle blanchit d'une écume horrible , & qui bouillonne de tous côtés. Cependant le vaisseau suit les mouvemens de l'eau qui l'agite. Tantôt il s'éleve sur les vagues , & l'on diroit qu'il considere comme du haut d'une montagne , des abîmes effroyables. Tantôt il retombe si bas qu'il
sem-

semble des Enfers regarder le Ciel. Quelquefois les flots en frappent les flancs avec tant de force & de furie, que le coup qu'il en reçoit ne fait pas un moindre bruit, que quelque machine de guerre dont on battoit une forteresse. Comme les lions déjà furieux d'eux-mêmes, & devenus plus impétueux par la secouffe qu'ils se sont donnée, & par la course qui les transporte, se précipitent sur les armes dont on pensoit s'en défendre: ainsi l'eau mêlée avec le vent qui la pousse, se jette sur toutes les choses qui peuvent garantir le vaisseau, & devient bien-tôt la plus forte. Il commence à s'entrouvrir, on y apperçoit déjà mille ouvertures, & ce sont autant de passages par où l'on voit entrer la mort. Cependant il tomba tant d'eau que vous essiez cru que le Ciel tomboit en pluye dans la mer, & que la mer qui s'enfloit alloit prendre la place des Astres, & qu'elle montoit dans le Ciel. Les voiles devinrent pesantes, & par les eaux de la pluye, & par les eaux de la mer. On ne voit luire aucunes étoiles, une noire & cruelle nuit ensevelit toutes choses dans l'horreur de ses ténèbres, ou si l'on voit quelque clarté, elle ne vient que du feu des éclairs & des tonneres, & au reste vous eussiez dit que les foudres enflammoient les eaux. Enfin les flots & la pluye assaillirent ensemble le vaisseau; & comme dans l'as-

faut

faut d'une Ville le foldat le plus courageux : monte le premier fur la muraille , & y paroît triomphant au milieu de mille ennemis , après avoir fait de grands efforts , ainfi après que les flots eurent battu affez longtems ce miserable vaiſſeau , enfin ce grand flot que l'on appelle dizenier , qui eſt le plus fort & le plus impetueux de tous , ne ceſſa point de l'attaquer , & ne perdit rien de ſa furie , qu'il ne fût entré , pour ainſi dire , entre les murailles de cette forterefſe flotante. Une partie de l'eau y étoit déjà entrée , & y faiſoit ſes ravages , tandis que l'autre s'efforçoit encore d'y entrer , & ceux qui étoient dedans n'étoient pas moins épouvantés qu'une ville aſſiégée par un puiffant ennemi qui mine au dehors ſes murailles , & qui les tient déjà au dedans. L'art & le courage manquent tout enſemble aux matelots , qui penſent voir entrer autant de morts dans le vaiſſeau , qu'ils y voyent venir de flots & de vagues. L'un ne peut retenir ſes larmes , l'autre demeure ſtupide par le trouble & l'étonnement qui ſe ſaiſit de ſon eſprit , un autre crie & ſe deſeſpere , & eſtime ceux-là bienheureux , qui peuvent eſperer en mourant une ſépulture. Quelques-uns font des vœux & des prieres , lèvent les mains au Ciel qu'ils ne voyent pas , & lui demandent en vain du ſecours. Celui-là ſ'afflige de n'avoir plus d'eſperance de revoir ſon

son frere & son pere , qu'il se remet devant les yeux , celui-ci meurt de regret par le souvenir de ses enfans ; enfin chacun d'eux se représente ce qu'il a laissé dans sa maison , & ce qui lui est le plus cher. Ainsi le misérable Ceyx ne regrette que son Alcyone , c'est elle seule qui l'afflige , elle est seule dans sa bouche ; & bien que le misérable la desire , il se réjouit pourtant qu'elle ne soit pas avec lui. Il voudroit bien voir encore & sa maison & sa patrie , ou porter de ce côté-là pour le moins ses derniers regards ; mais il ne sçait où est sa patrie , parmi ce grand trouble de la mer , & ces épaisses ténèbres qui enveloppent tout le Ciel , & qui naissent d'une double nuit. Cependant un tourbillon rompit le mât & le gouvernail , & les eaux comme triomphantes & superbes de cette dépouille , en devinrent plus furieuses , & précipiterent le vaisseau du haut de leurs vagues , comme du sommet d'un grand rocher , dans un gouffre épouvantable. Il ne donna pas un moindre coup contre le sable , ou contre l'écueil qu'il alla toucher en tombant. Que feroient les montagnes d'Athos & de Pinde , si elles étoient déracinées de la terre qui les soutient , & qu'on les fit tomber dans la mer ? Ainsi ce malheureux vaisseau fut abîmé par son propre poids , & par le coup qu'il reçut , & la plus grande partie de ceux qu'il portoit furent perdus avec

lui : car il y en eut quelques-uns qui tâchèrent à se sauver, pour faire naufrage un peu plus tard. Ceyx lui-même prit une table de ce débris, avec cette main dont il avoit accoutumé de tenir un Sceptre, & appella en vain son pere * & son beau-pere à son secours. Mais au milieu de ce peril, il avoit plus souvent en bouche le nom d'Alcyone qu'il aimoit, que les noms d'Eole & de Lucifer, qui pouvoient le secourir ; & se voyant près de la mort, il souhaite que les flots jettent son corps où est Alcyone, pour être inhumé par des mains si cheres. Enfin il prononça ce beau nom autant de fois, qu'en nageant, l'eau lui permettoit d'ouvrir la bouche : & comme il le prononçoit encore malgré les eaux qui l'étouffoient, un flot ou plutôt un gros nuage vint se rompre sur sa tête, & l'enfvelit dans la mer. Lucifer qui ressentit les douleurs de la perte de son fils, en fut si triste & si morte durant toute cette nuit, que vous ne l'eussiez pû reconnoître, & parce qu'il ne lui étoit pas permis de quitter le Ciel, il se couvrit de nuages, & montra bien qu'il étoit en deuil, par l'obscurité qui le cachoit. Cependant Alcyone, qui ne sçavoit pas encore une si grande infortune, attendoit avec impatience le retour de son mari, & comptoit les jours & les nuits qu'elle passoit en son absence. Elle faisoit déjà travailler
aux

*Eole &
Lucifer.

aux habits dont elle vouloit qu'il fût vêtu le jour de son arrivée, elle songeoit à ceux qu'elle prendroit elle-même, pour aller au devant de lui, & se promettoit vainement de le revoir dans peu de jours. Elle fit des sacrifices à tous les Dieux pour le retour de Ceyx, & en fit sur tout à Junon; enfin elle étoit toujours aux pieds des Autels, & y brûloit toujours de l'encens pour le salut d'un mari qu'elle avoit déjà perdu. Tous ses vœux & toutes ses prieres n'avoient point d'autre but, si non que Ceyx revînt aussi sain qu'il étoit parti, qu'il rapportât de son voyage le même amour qu'il avoit en s'en allant, & qu'il ne lui manquât jamais de foi; mais de tous ses souhaits, il n'y avoit que le dernier dont elle pût obtenir l'effet.

Junon ne put endurer plus long-temps qu'on lui fit des vœux pour un mort; & afin d'éloigner de ses Autels une Princesse qui devoit être alors en deuil; » Iris, dit-elle, » toi qui portes par-tout mes ordres avec tant » de fidélité, va promptement trouver le » sommeil, & lui commande de ma part » qu'il fasse voir à Alcyone par des songes » véritables l'aventure de son mari ». Junon n'eut pas si-tôt parlé, qu'Iris se revêtit d'une robe de mille couleurs, & par un chemin fait en arc d'autant de couleurs diverses, elle alla au Palais du Dieu du Sommeil, qui est toujours comme caché dans

R ij un

un nuage ténébreux. Il y a auprès des Cimmeriens une caverne profonde sous une grande montagne; c'est là que le Sommeil a établi son séjour, & qu'il a bâti son Palais. Quoique puisse faire le Soleil dont les rayons sont si pénétrans, il n'y sçauroit jamais entrer, soit qu'il se leve, soit qu'il soit en son midi, soit enfin qu'il s'aïlle coucher. Il s'y élève toujours de la terre des nuages mêlés de brouillards, & l'on y doute incessamment, s'il y est jour, ou s'il y est nuit. Le cocq qui est presque toujours éveillé, n'y appelle jamais l'Aurore, il n'y a point de chiens importuns, & les oyes plus vigilantes encore que les chiens n'en rompent jamais le silence. Enfin il n'y a aucuns animaux qui troublent la tranquillité d'un lieu si paisible, les arbres n'y sont point agités par le vent, & l'écho même n'y a point de voix; il n'y a que le repos qui y habite avec le Sommeil. Néanmoins il y sort du pied d'un rocher un ruisseau du fleuve d'Oubli, & comme il coule par-dessus de petits cailloux, il fait un petit murmure qui a la force d'endormir les plus fâcheuses inquiétudes. On voit à l'entrée de cette antre une quantité de pavots fleuris, & un nombre infini de ces herbes dont la nuit tire le suc, & le répand par toute la terre, pour assoupir tout le monde. Mais afin que les gonds des portes ne fassent point de bruit qui interrompe le Sommeil,

meil , il n'y a point de portes en tout ce Palais , ni de gardes qui veillent à l'entour , il y a seulement au milieu de cet antre un lit d'ébene environné de rideaux bruns, & c'est-là que le Dieu repose. Les Songes qui se revêtent de diverses formes , sont couchés sur la place à l'entour de lui , & y sont en aussi grand nombre qu'on voit d'épics dans les plaines , que les forêts portent de feuilles , & qu'on trouve de grains de sable sur les rivages de la mer. Iris en entrant dans cette caverne , repoussa avec les mains tous les Songes qui l'empêchoient d'avancer , & se fit faire place pour approcher du lit du Sommeil. Au reste elle ne fut pas si-tôt entrée dans cet antre , que l'éclat de sa robe le remplit de tous côtés de lumière & de splendeur , & alors le Dieu commença avec peine à ouvrir ses yeux chargés & appesantis par lui-même. Il se leva à moitié , & retomba aussitôt , & vous eussiez dit qu'il s'endormoit en se réveillant. Mais enfin après qu'il se fut donné plusieurs fois du menton contre l'estomach , il se secoua lui-même de dessus lui-même , & en s'appuyant sur le coude il demanda à Iris qu'il reconnut , ce qu'elle desiroit de lui. » Sommeil , dit-elle , » repos de toutes choses , Sommeil le plus paisible de tous les Dieux , l'unique paix des esprits » qui rencontrent par tout la guerre ; vous » qui ne souffrez jamais où vous êtes les in-

» quiétudes & les soins ; qui soulage les
 » corps que le travail avoit abattus , & qui
 » les rendez capables d'un nouveau travail ,
 » en leur rendant leurs premieres forces ,
 » commandez aux Songes qui représentent
 » la verité, de prendre la forme de Ceyx, d'al-
 » ler à Trachine trouver Alcyone , & de
 » lui faire une peinture du naufrage de son
 » mari : Junon le veut , Junon le comman-
 » de «. Lorsqu'Iris eut executé ses ordres ,
 elle se retira , parce qu'elle ne pouvoit plus
 résister à l'assoupissement qui commençoit à
 la surprendre , & en effet elle se fût bien-
 tôt endormie avec le Dieu du Sommeil , si
 elle n'eût pris promptement la fuite. Ainsi
 elle s'en retourna par le même chemin qu'elle
 étoit venue.

Cependant le Dieu du Sommeil ne réveilla
 la que Morphée de cette multitude de ses
 enfans qui dormoient autour de son lit. Il
 n'y en a point entr'eux qui imitent mieux
 que lui , & la démarche , & le visage , & la
 voix de ceux qu'il veut représenter. Il y ajoute
 les habits qu'ils ont coutume de porter , &
 se sert des mêmes paroles dont ils se servent
 ordinairement ; enfin il ne prend jamais que
 la ressemblance des hommes. Il y en a un autre
 qui se revêt à sa fantaisie , tantôt de la
 forme d'une bête brute , tantôt de celle d'un
 oiseau , tantôt de celle d'un serpent , les
 Dieux l'appellent Icele, & les hommes Phobe.

betor. Il y en a encore un troisiéme que l'on appelle Phantase, qui se métamorphose en terre, en rocher, en riviere, & enfin en toutes les choses qui n'ont point d'ame. Ces trois-là ne se présentent ordinairement de nuit qu'aux Rois, qu'aux Princes & aux Capitaines; mais les autres ne sont faits que pour le peuple, & ne se montrent qu'à la multitude. Enfin le Dieu du Sommeil ne se servit en cette occasion que de Morphée pour executer les ordres d'Iris; & après lui avoir prescrit ce qu'il devoit faire, il se laissa aller sur son chevet, & recommença à dormir. Cependant Morphée porté sur une aîle legere qui fendoit l'air & les ténèbres sans faire de bruit, partit du Palais du Sommeil, & se rendit en peu de tems dans la Ville & dans la maison où étoit alors Alcyone. Lorsqu'il fut entré dans sa chambre, il se dépouilla de ses plumes, & se fit semblable à Ceyx, prit un visage triste & pâle, qui ressembloit à celui d'un mort, & se présenta devant le lit de cette miserable Princesse, nud & défiguré, la barbe & les cheveux mouillés, & comme dégoutans de l'eau de la mer. Ainsi en s'appuyant sur son lit, le visage trempé de larmes, il parla en ces termes à Alcyone. » Connois-tu Ceyx, chere & malheureuse femme? La mort a-t-elle changé mon visage? Si tu veux me regarder, tu me reconnoîtras encore; mais au lieu de

R 4

» ton

» ton mari, tu ne trouveras que son ombre.
 » Tes vœux & tes prieres ont été pour moi
 » sans effet, & je n'en ai point reçu de se-
 » cours. Je suis mort, ma chere Alcyone,
 » ne te promets plus en vain la satisfaction
 » de me revoir. J'ai fait naufrage dans la
 » mer Egée, où la tempête a mis en pièces
 » le vaisseau qui me portoit; & comme je
 » prononçois encore ton nom, un flot m'a
 » rempli la bouche, & m'a privé de la vie,
 » c'est-à-dire, de mon Alcyone. Ne prends
 » pas ce que je te dis pour une nouvelle dou-
 » teuse; ce n'est pas le bruit du peuple ni ce-
 » lui de la renommée qui t'entretient de ma
 » perte: c'est moi-même qui ai fait naufra-
 » ge, qui viens t'annoncer mon aventure.
 » Lève-toi & donne-moi des larmes, prend
 » enfin des habits de deuil, & ne souffre pas
 » que je descende aux Enfers, sans qu'on
 » ait pleuré mon infortune. Au reste, en
 » prononçant ces paroles, Morphée imita si
 » bien la voix de Ceyx, qu'Alcyone crut fa-
 » cilement qu'elle entendoit parler son mari.
 » Il sembloit même qu'il versoit des pleurs vé-
 » ritables; enfin il avoit la même contenance
 » & les mêmes gestes que Ceyx. Alcyone en-
 » core endormie, soupire, se plaint & s'affli-
 » ge, elle tend les bras en dormant, afin
 » d'embrasser son mari, mais elle n'embrasse
 » que l'ombre. Elle s'écrie qu'il demeure:
 » Demeure, dit-elle, où suis-tu? Ne vas
 » pas

» pas si vite, Ceyx, nous irons tous deux
 » ensemble. Alors elle s'éveilla par le bruit
 qu'elle fit elle-même, & par le trouble que
 ce songe avoit laissé dans son esprit. D'abord
 elle regarda de tous côtés si Ceyx qu'elle ve-
 noit de voir n'étoit point encore dans sa
 chambre : car ses gens s'étant réveillés à ses
 cris avoient déjà apporté de la lumière. Mais
 après l'avoir cherché inutilement, elle se bat-
 tit des mains, & le visage & le sein ; elle
 déchira ses habits, elle s'arracha les che-
 veux ; & quand sa nourrice lui demanda le
 sujet de son affliction & de sa douleur : » Il
 » n'y a plus d'Alcyone, dit-elle, elle est
 » morte avec Ceyx, ne vous amusez point à
 » la consoler. Le malheureux a fait naufra-
 » ge, je l'ai vû, je l'ai reconnu ; & quand
 » je l'ai voulu embrasser, je n'ai embrassé
 » que de l'ombre, mais ce n'étoit pas une
 » ombre vaine, c'étoit l'ombre véritable de
 » Ceyx. Néanmoins il n'avoit pas le même
 » visage qu'il avoit en me quittant, on n'y
 » voyoit point cette splendeur qui le rendoit
 » si cher & si aimable à tout le monde. Il
 » étoit nud, pâle & défiguré, & ses cheveux
 » dégouttoient encore. Enfin je l'ai vû. » Et
 en prononçant ces paroles, elle regarda au
 même lieu, s'il n'y en restoit point quelque
 vestige. » O misérable Ceyx, continua-t-el-
 » le, voilà le mal que je craignois, quand
 » je m'oppoisois à ton voyage, & que je te
 » con-

» conjurois avec tant d'ardeur de ne me pas
 » abandonner, pour t'exposer téméraire-
 » ment à la merci des vents & des flots ! Mais
 » puisque tu partoies pour périr, que n'ai-je
 » fait avec toi un si funeste voyage ? Il m'eût
 » été avantageux de t'accompagner, & de
 » te suivre. Au moins je ne t'aurois pas sur-
 » vécu, & ma mort n'eût pas été séparée de
 » la tienne. Maintenant en ton absence, je
 » ne laisse pas de périr ; maintenant en ton
 » absence, je suis agitée des mêmes flots
 » qui t'ont perdu, & sans être avec toi je
 » suis au milieu de la mer, où je fais un se-
 » cond naufrage. Mais je veux bien que ma
 » douleur me soit mille fois plus cruelle que
 » la mer & que les tempêtes, si je fais le
 » moindre effort pour prolonger une triste
 » vie, & pour demeurer au monde sans toi.
 » Non, non, je ne combattrai point con-
 » tre la mort, je ne te quitterai point,
 » malheureux Ceyx ! & pour le moins au-
 » jourd'hui tu ne m'empêcheras pas de t'ac-
 » compagner. Si nous ne sommes pas enfer-
 » més dans une même sépulture, l'inscrip-
 » tion de mon tombeau parlera de nous deux
 » ensemble ; & si mes os ne touchent pas à
 » tes os, au moins mon nom touchera le
 » tien ». La douleur ne lui permit pas de fai-
 » re de plus longs discours, & les sanglots qui
 » succederent à ses paroles, lui étoufferent la
 » voix,

Cependant le jour se leva, & d'abord elle sortit de son Palais, & alla sur le rivage au même endroit d'où elle avoit vû partir Ceyx. » C'est ici, dit-elle, qu'il me baïsa, » & que nous fîmes nos adieux «. Et comme elle se remettoit dans l'esprit la mémoire de cette journée, elle jetta les yeux sur l'étendue de la mer, & y vit je ne sçai quoi de semblable à un corps qui flottoit sur l'eau. D'abord elle fut incertaine de ce qu'elle voyoit; mais quand l'eau l'eut fait un peu avancer, elle connut que c'étoit un corps; & bien qu'elle ignorât de qui il étoit, ne le pouvant connoître de si loin, néanmoins parce qu'il y avoit apparence qu'il avoit fait naufrage, elle en eut de la compassion; & comme si elle eût donné des larmes à un inconnu: » Helas, dit-elle, qui que tu sois, » que tu es digne de pitié; & si tu as une » femme, que je l'estime malheureuse « ! Cependant comme le flot pouffoit ce corps, il s'approcha plus près du rivage; & plus elle le regardoit, plus elle paroïssoit troublée. Mais lorsqu'il se fut approché de si près qu'elle put le reconnoître, & qu'en effet elle le reconnut: Le voilà, s'écria-t-elle, & en même tems elle déchira ses habits, & s'arracha les cheveux; & tendant ses mains tremblantes vers Ceyx qu'elle voyoit mort: » Est-ce ainsi, mon ami, dit-elle, que » vous venez me retrouver « ?

Il y avoit un éperon à l'entrée du port qui s'avançoit assez avant dans la mer, & qui avoit été fait pour rompre l'impétuosité des flots. Elle sauta sur cet éperon, & de-là voulant se jetter où elle voyoit son mari, on fut étonné qu'elle voloit, & qu'en battant l'air avec des aîles qui lui venoient inopinément de naître, elle frisoit comme un oiseau la superficie des eaux. Ainsi en volant elle jettoit une voix plaintive, non plus de la bouche, mais du bec; & lorsqu'elle put toucher le corps mort de son mari, elle l'embrassa avec ses aîles, & le baisa de son petit bec. Le peuple qui étoit accouru sur le rivage, fut quelque-tems en doute si Ceyx avoit senti ses baisers, ou si le mouvement de l'eau lui avoit fait lever la tête; mais en effet il en avoit senti la douceur, & les Dieux qui eurent pitié de leur infortune, les convertirent tous deux en oiseaux. Ils conserverent pourtant leur amour sous cette forme nouvelle; leur mariage ne fut pas rompu: ils demeurèrent unis ensemble, & devinrent l'un par l'autre pere & mere des Halcyons. Ce sont de petits oiseaux qui font comme eux leur nid sur la mer, & qui y couvent sept jours durant, au milieu même de l'Hyver. Cependant les eaux sont calmes, on y peut naviger sans crainte, Eole retient les vents enfermés, & répond à ses petits-fils de la fidélité de la mer.

E X P L I C A T I O N

D' *Alcyone & de Ceyx.*

L'Histoire de Ceyx & d'Alcyone est tellement inconnue, qu'on ne permettra volontiers de n'en rien dire, pour ne traiter que de ce qui regarde le sommeil & les songes, dont il y est fait mention.

Je crois que personne n'ignore ce qu'il faut penser de Morphée. C'étoit une Divinité qu'on feignoit être née de l'Erebe & de la Nuit. On lui donnoit la Mort pour sœur, & il demeuroit dans les ténèbres Cimmeriennes. Il présidoit aux songes. On le représentoit à Sicyone assoupissant un Lion; & à Trezene, Ardale fils de Vulcain lui avoit consacré un Temple, où on offroit des sacrifices à lui & aux Muses ensemble, pour marquer que ces Déeses aiment la tranquillité. On voit assez par ces traits que c'étoit un Dieu allégorique. Aussi les Anciens le désignent-ils presque toujours, non comme un individu vivant, mais comme une qualité. Orphée l'appelle *soulagement sacré de nos maux*. Ovide le nomme *le repos de la nature & la paix de l'ame*. Seneque le Tragique employe les mêmes noms, & y ajoute ceux de *Dompteur de nos maux, & la meilleure partie de la vie humaine*.

Les Songes, personnages allégoriques comme lui, m'occuperont davantage. C'est pourquoi divisant en plusieurs parties ce que j'ai recueilli sur cette matière, je rapporterai: premièrement, les preuves qu'on en tire par rapport à la nature de l'ame; secondement, les raisons pour & contre la vérité de ce qu'ils renferment; troisièmement enfin, ce que les Anciens en particulier en pensoient.

En premier lieu, dit-on, les songes prouvent l'activité de l'ame. Tandis que le corps accablé du travail

vail de la journée cesse d'agir, la partie spirituelle de nous-mêmes demeure infatigable, & continue dans l'action, jusqu'à ce que son associé se retrouve en état d'agir de concert avec elle.

*Causidici causas agere, & componere leges,
Induperatores pugnare ac praelia adire;*

* Lucr.

*Nautæ contractum cum ventis degere bellum.**

On diroit, en un mot, que l'ame débarassée du soin de sa machine, cherche à s'amuser par ces sortes de rêves. Mais ce n'est pas tout. Les songes démontrent encore la perfection de l'ame, lorsqu'elle est un peu dégagée de la masse pesante du corps. Elle acquiert dans ce moment une vivacité surprenante. Un homme lent à parler fait des discours d'une éloquence merveilleuse. Un autre qui n'est rien moins que Poëte, dicte des vers dignes des Homeres & des Virgiles. Un troisiéme qui ne se mêla jamais de méditations philosophiques, s'étonne lui-même, par la profondeur, par la noblesse, par la vérité frappante, par la nouveauté de ses pensées. Il en est qui croient lire des livres excellens, & dans ces circonstances l'esprit opere avec tant de promptitude, qu'il en est lui-même la dupe, & qu'il prend l'ouvrage dont il est inventeur, pour celui de quelque autre. Mais que dirai-je de cette merveilleuse faculté qu'il a, de produire durant le sommeil de quoi s'entretenir toujours ! Une variété prodigieuse d'idées s'éleve au milieu de lui. Il se représente une infinité de Scenes, dont il est à la fois l'auteur, le théâtre, les acteurs, les spectateurs : C'est à ce sujet qu'Héraclite avoit coûtume de dire. *Les hommes qui veillent, sont tous dans un monde commun (le monde naturel.) Mais chacun d'eux, lorsqu'il est endormi, se trouve dans un nouveau monde de sa façon, & qui lui est particulier.* On peut presque assurer qu'en cela l'ame porte un des caracteres de la Divinité puis-

puisqu'elle crée , par un seul acte de volonté autant d'objets qu'il lui plaît. Que seroit-ce , si on joignoit à ces remarques la vérité des songes ! L'ame ne seroit-elle pas , pour m'exprimer ainsi , une espece de Divinité ! Toujours agissante d'une maniere momentanée , renfermant un nombre infini d'idées , créatrice , connoissant l'avenir ? C'est ainsi que raisonnent plusieurs écrivains , qui concluent que l'ame est un être excellent , indépendant du corps , & purement spirituel. Je passe maintenant à ce qu'ils soutiennent touchant la vérité des songes.

Ceux qui sont pour l'affirmative dans cette Thèse , se fondent les uns sur quelque faculté que l'ame a de pénétrer l'avenir , lorsqu'elle est un peu dégagée des sens : les autres sur quelque communication avec l'Être suprême ; d'autres sur l'opération des Esprits inférieurs. D'ailleurs tous supposent que le fait est incontestable , pour quiconque reçoit l'Écriture Sainte , ou a tant soit peu de foi historique. Il faut avouer que chacun d'eux a de quoi embarrasser son adversaire. Niera-t-on , par exemple , aux premiers que l'esprit humain ne puisse avoir des connoissances surprenantes , quand il se sépare de la matiere ? On voit tous les jours des enfans mourans parler d'une maniere au-dessus de leur âge , des hommes dire des choses sublimes qu'ils n'auroient jamais pu penser , quand ils se portoit bien , d'autres aller jusqu'à prédire des choses futures. Cela ne donne-t'il pas lieu de penser que l'ame qui commence alors à être rendue à elle-même , commence en même-temps à exercer une faculté qu'elle a de connoître les choses à venir , mais qui avoit été comme liée , tandis que le corps étoit comme un voile entre elle & l'avenir ? Il en est de même du sommeil. Alors elle cesse pour un peu de temps , d'être plongée dans le sang & dans la matiere , & il n'est presque plus rien qui obscurcisse ou qui borne ses lumieres. Que si nous venons à ceux qui attribuent
les

les songes prophétiques à quelque communication de l'ame avec Dieu, il faut pour détruire leur hypothese, renverser le sistème des Platoniciens qui veulent que nous voyions tout en Dieu, & que nous y voyions toutes sortes de vérités, lorsque les passions ne troublent point notre vûë. Or c'est-là l'état dans lequel le sommeil place d'ordinaire nos ames. Il n'est pas moins difficile de répondre à ceux qui veulent que les songes véritables viennent des Esprits qui nous avertissent. Car enfin, nier que de telles intelligences existent, c'est nier un sentiment commun aux anciens Philosophes & aux premiers Peres de l'Eglise, les premiers admettant des génies qui présidoient à diverses sortes de choses & d'actions; & les seconds confient la direction de chaque homme à un Ange.

Ils ne défendent pas leur opinion avec moins d'adresse, qu'ils ne l'établissent. Objectez aux premiers la fausseté ou l'absurdité de la plupart des songes; ils repliqueront que cela vient de ce que l'ame est alors appesantie par le poids d'un corps, ou chargé de viandes indigestes, ou dérangé par quelque débauche, ou vicié, soit par des maladies, soit par des chagrins. Ainsi ensevelie & noyée dans la matiere, elle ne peut s'en relever. C'est pourquoi elle n'apperçoit que des fantômes trompeurs, produits dans son imagination par les vapeurs malignes qui montent au cerveau & l'incommodent. Faites la même objection aux derniers, ils vous diront: c'est la faute des ames que leurs passions précipitent vers la terre, & rendent incapables de voir la vérité. Ajoutez-y qu'il est inconcevable que Dieu choisisse le sommeil des hommes, pour leur montrer l'avenir; ils repliquent que durant notre veille, nous nous regardons comme la cause de tout ce qui se présente à notre imagination, & que par conséquent nous ne pourrions distinguer un avertissement divin d'avec une image ordinaire. Or cela n'arrive point

point pendant le sommeil, parce que ne pouvant retenir alors la liaison de nos images, nous pouvons nous persuader que nous n'avons pas joint nous-mêmes celles-ci avec celles-là, d'où nous concluons que quelques-unes viennent d'ailleurs, c'est-à-dire d'un Être qui a voulu nous avertir de quelque chose. Ils diront en second lieu, que durant la veille, nos sens sont dans une action perpétuelle, qui distrait notre attention. Nos passions nous agitent, & troublent notre entendement. N'est-il pas vrai que nous avons plus de dispositions à voir de certaines choses quand nous n'en voyons point d'autres, & que notre cœur est plus tranquille que dans un autre temps? Telle est la situation d'un homme qui dort. Ses sens enchaînés & ses passions endormies laissent le loisir & la liberté à l'ame de consulter la Vérité éternelle. Ceux qui tiennent que les songes sont l'effet de l'opération des Esprits, ne demeurent pas sans réponse aux difficultés. Leur reprochez-vous que ces Esprits vous trompent souvent ou nous présentent des images ridicules? c'est peut-être qu'ils sont ignorans ou malins, vous dirat-on. Peut-être aussi la disposition actuelle de nos corps trouble-t-elle leur opération. Demanderez-vous pourquoi ils choisissent le temps de notre sommeil? c'est, répondra-t'on, que leur action n'est point interrompue alors par celle de nos sens, & que les images qu'ils nous présentent ne sont point confondues par d'autres que nous y mêlions. Voulez-vous tirer avantage de ce que ces songes prophétiques n'arrivent qu'à des gens crédules? on vous fermera la bouche, en avançant que ces Esprits, connoissant l'incrédulité des esprits forts, les jugent indignes de recevoir leurs avis, ou jugent inutile de les leur donner. En un mot, il est mal-aisé de réduire ces Philosophes au silence.

Cependant leurs adversaires triomphent à leur tour en attaquant. Pourquoi, disent-ils, à ceux qui

prennent les songes pour des avis de Dieu, pour quoi Dieu ne s'adresse-t'il qu'à des hommes endormis, pour leur révéler la vérité ? Ce que nous voyons en veillant a beaucoup plus de certitude, que les songes de la nuit. Ainsi il s'expose à rendre ses prédictions inutiles, puisqu'il les fait dans des circonstances, qui doivent porter tout homme de bon sens à douter de ce qu'elles renferment. Pourquoi les enveloppe-t'il ordinairement d'un voile impénétrable ? Est-ce pour faire gagner la vie aux interpretes des songes ? S'il cherchoit à nous éclairer, il falloit qu'il s'exprimât clairement ; & s'il vouloit nous laisser dans l'ignorance, il y avoit un moyen court, c'étoit de se taire. D'ailleurs convient-il bien à la gravité, à la Sagesse, à la Majesté de cet Etre d'envoyer des songes cachés sous des Hieroglyphes puerils & ridicules, comme sont la plupart de ceux qu'on assure avoir été des Prophéties ? De plus, à quoi peuvent servir ces avertissemens, supposé qu'ils soient clairs ? S'ils annoncent des maux, ce sont des maux inévitables, autrement la Prophétie ne seroit pas certaine. Mais à quoi sert-il de sçavoir d'avance qu'il nous arrivera tel malheur ? A rien, sinon à nous rendre malheureux avant le temps. Si ce sont au contraire des biens que ces rêves nous pronostiquent, nous les attendons avec impatience, & les possédons-nous enfin, ils sont au-dessous de l'idée que nous nous en étions formée. D'un autre côté, pourquoi Dieu employe-t'il les songes pour nous instruire ? Sans doute, il a notre bien en vûë. Mais les uns n'entendent point ces prétendus signes des choses à venir : les autres les oublient, plusieurs regardent comme une foiblesse superstitieuse de s'y arrêter. Dieu ignore-t'il ces particularités, ou veut-il de dessein délibéré nous donner des avis, dont il sçait que nous ne tireront aucun usage ? A cette objection qui est tirée du premier livre de la Divination, on en peut joindre une autre prise du second

second livre. Il y a des songes vrais, il y en a de faux. Si les premiers viennent de Dieu, qui est-ce qui envoie les seconds? Seroient-ils aussi de lui? Mais est-il digne de sa veracité & de sa grandeur, de se joier des hommes par des visions trompeuses? Il faut donc dire qu'ils viennent de nous-mêmes, au lieu que les autres ont la Divinité pour auteur. Mais quelle licence d'attribuer ceci à Dieu, d'assigner cela à la nature, plutôt que de donner tout à l'un ou à l'autre! Voilà où Cicéron finit, mais j'en tire une autre demande. Comment s'y prendra-t-on pour distinguer ceux dont l'origine est divine, d'avec ceux qui en ont une humaine? Si Dieu vouloit que nos songes nous fussent de quelque utilité, il falloit qu'il ne souffrit point que nous en eussions de faux, ou bien il devoit nous donner un Criterium, pour discerner les véritables. Il n'a fait ni l'un ni l'autre. Ainsi nous sommes réduits, ou à les négliger tous, ou à nous en défier toujours, ce qui est la même chose, puisque d'une manière ou de l'autre, ils nous deviennent inutiles. Je ne dis rien contre ceux qui attribuent la vérité des songes à une faculté naturelle de l'ame, ou à l'opération de quelques Esprits. On voit assez que ces deux opinions sont attaquées par quelques-unes ou plusieurs des objections précédentes. Ainsi il ne reste que le témoignage pris de l'Écriture & de l'Histoire, qui pourroient faire de la peine aux incrédules. Mais ils se tirent de cet embarras sans beaucoup de peine, en disant, premierement, qu'ils ne nient pas les miracles attestés par les Livres saints; & en second lieu, qu'ils admettent les rencontres heureuses du hazard. Or, que peut-on conclure de ce que Dieu aura opéré jadis un miracle, c'est-à-dire, de ce qu'il a eu une volonté particulière & extraordinaire? Voudroit-on inférer, qu'autant de songes vrais sont autant de miracles? Si cela étoit, Dieu feroit souvent des merveilles à bon marché, & sans beaucoup de nécessité.

II. Que prouve la conformité d'un événement avec un rêve qui ait précédé ? Que le rêve étoit destiné à annoncer cet événement ? Moi je dirois que cet événement au contraire est fait pour confirmer le songe. Mais pour parler sérieusement, qu'y a-t'il d'étonnant à avoir rencontré juste une fois, après avoir tant de fois fait des rêves absurdes & faux ? Au contraire, ce seroit un vrai prodige que le hazard fut constant, jusqu'au point de ne nous présenter jamais que des mensonges, quand nous dormons, lui qui fait dire de temps en temps la vérité aux auteurs des Almanachs. Il ne faut donc point faire tant de bruit pour un songe véritable que les historiens profanes décrivent, ni en chercher les causes hors de nous, puisque le corps naturel & fortuit de nos esprits animaux dans le cerveau suffit pour de semblables effets. De plus, considérez bien la plupart des rêves prophétiques dont l'histoire s'est chargée. On auroit pu les interpreter d'une autre manière, avec autant de vraisemblance. Aussi on ne leur a donné telle interprétation, que parce que les événemens qui ont succédé, ont déterminé à la choisir. Peut-on faire beaucoup de fonds sur des explications pareilles, sur des explications qui sont fondées, non sur l'image vûe dans un songe, mais sur ce qui a suivi ce songe : sur des explications tirées par les cheveux ? En vérité, elles feroient plutôt conclure, non que le songe étoit prophétique, mais qu'on souhaitoit qu'il le fût, & qu'on avoit envie de se le faire accroire, & d'en persuader les autres. Bien plus, cette dernière raison, je veux dire, l'envie que les hommes ont de se rendre recommandables à leurs propres yeux & dans l'esprit des autres, pourroit faire croire qu'ils n'ont pas raconté fidelement leurs songes, & qu'ils les ont accommodés aux événemens. On pourroit appliquer la même reflexion aux historiens, que l'envie de rendre leurs histoires agréables peut avoir porté à y fourrer ces fortes

fortes de recits, & à les orner de nouvelles circonstances. D'où il s'ensuivroit que beaucoup de ces songes qu'on nous donne pour prophétiques, ne feroient que des Prophéties après coup.

Néanmoins les Anciens s'arrêtoient beaucoup à cette maniere de deviner. Delà le nombre extraordinaire des personnes qui se méloient d'Onirocrisie, & qui en ont fait des Traités. Voici ceux qui sont nommés dans le commentaire de Rigaut sur Arémidore de Daldia, qui s'étoit mêlé de la même science sous Antonin le Pieux. *Artemon Milesius, Antiphon, Apollodorus Telmissensis, Apollonius, Atalcastis, Aristanden Telmissensis, Aristarchus, Alexander Myndius, Cratippus, Demetrius, Phalereus, Dionysius Rhodius, Epicharmus, Geminus Tirus, (vel Pyrius) Hermippus, Nicostratus Ephesus, Phoebus Axibiochenus, Philochorus, Paniafis Halicarnassens, Serapion, Strato.* Un autre Auteur (a) en nomme encore trois, *Astrampsyclus, Casius Maximus & Dionysius Heliopolita.* Bayle ôte Casius de ce nombre avec raison, & substitue Pappus d'Alexandrie (b). C'étoit là certes une occupation qui ne convenoit gueres à des gens de bon sens. Mais tel étoit le préjugé de ces siècles, ou pour mieux dire, c'étoit l'effet de la Religion dominante, dont les Ministres trouvoient leur compte à introduire la superstition, & à mettre les songes en vogue.

(a) Andr. Schottus.

(b) On pourroit ajouter à ce Catalogue Amphilyon, dont Pline parle lib. VII. cap. LVI.

FABLE ONZIEME.

A R G U M E N T.

La Nymphe Hesperie fuyant Esaque qui en étoit amoureux, est mordue par un serpent, & tombe morte sur la place. Esaque en a tant de ressentiment, qu'il s'en précipite d'un rocher, & est changé en oiseau appelé Plongeon.

LORSQUE Ceyx & Alcyone furent devenus oiseaux, quelques vieillards qui étoient sur le rivage, & qui les virent voler ensemble, donnerent à un si noble amour les louanges qu'il meritoit: Et comme les aventures nouvelles font toujours souvenir des vieilles: » Voyez-vous, » dit quelqu'un d'entr'eux, en montrant le » Plongeon, voyez-vous cet oiseau? Il est » aussi d'un sang Royal; & si vous voulez » remonter à son origine, & descendre en- » suite jusqu'à son pere, vous verrez qu'il a » pour ancêtres Ilus, Assaraque, & Gany- » mede qui fut enlevé par Jupiter, que » Laomedon fut son ayeul, & que Priam » dernier Roi de Troye fut son pere. Enfin il » fut frere du grand Hector; & si presque » dès son enfance il n'eût trouvé de nou- » veaux destins, peut-être qu'il n'eût pas a- » quis moins de réputation que le grand » Hector, bien que l'un fût fils de la Reine
» He.



voit
cor-
nt,
oi-

ent
rds
ent
ble
Et
ou-
is,
le
est
lez
en-
sila
ny-
que
am
n il
que
ou-
s a-
and
sine
He.

is F
,, n
,, c
,, g
,, l
,, l
,, i
,, f
,, U
,, P
,, n
,, l
,, n
,, l
,, c
,, l
,, P
,, G
,, l
,, P
,, a
,, f
,, n
,, l
,, n
,, t
,, U
,, l
,, t

» Hecube , & qu'Esaque ne fût né que d'u-
 » ne Nymphé champêtre appellée Alexi-
 » rhoé , dans les valons du mont Ida. Il avoit
 » de l'aversion pour les Villes & pour le
 » grand monde ; la Cour n'avoit point pour
 » lui de délices ; il aimoit plus les champs &
 » les solitudes que le Palais de son pere : enfin
 » il ne manquoit ni d'esprit ni de politesse , &
 » son cœur n'étoit pas insensible à l'Amour.
 » Un jour en se promenant il vit la belle Hef-
 » perie qui séchoit ses cheveux au Soleil, sur le
 » rivage du fleuve Cebrene son pere. Il ne
 » l'eût pas si-tôt vûë qu'il en devint amou-
 » reux. Mais d'un autre côté la Nymphé ne
 » l'eût pas si-tôt aperçu , qu'elle prit la fuite
 » devant lui , comme la biche devant le
 » loup , ou comme une cane qui se voit sur-
 » prise par un éprevier loin des eaux , où
 » elle se plonge pour se défendre de cet oi-
 » seau. Néanmoins ce jeune Troyen ne laissa
 » pas de la poursuivre , aussi leger par son
 » amour , qu'Hesperie l'étoit par sa crainte.
 » Mais comme elle fuyoit aveuglément , &
 » sans prendre garde où elle passoit , elle
 » marcha sur un serpent qui étoit caché sous
 » l'herbe ; & ce serpent qu'elle pressa , la
 » mordit au pied , & répandit son venin par
 » tout le corps de cette Nymphé. Ainsi en
 » un instant elle cessa de fuir & de vivre , &
 » Esaque qui l'a vit tomber , la trouva mor-
 » te dès qu'il fut auprès d'elle. Il l'embrassa ,
 » il

» il se desespere , il se repent de l'avoir sur-
 » vie ; mais , dit - il , je n'avois pas envie
 » de vaincre à des conditions cruelles.
 » Nous sommes deux qui t'avons tuée , le
 » serpent t'a donné le coup , & j'en ai don-
 » né l'occasion. Je confesse toutefois que je
 » suis le plus criminel. Mais si j'ai été ton
 » meurtrier , je serai aussi ton vengeur , &
 » ma mort t'ira porter les consolations de la
 » tienne «. Il n'eut pas si-tôt parlé , qu'il
 monta sur une roche que l'eau avoit rongé
 par dessous , & de-là il se précipita dans la
 mer. Mais Thétis qui en eut pitié , le reçut
 tout doucement , le revêtit de plumes , tan-
 dis qu'il flottoit encore sur l'eau , & ne lui
 permit pas de mourir. Il se desespéra d'être
 contraint de vivre encore , & qu'on l'eût ra-
 vi à la mort , afin de le rendre à la vie. Il s'é-
 leva plusieurs fois en l'air par le secours de
 ses ailes , & quand il étoit bien haut , il se
 laissoit tomber dans la mer , mais ses plumes
 le soutenoient toujours malgré lui , & soula-
 geoient toujours sa chute. Ainsi il en est en-
 core en colere contre Thetis & contre lui-mê-
 me ; & comme il ne perd point l'envie de
 mourir , il se plonge toujours dans l'eau , la tête
 la premiere , & cherche incessamment un
 chemin qui le conduise à la mort. L'amour l'a
 rendu maigre , comme il est , il a de longues
 cuisses , & un grand col , sa tête est éloig-
 née de son corps , il aime les eaux & la
 mer ,

mer, & parce qu'il s'y plonge toujours, on lui a donné le nom de Plongeon.

E X P L I C A T I O N.

D'Esaque converti en Plongeon.

C'Est en vain que nous cherchons la solitude, pour nous procurer un repos parfait, si nos passions nous suivent dans l'azile que nous avons choisi pour les éviter. Ce ne sont pas les lieux qui nous changent; c'est la raison seule, pourvû que nous sachions la mettre en usage. Autrement la solitude même est dangereuse, & comme elle est cause que nous ne voyons que peu d'objets à la fois, elle est cause aussi que ces objets font plus d'impression sur notre ame, parce que leur action n'est détournée ou affoiblie par quoi que ce soit, & que notre cœur n'a rien à faire, pour m'exprimer ainsi, qu'à prêter une attention constante & suivie aux charmes de la volupté. C'est ce qu'éprouva Esaque, fils de Priam Roi de Troye. On sçait que ce jeune Prince aimoit les sciences sublimes, & qu'il se distinguoit par la connoissance des choses futures. Je marque ailleurs que c'est lui qui annonça aux Troyens qu'ils s'attireroient une guerre funeste, s'ils s'obstinoient à retenir Helene contre le droit des gens & de la nature. On peut juger par cet endroit que c'étoit une espece de Philosophe de ces temps-là. Cependant il voit à peine la jeune Hesperie traverser son desert, qu'il l'aime, qu'il en perd la raison, qu'il devient malheureux. Tels sont encore une fois les effets ordinaires de la solitude, si nous ne donnons assez d'occupation à notre cœur, pour qu'il n'ait pas le loisir de recevoir des passions dangereuses.

Le malheur d'Hesperie n'est pas moins instructif, si ce qu'en disent les Mythologistes est véritable. Se-

don eux , cette Nymphe qui reçoit une blessure mortelle d'un Aspic , en fuyant Esaque , doit apprendre aux jeunes personnes à craindre les caresses des Grands , parce qu'elles sont toujours pernicieuses , qu'elles excitent l'envie , qu'elles réveillent la médisance représentée par le serpent qui mordit Hesperie , & qu'on va jusqu'à soupçonner d'intelligence avec leurs amans , des personnes qui ont la force de les fuir. Au reste , continue-t'on , Esaque périt en poursuivant Hesperie. C'est pour montrer que de semblables passions sont d'ordinaire funestes aux Princes , & que si elles ne touchent à leur vie , au moins elles blessent toujours leur gloire.





LES

METAMORPHOSES

D'OVIDE.

LIVRE DOUZIEME.

FABLE PREMIERE

ET SECONDE.

A R G U M E N T.

Comme Agamemnon, chef de l'armée des Grecs qui devoit aller à Troye, sacrifioit à Jupiter, il vit un serpent qui se coula dans un nid d'oiseaux, & qui mangea huit petits qui étoient dedans avec leur mere; & dès qu'il les eut mangés, il fut converti en pierre. Calchas expliqua ce prodige, qui arriva, dit-on, à un port de la Beotie, & dit à Agamemnon que ses vaisseaux qui étoient arrêtés, comme par une puissance divine, ne partiroient point de-là, qu'il n'eût immolé Iphigenie sa fille. On la mena donc sur l'Autel, & comme elle étoit près d'être sacrifiée, Diane l'enleva, & mit en sa place une Biche.



PRIAM qui ne sçavoit pas qu'Es-
saque vivoit sous la forme d'un
oiseau, le pleura comme mort,
& le grand Hector avec ses freres,
lui fit faire des funérailles & un tombeau

T 2

m₂

magnifique. Mais Paris ne se trouva pas à ses obseques, & quelque-temps après il apporta la guerre en son pays, avec cette femme * si célèbre qu'il enleva à Menelas. En effet il fut suivi de mille vaisseaux, & de toutes les armes de la Grece. Et l'on n'eût pas différé la vengeance d'un ravissement si criminel, si les vents ne se fussent opposés à cette entreprise, & n'eussent jetté les vaisseaux dans un port de la Béotie, où ils demurerent long-temps arrêtés.

* Hele-
ne.

Comme les Grecs y sacrifioient à Jupiter, selon la coutume du pays, & que le feu étoit déjà allumé sur l'Autel, ils apperçurent un grand serpent qui se coula le long d'un plan, qui n'étoit pas loin de l'Autel où l'on faisoit le sacrifice. Il y avoit sur cet arbre un nid qui étoit rempli de huit oiseaux, & la mere voloit à l'entour, comme pour défendre ses petits de cet ennemi rampant qui les venoit attaquer. Mais il dévora en même-temps & la mere & ses petits, & tous les Grecs furent étonnés d'une chose si extraordinaire, comme d'un présage malheureux. Néanmoins Calchas qui sçavoit les choses futures, leur rendit leur assurance, & leur ôta leur étonnement. » Non, non, dit-il, ne » vous étonnez point davantage, ô Grecs, » réjouissez vous, nous remporterons la vi- » ctoire. La Ville de Troye tombera sous la » pesanteur de nos armes. Mais ce sera

un butin qui nous coûtera de longs
 travaux. « Il jugea par les neuf oiseaux
 qui avoient été dévorés, qu'on demeure-
 roit neuf ans devant Troye; & à l'in-
 stant ce serpent entortillé comme il étoit
 à l'entour des branches de l'arbre, fut
 converti en une pierre, qui garda sa forme
 de serpent. Cependant comme si Neptune
 n'eût pas voulu endurer qu'on portât la
 guerre à Troye, il montra toujours de la
 colere par les vents & par les tempêtes, qui
 tenoient la mer agitée; & même il y en eut
 qui s'imaginèrent qu'il vouloit sauver cette
 Ville, parce qu'il en avoit bâti les murailles.
 Mais Calchas n'étoit pas de cette opinion,
 & comme il n'ignoroit pas ce qu'il falloit
 faire pour appaiser Neptune irrité, il ne
 voulut pas aussi le taire. Il dit donc à Aga-
 memnon, qu'on ne pouvoit appaiser la co-
 lere d'une Déesse * fille, qui s'opposoit à son
 départ, que par le sang d'une fille, & que
 c'étoit enfin sa fille que Diane demandoit.
 Ainsi lorsque l'interêt du Public eut surmon-
 té l'amour paternel, & que le Roi eut vain-
 cu le pere dans le cœur d'Agamemnon, les
 Prêtres, tristes & en larmes, menerent Iphi-
 genie devant l'autel, pour y répandre son
 chaste sang. Mais la Déesse qui fut fléchie
 par

* Diane qui étoit fâchée contre Agamemnon parce
 qu'il avoit tué une Biche qu'elle aimoit.

par la soumission du Prince, enveloppa d'un nuage & l'Autel & cette fille, & mit une Biche en sa place, tandis qu'on faisoit les prieres & les cérémonies du sacrifice. Ainsi lorsque Diane eut été apaisée par une victime si digne d'elle, la mer perdit aussi sa colere, il se leva un vent favorable, qui donna en poupe aux vaisseaux, & enfin ils arriverent aux rivages de la Phrygie. Il y a un endroit au milieu de l'Univers également éloigné du Ciel, de la terre & de la mer, & qui est comme la borne qui sépare ces trois Empires. On voit de là tout ce qui se fait dans le monde, & l'on ne dit point de paroles qui ne s'aillent rendre en cet endroit. C'est-là que demeure la Renommée, & c'est-là qu'elle a bâti son palais. Elle y a laissé mille entrées, elle y a fait tant d'ouvertures, que le nombre en est infini, & elle n'a point voulu qu'il y eût de portes. En effet il ne ferme point, il est ouvert nuit & jour, & ces murailles sont faites d'airain qui raisonne incessamment, & qui ne reçoit aucunes paroles qu'il ne les renvoye aussi-tôt. Le repos & le silence y sont toujours inconnus; & toutefois on n'y entend point de grands cris, mais seulement de petits murmures, qui ressemblent au bruit de la mer qu'on entendroit de bien loin, ou à ces bruits sourds dans les nuës après un grand coup de tonnerre. Toutes les salles sont pleines de
peu.

peuple , qui ne fait qu'aller & venir , qui dit toujours des nouvelles , & qui en demande toujours. Le mensonge & la verité y vont ensemble pêle-mêle , on y voit rouler des paroles en confusion & en desordre. Les uns prêtent l'oreille à toutes les choses que l'on dit , les autres vont conter ailleurs ce qu'ils ont oui dire , mais on n'y redit jamais rien comme l'on a entendu , & l'on y ajoûte toujours quelque chose. La crédulité , l'erreur & la vaine joie y ont une bonne place. On y trouve de tous côtés des craintes , des troubles , des séditions : & les bruits & les rapports dont on ne peut dire les auteurs , & qui sont des enfans sans pere , ont tout le crédit & l'autorité dans ce grand Palais de la Renommée. Enfin c'est de là qu'elle voit tout ce qui se fait dans le Ciel , sur la mer & sur la terre , & qu'elle découvre aisément tous les secrets de l'Univers.

E X P L I C A T I O N.

D'Iphigenie sacrifiée en Aulide.

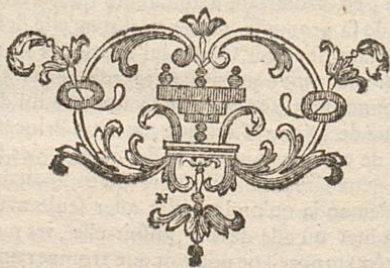
IL en est de l'Histoire d'Iphigenie , comme de la plupart de celles qui appartiennent aux temps fabuleux , c'est-à-dire , qu'on n'y trouve qu'incertitude & qu'obscurité. On ne s'accorde pas même sur la naissance de cette Princesse. Les uns la font fille d'Agamemnon & de Clytemnestre ; d'autres lui donnent une autre mere , sçavoir Astynome ou Chryséide esclave & concubine de ce Roi : enfin il

y en a qui la font naître de Thesée & d'Helene, laquelle, ajoutent-ils, pria Clytemnestre d'élever cet enfant comme le sien propre, afin de cacher ainsi la complaisance criminelle qu'elle avoit eüe pour Thesée. Ce qui regarde le mariage d'Iphigenie ne renferme pas moins d'incertitudes & de variations. Quelques-uns jugent d'un endroit du dixième livre de l'Iliade qu'elle est celle qui fut offerte en mariage à Achille, & dont ce Prince rejetta fierement l'offre. Le Scholiaste de Lycophon au contraire assure, après plusieurs Auteurs, qu'elle fut aimée d'Achille, qu'elle en eut Pyrrhus, & qu'après qu'elle eût été sacrifiée en Aulide, ce fils fut envoyé dans l'isle de Scyros à Deïdamie qui l'éleva. Qui croirait-on ? Certes c'est un bonheur que la chose ne vait pas la peine d'être sçue avec plus d'exactitude.

Cependant il n'en est pas de même de ce qui fait le sujet de cette explication, je veux dire du sacrifice d'Iphigenie. On convient généralement de ce qu'Ovide en raconte, & on y ajoute toujours les circonstances suivantes, sans beaucoup de diversités. Après qu'Iphigenie eut été enlevée par Diane, & portée dans la Chersonnese Taurique, où elle devint Prêtresse de cette Déesse, Oreste fils d'Agamemnon, agité par les Furies qui vengeoient sur lui le sang de sa mere qu'il avoit versé, fut averti par l'Oracle d'Apollon d'enlever la Statue de Diane tombée du Ciel, qu'on adoroit dans la Tauride, & de la porter à Athènes, où il trouveroit en même temps la fin de ses maux. Il ne tarda pas à y aller, accompagné de Pylade, son ami intime. Mais à peine étoient-ils abordés, qu'on les conduisit au Roi Thoas qui, selon sa coutume, ordonna qu'Iphigenie les immolât sur l'Autel de Diane. Iphigenie ayant appris d'Oreste qu'il étoit d'Argos, se sentit touchée de compassion à la vüe du malheur de son concitoyen, lui promit la vie, & l'assura qu'il n'y auroit d'égorgé que son Compagnon. L'unique condition qu'elle

exigeoit de lui, c'est qu'il portât une lettre qu'elle écrivait à ses parens. Oreste ne put accepter un pari qui devoit être funeste à son cher Pylade, & il conjura la Prêtresse avec tant d'instance, de transporter à cet ami la grace qu'elle lui avoit offert à lui-même, qu'il obtint enfin ce qu'il souhaitoit. Pylade de son côté s'offrit volontairement à la mort pour le salut d'Oreste. Ainsi on vit entre eux la première dispute qu'ils eussent eüe jamais, ils s'envioient le plaisir généreux de mourir l'un pour l'autre, & il n'y eut que l'autorité d'Iphigenie qui pût terminer ce différend, dont Oreste eut enfin l'avantage. Elle alloit donc donner la liberté à Pylade, & elle vouloit le faire jurer qu'il remettrait fidelement sa lettre, lorsqu'elle s'avisait de lui en déclarer le contenu, afin que si par hazard il la perdoit, il pût faire son message de bouche. Pylade ayant appris par là qui elle étoit, prit la lettre de ses mains, & la remit incontinent à Oreste, en protestant à Iphigenie qu'il s'étoit acquitté de sa promesse, puisque celui qu'elle destinoit pour le sacrifice étoit Oreste lui-même. Je ne parlerai point de la joye qu'eurent ces trois personnes, en se reconnoissant. Oreste pria sa sœur de lui donner la statuë de Diane Taurique, & cette Princesse feignant de vouloir expier avec des cérémonies secrètes les deux Grecs d'un meurtre qu'ils avoient commis, demanda qu'on la laissât aller seule avec eux vers la mer où elle devoit, disoit-elle, les purifier. Un prétexte pareil ne pouvoit que tromper un Prince superstitieux comme Thoas. Aussi il accorda tout, & Iphigenie chargée de la statuë de la Déesse, & faisant mener devant elle les prisonniers chargés de chaînes, marcha sur le champ vers le bord de la mer. Là, elle écarta tout le monde, sous prétexte qu'il n'étoit permis à personne de voir les expiations qu'elle vouloit faire, & prit elle-même les liens d'Oreste & de Pylade, tellement qu'ils arriverent sans peine au Navire d'Oreste, où ils s'embarquerent ensemble.

Ce seroit une exactitude ennuyeuse , que d'examiner par quels endroits ils passeroient , où ils s'arrêterent , s'ils mirent la Statue de Diane à Comane ou à Castabale dans la Cappadoce , ou dans quelque autre Ville de l'Asie mineure , ou à Mycenes , ou dans l'Attique , ou à Lacédémone. Suffit qu'Iphigénie arriva à Mycenes où Oreste tua Aletes , fils d'Égisthe , qui s'étoit emparé de la Couronne , croyant que la race d'Atrée étoit éteinte : que selon Euripide , cette Princesse conserva jusqu'à la mort sa dignité de Prêtresse de Diane ; qu'elle fut inhumée dans le Temple de cette Déesse , & qu'on lui défera de grands honneurs , puisqu'on lui consacroit entre autres , les voiles les plus riches & les habits les plus précieux des femmes qui mouroient en couche.



FABLE TROISIÈME.

ARGUMENT.

Cygne qui combattoit pour les Troyens , est changé en Cygne , sans toutefois changer de nom.

C E fut donc la Renommée qui fit sçavoir aux Troyens , que les Grecs s'étoient embarqués pour venir assieger leur Ville avec de puissantes troupes. En effet, l'ennemi ne les surprit pas ; ils parurent en armes sur le rivage , où ils firent de grands efforts pour empêcher les Grecs de descendre ; & Protefilas le premier y mourut de la main d'Hector. Enfin ce premier combat coûta aux Grecs beaucoup de sang , & la connoissance d'Hector leur coûta beaucoup de grands hommes. Mais d'un autre côté les Phrygiens n'y firent pas une moindre perte , & éprouverent à leurs dépens ce que pouvoit la main des Grecs. Déjà le port de Sigée étoit tout rouge de sang , & Cygne qui étoit fils de Neptune , en avoit déjà taillé en pieces plus de mille de sa propre main. D'ailleurs Achille monté sur un chariot de guerre , avoit déjà traversé de grands bataillons , & s'étoit rendu redoutable par tout où son bras l'avoit fait connoître. Ainsi cherchant ou Cygne , ou Hector dont les Destins avoient différé la perte jusqu'à la dixième année du siege

da

de Troye, il rencontra le vaillant Cygne ; de qui la réputation pouvoit donner de la jalousie aux plus braves de ce temps-là. Alors Achille poussa son cheval droit à lui, & brandissant sa pique : » Qui que tu sois, lui » dit-il, tu auras au moins cet avantage & » cette consolation de ta mort, de mourir » par la main d'Achille «. Il ne parla pas davantage, & le coup suivit sa parole. Mais bien qu'il n'eût pas manqué à frapper Cygne, il le frappa pourtant sans effet ; car le fer ne fit autre chose que s'émousser contre lui ; & comme Cygne eut pris garde qu'Achille s'étonnoit qu'un si grand coup eût été vain : » Fils de Déesse, lui dit-il, (car nous te con- » noissons déjà par la Renommée) ne t'éton- » ne pas que tes armes soient incapables de » me blesser. Ce casque que je porte en tête, » & ce bouclier que je porte en main, ne me » servent pas de défense, mais seulement, » comme à Mars, de contenance & d'orne- » ment. Je quitterai si tu veux, & le casque » & le bouclier, & je n'en serai pas moins » aimé, ni moins invincible que tu me vois. » C'est quelque chose sans doute d'être né » d'une Nereïde ; mais c'est quelque chose de » plus illustre d'être sorti de Neptune, qui » commande à Nerée & aux Nereïdes, & » qui tient toute la mer sous sa puissance & » sous son Empire. « Il n'eut pas si-tôt parlé, qu'il lança contre Achille un javelot, qui

rom-

rompit l'airain de son bouclier, & en perça
 jusqu'au neuvième cuir. Alors Achille lui
 porta un second coup qui ne fut pas plus
 heureux que le premier; & voyant qu'il
 avoit encore été sans effet, il lui en poussa
 un troisième qui ne fit pas plus de mal à Cy-
 gne, qui s'y étoit présenté lui-même. Achil-
 le en parut aussi furieux qu'un Taureau pa-
 roît dans le Cirque, lorsqu'il donne, la tête
 baissée, contre un drap rouge qui l'irrite,
 & qu'il n'en fait point sortir de sang. Il re-
 garda pourtant au bout de sa pique si le fer
 y étoit encore, & voyant qu'il ne tenoit pas
 à ses armes, qu'il ne triomphât de son enne-
 mi: » Est-ce donc ma main, dit-il, qui se
 » seroit affoiblie, & qui auroit perdu sa vi-
 » gueur? A-t-elle épuisé toutes ses forces
 » contre un seul de tant d'ennemis? Au moins
 » elle a témoigné qu'elle pouvoit quelque
 » chose, lorsque je renverfai les murs de Lyr-
 » nesse, que je remplis Thebes & Tenede
 » du sang de leurs citoyens, que je fis rou-
 » gir les eaux du Cayque, du carnage de
 » ceux qui habitent sur les rivages; & que
 » Telephe éprouva ce que pouvoit mon cou-
 » rage, & ce que pouvoient mes armes. Ces
 » lieux mêmes ne montrent-ils pas ce que
 » ma main a pû faire, & ce qu'elle peut fai-
 » re encore? « Alors comme s'il eût douté
 de sa force, & des grandes choses qu'il avoit
 faites, il voulut, pour ainsi dire, s'éprouver
 sur

fur un foldat Lycien , appellé Menete , qui n'étoit pas loin de lui , & d'un coup qu'il lui donna de fa lance , il lui traverfa tout enfemble & la cuiraffe & le corps. Ainfi Achille reconnut qu'il étoit encore Achille , & en retirant fa lance du corps de ce foldat mourant : » Voilà , dit-il , la même main & la » même lance , voyons fi les mêmes armes » n'auroient pas contre un autre le même » succès «. Ainfi fe tournant du côté de Cygne , il lui porta un coup de toutes fes forces , & le frappa dans l'épaule ; mais fa lance qui en fut comme repouffée , n'y trouva pas moins de réfiftance , que fi elle eût donné contre une muraille , ou contre un rocher. Néanmoins il parut du fang à l'endroit où il avoit été frappé , mais Achille s'en réjouit vainement. Cygné n'avoit point reçu de bleffure , & le fang qui paroiffoit étoit du fang de Menete qui étoit demeuré au bout de la lance. Alors Achille descendit en furie de fon chariot pour combattre Cygne avec l'épée , & voyant encore que les coups qu'il lui donnoit fendoient fon bouclier & fon casque , & que fon corps étoit plus dur que le fer de fon épée , il defefpera d'en venir à bout par le courage & par les armes. Il fe jette donc fur cet ennemi , lui donne fur le vilage & fur la tête quantité de coups avec la garde de fon épée , le fuit , le preffe , le met hors d'haleine , & ne lui donne pas le temps

temps de se reconnoître. Cygne témoigne de l'étonnement, ses yeux & son jugement se troublent, & comme il pensoit se retirer en arriere, il rencontra une pierre qui le fit un peu chanceler; mais Achille qui le suivoit, acheva de le faire choir, & tomba aussitôt sur lui. En même-temps il rompit le lien qui tenoit son casqué, & le pressa de telle sorte & des genoux & des mains, qu'il lui boucha le conduit de la respiration, & l'étouffa sur le champ. Mais comme Achille pensoit dépouiller le vaincu, il ne trouva que ses armes, car Neptune en avoit enlevé le corps, & l'avoit changé en cet oiseau, dont il portoit déjà le nom.

E X P L I C A T I O N

Du Combat d'Achille & de Cycnus.

ON prétend que la triste aventure de Cycnus, & sa métamorphose en l'oiseau dont il portoit le nom, renferment des mysteres importants de morale. La mort de ce Héros, toujours vainqueur jusqu'alors, & vaincu enfin par Achille, voilà de quoi rabattre l'orgueilleuse confiance des Guerriers qui croient avoir enchainé la victoire. Les particuliers mêmes y peuvent apprendre que les faveurs, dont la fortune les comble, ne sont pas un gage assuré de leur bonheur, comme souvent ils s'en flattent. Au contraire, plus ils ont eu lieu d'être contents d'elle, plus ils doivent redouter un retour fâcheux. Il en est de la prospérité ainsi que du beaux jours. Comme la probabilité est entiere que les beaux

jours

jours seront suivis d'un mauvais temps, aussi, s'il y a quelque chose de vraisemblable à prédire au sujet d'une félicité longue & constante, c'est assurément qu'elle est sur le point de finir.

On ne raisonne pas moins sur le changement de Cynus en un Oiseau d'une blancheur éblouissante & sans tache, tel que le Cigne. Les Commentateurs en concluent, que les grands Capitaines peuvent être vaincus par leurs semblables, sans perdre leur réputation avec la victoire. La postérité sçait rendre justice à leur mérite, & même il n'est pas rare qu'on partage son admiration entre les deux Rivaux, ou que le vaincu en ait la meilleure part. C'est ainsi que Porus défait par Alexandre, & Pompée par César, sont encore aujourd'hui comparés avec leurs vainqueurs, par les personnes qui se connoissent en vrai mérite. La raison en est qu'un Général est obligé, non de remporter la victoire, mais de faire ce qui est nécessaire ou possible pour y réussir, & de réparer son malheur habilement, ou de le soutenir avec dignité.



s
s'il y
sujet
ment

nt de
ante
eurs
vent
leur
ndre
u'on
, ou
que
far,
ain-
vrai
gé,
qui
pa-
avec

BLE



so
r:
fi
co
la
co
a
la

C
q
o
q
p
le
ra
fe
le
P
la
n
le
m
q

FABLE QUATRIEME

ET CINQUIEME.

A R G U M E N T.

Cenis se voyant aimée de Neptune, le prie de la convertir en un homme, mais en un homme invulnérable, & obtient ce qu'elle demande. Depuis elle fut appelée Cenee, assista aux noces de Perithoüs, & combattit contre les Centaures, qui l'étroufferent sous la pesanteur des grands arbres qu'ils jetterent sur son corps. Néanmoins Neptune qui se souvint de l'avoir aimée, ne voulut pas qu'elle périt entierement, & la convertit en oiseau.

COMME les premiers travaux & les premiers combats furent grands, & que les forces s'épuiserent presque d'abord, on fut contraint de faire trêve durant quelques jours, & l'un & l'autre parti laissa reposer ses armes. Ainsi tandis que les Troyens se contentoient de faire garde sur les murailles, & que les Grecs tout de même ne sembloient avoir des armes que pour garder leurs retranchemens, Achille immola à Pallas une génisse, pour lui rendre grace de la victoire qu'il avoit remportée sur un ennemi si puissant. Il n'eut pas si-tôt mis dans le feu les entrailles de la victime, que la fumée qui en monta droit au Ciel, fit juger que ce sacrifice étoit agréable aux Dieux.

Tome III.

V.

L'Au-

L'Autel n'en eut que cette partie, & le reste servit au festin qu'Achille donna aux Capitaines de l'armée des Grecs. Lorsque le festin fut achevé, on ne s'amusa pas à chanter, ni à se divertir avec des instrumens de musique, mais on employa la plus grande partie de la nuit à discourir des vertus des grands hommes, & la vaillance & le courage fut le sujet de leur entretien; ils parlerent des combats qu'ils avoient faits, & de ceux de leurs ennemis: ils prirent plaisir à conter les dangereuses aventures où ils s'étoient souvent trouvés, d'où ils étoient sortis avec gloire: Car enfin de quoi auroit pû parler Achille, ou de quoi l'auroit-on mieux entretenu que de la guerre, & des actions courageuses? On parla particulièrement de la victoire qu'il venoit d'obtenir sur Cygne, & tout le monde considéra comme une chose prodigieuse, que son corps fut invulnérable, qu'il fut à l'épreuve des plus fortes armes, & plus dur enfin que le fer. Achille même, qui venoit d'en faire l'épreuve, avoit de la peine à croire ce qu'il avoit éprouvé. Alors Nestor prit la parole, & fit ce discours à la compagnie: » Vous » vous étonnez, leur dit-il, d'avoir vû un » homme qui méprisoit toutes sortes d'ar- » mes, & dont le corps invulnérable faisoit » plus de mal au fer, que le fer étoit capa- » ble de lui en faire: Mais j'en ai vû autre- » fois



este
Ca-
e le
s à
ru-
la
des
nce
en ;
its,
lai-
à ils
ent
roit
on
des
re-
sur
om-
rps
des
e le
aire
qu'il
le,
ous
un
ar-
soit
pa-
re-
ois

es f
»
» l
» l
» l
» t
»
» t
»
»
»
»
ve
l'l
la
lu
vi
él
de
C
q
lu
p
q
v
c
»
»
»
»
»
»

» fois un autre que l'on appelloit Cénée , &
 » qui étoit de Perrhebe , qui s'exposoit li-
 » brement à tous les traits qu'on pouvoit ti-
 » rer contre lui , & qui ne pouvoit en être
 » blessé. Il fut en grande réputation de son
 » temps, il habitoit sur le mont Othris, & sa
 » naissance & ses actions ont ensemble con-
 » tribué à rendre son nom plus célèbre : car
 » ce qui est encore merveilleux , il étoit fille
 » quand il nâquit , & fut depuis changé en
 » homme ». Chacun s'étonna de la nou-
 » veauté de ce prodige , on le pria d'en conter
 l'histoire ; & comme tout le monde avoit
 la même passion de l'entendre : Je vous prie,
 lui dit Achille, je vous prie, généreux
 vieillard , le plus illustre de notre temps en
 éloquence & en sagesse , de nous faire part
 de cette aventure. Dites - nous qui étoit
 Cénée , comme il changea de sexe , en
 quelle guerre vous vous trouvâtes avec
 lui, quel combat vous le fit connoître , &
 par qui il fut vaincu , s'il est vrai toutefois
 qu'il ait pû être vaincu , puisqu'il étoit in-
 vincible. Alors Nestor reprit la parole , &
 continua ainsi son discours. » Bien que mon
 » âge m'ait fait perdre la mémoire de beau-
 » coup de choses que j'ai vûës en ma jeunesse,
 » toutefois il m'en est beaucoup demeuré dans
 » l'esprit. Mais de toutes celles que j'ai vûës
 » ou durant la paix , ou durant la guerre ,
 » il n'y en a point qui s'y soit mieux impri-
 » mée

» mées que cette prodigieuse aventure, &
 » qui mérite mieux, ce me semble, de pas-
 » ser pour une merveille. Je pense avoir
 » quelque droit d'en juger; & si une longue
 » vieillesse peut faire voir quantité de choses
 » différentes, j'ai déjà vécu deux cens ans,
 » & je suis au troisième siècle de ma vie. En-
 » fin pour vous donner la satisfaction que
 » vous demandez, Cenis étoit fille d'un
 » nommé Elate. Elle étoit de votre pays,
 » généreux Achille, & il n'y en avoit point
 » alors de plus belle & de plus charmante
 » dans la Thessalie, soit dans les Villes
 » qui vous appartiennent, soit dans les au-
 » tres Villes. En vain elle fut aimée par
 » une infinité de grands hommes qui la re-
 » chercherent; & peut-être que Pelée vo-
 » tre pere eût été aussi de ses esclaves, &
 » qu'il eût aspiré à son mariage, s'il n'eût
 » pas déjà épousé votre mere, ou qu'au-
 » moins elle ne lui eût pas été promise. En-
 » fin Cenis avoit en horreur les hommes &
 » le mariage, & conservoit sa chasteté au
 » milieu de mille amours qui l'attaquoient
 » de tous côtés. Mais comme elle se prome-
 » noit un jour sur le rivage de la mer, assez
 » écarté du monde, elle fut forcée par Nep-
 » tune, au moins ce fut le bruit qui courut
 » alors: & ce même bruit apprenoit que
 » quand Neptune en eut eu la satisfaction
 » que desiroit son amour, il lui promit de
 » lui

» lui donner tout ce qu'elle lui demanderoit,
 » & lui dit qu'elle demandât sans crainte
 » d'être refusée. L'injure, lui dit-elle, que
 » je viens de recevoir de vous, me fait sou-
 » haïter une chose qui va peut-être jusqu'à
 » l'impossible, faites que je change de sexe.
 » Ainsi vous m'aurez donné tout ce que je
 » puis souhaiter, si je suis enfin en état de ne
 » plus jamais endurer de pareilles violen-
 » ces. Elle obtint si-tôt sa demande, qu'elle
 » en prononça les dernières paroles d'une
 » voix plus forte, & qui ressembloit déjà à
 » celle d'un homme. Aussi n'étoit-elle déjà
 » plus femme : car dès qu'elle eut formé ce
 » desir, Neptune lui en accorda l'effet; &
 » davantage il lui donna la vertu de ne pou-
 » voir être blessé, ni mourir par le fer. Ain-
 » si cet homme nouveau se retira satisfait
 » d'une grace si considérable; & comme
 » avec le sexe de l'homme, il en avoit reçu
 » le courage, il s'appliqua entierement aux
 » exercices de la guerre, courut toute la
 » Thessalie, & se rendit bien-tôt aussi re-
 » nommé par ses actions glorieuses, que
 » par le changement de son sexe. Cependant
 » Perithous, qui étoit fils du téméraire Ixion,
 » épousa la belle Hippodamie. Les Grands
 » de la Thessalie assisterent à ces grandes
 » nôces, j'y assistai avec eux, les Centaures
 » y furent aussi invités, & le festin en fut
 » fait dans un antre délicieux, environné
 » de

» de

» de beaux arbres , & où la nature & l'art
 » avoient montré à l'envie ce qu'ils étoient
 » capables de faire. Tout étoit rempli d'alle-
 » gresse , on ne voyoit que des feux de joye,
 » on n'entendoit que des chansons en fa-
 » veur de ce mariage. Hippodamie , qui pa-
 » rut alors plus belle qu'elle n'avoit jamais
 » été , y étoit accompagnée d'une grande
 » troupe de Dames , & chacun estimoit Pe-
 » rithoüs le plus heureux homme du monde,
 » d'être le mari d'une femme si accomplie.
 » Mais il s'en fallut bien peu que d'un présa-
 » ge si favorable , on ne vît naître un grand
 » malheur. Car en même-temps Eurythe , le
 » plus cruel & le plus fameux des Centau-
 » res , échauffé par le vin qu'il avoit pris , &
 » par les beautés d'Hippodamie , parut com-
 » me furieux ; & son yvresse devint
 » plus forte , & se redoubla par son amour.
 » Il se leve & renverse la table , il veut en-
 » lever Hippodamie , il la prend par les
 » cheveux. Les autres Centaures le suivent ,
 » chacun se saisit de celle qui lui plaisoit da-
 » vantage , ou que le hazard lui fit rencon-
 » trer la premiere. Enfin , pour se bien re-
 » présenter ce desordre , il faut se représen-
 » ter l'image d'une Ville prise de force.
 » Tout le lieu commença à retentir par des
 » cris & des gémissemens de femme. Nous
 » nous levons aussi-tôt , nous allons à leur
 » secours ; & Thésée s'adressant à Eurythe :
 » Quelle

» Quelle fureur te transporte, lui dit-il,
 » d'attaquer Perithois, & durant ma vie, &
 » en ma présence; Traître, je te ferai ressentir
 » que tu as en lui seul offensé deux hommes
 » qui sont bien capables de se venger! Et afin
 » de faire voir qu'il ne faisoit pas de vaines
 » menaces, il écarte ceux qui s'opposent à
 » ses efforts, & arrache Hippodamie d'en-
 » tre les mains de ce furieux. Eurythe ne ré-
 » pondit rien à Thésée, & en effet il lui é-
 » toit impossible de défendre par les paroles
 » une action si détestable; mais il voulut se
 » jeter sur lui, & commettre un nouveau
 » crime, par une vengeance si injuste. The-
 » sée s'en détourna adroitement, & ayant
 » aperçu par hazard un grand vase antique
 » à figures relevées en bosse, qui étoit assez
 » près de lui, il en donna un si grand coup
 » sur la tête d'Eurythe, qu'il le renversa par
 » terre, où il commença à se débattre, &
 » à jeter tout ensemble par la bouche &
 » par sa playe, le sang, le vin & la cervel-
 » le. A l'instant les autres Centaures devenus
 » plus furieux par la honte & par le meur-
 » tre de leur frere, crièrent tous ensemble
 » aux armes. Le vin leur échauffoit le coura-
 » ge, les premières armes dont ils se servi-
 » rent, ce furent des plats, des tasses, des
 » pots, des marmites, des chaudrons, des
 » broches, & enfin ils firent servir à la guer-
 » re tout ce qui avoit accoutumé de servir à
 » la

» la cuisine. Amique fils d'Ophion se faifit le
 » premier d'un grand chandelier, où il y a
 » voit plusieurs flan beaux, & l'ayant levé
 » comme on lève une cognée, pour en affom-
 » mer un Taureau dans un sacrifice, il en
 » déchargea le coup sur le front de Celadon
 » Lapithe, & lui écacha le visage. Les yeux
 » lui sortirent de la tête, son nez entra dans
 » sa bouche en la place du palais, & enfin
 » son visage en fut si défiguré, qu'il ne res-
 » sembloit plus à un visage. Belare le renver-
 » sa par terre avec le pied d'une table rom-
 » puë, dont il lui abbatit le menton sur l'es-
 » tomach, & en redoublant le coup, il a-
 » cheva de le tuer. Grynée qui étoit auprès
 » de l'Autel où le feu étoit encore allumé,
 » voyant qu'il pouvoit aussi s'en faire des
 » armes: Pourquoi, dit-il, les Dieux ne
 » voudroient-ils pas qu'on se servit de leurs
 » Autels pour la défense d'une juste cause?
 » Et en même tems il enleva l'Autel qui é-
 » toit d'une grandeur prodigieuse, & le jet-
 » ta avec le feu qui étoit dessus, où les La-
 » pithes étoient assemblés en plus grand
 » nombre. Il en tua deux, Brôtée & Orion
 » qui étoit fils de Mycale, cette fameuse
 » Magicienne, qui avoit souvent fait des-
 » cendre la Lune du Ciel par la force & la
 » vertu de ses charmes. Tu n'en demeureras
 » pas impuni, lui dit aussi tôt Exadie, pour-
 » vû que je puisse trouver des armes. En
 » parlant

„ parlant de la sorte , il apperçut le bois d'un
 „ cerf qui étoit suspendu à un pin , & sans
 „ differer davantage , il en donna dans le vi-
 „ sage de Gynée , & lui en creva-les yeux.
 „ Rhete ayant pris le gros tison de l'Autel ,
 „ en frappa Caraxe au côté droit de la tête ; &
 „ comme Caraxe avoit beaucoup de che-
 „ veux , & que le tison étoit encore allumé ,
 „ le feu s'y prit aussi promptement que dans
 „ de la paille sèche : de sorte que le sang qui
 „ sortit en même temps de sa playe , & qui
 „ couloit au travers de ses cheveux allumés
 „ fit le même bruit qu'un fer rouge qu'on
 „ tremperoit dans l'eau. Il secoua plusieurs
 „ fois la tête , afin d'en éteindre le feu , &
 „ alors pour se venger de la blessure qu'il a-
 „ voit reçue , il leva sur ses épaules une
 „ grosse porte qui étoit à terre , & qui au-
 „ roit été la charge de quatre chevaux. Mais
 „ comme elle étoit trop pesante , il ne la put
 „ jeter sur son ennemi , il succomba sous sa
 „ pesanteur , & demeura accablé dessous ,
 „ avec un de ses compagnons qu'on appel-
 „ loit Comete. Rhete n'en dissimula point sa
 „ joye , & en se moquant de lui , je prie les
 „ Dieux , lui dit-il , que tous les tiens ayent
 „ autant de force que toi , & qu'ils s'en
 „ servent aussi heureusement. Ainsi il lui dé-
 „ chargea encore quelques coups avec le
 „ même tison , dont il l'avoit déjà blessé , &
 „ lui enfonça les os dans la tête. Après qu'il
 Tome III. X „ s'en

» s'en fut rendu victorieux , il alla attaquer
 » Evagre , Corythe , & Drias , mais le pre-
 » mier qu'il tua , fut le jeune Corythe , à qui
 » la barbe ne commençoit encore qu'à venir.
 » Evagre qui le vit tomber : Quelle gloire ,
 » dit-il à Rhete , penfes-tu donc avoir acqui-
 » se pour avoir tué un enfant ? Mais Rhete
 » ne lui permit pas de tenir de plus longs dif-
 » cours , & lui donna dans la bouche du ti-
 » fon qu'il avoit en main , & de la bouche
 » il le fit entrer jusques dans le cœur. Il
 » poursuivit aussi Drias , en maniant ce ti-
 » fon comme il auroit fait une épée ; mais
 » il n'eut pas le même succès , car comme
 » il se glorifioit de tant de victoires , Drias
 » le perça d'un pieu à l'endroit où l'épaule
 » touche la gorge. Rhete en gémit de dou-
 » leur , & après avoir arraché ce pieu avec
 » peine hors de son épaule , voyant qu'il ne
 » pouvoit plus combattre , & qu'il perdoit
 » tout son sang , il fut contraint de se reti-
 » rer. Ornée , Lycabas , & Medon qui a-
 » voient aussi été blessés au même endroit ,
 » prirent la fuite avec Pisenor & Thau-
 » mas. Mais Mermere qui couroit nagueres si vi-
 » te , & qui passoit tous les autres à la cour-
 » se , marche alors lentement , ayant été
 » blessé à la cuisse , & ne peut employer
 » pour se sauver , cette legereté naturelle
 » qui lui avoit servi pour se divertir. Pole ,
 » Melanée , & Abas grand chasseur de san-
 » gliers ,

» gliers , se sauverent aussi par la fuite. Le
 » devin Astyle qui avoit tâché dès le com-
 » mencement d'étouffer cette guerre, prit le
 » même chemin que les autres, & dit à
 » Nessé qui fuyoit aussi, qu'il n'y avoit rien
 » à craindre pour lui dans cette occasion, &
 » que sa mort étoit réservée aux flèches
 » d'Hercule. Cependant Eurynie, Lycidas,
 » Arée, & Imbrée ne purent éviter la mort
 » avec tout le courage qu'ils firent paroître:
 » Drias contre qui ils résistoient, en rem-
 » porta la victoire. Bien que Tanée eût aussi
 » montré le dos à ceux qui le poursuivoient,
 » il ne laissa pas de recevoir un coup d'épée
 » entre les deux yeux, en se retournant.
 » Mais ce desordre & ce grand bruit n'eurent
 » pas la force de réveiller Alphidas qui
 » dormoit sur la peau d'un Ours, & qui avoit
 » encore le pot à la main. Phorbas qui l'ap-
 » perçut en cet état, & dans un grand repos
 » au milieu de tant de troubles: Il faut, dit-
 » il en approchant de lui, que tu mettes
 » dans ton vin de l'eau du Styx; & sans par-
 » ler davantage, il lui tira une fleche qui lui
 » traversa la gorge. Ainsi ce Centaure mou-
 » rut sans aucun sentiment de la mort, &
 » remplit de son sang, & le lit où il repo-
 » soit, & le pot qu'il avoit vuide. Je vis Pe-
 » trée durant ce combat, qui tâchoit avec
 » les mains d'arracher de terre un grand
 » chêne; & comme il le tenoit embrassé,

» & qu'il Pébranloit déjà , Pirithoüs lui lan-
» ça un javelot qui le traversa de part en
» part, & l'attacha contre l'arbre qu'il s'é-
» forçoit de déraciner. Licus & Chromis
» moururent aussi de la main de Pirithoüs ;
» mais la mort de l'un & de l'autre ne lui
» donna pas tant de gloire que celle de Dic-
» tis, & d'Helops. Helops mourut d'un ja-
» velot qui lui passa par une oreille, & qui
» lui sortit par l'autre ; & comme Dictis
» fuyoit devant ce courageux ennemi, il
» tomba du sommet d'une montagne dans
» un précipice, & en tombant il rompit par
» sa pesanteur un grand orme, dont il y eut
» quelques éclats qui lui entrèrent dans le
» ventre. Pharée, qui fut témoin de son a-
» vanture, le voulut venger, & arracha
» une partie d'un grand rocher pour en ac-
» cabler Pirithoüs. Mais comme il étoit près
» de le jeter Thesée le prévint, lui rom-
» pit les bras, avec une branche de chêne,
» & ne se soucia pas de lui faire plus de mal,
» parce que ce n'étoit plus qu'une masse de
» chair inutile, & incapable de rien entre-
» prendre ; en même-temps il sauta sur la
» croupe du Centaure Bianor, qui n'avoit
» pas accoutumé d'en porter d'autre que lui-
» même ; & en lui pressant les reins avec les
» genoux, il lui prit le poil avec la main
» gauche, & d'un bâton qu'il tenoit de la
» droite, il lui en donna tant de coups con-
» tre

» tre le visage & sur la tête, qu'il le fit tom-
 » ber mort sous lui. Il renversa de même, &
 » avec les mêmes armes Nedymne, Lycete,
 » & Hippafon, dont la barbe étoit si longue,
 » qu'elle étoit comme un plastron qui lui
 » couvroit l'estomach. Il fit le même traite-
 » ment à Riphée, qui surpassoit en hauteur
 » les plus grands arbres; & Terée qui avoit
 » accoutumé de prendre des Ours sur les
 » montagnes, & de les emmener vifs en sa
 » maison, mourut aussi de la main de The-
 » sée. Cependant Demoleon ne put souffrir
 » davantage les bons succès de cet ennemi,
 » & en même-temps il fit un effort pour ar-
 » racher un vieux pin qui étoit parmi d'au-
 » tres arbres. Mais parce qu'il ne put le déra-
 » ciner, il en rompit un éclat qu'il jeta
 » contre Thésée avec une force épouvanta-
 » ble. Thésée s'en détourna par une inspira-
 » tion de Pallas, comme il l'a dit souvent
 » lui-même. Néanmoins cet arbre ne fut pas
 » lancé en vain, il alla tuer Crantor, à qui
 » il rompit l'estomach, & l'épaule gauche.
 » Au reste, généreux Achille! ce Crantor
 » avoit l'honneur d'être Ecuyer de votre pe-
 » re, & Amyntor Prince des Dolopes que
 » votre pere même avoit vaincu, le lui avoit
 » autrefois donné comme un gage & une as-
 » surance de la paix. Lorsque Pelée le vit mort
 » d'une blessure si étrange, comme il l'ai-
 » moit uniquement, il ne demeura pas long-

» temps sans le venger , & enfonça son é-
 » pieu avec tant de force & de fureur dans le
 » côté de Demoleon , que le fer y demeu-
 » ra , & qu'il n'en retira le bout qu'avec pei-
 » ne. La douleur que ce Centaure en ressen-
 » tit , lui donna de nouvelles rages ; il se le-
 » ve contre Thefee , il veut abbatre son
 » ennemi avec ses pieds de cheval. Mais
 » Thefee s'en défendit avec adresse , cou-
 » vert de son bouclier & de son casque , &
 » enfin il traversa d'un seul coup les deux es-
 » tomachs de ce monstre demi - homme &
 » demi-cheval. Il avoit déjà tué de loin Phle-
 » gron & Hylas , & depuis comme en duel
 » Hiphinoüs , & Glanis. Dorylas , qui a-
 » voit la tête couverte d'une peau de loup ,
 » & pour armes des cornes de bœuf qui é-
 » toient teintes du sang de quantité de nos
 » gens , augmenta le nombre des morts.
 » Mais comme je vis que sa fureur étoit si
 » funeste aux nôtres. Il faut te montrer , lui
 » dis-je, combien mes armes ont plus de for-
 » ce que tes cornes , & aussi-tôt je lui lan-
 » çai un javelot , dont il lui fut impossible
 » de se détourner. Ainsi il ne put faire autre
 » chose , que de mettre la main au devant
 » de son front pour le défendre du coup ,
 » mais sa main qui le reçut demeura attachée
 » à son front que le javelot avoit aussi tra-
 » versé ; & au milieu de ce grand désordre on
 » ne laissa pas de rire d'une si plaisante avan-
 » ture,

» ture. Cependant Pelée , qui en étoit plus
 » près que moi , lui donna de son épée dans
 » le ventre , & y fit une si grande playe que
 » les intestins en sortoient. De sorte que ce
 » Centaure foula lui-même de ses pieds ses
 » propres entrailles , les rompit en marchant
 » dessus , les entortilla dans ses jambes , en
 » allant & en revenant , & tomba mort ,
 » le ventre vuide. La beauté du jeune Cylla-
 » re , ce Centaure si agréable , si toutefois
 » on peut attribuer quelque beauté à un
 » montre , ne le sauva pas de la mort. La
 » barbe ne commençoit qu'à lui venir , vous
 » l'eussiez prise pour un petit coton doré qui
 » lui sortoit du menton , & de grands che-
 » veux de même couleur , lui ondoyoient
 » sur les épaules. Il avoit le visage beau , de
 » belles mains , & des épaules bien for-
 » mées , un corps qui n'étoit ni trop long ni
 » trop court , & enfin toutes les beautés
 » qu'on pourroit remarquer dans les statües
 » les plus renommées. Mais si tout ce qu'il
 » avoit de l'homme étoit parfait & accom-
 » pli , ce qu'il avoit de cheval n'étoit pas
 » moins considérable. Il avoit la croupe lar-
 » ge & le poitrail relevé , il étoit plus
 » noir que la poix , & avoit la queue & les
 » jambes beaucoup plus blanches que la nei-
 » ge. Il fut aimé de beaucoup de filles demi-
 » Jumens ; mais il n'aima qu'Hylonome la
 » plus belle & la plus charmante de toutes

» les filles de son espece. Elle gagna seule ce
» jeune Centaure, non-seulement par son
» amour, mais encore par ses caresses. Mais
» elle n'oublia rien aussi de toutes les choses
» qui pouvoient lui donner plus de lustre &
» plus d'éclat, elle étoit curieuse d'avoir les
» cheveux toujours bien peignés, elle en en-
» trelassoit les tresses d'œillets, de roses &
» de lis; elle se lavoit tous les jours deux fois
» le visage de l'eau d'une fontaine qui venoit
» du haut de la forêt, & tous les jours elle
» se baignoit deux fois. Elle portoit comme
» les autres une peau sur l'épaule gauche;
» mais c'étoit toujours une peau de quelque
» bête choisie qui ajoutoit quelque chose à sa
» beauté. Ils s'aimoient donc tous deux éga-
» lement, se promenoient ordinairement en-
» semble sur les montagnes, & venoient
» reposer ensemble dans quelque antre dé-
» licieux. Enfin ils étoient venus ensemble
» aux nôces de Pirithoüs, & combattoient
» alors ensemble pour la défense l'un de
» l'autre, quand un trait poussé à l'a-
» vanture, vint donner dans le sein de
» Cyllare, & lui fit au cœur une petite é-
» gratignure, dont il mourut sur la place.
» En même-temps Hylonome l'embrasse,
» elle tâche d'arrêter son sang, elle met sa
» main sur sa playe, & sa bouche sur sa
» bouche pour tâcher d'arrêter son ame qui
» étoit déjà sortie. Mais voyant qu'il étoit
mort,

» mort, enfin après avoir fait des plaintes
 » que le grand bruit n'empêcha pas d'enten-
 » dre, elle prit le javelot qui avoit tué
 » Cyllare, se le passa au travers du corps,
 » & mourut en tenant son mari embras-
 » sé.

» Je me représente ici le furieux Pheo-
 » come qui étoit couvert de plusieurs peaux
 » de lion attachées ensemble. Il leva le tronc
 » d'un arbre que quatre bœufs n'auroient pû
 » traîner qu'avec peine, & du coup qu'il en
 » donna sur la tête de Phonolenis qu'il éca-
 » cha, il en fit sortir la cervelle par la bou-
 » che, par le nez, par les yeux, & par les
 » oreilles, comme un suc qu'on feroit sortir
 » par force, par le petit trou d'un sas ou
 » d'un crible. Mais lorsque je vis qu'il dé-
 » pouilloit le mort de ses armes, comme
 » pour s'en faire un trophée, je lui passai
 » mon épée au travers du corps; votre pere
 » en fut témoin, & ensuite je tuai aussi
 » Cthonie, & Teleboas. Le premier portoit
 » pour armes une grande fourche, & l'au-
 » tre avoit un javelot, dont il me blessa au
 » visage, & depuis, comme vous voyez,
 » la marque y est toujours demeurée. Cer-
 » tes, c'étoit en ce temps-là qu'on devoit
 » m'envoyer à Troye. Alors j'eussé pû m'op-
 » poser aux armes du fameux Hector, & si
 » je ne l'eussé pû vaincre, je l'eussé au
 » moins arrêté dans le chemin de la victoire.

» Mais

» Mais peut-être qu'en ce temps-là, il n'y
 » avoit point encore d'Hector, ou qu'il e-
 » toit encore enfant; & maintenant les
 » forces me manquent, & c'est en vain
 » qu'il me reste un peu de courage. Je ne
 » vous dirai point que Periphás fut victo-
 » rieux de Pyrete, ni qu'Ampique tua le
 » Centaure Oëcle avec un bâton de Cor-
 » mier, où il n'y avoit point de fer, &
 » dont il ne laissa pas de lui percer le visage,
 » jusqu'au derrière de la tête. Macarée don-
 » na d'un pieu dans le corps d'Erigédupe dont
 » il le renversa par terre; il me souvient en-
 » core que Nesse fut blessé dans l'aîne d'un
 » coup d'épieu que Cymele lui porta. Ne
 » vous imaginez pas aussi que Mopsé n'ait
 » jamais sçu faire autre chose que de prédi-
 » re l'avenir. Il tua d'un javelot le Centaure
 » Odite, & le coup qu'il lui donna, fut af-
 » sez étrange: car le javelot l'ayant frappé
 » dans la bouche, lui attacha sa langue au
 » menton, & le menton à la gorge. Mais
 » enfin pour vous parler de Cenée, au lieu
 » de Cenis qui étoit son nom de fille, on
 » l'appella depuis Cenée, il fit en cette oc-
 » casion des prodiges de courage & de va-
 » leur. Il tua d'abord cinq épouvantables
 » Centaures, Stiphele, Brome, Antima-
 » que, Heline, & Pyracmon qui étoit ar-
 » mé d'une coignée. Véritablement il ne me
 » souvient pas des coups qu'ils reçurent de

» ce vainqueur, mais je me souviens bien
 » des noms & du nombre des vaincus. Tan-
 » dis que Cénée se faisoit craindre par tout,
 » où il y avoit des ennemis, Latrée, qui é-
 » toit monstrueux aussi bien par sa grandeur,
 » que par sa forme, accourut contre lui,
 » armé des dépouilles d'Alése qu'il avoit tué.
 » Ce Centaure n'étoit ni jeune ni vieux; il
 » étoit entre deux âges, & avoit toute la vi-
 » gueur d'un plus jeune; outre cela il avoit
 » pour armes un bouclier, une épée & une
 » longue pique à la Macedonienne. Or com-
 » me on peut dire qu'un Centaure semble
 » se porter à cheval, il fit quelque caraco-
 » les, ayant les armes à la main, en pre-
 » sence des deux troupes, & prononça ces
 » vaines paroles, avant que d'attaquer Ce-
 » née. Quoi, lui dit-il, petite fille: car ne
 » pense pas que je te considère jamais autre-
 » ment que comme Cenis, ta naissance ne
 » t'apprendra-t-elle pas à me craindre? Ne
 » te souvient-il plus du prix que te coûte
 » cette apparence d'homme que l'on voit en
 » toi? Considere, pauvre insensée, de quoi
 » cette forme est la récompense! Regarde
 » ce que tu étois. Prends des fuseaux, &
 » une quenouille, & laisse aux hommes les
 » armes & la guerre; c'est ton métier que
 » de filer. Comme il achevoit ces paroles, &
 » qu'il étendoit le corps en courant, Cénée
 » lui lança un javelot, & le blessa dans le
 » côté

» côté , à l'endroit où il cessoit d'être hom-
» me , & commençoit à être cheval. Le Cen-
» taure devint furieux de la douleur qu'il en
» ressentit , & lança contre le visage de Cénéé
» la pique qu'il avoit en main. Mais au lieu
» d'entrer dans la chair , elle rejaillit com-
» me la grêle qu'on voit tomber sur des
» feuilles , ou comme une petite pierre re-
» bondit sur un tambour. Ainsi il commen-
» ça à l'attaquer de près , & lui voulut por-
» ter un coup de la pointe dans le corps ;
» mais son corps étoit à l'épreuve des coups
» d'épée ; & ce furieux ennemi n'y trouva
» aucun endroit qui ne lui fit de la résistance.
» Toutefois , dit-il , tu n'échapperas pas de
» mes mains , & puisque mon épée n'a point
» de pointe , les coups de taille me venge-
» ront. Mais il ne produisit pas plus d'effet
» du tranchant que de la pointe. La lame fit
» le même bruit en frappant le corps de Ce-
» née , qu'elle auroit fait en frappant un
» marbre ; elle se rompit sans lui faire mal ,
» & les éclats en réjaillirent sur le col de ce
» Centaure. Lorsque Cénéé eut assez pré-
» senté son corps aux armes de son ennemi
» qui s'étonnoit de sa résistance : enfin , dit-
» il , il faut que je voye à mon tour si mon
» épée sera meilleure que la tienne : & en
» parlant de la sorte , il l'enfonça jusqu'à la
» garde , dans le ventre de ce Centaure , &
» en la tournant deux ou trois fois dans son
» corps

» corps, il fit une autre playe dans sa
 » playe. En même-temps ce corps mon-
 » trueux tomba mort à terre, avec un bruit
 » épouvantable, & tous ceux qui étoient de
 » son parti, se tournerent contre le vain-
 » queur, & le firent le but de leurs traits.
 » Mais leurs traits tomberent émouffés au-
 » près de Cénée qui demeura invulnérable
 » au milieu de cet orage de javelots & de flé-
 » ches. Cette étrange nouveauté donna de
 » l'étonnement à ses ennemis, & alors Mo-
 » nique commença à s'écrier : Quelle honte,
 » dit-il, qu'un grand peuple se laisse vaincre
 » par un seul, & par un seul qui n'est pas
 » homme, ou qu'à peine reconnoissons-nous
 » pour un homme ! Mais que dis-je, il est
 » véritablement homme, il est ce que nous
 » étions, & nous sommes ce qu'il a été. De
 » quoi nous servent de si grands corps ? De
 » quoi nous servent ces doubles forces, &
 » que la nature ait joint en nous, & la for-
 » ce, & la vigueur de deux natures si diffé-
 » rente ? Ne croyons plus maintenant, nous
 » qui nous laissons surmonter par un bras
 » qui n'est pas d'un homme, que nous
 » soyons nés d'une * Déesse, & qu'Ixion fut
 » notre pere. Mais si nous ne pouvons vain-
 » cre par le fer un ennemi si redoutable, fai-
 » sons rouler sur lui des rochers, des monta-
 » gnes & des forêts entieres. Peut-être que
 » ce grand arbre aura la force de l'étouffer,
 » &

*Junon.

» & que la charge & la pesanteur tiendront
» ici lieu de blessures. Il n'eût pas si-tôt par-
» lé, qu'ayant par hazard rencontré un ar-
» bre que la tempête avoit abbattu, il le jet-
» ta comme un javelot contre un si fort en-
» nemi, & tous les autres, à son exemple,
» firent la même chose. Ainsi en peu de
» temps les monts d'Othrys & de Pelion fu-
» rent dépouillés de leurs arbres, & ne
» trouverent plus d'ombrages qui missent
» leurs têtes à couvert. On chargea Cénéé
» des dépouilles de ces deux montagnes, &
» toutefois il eut la force de porter toute une
» forêt qu'on entassa sur ses épaules. Mais
» quand le fardeau se fut augmenté, & qu'il
» eut couvert sa bouche & sa tête jusqu'à
» l'empêcher de tirer son vent, alors il fut
» contraint de succomber. Néanmoins il fit
» des efforts pour se soulever, & pour ren-
» verser les bois qu'on avoit jetté sur lui; &
» en effet il ébranla ce grand amas d'une fo-
» rêt, comme les vents enfermés dans terre
» font quelquefois trembler les montagnes.
» Nous doutâmes long-temps s'il avoit été
» étouffé sous la pesanteur de tant d'arbres;
» Mais Mopse nous empêcha de le croire,
» & nous dit qu'il en avoit vû sortir un oi-
» seau qu'il nous montra, qui avoit le plu-
» mage jaune: Pour moi je n'en avois ja-
» mais vû de semblable, & depuis je n'en ai
» point vû qui lui ressemblât, & je le vis alors
» pour

» pour la premiere fois , & pour la derniere.
» Mopse qui le vit doucement voler à l'en-
» tour de nos gens , & qui le suivit des yeux ,
» & du cœur : Sois éternellement heureux ,
» dit-il , brave & courageux Cenée , n'a-
» gueres la gloire & l'honneur des Lapithes ,
» & maintenant l'unique oiseau en ton espe-
» ce , comme tu étois unique en valeur &
» en vertu. L'autorité de Mopse fut causé
» qu'on ajouta foi à son discours. Cependant
» le ressentiment de cette perte redoubla nos
» forces & notre colere ; & bien que nos
» ennemis fussent en grand nombre , nous
» crûmes pourtant que c'étoit pour nous une
» honte qu'ils eussent triomphé d'un seul de
» nos gens. Ainsi nous ne cessâmes point d'e-
» xercer notre douleur par le fer & par les
» armes, que nous n'eussions taillées une par-
» tie des ennemis , & que la nuit qui survint ,
» n'eût fait prendre la fuite à l'autre.

EXPLICATION

Du changement de Cénée, & du combat des Centaures.

C'Étoit la coûtume dans l'antiquité d'affaisonner les plaisirs de la table par des récits qui pussent en même temps instruire & réjouir. De-là vient que les festins d'Homere, de Virgile, & d'autres ne manquent jamais de cet ornement. On y raconte toujours les actions des Dieux, on y parle de leur pouvoir, on célèbre les exploits des Héros. La Poësie relève ces narrations, & la musique ajoute de nouveaux charmes à la Poësie. Je ne doute pas que les personnes intelligentes ne regardent cet établissement, comme une preuve du bon goût des anciens, en fait de divertissemens. En effet leurs histoires, pleines de merveilleux & d'instruction, comme elles étoient, ne devoient être ni fatigantes, ni inutiles. La Poësie qu'ils employoient pour les raconter, ne pouvoit que plaire & que toucher par la variété de ses tours, par la beauté de ses peintures, par la multiplicité de ses mouvemens, par la noblesse de son stile. La musique, accommodée aux matieres, aidoit la Poësie, tantôt à conduire des vérités solides dans l'esprit, tantôt à élever l'ame, tantôt à toucher le cœur. Comment donc est-il arrivé qu'on ait enfin renoncé à cette espece de plaisir, & qu'on ait abandonné la table, ou à un silence ennuyeux, ou à des conversations tumultueuses & dégoûtantes? En vérité je ne sçaurois l'attribuer qu'à la barbarie que l'ignorance introduisit, il y a long-temps, dans les mœurs des peuples de l'Europe, & dont, quoiqu'on pense, il reste encore trop de vestiges parmi nous. Aussi ce ne fut pas un usage d'un seul temps ou d'un unique Pays,

Pays. On sçait qu'il dura jusqu'au temps de l'Empire Romain, & qu'il fut connu de plusieurs nations, entre autres, chez les Bretons, les Gaulois, les Germains, &c.

Quoiqu'il en soit, la conversation d'Achille, qui a donné lieu à ce qu'on vient de lire, ne pouvoit gueres tomber sur un sujet où il y eut plus à apprendre que dans la guerre des Centaures.

On y voit que l'excès du vin causé des malheurs extrêmes, & que la tempérance est une vertu nécessaire, non-seulement pour ne rien faire de honteux, mais encore pour goûter mieux les plaisirs, & pour en jouir, sans s'exposer au repentir. L'Histoire de Cénée changé en homme, & converti enfin en oiseau, après avoir été accablé sous le nombre de ses ennemis, fournit encore des remarques instructives. Sans parler de la première métamorphose de ce Heros, dont on peut lire une explication dans l'article de Tiresie, sa mort est une image de ce qui arrive à un homme dont l'innocence est opprimée. On le persécute, à la vérité, on trouble son repos, on déchire sa réputation, il succombe sous le poids de la malignité. Mais son innocence n'est point blessée, & c'est pour lui une consolation suffisante dans son malheur, d'avoir sauvé sa vertu, & d'espérer avec justice que son honneur sera conservé, malgré les efforts qu'on fait pour le ternir. En effet c'est ce que signifie le changement de Cénée en oiseau, si on en croit les apparences. En vain on s'obstina à l'écraser sous des amas d'arbres, Neptune lui conserva la vie, & il échapa sous la figure d'un oiseau à la rage des Centaures. Tel est encore une fois le sort des personnes vertueuses dont on tâche indignement d'obscurcir la gloire.

Les Centaures doivent avoir leur tour à présent. Ils ont joué leur rôle avec trop d'éclat pour que nous puissions les oublier, voici donc leur histoire.

Ixion fils d'Antion , petit-fils de Periphās & arrière petit-fils de Lapithe frere de Centaures & fils d'Apollon , devenu amoureux de Dia fille d'Eionée , l'obtint à force de promesses magnifiques, & eut un fils nommé Pyriouthos. Cependant il refusoit de tenir sa parole , ce qui fut cause que son beau-pere lui enleva quelques jumens , comme pour lui servir de gages. Ixion feignit enfin de vouloir le satisfaire , & l'invita à un festin , pendant lequel il le fit tomber dans une fosse pleine de feu & couverte d'un peu de cendres. Chacun sçait la juste horreur qu'on avoit pour les meurtriers dans les siècles reculés du Paganisme. Ixion se vit abandonné & détesté de tout le monde. Personne ne voulut l'expier. Il fut obligé d'avoir recours à Jupiter qui , non content de lui accorder cette grace , l'associa aux privilèges & aux plaisirs des Immortels. L'ingrat ne laissa pas d'aspirer aux bonnes grâces de l'épouse de son bienfaiteur , lequel en étant averti lui prsenta une nuée semblable à Junon , pour voir jusqu'où il pousseroit l'insolence. Un amant qui croit tenir sa maîtresse , ne s'en tient pas à des caresses languissantes & froides. Aussi Ixion embrassa ce nuage avec tant d'ardeur , que les Centaures en naquirent (a) à ce qu'on dit communément. Néanmoins plusieurs Auteurs leur donnent une autre origine , mais faussement à ce qu'il me semble. Nonnus les fait fils de Jupiter & de Dia. Le Scholiaсте d'Homere conte que d'Ixion & de la nuée naquit Centaurus , du monstrueux accouplement duquel avec les jumens de Magnesie les Centaures furent le fruit. Le même Nonnus en fait ailleurs de deux especes, les uns fils des Naiades nourrices de Bacchus qui furent changées en Centaures par Junon irritée contre leurs meres , & les

(a) Ixion fut précipité dans les Enfers, ou sur le champ, ou comme d'autres disent , après avoir eu l'audace de se vanter qu'il avoit eu affaire avec Junon.

les autres, *genitos à semine Jovis in terram lapsodum Veneri vim inferre nititur*. Les derniers, il les nomme Cypriens.

Les Centaures parvenus à l'âge viril, demandèrent à Pirithoüs Roi des Lapithes, leur frere, une partie de l'héritage d'Ixion dont ils descendoient comme lui. Ce fut la cause de plusieurs guerres déclarées tantôt pour un sujet, tantôt pour un autre, & toujours funestes aux Centaures qui furent défaites successivement par Pirithoüs, par Thésée & par Hercule. Ainsi les malheureux réduits à un petit nombre, malgré la force & la dureté de leurs corps (b), furent obligés de chercher des asyles en divers lieux. Voilà la fable des Centaures. En voici maintenant l'explication historique.

Paléphate rapporte qu'Ixion, Roi de Thessalie, averti que des Taureaux ravageoient le Mont Pelion, désoloient les lieux habités, & gâtoient les terres labourées, & gâtoient les terres labourées, & gâtoient les terres labourées à quiconque viendroit à bout d'arrêter ces animaux furieux. L'esperance du prix anima les jeunes hommes d'un village appelé Nephelée, c'est-à-dire, la nuée, qui depuis quelque temps s'étoient accoutumés à dompter des chevaux, ce qui étoit une chose inconnue avant eux. Ces braves eurent un heureux succès, à la faveur de la promptitude & de l'adresse de leurs chevaux, qui se tournoient avec une légèreté merveilleuse, quand il s'agissoit ou de pour suivre, ou de fuir. En un mot, les Taureaux furent tués. Delà le nom de Centaures qu'on donna aux vainqueurs, pour être un monument éternel de leur victoire, car il signifioit *piqueurs de Taureaux*, & venoit des deux mots *κέντην, ταύρος* Tzetzès néanmoins donne un autre sens à cette fable. Il

ra-

(b) Hyginus dit que le fer ne pouvoit pénétrer leur peau, & qu'on ne pouvoit les vaincre qu'en les assommant avec des troncs d'arbres, ou à coups de massue.

raconte qu'Ixion ayant déclaré sa passion à Junon, elle révéla le secret à Jupiter. Celui-ci ne pouvoit le croire. Cependant, soit curiosité, soit complaisance pour son épouse, il consentit qu'une esclave nommée Nephelé prit les habits de la Reine, & qu'elle donnât un rendez-vous à Ixion, dans un lieu obscur. Au nom de cette Princesse Ixion ne manqua point de se trouver au lieu marqué, & il s'y conduisit avec tant de chaleur, qu'il en eut un fils nommé Imbrus, mais qu'on surnomma Centaure de *κεντάρων* & *Αἶερα*, mot équivoque qui signifie air & esclave (c). C'est dommage que ces deux histoires soient du même genre que la fable à qui elles servent d'éclaircissement, je veux dire qu'elles soient de pures fables. Ainsi ce qu'on peut dire, je crois, de meilleur, c'est que les Centaures étoient des peuples de Thessalie, qui combattirent les premiers à cheval, avec beaucoup de légèreté, ce qui donna lieu à la figure que les Poètes leur attribuent, & à leur prétenduë naissance du sein d'une nuée.

Un Auteur illustre (d) a pourtant cru que cette fiction enveloppoit les mysteres sublimes de la Religion & de la Philosophie, touchant la nature de l'homme. Voici l'abregé de son raisonnement. Dieu ayant créé les Anges spirituels, & les bêtes corporelles, voulut rapprocher ces natures, en formant un Etre qui tint des deux, & qui les joignit ainsi, comme par une espece de chaîne. L'Homme fut cette merveilleuse créature. Semblable aux Anges par son ame, il s'éleve jusqu'au Ciel, il contemple la Majesté de Dieu, il aime cet Etre Souverain, il lui rend

(c) Ainsi Centaure est comme qui diroit *piqueur de servantes*, dit Tzetzes. Cela seroit bon, si chez les Grecs ainsi que parmi certains peuples de France, le *ε* & *π* pouvoient être pris indifferemment l'un pour l'autre. Alors *αἶερα* & *αἶερα* air, seroient la même chose.

(d) Vigenere dans son Commentaire sur les plattes peintures de Philostrate,

rend un culte digne de lui. Mais en même-temps le poids de sa chair le précipite vers la terre d'où il s'efforçoit de s'élever. Il est sujet aux nécessités & aux maux des bêtes, parce qu'il a quelque chose qui lui est commun avec elles, sçavoir son corps. Enfin, la sensualité excite chez lui une foule de soins bas & de passions honteuses, qui le rendent comparable aux animaux privés de la raison. C'est ce que les anciens Sages ont voulu nous apprendre par la fable des Centaures. Ces Monstres étoient hommes depuis la ceinture jusqu'en haut. En cela ils sont une image de la partie intelligente de l'homme, qui tient la place supérieure, où elle reside dans le cerveau. Il en est de même de ce en quoi les Centaures participoient de la nature du cheval, animal lubrique & traité d'insensé (e) par l'écriture. On avoit voulu désigner par cet endroit la partie inférieure & sensitive de l'homme, qui obscurcit son esprit & qui l'avilit.

On pourroit demander maintenant si des Centaures sont possibles, ou s'il y en a jamais eu. Pour ce qui est de la première question, je ne vois point pourquoi on douteroit de la possibilité d'une figure pareille, ou qui empêcheroit qu'un Monstre de cette espece ne naquît. Je passe donc à la question de fait. Je ne rapporterai point le passage de Pline, où il dit avoir vû un Centaure embaumé dans du miel, ni celui de S. Jérôme où il raconte qu'un Centaure apparut à S. Antoine. Je me contenterai de citer un endroit de Phlegon Trallien, que j'abrègerai, après quoi j'en mettrai un de Plutarque.

On trouvera un Hippocentaure en Arabie, sur une haute montagne près de Saumo. Le Roi qui l'avoit fait prendre vif, l'envoya en Egypte pour être pré-

(e) *dicunt equus & mulus quibus non est intellectus. &c. & cet autre endroit, comparatus est jumentis insipientibus. Pseaumes 31 &*

présenté à César. On le nourrissoit de chair dans le voyage, mais le changement d'air le fit mourir. Ainsi le Gouverneur d'Egypte le fit bien saler, après quoi il le fit partir pour Rome, où il fut exposé dans le Palais Imperial à la vûe de tout le monde. Il avoit quelque chose de farouche & de sauvage dans le visage, que les hommes n'ont pas coutume d'avoir. Ses mains & ses doigts étoient couverts de poil. Les côtes de la forme humaine se joignoient aux jambes de devant & au poitrail du cheval. Il avoit la corne du pied solide & les crins roux On dit qu'il y a encore d'autres Hippocentaures dans le même endroit d'où venoit celui-ci . . . que d'ailleurs chacun peut aller voir dans les greniers de l'Empereur, où il est conservé. Voila certes un recit revêtu de toutes les circonstances qui peuvent le rendre vraisemblable. Ainsi je ne rapporterai celui de Plutarque, que parce qu'il contient des réflexions curieuses, encore en retrancherai-je beaucoup de choses. Une jument avoit mis bas un Centaure chez Periandre, Roi de Corinte, & ce Prince regardoit cet accident comme un prodige qui témoignoit la colere du Ciel, & qui annonçoit beaucoup de malheurs. Il consulte là-dessus un Devin, qui s'imagine que ce monstre présageoit la discorde, & qu'il falloit faire certaines expiations. Thalès étoit alors à la Cour. Il se mit à rire de la frayeur de Periandre, & lui prenant la main, Tu exécuteras à loisir les ordres du Devin, lui dit-il, mais en attendant, ne confie plus ton haras à de jeunes hommes, ou donne-leur des femmes. Le Philosophe soupçonnoit que certain Pâtre qu'il avoit vû, pouvoit bien être le pere du monstre, & en effet il y avoit de l'apparence.

FABLE SIXIEME.

A R G U M E N T.

Periclymene , à qui Neptune avoit donné la faculté de se revêtir de diverses formes , combat contre Hercule , & tâche de le tromper par une infinité de changemens. Mais enfin ayant pris la forme d'une aigle , Hercule le tua d'un coup de fleche.

TLEPOLEME, qui entendit faire à Nestor le discours du combat des Lapithes & des Centaures, ne put souffrir, sans le témoigner, qu'il n'eût point parlé d'Hercule qui avoit tant de part à cette victoire. » Je m'étonne, dit-il, bon vieillard, » que vous n'avez point parlé des actions & » du courage d'Hercule mon pere, car je » lui ai souvent oui dire qu'on pouvoit mettre entre ses victoires, la défaite des Centaures. Pourquoi, lui répondit Nestor, » me voulez-vous contraindre de me souvenir de mes maux, & de renouveler des douleurs que le temps avoit étouffées, & » enfin de confesser que je n'aime pas votre » pere, & que j'ai sujet de le hair? Il est vrai » qu'il a fait des choses qui surpassent la » croyance, & qu'il a rempli tout le monde de la gloire de ses actions, mais ce sont des choses que je voudrois qu'il me fût permis de nier. Nous ne donnons point de louanges

» louanges, ni à Deiphobe, ni à polyda-
 » mas, ni même au vaillant Hector : car
 » enfin qui pourroit louer ses ennemis ? Vo-
 » tre pere renversa autrefois les murailles de
 » Messine, il détruisit les Villes d'Elis &
 » de Pyle, sans qu'elles eussent mérité un
 » traitement si mauvais, & mit ma maison
 » à feu & à sang. Mais pour ne point parler
 » de tous les autres qu'il tua, nous étions
 » douze freres, tous fils de Nelée, cepen-
 » dant il n'en reste plus que moi, tous les
 » autres sont morts par la main d'Hercule,
 » & Periclymene même ne s'en est pas e-
 » xempté. Véritablement je souffre qu'il ait
 » triomphé de tous les autres par ses forces
 » prodigieuses, mais je ne pense jamais à la
 » perte de Periclymene, à qui Neptune
 » notre ayeul avoit donné la vertu de pren-
 » dre toutes sortes de formes, & de les
 » quitter à sa fantaisie, que je ne ressenté
 » toujours sa mort, comme un coup ino-
 » piné. Il combattit un jour contre votre pe-
 » re; & après avoir pris dans ce combat tou-
 » tes sortes de figures, comme des armes
 » nouvelles contre un si puissant ennemi,
 » enfin il se convertit en cet * oiseau que
 » chérit le Maître des Dieux, & qui porte le
 » foudre entre ses serres : Et sous la plume
 » d'un aigle, il blessa Hercule au visage, de
 » son bec & de ses serres. Mais comme il
 » pensoit s'envoler, & qu'il étoit déjà bien
 » haut,

*L'Ai-
gic.

» haut , Hercule dont les coups étoient trop
 » certains , lui tira une flèche , & le blessa à
 » la jointure de l'aîle. Véritablement la
 » blessure n'étoit pas grande , mais comme
 » les nerfs avoient été rompus par ce coup ,
 » il n'eut pas la force de se soutenir plus
 » long-tems en l'air , il tomba à terre , &
 » sa pesanteur fut cause que la flèche qui n'é-
 » toit pas entrée bien avant , acheva de lui
 » percer l'aîle , & lui traversa la gorge. Ju-
 » gez après cela , vous qui êtes courageux ,
 » & à qui la perte de vos amis donneroit
 » sans doute de la douleur , si j'ai quelque
 » sujet de louer les grandes actions de votre
 » pere. Ne croyez pas toutefois que je
 » veuille m'en venger d'un autre façon ,
 » qu'en ne parlant point de son courage &
 » des belles actions qu'il a faites. Mais au
 » reste je prétends que nous demeurions tou-
 » jours amis , & je ne pense pas qu'un pere
 » dont j'ai sujet de m'e plaindre , me puisse
 » faire haïr son fils dont je n'ai point reçu
 » d'injure , & qui mérite d'être aimé. Lors-
 » que Nestor eut fait ce discours avec toute
 » la grace qu'on pouvoit y mêler par la pa-
 » role & par le geste , l'on recommença à
 » boire , & l'on donna le reste de la nuit au
 » repos & au sommeil.

De Periclymene.

NElée fils de Neptune & de Tyro (a) fut obligé de sortir de sa patrie, où il vivoit dans une discorde perpétuelle avec Pelias, son frere. La Mesfemie fut l'endroit qu'il choisit pour sa retraite Il y bâtit Pylos; & de Chloris, fille d'Amphion & de Niobé, il eut plusieurs enfans, sçavoir une fille nommée Pero, & plusieurs fils, Taurus, Asterius, Pylaon, Deimaque, Eurybius, Epidauts, Rhadius, Eurymene, Evagore, Alastor, Nestor & Periclymene. Ce dernier avoit reçu de Neptune la faculté de changer de formes à son gré. Cependant ce talent ne put le sauver des mains d'Hercule. Ce Héros irrité contre Nelée qui avoit refusé de l'expier, avoit mis le siège devant Pylos. Pluton vint au secours du Prince assiégé, & fut blessé par Hercule. La Ville fut prise, & le Roi tué avec ses enfans. Periclymene employa en vain toutes sortes de déguisemens. Il ne trompa point la fureur de son ennemi, tandis qu'il s'étoit converti en mouche, un coup de flèche le fit tomber mort. Néanmoins Hercule non-content d'avoir puni les Pyliens, résolut de traiter de même les enfans d'Hippocoon Roi de Lacédémone, qui avoient secouru Nelée, & fait mourir à coups de verge un fils de Lycimnius, qu'Alcide aimoit. Il marche pour cet effet à Lacédémone, accompagné de Cephée qui regnoit sur les Tegeates. Il perdit dans cette expédition Iphiclus, son frere, Cephée, les fils de Cephée, & plusieurs autres. Mais enfin il prit Lacédémone, fit mourir Hippocoon, réduisit les Hippocoonitides en servitude.

On

(a) Fille de ce Salmonée Roi d'Elide que Jupiter foudroya.

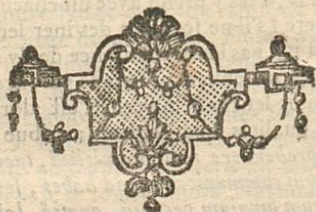
On voit assez par cette histoire que j'ai rapportée en détail, pour suppléer à la narration d'Ovide, que les fréquentes métamorphoses de Periclymene, sont de la même nature que celles de Protée, de Thetis, de Metra fille d'Eresichon, de l'Empuse, c'est-à-dire, qu'elles sont allégoriques. Mais il s'agit de sçavoir quelle sorte de mystere elles cachent. Il y a des gens qui croient qu'on a voulu désigner ici la souplesse d'esprit de Periclymene, souplesse nécessaire à quiconque veut ménager des affaires considerables. Placez en effet dans ces circonstances un homme sage, éclairé, éloquent, mais simple, uni, d'une roideur inflexible. Il faudra qu'il persuade les mêmes choses à des personnes de génies differens, ou de partis oppposés. Comment y réussira-t'il, s'il néglige de s'insinuer dans leurs esprits ? & comment s'y insinuera-t'il, s'il s'y prend avec un chacun de la même maniere ? s'il ne sçait pas deviner leurs inclinations ? s'il n'a pas la complaisance de s'y accommoder ? s'il ignore seulement l'art de paroître, non leur céder, mais leur ressembler ? C'est alors qu'il faut avoir les qualités que Cicéron attribue à Catilina (b) *comprehendere multos amicitia, tueri obsequio, cum omnibus communicare quod habes, seviré temporibus suorum omnium pecunia, gratia, labore corporis versare suam staturam, & regere ad tempus, atque huc & illuc torquere & flectere. Cum tristibus seviré, cum remissis jucunde, cum senibus graviter, cum juventute comiter, cum facinorosis audacter, cum libidinosi luxuriose vivere.*

D'autres pensent que Periclymene est l'image des flatteurs. Ces sortes de gens, semblables au Caméléon, empruntent les couleurs de tout ce qui les environne. Ils n'ont, pour ainsi dire, ni ame ni visage à eux en propre. Que dis-je ? Leur visage docile, s'il est permis de s'exprimer ainsi, se revêt tour - à

Z 2 tour

(b) In Orat. pro M. Caelio,

tour des traits des diverses passions qu'ils veulent faire paroître, c'est-à-dire, des passions des autres. Indignes & malheureux esclaves de ceux qu'ils flattent ! ils n'osent paroître ce qu'ils sont, & vivent toujours dans une contrainte pénible & honteuse, devant ceux dont ils veulent captiver la bienveillance. De tels hommes ne sont-ils pas de véritables Periclymenes ? C'est ainsi que parlent les Commentateurs.



FABLE SEPTIEME.

ARGUMENT.

Neptune venge la mort de Cygne & d'Hector, par la mort d'Achille qui les avoit tués.

C EPENDANT le Dieu, qui d'un coup de son trident peut émouvoir & calmer les eaux, regretta son fils qui avoit été changé en Cygne, il en eut toutes les douleurs dont un bon pere est capable, & en conçut contre Achille une haine & une colère qui s'augmentoît incessamment par le souvenir de son fils. Ainsi il y avoit déjà dix ans que la grande Troye étoit assiégée, lorsqu'il parla en ces termes à Apollon : » O toi » que je cheris le plus de tous les enfans de » mon frere, & qui as travaillé en vain à bâtir avec moi les murailles de Troye, n'as-tu point de ressentiment de voir approcher le jour qu'elles seront ensevelies sous leur chute & sous leur ruine? N'as-tu donc point de douleur d'avoir vû déjà périr tant de milliers de grands hommes qui sont morts en les défendant? Et pour ne te pas parler de tous, l'ombre du fameux Hector, qui fut miserablement traîné à l'entour de sa patrie, ne se représente-t-elle pas devant tes yeux accompagnée de toute l'horreur d'un spec-

» tacle inhumain ? Cependant le destructeur
 » de notre ouvrage , Achille aujourd'hui su-
 » perbe , & plus cruel que la guerre même ,
 » vit encore à notre honte , & peut déjà le
 » vanter d'être plus fort que ne sont les
 » Dieux. Que ne puis-je lui faire sentir la
 » puissance de mon trident , & combien il est
 » redoutable ? Mais puisqu'il ne m'est pas
 » permis de m'approcher de cet ennemi , &
 » d'en venir aux mains avec lui , tire contre
 » lui une de tes flèches , sans qu'il puisse s'en
 » appercevoir , & triomphe de cet orgueil-
 » leux ». Apollon qui n'avoit pas moins de
 douleur de la destruction de Troye , s'aban-
 donna entierement à la passion de Neptune ,
 & à la sienne tout ensemble. Il se couvrit
 donc d'un nuage , passa parmi les troupes
 des Troyens , & vit Paris qui tiroit sur de
 miserables soldats qui n'avoient ni gloire , ni
 nom. Alors s'étant approché de lui , & s'étant
 fait reconnoître : A quoi t'amuses-tu , lui dit-
 il , à perdre tes coups & tes flèches dans le sang
 d'une multitude , de qui la mort n'est pas ca-
 pable de contribuer à ta gloire , ni au salut
 de ta Patrie ? Si tu as quelque soin des tiens ,
 tourne tes flèches contre Achille , & venge
 sur lui la mort de tes freres. Après lui avoir
 parlé de la sorte , il lui montra Achille qui
 tailloit en pieces autant de Troyens qu'il
 s'en presentoit devant lui ; & en même-tems
 il tourna son arc contre un ennemi si redou-
 table ,

table, & conduisit si bien la flèche de Paris, qu'elle alla frapper Achille à l'endroit qu'il étoit * mortel. C'étoit-là la seule chose qui pouvoit réjouir Priam, après la perte du grand Hector. Ainsi Achille le victorieux des victorieux, mourut par la main du plus lâche de tous les hommes. Mais si c'étoit son destin de perir par des mains efféminées, ou plutôt par des mains de femmes, il eût mieux aimé mourir par les mains d'une Amazone * Enfin l'on brûla le grand Achille, la terreur des Phrygiens, la gloire & la défense des Grecs; & le même Dieu qui l'avoit armé, le détruisit & le consuma. Il est mort, il n'est donc plus qu'un peu de cendre, & il reste si peu de chose du grand Achille, que ce qui reste de lui, n'est pas capable seulement de remplir une petite Urne. Non, non, Achille n'est pas mort, il remplit le Ciel & la Terre. Tout l'Univers est la mesure de la gloire d'un si grand homme. Sa renommée n'a point d'autres bornes que les bornes de tout le monde, & il n'y a point de mort ni d'oubli pour les courages qui lui ressemblent. Mais afin qu'on juge mieux de son mérite & de son prix, le bouclier même qu'il porte, excite une nouvelle guerre, & l'on prend les armes pour avoir ses armes. Au reste, ce ne sont point des ames communes qui disputent cet avantage, ni Diomedes; ni Ajax fils de d'Oïlée n'en ont pas la hardiesse, & Menelas & Aga-

* Au ca
lon.

* Vul-
cain a-
voit fait
les ar-
mes d'A-
chille, &
Vulcain
repré-
sente le
feu.

memnon, qui voudroient bien avoir cet honneur, n'osent pourtant le disputer. Il n'y a qu'Ajax fils de Telamon, & Ulysse fils de Laerte qui ayent assez de confiance en leur merite & en leur vertu, pour demander ces nobles dépouilles. Mais Agamemnon qui ne vouloit pas satisfaire l'un des deux, au mécontentement de l'autre, refusa d'être leur Juge, & pour se mettre à couvert de la haine & de l'envie, il fit assembler tous les Capitaines des Grecs, & leur remit la connoissance & le jugement de cette cause.

EXPLICATION

De la mort d'Achille.

Achille, fils de Thetis & de Pelée, naquit à Phthia dans la Thessalie, & fut plongé dès son enfance dans les eaux du Stix. On sçait la qualité merveilleuse qu'elles avoient. Ainsi Achille auroit été invulnérable, si sa mere qui le tenoit par un talon en le plongeant, avoit eu soin de plonger cette partie à son tour; mais elle l'oublia. Ce fut un grand malheur, car elle avoit une extrême envie qu'il fût immortel. C'est pourquoi elle le mettoit sous les charbons ardents, pendant la nuit; & le jour elle l'oignoit d'Ambrosie: manège qui avoit déjà coûté la vie à six de ses enfans, au rapport d'Appollodore; du Scholiaste d'Homere & de celui d'Aristophane, lorsque Pelée l'ayant surpris, lui arracha le septieme; qui peut-être auroit peri comme les autres. C'est ainsi que bien des meres se laissent guider par une tendresse aveugle pour leurs enfans, les accablent imprudemment de caresses, font dans une inquiétude

de outrée sur ce qui regarde la santé de ces objets de leur amour, & leur nuisent par les choses qu'elles font pour leur être utiles. Cependant elles négligent leur éducation, les laissent dans l'ignorance, & n'osent les reprendre des fautes où ils tombent. Thetis ne poussa pas la foiblesse jusqu'à ce point. Phenix & Chiron florissoient alors, & passoient pour des hommes d'une sagesse consommée. Ce fut à l'un des deux qu'elle confia le soin d'élever Achille, car c'est une question entre les sçavans, lequel fut choisi. Quoiqu'il en soit, le maître du jeune Prince s'appliqua également à lui former l'esprit & le corps; mais il n'y réussit gueres, ce semble, par rapport au premier: ou du moins s'il l'orna de belles connoissances, il ne put le corriger de ses défauts. Achille conserva son caractère inflexible & indomptable, son amour pour la vengeance, sa hauteur, ses emportemens, son penchant pour les plaisirs. En un mot il se sentit toujours de la moëlle de Lion, dont on dit qu'il avoit été nourri. Peut-être fut-ce en partie la faute de Thetis. Cette Déesse sçavoit que si son fils alloit à Troye, il y periroit, & que s'il n'y alloit point, la Ville ne pourroit être prise. Ainsi elle ne doutoit point que les Grecs instruits de cette fatalité par le Devin Calchas, ne fissent mille efforts pour emmener le jeune Prince avec eux. Ces raisons la déterminèrent à le retirer d'auprès de son maître, quoiqu'il n'eût encore que neuf ans, & à le cacher sous des habits de fille à la Cour de Lycomedes Roi de Scyros. Achille abandonné ainsi à lui-même se livra aux plaisirs. Deidamie, fille du Roi, charmée de cet étranger, découvrit bien-tôt son sexe, inconnu aux autres filles de la Cour, & bien-tôt elle se vit mere par ses soins de Pyrrhus, nommé dans la suite Neoptoleme. Néanmoins Achille ne laissa point amollir son courage au milieu du luxe. Ulysse chargé par les Grecs de leur amener ce Prince, alla à Scyros, chargé de présens qui consistoient en bijoux

joux & en armes. Les jeunes personnes du Palais prirent les choses qui étoient de leur goût. Le seul Achille prit des armes. Les noms de Pyrras, Issa ou Cereylora qu'il portoit, son déguisement, surtout sa beauté extraordinaire, c'étoient autant de choses qui devoient le rendre méconnoissable. Mais ce trait le fit reconnoître par Ulysse, qui n'eut pas de peine à engager un Héros avide de gloire à marcher au secours des Grecs. Je ne parlerai point de ses premiers exploits. De la victoire qu'il remporta sur Telephe, Roy de Mysie, qui s'opposoit au passage de l'armée alliée, & qu'il guérit ensuite avec la rouille de la même lance dont il l'avoit blessé: De la mort de Cycnus, fils de Neptune, qu'il tua, & de celle de Tennes ou Tennes, fils de ce même Cycnus, qu'il vainquit aussi: De la conquête de Lesbos, dont il se rendit maître en partie par la trahison de Pisidice, fille du Roi, qui lui livra Methymne, à condition qu'il l'épouserait, en partie par la mort de Trambelus, fils de Telamon, qui lui avoit fait une résistance vigoureuse. De la prise de douze Villes fameuses autour de Troye, & entre autres de Pedafus, de Thebes, & de Lyrnesse. Je passe à la querelle célèbre d'Agamemnon & d'Achille. Ce dernier avoit enlevé à Thebes Chryseïde, fille de Chryses, & le premier l'avoit retenue pour lui. Le pere de la captive, qui étoit Prêtre d'Apollon, pria le vainqueur de la lui rendre, moyennant une bonne rançon. Ce fut en vain. Agamemnon refuse ses offres, le chasse du camp, & le vieillard indigné de cet outrage supplie Apollon de le venger. Il fut exaucé, & le Dieu envoya la peste dans l'armée Grecque, où elle fit d'horribles ravages, jusqu'à ce qu'Achille somma le devin Calchas de déclarer publiquement la cause de ce malheur, & le remède qu'on y pouvoit apporter. Calchas, assuré de la protection d'Achille répondit sincèrement que cette calamité étoit un effet de la colere d'Apollon

contre le chef des Grecs, & que l'unique moyen d'appaifer ce Dieu, étoit de rendre la liberté à la fille de son Prêtre. Après un pareil Oracle, Agamemnon ne pouvoit se dispenser d'obéir, sans s'exposer à la haine & à la violence des alliés. Il rendit donc Chryseïde; & après avoir traité Achille avec la dernière insolence & lui avoir ensuite enlevé Briséïde, que ce Héros avoit prise à Lyrnesse, & dont il avoit fait sa concubine, selon la coutume de ces tems-là. Achille en fut dans une colere étrange. Il se retire dans ses vaisseaux, & refuse de combattre contre les Troyens. Cependant ceux-ci redeviennent supérieurs, les Grecs sont battus par tout, & Hector, fils de Priam, porte la terreur & la mort parmi eux. Agamemnon reconnoît alors le tort qu'il a eu de se priver de ce Guerrier. Il lui envoie Ulysse, Ajax, & Phénix en qualité d'Ambassadeurs, lui offre des présens magnifiques, promet de lui rendre Briséïde. Tout fut inutile. Il n'y eut que la mort de Patrocle, ami & parent d'Achille, tué par Hector, qui put le résoudre à rentrer dans l'armée. Ce fut alors que revêtu des nouvelles armes que Vulcain lui avoit faites à la priere de Thetis, il vainquit Hector, qu'il attachâ par les pieds à son char, & qu'il traîna autour des murs de Troye. Sa victoire sur Penthesilée, Reine des Amazones, fut le premier avantage qui suivit la mort du Prince Troyen. Son combat avec Memnon, Roi d'Ethiopie & fils de l'Aurore, qu'il tua pour venger la mort de son ami Antilochus, fils de Nestor, ne lui fit pas moins d'honneur. Enfin son dernier exploit fut la mort de Troilus, fils de Priam. Peu de tems après, il fut tué d'un coup de flèche dans le talon, par Paris, ou par Apollon, ou par tous deux ensemble, car on est partagé là-dessus en trois sentimens.

Au reste Achille mort ne perdit pas les passions qui avoient deshonoré sa vie. La mort de Polyxene, fille de Priam, fut la première marque qu'il

en donna. Ou sçait quelle passion il avoit eu pour cette Princesse, & qu'il avoit été assassiné dans le temple d'Apollon Thymbréen, où il étoit venu défarmé, pour traiter de son mariage avec elle. Lorsque les Grecs étoient sur le point de retourner dans leur patrie, l'ombre du Héros leur apparôit, & commande qu'on immole Polixene sur son tombeau. La chose fut exécutée, & il satisfit ainsi, ou son amour, ou sa vengeance, car les Auteurs varient là-dessus. Il ne s'en tint pas là. Devenu amoureux d'Helene, il n'eut point de repos, qu'il n'eût joui d'elle en songe par le secours de Thetis, ou selon d'autres, qu'il ne l'eût épousée dans l'Isle de Leucé. Medée eut ensuite son tour, & l'ombre amoureuse en fit son épouse, Néanmoins le Paganisme en fit un vrai Thaumaturge. Selon Tertulien, il guérit en songe l'Athlete Cleonyme, c'est-à-dire, comme l'explique Bayle, qu'il lui enseigna le remede nécessaire. Hermias cité par Leon Allatius rapporte qu'Homere, gardant des moutons près du tombeau d'Achille, obtint par ses prieres & par ses offrandes que ce Héros se montrât à lui : Mais l'infortuné Poëte paya cher cette faveur. Car l'ombre lui apparut environnée de tant de lumiere, qu'il n'en put soutenir l'éclat, & qu'il en perdit la vue. Ce qu'il fit contre les Amazones, & que Philostrate a raconté, est quelque chose de non moins surprenant. Ces guerrieres vouloient piller son temple, & renverser le bois sacré qui l'environnoit. Achille jette sur elles un regard menaçant, A l'instant les chevaux de ces femmes impies se cabrent, renversent leurs maitresses, les foulent aux pieds, les dévorent, après quoi, ils se précipitent dans la mer. Voila sans doute quelque chose d'étrange. Cependant je passe bien des circonstances de ce prodige, parce que la brieveté, que je me propose, ne me permet pas d'étendre mon recit. Par la même raison, j'obmets encore d'autres merveilles. Ce que j'ai décrit suffit à mon plan.

Fin du troisième Tome.

our
le
dé-
ors-
ans
&
au.
fon
ient
eux
oui
lon
acé.
euse
t un
t en
ex-
cef-
qu'
beau
ndes
uné
ppa-
put
qu'il
ra-
ant.
ren-
jette
vaux
eurs
près
dou-
bien
orie-
éten-
core
mon



Badische
Landesbibliothek

abs.
Bia
~~tot~~



